

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE
VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE I A IO

LES MANUSCRITS
DES
ENNEADES

ÉTUDES PLOTINIENNES

II

LES MANUSCRITS
DES

PAR

PAUL HENRY, S. J.
DOCTEUR EN LETTRES

Deuxième édition



1948

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A.

53, RUE ROYALE, BRUXELLES

DESCLEE DE BROUWER ET C^{ie} A. ET J. PICARD
76 bis, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS, 7^{me} 82, RUE BONAPARTE, PARIS, 7^e

10188

DU MÊME AUTEUR

Plotin et l'Occident, *Firminus Maternus, Marius Victorinus, saint Augustin et Macrobie*, dans le *Spicilegium Sacrum Lovaniense*, t. XV, 292 pp., Louvain, Spicilegium, 40, rue de Namur, 1934.
Couronné par l'Académie Française (Prix Bordin).
Couronné par l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques (Prix Théodore Reinach).

Recherches sur la « Préparation Évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eustochie, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Section des Sciences Religieuses, t. I, XII-144 pp., Paris, Leroux, 1935.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Delalande-Gaëtan).

Vers la reconstitution de l'enseignement oral de Plotin, mémoire publié dans le *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*, Classe des Lettres, t. XXIII, 1937, pp. 310-342.

La vision d'Ostie, *Se place dans la vie et l'œuvre de saint Augustin*, 130 pp., Paris, Vrin, 1938.

Études Plotiniennes. I. Les États du texte de Plotin, xxviii-426 pp. *Museum Lessianum*, Section Philosophique, n° 20, Paris, Desclée de Brouwer et C^{ie}, Bruxelles, L'Édition Universelle, 1938.

A MON AMI

WALTER JANUSCHEK

A. D. MCMXXXVIII

AVANT-PROPOS

Dès la fin de 1932, la rédaction de presque toutes les notices documentaires et de la plupart des petites chroniques qui leur font suite était achevée. Les difficultés inhérentes à un essai de présentation à la fois plus technique et plus souple des faits paléographiques étudiés, puis les années consacrées à l'impression du tome premier, enfin des travaux d'un autre ordre retardèrent la publication du volume. Nonunique prematur in annum, le souhait du vieil Horace ne trouve, à la lettre, exaucé.

Ces longs retards ne furent pas sans profit. Pour les manuscrits d'Espagne, que je n'avais pu étudier que sur photographies et par correspondance, les articles de M. J. Cochez m'ont rendu grand service. Les pénétrantes monographies de M. H.-R. Schwyzer sur A, sur V et sur T ont confirmé presque en tous points les résultats déjà publiés ou déjà rédigés ; si je me sépare de mon savant ami sur quelques rares questions, c'est souvent après avoir été séduit d'abord par ses solutions et ce n'est qu'après un nouvel examen que je suis revenu aux conclusions premières. Enfin, depuis 1933 j'ai pu faire de nouvelles vérifications sur les originaux, en 1934 à Paris, en 1935 à Vienne, en 1936 à Amsterdam, en 1938 à Vienne, Munich et Paris, en 1940 à Rome ; j'ai reçu quatre fois, par exemple, le manuscrit Q de Venise : au début et à la fin de mon enquête de 1932, puis à Paris en 1933, enfin à Louvain en 1937. En outre, dans ces dernières années j'ai disposé de photographies intégrales des manuscrits A, E, B, R, J, U, S et Q, et de collations minutieuses, dues à MM. B. Grynfias et A. Van Bilsen, de la totalité ou de larges sections de ces mêmes exemplaires.

Non moins que le précédent, cet ouvrage est le produit d'une collaboration. Aussi renouvelé-je ici mes remerciements les plus

vifs à mes Supérieurs et au Fonds National de la Recherche Scientifique qui ont rendu possibles mes nombreux voyages, de même aux bibliothécaires et savants cités anticipativement dans la Préface aux Études Plotiniennes. J'ai bien de la peine à exprimer adéquatement ma profonde gratitude au Père L. Tromont qui, aidé de quelques amis, et spécialement de M. R. Demortier, a assumé, pendant toute la durée de mon séjour en Syrie, la lourde tâche de surveiller l'impression et de corriger les deux premières épreuves. Sur la troisième, M. H.-R. Schwyzer, interrompu bientôt par les événements, a pu réviser au moins les 152 premières pages ; les Pères J. Simon et M. Zervich, de l'Institut Biblique, ont bien voulu relire une dernière fois tout l'ouvrage et le Père Ch. Hughes a préparé pour l'impression l'inventaire détaillé des manuscrits ; je les remercie de grand cœur.

Les Recherches, les États, les Manuscrits constituent un ensemble de travaux liés mais distincts. Avec le dernier s'achevent les Prolegomènes à l'édition constituante des Ennéades.

Au moment où je souhaite pouvoir dépasser enfin ces études analytiques sur Plotin, au cours desquelles la philologie, associée à l'histoire des idées, fut pour moi un métier bien plus qu'une science ou qu'un art, qu'on me permette de m'approprier quelques réflexions de l'ami viennois auquel est dédié cet austère volume : « Es ist ein Leid, dass ich schaffen und noch ein grösseres, dass ich arbeiten muss, um schauen zu können... Schaffen, das tut man mit Seele und Herz und Geist und Gott und Liebe, arbeiten aber tut man mit der Hand, mit kaltem Hirn und Rechenstab und Tinte oder Schaufel... Wie doch das ganze Leben schweben muss von Schauen, zum Tun und wie es doch leicht hier 'Tun sein muss und dort Schauen ! »

PAUL HENRY, S. J.

BRUXELLES, le 24 novembre 1938.
ROMA, le 18 janvier 1940.

INTRODUCTION

I

Il est bien rare qu'un papyrus ou qu'un vieil exemplaire du IV^e ou du V^e siècle nous ait transmis le texte d'une œuvre classée. Dans la plupart des cas, les manuscrits du moyen âge sont la seule base sur laquelle repose notre connaissance des anciens.

Or, à peu de chose près, tous les témoins médiévaux d'un même auteur se ressemblent et qui en connaît un les connaît tous. A part quelques fautes manifestes, aisément corrigées par la critique, ou quelques conjectures heureuses, instinctivement adoptées depuis, ils sont pareils, même lorsque sept ou huit siècles les séparent. A quoi bon, dès lors, les rechercher, les dépouiller, les comparer, les classer, en recueillir les variantes, puisque ces « variantes » laissent en substance le texte identique et invariable ? Si l'on découvrirait l'original d'un auteur, connu jusqu'à cette date par une tardive copie de la Renaissance, il n'est pas sûr que cette découverte modifierait beaucoup nos idées sur la langue et le style de cet auteur, et il est à peu près sûr qu'elle ne nous apprendrait rien de nouveau sur sa pensée. Pourquoi donc ces collations sans fin, ces éditions indéfiniment reprises ? Quelques savants heureux n'ont pas été troublés par ce problème ; d'autres l'ont si bien approfondi qu'ils se sont détournés de l'érudition pour s'appliquer à des travaux plus faciles et plus essentiels ; quelques-uns, malgré la claire vision du problème, ont cru devoir poursuivre l'œuvre commencée. Quoi qu'il en soit, celui qui s'est posé un jour une telle question n'y trouvera sans doute jamais une réponse de tous points satisfaisante.

Si la science consiste à étreindre par l'esprit le réel, et cela le plus étroitement possible, qu'il s'agisse de l'homme ou de la nature, elle ne peut se nourrir que d'infinitement petits. Aussi longtemps que s'ouvre une possibilité de progrès, elle ne peut s'arrêter. Elle ne saurait se contenter d'une probabilité, lorsqu'un effort nouveau doit engendrer la certitude, ni d'une approximation moins exacte ou d'une saisie incomplète, lorsque de longues recherches suffisent à réduire le coefficient d'erreur ou à étendre le champ de la connaissance.

La science des textes, de quelque nom qu'on la décore, n'échappe pas à cette dure et belle loi. Dans la mesure où la critique textuelle n'est pas seulement un art, elle se voit soumise à une technique qui en conditionne le progrès, tant en profondeur qu'en étendue.

Or, la philologie ne paraît pas avoir développé encore en tous les domaines une technique appropriée à sa nature. Du moins, cette technique est-elle instinctive, non raisonnée, fruit d'une expérience individuelle plutôt que d'une science sujette au contrôle de tous ; les résultats auxquels elle conduit sont plus souvent affirmés que prouvés. Quiconque a étudié les travaux préparatoires et les appareils de nombre d'éditions critiques, même des meilleures, s'en convaincra aisément.

Le cas des *Ennéades* est représentatif. La disproportion entre l'effort dépensé par plusieurs générations de savants et les résultats obtenus est déconcertante. Au XIX^e siècle notamment, deux philologues de marque, le célèbre Friedrich Creuzer et l'épigraphiste bien connu A. Kirchhoff se sont donné pour tâche de produire une édition critique de Plotin. Le premier a fait collationner par un grand nombre de collaborateurs un grand nombre de manuscrits ; le travail dura des années ; sans être à proprement parler fautif, l'apparat de son édition, confus et plein de fautes, est à peu près inutilisable ; aucun classement des manuscrits, aucune méthode n'a présidé à l'établissement du texte. Par contre l'instinct très sûr de Creuzer l'a préservé des bouleversements arbitraires qui déparent le texte du trop savant Kirchhoff. Celui-ci, après avoir groupé, en somme, correctement les manuscrits, a inauguré la critique imaginative, à ce point dédaigneuse de toute technique que plusieurs corrections ont été faites au texte sans que le lecteur en ait été même avisé.

dans l'apparat ; quand on sait que toutes les éditions ultérieures ont repris en gros le texte « établi » par Kirchhoff, on s'étonnera peut-être moins de l'urgente nécessité d'une enquête détaillée sur la tradition manuscrite.

Si nous en venons aux dernières années, les progrès ne sont pas sensibles et parfois la technique marque un recul. H. F. Müller préparait son texte des *Ennéades*, pour Weidmann, à une époque où l'on commençait à fixer les règles de l'*Editionsrichtig* sous-jacente à la publication de toutes les grandes collections savantes ; aussi note-t-on chez lui une préoccupation véritablement scientifique et son œuvre a-t-elle les mêmes mérites que les plus belles réalisations contemporaines. Mais de cette technique d'hier et d'aujourd'hui pourra-t-on encore se contenter demain ? Müller, comme Creuzer, a étudié un grand nombre de manuscrits et, comme Kirchhoff, il les a classés. Son édition repose sur trois témoins, A, B et C, qui sont effectivement de bons « représentants » des « familles » w, x et y. Tout philologue reconnaîtra ici des principes familiers. Que Müller ait presque toujours donné le pas à A sur les deux autres n'est pas une faute de métier, mais une erreur excusable, due à l'état de la science à son époque. Mais pourquoi a-t-il collationné A à l'exclusion de B, qu'il tenait néanmoins pour indépendant de A, pourquoi C, qu'il avait marqué peut-être les caprices du copiste Tribolès, à l'exclusion d'autres témoins, moins « personnels », du groupe Y, pourquoi surtout a-t-il bien vite renoncé pratiquement à citer les variantes de B, et pourquoi ne tient-il aucun compte de Q ? En outre, il a négligé un grand nombre de variantes qui ne sont pas toutes des « fautes ». Enfin, dans la reproduction des multiples titres de traités, il a ignoré systématiquement la tradition.

On le voit, même si Müller avait partout retrouvé l'authentique texte de Plotin — ce qui n'est pas — il n'aurait fait qu'imposer d'autorité cette reconstitution, en supprimant tout moyen de contrôle. Or, de tous les critiques de Plotin, c'est lui qui s'est approché le plus près des normes scientifiques de l'édition. Une technique défectueuse expose la science à devoir recommencer ce qu'il eût fallu pouvoir poursuivre.

La dernière édition de Plotin, celle de E. Bréhier, ne se soucie d'aucun classement et présente pêle-mêle des leçons « choisies » de manuscrits de valeur hétérogène. Du moins vise-t-elle à nous

donner des collations nouvelles et personnelles de deux manuscrits, tous deux conservés à Paris. Peu importe à présent le degré d'exactitude des collations, il s'agit seulement ici d'examiner les principes qui ont présidé à leur choix, à leur exécution, à leur utilisation. Pourquoi ces deux manuscrits plutôt que deux autres ? Dans l'introduction la question n'est même pas posée. De plus rien ne nous y apprend que E est l'œuvre de plusieurs copistes ; on ne le soupçonne qu'au traité VI, 5, où l'éditeur distingue entre E a et E b, sigles qui pourraient d'ailleurs indiquer une répétition due à la même main. Or, on le verra, le dernier copiste tire son texte d'une autre source que les premiers. Fait capital. L'éditeur pouvait à la rigueur l'ignorer, mais il ne pouvait en supprimer les indices révélateurs ; une simple note sur les mains de E eût suffi à mettre le lecteur en éveil. Le second manuscrit collationné en entier est F ; or, cet exemplaire, Müller l'avait déjà souligné, est purement et simplement une copie de A ; comme témoin du texte sa valeur est donc nulle ; un labeur considérable a été entrepris en vain. A vrai dire, F a une valeur propre, d'intérêt exclusivement rétrospectif ; c'est le manuscrit de travail de Marseille Ficin, le premier traducteur des *Ennéades* ; aussi est-il couvert de notes, de corrections, de traductions de sa main. On pourrait sans doute ne pas découvrir l'identité du lecteur, mais n'est-ce pas le signe d'un manque grave de technique que de ne pas distinguer, dans l'apparat, les leçons dues au lecteur de celles empruntées par le copiste à l'archétype A et de les désigner indistinctement les unes et les autres par le même sigle « F in mg. » ou encore « F sup. lin. » ? Il n'y a aucune raison pour que, de génération en génération, on ne collationne successivement quelque nouvel exemplaire parmi les cinquante manuscrits des *Ennéades* et cela bien qu'ils aient été tous sommairement décrits et classés ou tout juste parce que cette description et ce classement restent sommaires. L'édition nouvelle qui négligera par principe les collations déjà publiées de manuscrits jugés « moins bons » ou inutiles risquera de marquer un recul sur la précédente. Ce ne sont pas là présages en l'air, interprétés par un angure pessimiste, c'est une constatation faite du passé et des règles mêmes que d'aucuns promettent pour les travaux de l'avenir.

H. Oppermann, qui semble avoir songé à éditer Plotin, a pu-

blié en 1926-28 deux monographies préparatoires, l'une sur un manuscrit de Darmstadt, l'autre sur un groupe dont C et M sont les principaux représentants. La conclusion du premier article est que Darm. doit servir à discriminer les mains de A, notamment A², qui est la main de Ficin, de A³ (ou A¹), qui est celle du premier réviseur. L'argument principal est tiré de la date de Darm. Faute d'une étude d'ensemble et d'un examen direct des principales pièces relatives à la question, il date Darm. d'avant 1492. Or Darm. est écrit par le copiste de Monb., qui, de l'avis de tous et d'Oppermann lui-même, date du XVI^e siècle. Tous deux sont des copies de A et leur valeur est égale ; elle est en outre égale à zéro. Que penser de C et de M ? Oppermann tient le copiste de M pour un de ces scribes dont le témoignage est suspect, parce qu'ils améliorent le texte par conjecture ; au contraire il voit en C un témoin tout à fait sûr qui doit figurer dans l'apparat de l'édition critique. En fait, les copistes de C et de M sont un seul et même personnage, Démétrius Tribolet de Sparte.

Plus récemment, J. Cochez a repris l'étude d'ensemble des manuscrits à la manière de H. F. Müller, tout en élargissant le champ des recherches et en s'intéressant surtout à l'histoire antique du texte. Quels principes s'imposent à l'éditeur de Plotin, s'il se base sur cette étude ? Il devra, comme Müller, s'en tenir à trois manuscrits, mais différents de ceux de Müller. Au lieu de A, comme témoin de w, il choisira E ; au manuscrit C se substituera U, et à B, qui est un représentant de x, succèdera Q, principal représentant du groupe z. Il y a ici, sans aucun doute, un progrès théorique en ce sens que Cochez prétend que tous les autres manuscrits dérivent de ces trois-ci. Le progrès est annulé par un recul technique, également dans l'ordre des principes. En effet la situation privilégiée des trois manuscrits, E, U et Q, n'est appuyée d'absolument aucun essai de preuve. Ce sont de simples affirmations et, ce qui est moins grave au point de vue théorique, mais dangereux par ses conséquences pratiques, ces affirmations, sauf peut-être en ce qui concerne Q, sont erronées. Une édition faite d'après ces principes enrichirait donc seulement l'apparat d'une collation, plus ou moins complète de U, inconnu de Creuzer, de Müller, de Brehier et d'une collation, sans doute plus exacte, de E.

Les incertitudes de ce système s'étendent plus loin encore, au-delà de l'essentielle et fondamentale frontière qui sépare les copies des *modèles*. Si les critiques arrêtaient une liste, comme nous espérons, de ces derniers, les manuscrits-sources, et s'ils s'attachaient en outre sur la manière de les grouper par familles, en listes aux rameaux inférieurs, le danger des perpétuels recomposants subsisterait, plus subtil. Les exemples sont actuels. A et E sont « frères ». Müller prenait A comme témoin de w et voyait en lui, à la manière du temps, le « meilleur » témoin du texte. Chacun sait aujourd'hui qu'il eut tort. La réaction est telle que même les plus vigoureux défenseurs de l'indépendance de A, par rapport à E, veulent à présent remplacer A par E. L'élimination de A, surfait autrefois et maintenant sous-estimé, serait un désastre. Le mystère de la révision de A est trop profond pour qu'on puisse en supprimer les éléments. Qu'on écarte du texte les leçons de A et du réviseur de A, soit ; qu'on omette de les citer dans l'apparat, et l'on devra, pour la n^e fois, tout recommencer. Ce qui se passe pour A et E est arrivé et risque d'arriver encore au sujet d'autres groupes. Comme le nombre des combinaisons possibles entre les manuscrits-sources des *Enéides* est élevé, — et plus d'un critique, on l'a vu, utilise ainsi les autres, — il n'y a aucun espoir de « fixer » jamais, nous ne cessons pas le texte de Plotin — ce n'est pas requis — mais, hélas, la seule partie essentielle d'une édition critique.

L'objet propre de cet ouvrage sera de rechercher les témoins nécessaires et suffisants pour reconstituer le texte de l'archétype des *Enéides* et noter le degré de certitude de cette reconstitution. L'archétype dont il est ici question est, en remontant, le premier archétype commun à tous les manuscrits de la tradition *Enéide*.

Dans le cas des *Enéides*, comme de la grande majorité des œuvres antiques, l'archétype est postérieur — et parfois de beaucoup — aux extraits conservés par la tradition indirecte. Il y avait donc vice de méthode à faire dépendre d'une théorie sur les états antiques du texte une étude de ses formes médiévales, d'autant plus que celles-ci sont soumises à l'observation directe, tandis que celles-là ne sont atteints qu'à travers une tradition médiévale plus ou moins déformante. Il faut ajouter

que pour Plotin, à la différence, semble-t-il, de certains grands classiques, lorsqu'il y a opposition entre les deux traditions, elle est si nette et le texte est si homogène de part et d'autre, qu'on aurait pu étudier la relation des états antiques sans se préoccuper, je ne dis pas des manuscrits, mais du classement des manuscrits des *Enéides*¹.

Une fois déterminée, en étroite relation avec la notion d'archétype, la fin de cet ouvrage, quelle sera concrètement notre tâche ? Elle sera triple, d'abord strictement documentaire, puis, en deux phases combinées, plus historique, mais toujours analytique.

1. Faire l'inventaire détaillé des documents de la tradition directe.

2. Noter les affinités qui apparaissent entre les documents et cela sans égard à la notion de valeur ou d'ancienneté.

3. Dans la masse des documents distinguer ceux qui sont pour nous des sources de ceux qui n'ont qu'une valeur empruntée ou un intérêt secondaire par rapport à la fin de l'enquête.

Pour des raisons de méthode, il a paru opportun de tracer une ligne de démarcation sévère² — typographique même — entre la partie uniquement documentaire et l'autre. Cette frontière ne coïncide d'ailleurs pas avec celle qui sépare le douteux ou le probable du certain. Il y a des certitudes qui ne surgissent le probable du certain. Il y a des certitudes qui ne surgissent que de l'analyse des documents. D'autre part, quoique, sauf pour les manuscrits d'Espagne, toutes les notices aient été rédigées directement d'après les originaux et souvent à la suite de vérifications répétées, l'œil, l'attention et notre science sont à

¹ Cette situation privilégiée de la tradition manuscrite de Plotin saute aux yeux de tout critique averti, s'il jette un regard sommaire sur l'apparat des *États* (voir aussi *Recherches sur Prop. Ev. d'Eusèbe*, pp. 52-54 et 55). Nous avons cependant tenu à indiquer anticipativement les motifs qui justifiaient et le choix des manuscrits et leur classement en famille. C'est l'objet de la notice mise en tête du chapitre II des *États*.

² En reliant l'ouvrage en épreuves, nous nous apercevons qu'en dépit de ce beau principe nous avons plus d'une fois déjà dans la partie documentaire légèrement « analysé » les faits, ne fût-ce que pour les « ordonner », les rendre plus clairs, voire accessibles et utilisables, ainsi pp. 63, 73, 91, 137, 170, 174, 199, 215, 297 ; nous laissons à la sagacité du lecteur le soin d'allonger la liste. A dessein nous n'harmonisons pas, aux pages 17 et 117, la note sur la date de la relecture de A et de B. Il y a, dans la documentation, une foule de minuscules « synthèses » de ce genre.

ce point limités que plus d'une faute se sera glissée dans descriptions minutieuses ; nous sommes assuré d'avance que les paléographes de métier se montreront indulgents à ces imperfections.

Le désir de donner à la partie documentaire, qui fait le fond de ce volume, la forme objective et impersonnelle d'un catalogue raisonné, le souci également d'en faciliter la consultation à entraîne quelques répétitions ; nous osons espérer que les avantages du procédé en compenseront pour une part les inconvénients.

Dans les discussions, qui relèvent déjà, malgré leur caractère analytique, de la synthèse historique, nous avons visé à garder le plus possible l'ordre chronologique. Mises bout à bout elles forment, en divers secteurs, de petites chroniques continues décrivant les principaux « états » que revêt le texte au Moyen Âge et à la Renaissance, soit à cause de circonstances matérielles soit par l'intervention de copistes, de lecteurs, de critiques, d'éditeurs à l'individualité plus marquée.

A dessein pourtant les en-têtes des chapitres parlent de « groupes » plutôt que d'« états ». Il s'agit ici de décrire et d'analyser des manuscrits, c'est-à-dire des objets matériels offrant souvent bien d'autres affinités que le texte, de soi plus ou moins immatériel, telles que le papier, l'écriture, l'ornementation. Surtout, suivant une loi énoncée ailleurs et vérifiée déjà au cours de ces pages, un même manuscrit peut être porteur de plusieurs « états » du texte — sans qu'on doive pour cela l'appeler « contaminé » — et des manuscrits appartenant à des groupes différents peuvent fort bien être des témoins plus ou moins parfaits d'un seul et même « état ». Tant la distinction des états est délicate parfois à établir — que l'on songe par exemple aux diverses « mains » d'un exemplaire — tant les groupes et les sous-groupes se forment naturellement. D'aucuns auraient peut-être préféré qu'au début de chaque chapitre nous commençons par établir, au moyen des méthodes habituellement en usage, que les manuscrits réunis dans ce chapitre appartiennent réellement à un même groupe. Outre que Kirchhoff, Müller et d'autres s'y sont déjà employés, sans guère aller au delà du résultat ainsi obtenu, il nous a paru que si nous pouvions démontrer que tel et tel manuscrit étaient fils d'un même père ou descendants d'un

même ancêtre, fût-ce avant d'avoir relevé leurs « fautes communes », nous aurions très suffisamment prouvé leur droit d'appartenance à une même famille¹. Du même coup souvent nous atteignons l'objet principal de notre enquête.

La tâche essentielle de l'ouvrage est de discerner le manuscrit-source, seul témoin autorisé, d'avec les manuscrits qui en dérivent, encombrants et trompeurs. Ici il ne convient pas d'affirmer, si sûr soit-on de ce qu'on avance. Il convient de prouver et que la preuve, si possible, soit péremptoire. Les voyages, les photographies, la rapidité des correspondances rendent cette exigence moins onéreuse et, partant, plus impérieuse qu'autrefois. Il importe aussi que dans les cas douteux le doute soit avoué et que la discussion soit menée de telle sorte qu'elle propose et dirige, loin d'arrêter, les recherches ultérieures. Il arrive que dans un groupe ou sous-groupe de manuscrits apparentés on ne puisse pas établir le lien de filiation, encore qu'on en soupçonne l'existence ; il faut dans ce cas laisser la question ouverte et se contenter de choisir le manuscrit le plus représentatif du sous-groupe, si celui-ci doit intervenir dans la reconstitution de l'archétype. Il faut s'assurer que le choix soit tel, assez large par exemple, pour qu'une précision ultérieure sur le point en litige ne bouleverse pas la teneur et la « position » des états médiévaux figurant dans l'apparat. C'est un problème de ce genre que suscitent les divers sous-groupes de manuscrits porteurs de l'état Y ; il est du même ordre, mais moins important, que celui des relations entre les états médiévaux reconstitués et demande à être traité avec la même objectivité, la même prudence et la même réserve.

Dans cet ouvrage qui a pour objet unique les formes matérielles du texte, comme dans le précédent qui s'occupait surtout

¹ Déjà d'ailleurs dans les *États* (pp. 31-33) nous avons signalé au lecteur les indices qui suffisent à établir, non pas certes la dépendance des manuscrits dérivés (p. 34), mais bien l'indépendance mutuelle des manuscrits utilisés pour reconstituer l'archétype, et surtout nous lui avons indiqué comment se rendre compte immédiatement, et par les preuves classiques, de leur répartition en groupes distincts. Nous n'avons pas cru devoir arrêter dans la notice sur la tradition directe de longues listes de « fautes communes », convaincu de ne pouvoir ni compléter l'information ni renforcer de manière apodictique le raisonnement par le simple fait de dresser verticalement en colonnes les leçons caractéristiques, que nous couvrons tout au long d'un appareil détaillé.

de ses états antiques, l'analyse des documents est donc soignée. C'est par exception que quelques problèmes de nature plus synthétique ont été examinés ici ; ils sont à ce point liés à l'étude d'un manuscrit déterminé, ainsi de A, de J, de V, que dès à présent on a esquissé, d'après des éléments forcément encore incomplets¹, les solutions probables. C'est en vain toutefois qu'on chercherait dans cet ouvrage une suite de jugements de valeur sur les divers témoins du texte, encore moins un essai visant à fixer les rapports des états médiévaux entre eux. Telle n'est donc pas la fin de cette étude sur les manuscrits des *Ennéades* de Plotin. A la différence des travaux similaires elle n'est pas couronnée d'un stemma généalogique des manuscrits et de leurs « archétypes », stemma qui nous ferait remonter sans à coup, depuis l'*editio princeps*, jusqu'au brouillon original de l'auteur ! Qui sait si même des collations détaillées de tous les témoins représentatifs du texte pourraient jamais permettre aux critiques de déterminer la place respective que devraient occuper dans un schéma linéaire de ce genre les inconnues représentées ici par w, x, y et z ?

L'essentiel était de conduire de telle manière l'analyse, que d'une part tous les éléments représentatifs, — et non pas seulement ceux qui contribuent à justifier notre synthèse personnelle, — soient dégagés et amenés à pied d'œuvre, que d'autre part l'apparat de l'édition critique soit établi sur des bases suffisamment larges pour être à jamais indépendant de toute synthèse particulière, si fondée qu'elle puisse être ou paraître.

* * *

Grouper les manuscrits de Plotin et discerner les témoins indépendants de ceux qui ont une autorité empruntée n'est pas l'objet exclusif de ces notices descriptives et de ces sèches chroniques. L'édition critique des *Ennéades* n'est pas l'unique fin de cet ouvrage.

¹ Nous n'avons pas encore de collations intégrales satisfaisantes ni de A, ni de J, ni de V, et, au moment où nous écrivions ces lignes, le *Rosinarius*, si important pour J et V, n'avait pas encore été repéré.

² Il n'est pas exclu que dans notre synthèse sur l'*Histoire du texte de Plotin* nous proposions un ou plusieurs schémas plausibles de ce genre.

On connaît encore très mal le travail d'atelier des copistes, leurs habitudes, les lois mécaniques ou psychologiques qui régissent le mouvement de leur main, la réaction de leur esprit, parfois de leur cœur. Le philologue ne les entrevoit d'habitude qu'à travers les apparats, où leur personnalité se réduit à un sigle. Ils furent pourtant tout autre chose que des chiffres ou des lettres. De feuilleter les copies qu'ils ont mis des mois à transcrire, parfois bien, parfois mal, à notre jugement, mais presque toujours avec amour, nous introduit plus avant dans leur intimité. Ainsi en va-t-il des premiers lecteurs de leurs *codices* ; tous ces humanistes défunts devraient être replacés, par l'histoire, dans leur cadre, ce qui nous permettrait de faire sortir courtoisement nombre d'entre eux des apparats où ils se sont fourvoyés. S'ils doivent y demeurer, à l'égal de quelques copistes privilégiés, il n'est pas indifférent pour la science de connaître les uns et les autres de plus près. De deux manières principalement ils en conditionnent le progrès, et cela dès le premier stade, dans l'élaboration même du fait scientifique. Ce fait, on l'oublie parfois, ne nous est pas donné à l'état brut. Nous le construisons, dans une mesure parfois infinitésimale, qu'à la limite nous égalons à zéro, mais nous le construisons.

Les sympathies, les méfiances, les mépris que les copistes d'autrefois suscitent chez les philologues d'aujourd'hui, leurs confrères, entrent non seulement dans les jugements de ces derniers, mais dans leurs travaux analytiques et descriptifs. On se donne plus de peine pour recueillir les gribouillages d'un « bon » copiste que d'un « mauvais », et est-ce trop s'avancer que d'affirmer que certains éditeurs ont « désespéré » de la tradition médiévale pour l'avoir trop peu fréquentée ?

Mais c'est avant tout directement que l'individualité des scribes entre dans le fait scientifique. A la différence du fait physique, le fait philologique est toujours humain, et la liberté en est un élément aussi essentiel que le jeu de forces matérielles. C'est à l'intervention consciente de copistes, de réviseurs, d'éditeurs, de lecteurs qu'est due en tout premier lieu l'apparition de nouveaux « états » d'un texte¹. Et même lorsqu'il n'y a pas

¹ Des révisions complètes, comme celles de Porphyre, de Ficini, de Kirchner, constituent par excellence des états distincts du texte. Des transcriptions

de retouche délibérée, le jeu inconscient d'un caractère ou d'un esprit laisse sa marque sur la « donnée textuelle ». Inutile de nous étendre davantage ici sur la nature et la conséquence de ces principes premiers de la science des textes. Qu'il suffise de noter qu'une étude sur les copistes, les abrégiateurs, les éditeurs d'un écrit ancien constitue un complément nécessaire à l'apparat critique de cet écrit. De même que les sigles, qui représentent les témoins de la tradition indirecte, songeons, pour les *Ennéades*, à Eusèbe et à Cyrille, à Porphyre ou à Simplicius, prennent une valeur différente d'après la personne en question, de même les sigles de la tradition directe, à travers des faits matériels, symbolisent la personnalité d'un copiste et en sont fonction.

Ces travaux sont donc un commentaire vivant et par là même technique des variantes et des sigles qui ornent les marges inférieures des éditions. Du même coup et par analogie, ils nous font remonter des copistes et lecteurs qui travaillaient sous nos yeux aux premiers éditeurs et réviseurs du texte. Voir à l'œuvre un Dénétrius Triboles ou un Marsile Ficin nous facilite l'intelligence, nous donne une représentation concrète des travaux auxquels se sont peut-être livrés l'éditeur « inconnu de l'archétype », l'éditeur des originaux, Amélius ou Porphyre, ou les copistes qu'ils avaient sous leurs ordres.

Enfin, si telles descriptions minutieuses des notices documentaires, telles analyses sur les manies d'un copiste, telles recherches sur les travaux philologiques ou philosophiques d'un lecteur, paraissent superflues aux spécialistes du seul Plotin, peut-être en revanche pourront-elles rendre quelque service aux philologues et aux érudits qui travaillent en d'autres domaines.

II

Les procédés techniques mis en œuvre pour décrire et analyser les manuscrits des *Ennéades*, pour les classer, pour distinguer les apoglyphes des modèles, n'ont rien que de fort simple. Nous

comme celles de Cyrille d'Alexandrie, de Triboles, de T., constituent également mystérieux, les travaux consciencieux ou mécaniques de certains copistes de manuscrits, tels A et Q, ou d'archétypes perdus.

les examinerons ici brièvement en suivant l'ordre même des principales rubriques.

Les notices descriptives sont strictement documentaires. Elles s'efforcent — on a dit les limitations de cette formule — de rapporter le fait brut sans l'interpréter.

La première conséquence, tant soit peu paradoxale, de cette loi — idéale — de stricte objectivité est que certains faits se présentent ici sous une forme franchement défectueuse, incomplète, mal harmonisée avec des faits analogues, voire, peut-être, inexacte. Une solution plus facile, qui n'est pas sans précédents, eût été de les supprimer. Ainsi nous avons reproduit tant bien que mal, et non sans avoir importuné parfois bibliothécaires et voisins de travail, certaines marques de possesseurs ou de lecteurs, à peine lisibles et dont le sens nous échappe¹.

A fortiori, lorsque la teneur d'une note, d'une cote, d'une numérotation est certaine, mais que nous ne pouvons pas l'interpréter, avons-nous mis tout notre soin à signaler l'état exact de la documentation, même si elle n'est pas reprise dans nos analyses. C'est le cas, par exemple, de chiffres qui apparaissent en quelques folios de A, et des trois lettres β, γ, δ du petit manuscrit *familiaris* écrit de la main de Marsile Ficin.

Partout la description s'inspire des mêmes principes et suit à peu près le même ordre, en commençant par les éléments les plus matériels ou les plus extérieurs du manuscrit pour finir par ceux où la main de l'homme apparaît davantage. Tout en gardant, dans les grandes lignes, l'uniformité désirable, nous avons visé à faire saillir, sous des entêtes distincts, les particularités propres à certains manuscrits, comme sont les feuilles de garde de E, la répartition en chapitres du texte de A, la pagination de F, la feuille volante de Fam, les « blancs » de R et de Corp., les signes critiques, non expliqués, de C et de M, le contenu de V, l'état actuel de T, dû à l'incendie, les annotations marginales, abondantes et variées, de S, et nombre d'autres curiosités du même genre.

1. Nous soulignons que, avertis par l'énigme signalée ou par des fautes de lecture manifestes, de plus savants déchiffrent par exemple les grivoiseries de J, ceux des copistes, des lecteurs, des possesseurs et remédient ainsi aux erreurs et lacunes de cet ouvrage.

SIGLES. — Deux normes ont dicté le choix des symboles qui doivent représenter les exemplaires étudiés. La première fut de ne jamais employer de minuscules pour désigner des manuscrits encore conservés ; nous reprenons ainsi le sigle VindD de Creuzer pour le *Vindobonensis phil. gr. 102*, copie de Q désignée dans les *Recherches* par le sigle q. La seconde norme fut de bouleverser le moins possible les usages reçus ; les témoins les plus représentatifs sont désignés par une majuscule ; les autres, à dessin, par une abréviation qui en facilite l'identification (Coisl., Farn., Corp.) ou qui rappelle les sigles de Creuzer et de la plupart des appareils (MarcB, ScorrA, Leid., Ciz.). Il nous eût été facile d'inventer un système plus cohérent de notations en adoptant de nouveaux sigles ou des sigles arbitraires pour nombre de ces manuscrits ; comme la plupart d'entre eux apparaissent ici, du moins l'espérons-nous, pour la dernière fois, il nous a paru plus nuisible qu'utile de les rebaptiser *in extremis*.

La courte DESCRIPTION LATINE, imprimée en grands caractères, par laquelle s'ouvre chaque notice, voudrait être plus qu'un hommage à la patiente et précise érudition des auteurs de catalogues. On y trouvera les éléments essentiels qui permettent d'identifier l'exemplaire, à savoir les anciennes cotes successives, la matière — papier ou parchemin — les dimensions, le nombre de folios de garde — signales par une numérotation distincte, mais continue, en chiffres romains — éventuellement le nom du copiste et la date, à son défaut, le siècle, enfin le plus brièvement et le plus clairement possible le contenu du manuscrit. Il a paru superflu d'énumérer en détail toutes les pièces des *miscellaneï*.

Des folios de garde nous avons voulu distinguer les feuillets tout récents, que nous appelons « additionnels » et que nous paraissons sous une autre rubrique ; nous craignons qu'il n'y ait même, lorsqu'un folio de garde relativement ancien est collé à la reliure, nous lui avons donné un numéro d'ordre qui sera naturellement le premier ou le dernier, et qui sera donc impair s'il s'agit d'un verso, pair s'il s'agit d'un recto ; il n'est pas rare, en effet, qu'on trouve, au revers des « plats », des inscriptions ou notices. Le lecteur qui désirerait faire vérifier un détail relatif

aux folios de garde voudra bien se souvenir de l'une et l'autre remarque.

BIBLIOGRAPHIE. — Dans une note nous avons rangé, par ordre chronologique, les travaux qui s'occupent du manuscrit, à l'exclusion des catalogues vieillies, des préfaces d'édition et de nos *États* ; une exception fut faite pour l'édition monumentale de Creuzer, qui contient seule des collations détaillées de nombre d'exemplaires.

RELIURE. — Ce que nous avons vu — mais nous n'avons certes pas tout remarqué — nous l'avons décrit de notre mieux en un langage qui n'est sans doute pas celui de l'artisan ni de l'héraldiste. En de nombreuses occasions nous avons pu consulter les connaisseurs, mais lorsqu'il s'est agi d'identifier les ateliers de reliures appelées par les uns « orientales », par d'autres « italiennes » ou encore « byzantines », telles que celles de C et de J, nous avons trouvé partout une complète obscurité. Le point n'était pas sans importance. Des indices de jour en jour plus nombreux nous ont fait penser qu'un certain « type » de ce genre de reliure fut exécuté pour le roi Mathias Corvin, et qu'en recherchant les exemplaires ainsi reliés on pourrait reconstituer un jour une partie notable de la section grecque de sa célèbre bibliothèque de manuscrits¹.

PAGINATION. — Sous cette rubrique, fondue parfois avec la précédente, nous signalons les erreurs ou singularités de la pagination, souvent assez ancienne, mais plus souvent moderne. On remarquera la pagination primitive de F, due à Marseille Ficin. Nous signalons aussi les pages blanches du manuscrit, qui constituent parfois des indices précieux, comme en Coisl., où elles ponctuent les anciennes divisions naturelles du *miscellaneus*.

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Le cahier

1. Au cours de nos voyages nous avons toujours réservé quelques heures à une enquête sur les reliures des *codices* grecs. Nous tenons à remercier des maintenant les Conservateurs des Bibliothèques de Berlin, de Bruxelles, de Budapest, de Cracovie, de Paris, de Vienne (ici en 1935) qui nous ont magnaniment donné libre accès aux rayons des magasins, condition absolument nécessaire pour réunir les matériaux d'une enquête III cette sorte.

régulier des manuscrits grecs est le quaternion, qui compte, comme le nom l'indique, quatre feuillets ou huit folios, c'est-à-dire seize pages ; c'est l'ancêtre du scientifique in-8° d'aujourd'hui. Le quinion, de dix folios, est aussi assez fréquent. Le ternion, qui en a six, et le sénion, qui en a douze, sont plus rares. Les cahiers successifs d'un manuscrit, sauf parfois le premier et le dernier, sont en général numérotés, le plus souvent par le copiste, mais parfois d'après des procédés différents, que nous avons décrits. Nous appelons feuillet — plutôt que feuille — la pièce d'un seul tenant constituée par deux folios, par exemple dans le quaternion, par le premier et le huitième, le deuxième et le septième, le quatrième et le cinquième.

Les crochets obliques < > signalent, en principe, une *restition*, comme dans la transcription des textes, mais elle n'est pas la même suivant la nature du chiffre qu'ils enserrent. Lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un cahier, par exemple du quat. < 88 >, ils signalent que le *chiffre* 88 même a disparu ou fut omis et que nous le rétablissons. Au contraire, lorsqu'ils encadrent le numéro d'ordre d'un folio, par exemple du folio < 123 bis >, ils signalent que le folio lui-même a été coupé, si l'on en voit le talon, ou supprimé de quelque autre façon, comme on peut parfois le déduire de la composition même du cahier. Enfin, lorsqu'il s'agit de filigranes et qu'on lit dans notre description « quat. 88° feuillet 4-5 » (f. 226) il faut entendre que la marque de papier se voit au quatrième folio du cahier 88°, lequel folio est le 226° folio du manuscrit ; il est clair que nous retrouvons ainsi la nature du papier du cinquième folio (f. 227) qui lui correspond mais qui ne saurait porter le filigrane.

Ces divers éléments ont été décrits, minutieusement. Il y a là sur une quarantaine de manuscrits une documentation presque complète, utile peut-être à qui voudrait étudier la technique matérielle de l'édition et de la librairie au moyen âge et à la Renaissance, mais, sauf deux exceptions notables — les manuscrits E et Q, — sans grand intérêt pour les études plotiniennes. Sauf en ce qui concerne les filigranes, aucune « synthèse » n'a pu être esquissée, aucune loi n'a pu être établie, et plusieurs détails même n'ont pu être expliqués ; c'est la principale excuse de ces « longueurs ».

FILIGRANES. — En ce domaine, grâce surtout au magnifique *Dictionnaire des Filigranes* de Briquet¹, les philologues et les paléographes disposent de bons instruments de travail et plusieurs s'en servent résolument. Toute défiance pourtant n'a pas disparu. Comme tous les manuscrits des *Ennéades*, sauf un, sont écrits sur papier et presque toujours sur des papiers dont les filigranes ont été relevés par Briquet, il nous a semblé faire œuvre utile en mettant chaque fois sous les yeux du lecteur le détail de la documentation, c'est-à-dire soit les dates extrêmes de l'apparition du type, soit le plus souvent même les dates précises des pièces d'archives écrites sur ces papiers à *variantes identiques* ou *similaires*. Pour comprendre ces données et les inductions qu'elles fondent, il convient d'avoir sous les yeux quelques-unes des observations de principe faites par Briquet dans l'*Introduction* de son ouvrage.

* Dans la règle, écrit-il, chacune des figures reproduites dans les planches et auxquelles nous donnons le nom de *types* existe en deux variétés, souvent en quatre ou davantage, suivant le nombre de formes employées dans la fabrication du papier et suivant la durée d'emploi plus ou moins longue du filigrane. Ces variétés du même type proviennent d'un même battoir. Nous les appelons *identiques*, lorsque les filigranes s'adaptent exactement l'un sur l'autre, alors même qu'ils ne sont pas posés au même endroit de la feuille, c'est-à-dire qu'ils proviennent de formes différentes. Nous les appelons *similaires*, lorsque il y a de légères différences entre eux, et *divergents*, lorsque ces différences sont très accusées. Quant aux groupes formés de types qui se ressemblent, il est possible qu'ils proviennent de battoirs différents » (p. 17).

Voilà pour la documentation et la manière de la décrire. D'après quels principes empiriques à présent s'en servir ?

« Au risque d'enfoncer une porte ouverte, écrit le maître,

1. C. M. BRIQUET, *Les Filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier, dès leur apparition vers 1382 jusqu'en 1600, avec 39 figures dans le texte et 1612 fac-similés de filigranes*, 4 vol., Genève, 1907.

il faut affirmer qu'il y a un jour précis auquel une paire de formes, munie d'un filigrane donné, a commencé à fonctionner, et qu'aucune feuille à cette marque n'a été faite avant ce jour. C'est ce que savent bien les fabricants de papiers » (p. xviii).

« Peut-on évaluer le temps qui s'est écoulé entre le jour où une feuille de papier a été fabriquée et celui où elle a été écrite ? Étudiant cette question, Likhatscheff constate d'abord que, dans cette évaluation, on peut faire abstraction de la distance qui sépare le lieu de fabrication du lieu d'emploi d'un papier, parce que cette distance, en Europe, a toujours pu être franchie en moins d'une année et que, par conséquent, une feuille de papier a pu être écrite très loin de son lieu d'origine, l'année même de sa fabrication. Après cette remarque fort juste, l'auteur fixe à un maximum de dix ans le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi d'une feuille de papier » (p. xviii).

Briquet, à la suite d'une induction étendue, porte cette période à une quinzaine d'années. Il arrive à ce résultat par deux études, également précises, dont nous signalons seulement les bases d'enquête et les conclusions.

Il étudie d'abord les filigranes à millésime.

« Du détail des calculs il résulte, écrit-il, que pour la période de 1546 à 1600, le 50 % du papier fabriqué à un millésime donné était utilisé en 4 ans et 4 mois ; que le 92 % l'était en 12 ans, et que la dernière feuille l'était au bout de 26 ans. Si l'on exclut du calcul une marque d'une signification douteuse, ces chiffres tombent respectivement à 3 ans et 11 mois, à 9 ans, et à 23 ans. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces calculs, car ils ne s'appliquent qu'à un nombre très restreint de cas, mais ils tendent néanmoins à confirmer l'évaluation de M. Likhatscheff » (p. xix).

La seconde enquête, non moins précise, est autrement vaste. Elle se base sur l'étude de tous les filigranes dont on possède des variétés identiques, c'est-à-dire sur des papiers produits certainement par la même forme ou par des formes contemporaines.

On ne saurait être plus rigoureux. Or, dans le recueil de Briquet, il n'y a pas moins de 2558 filigranes de ce genre et, à notre avantage, ils appartiennent aussi bien aux xive et xve siècles qu'au xvie.

Des tableaux minutieux dressés par Briquet il résulte que :

« dans les trois siècles examinés, le temps écoulé entre la fabrication et l'emploi du papier a été à peu près le même.

Plus de la moitié soit le 54 % a été employé dans les 5 années, le 80 % dans les 10 années, et enfin le 90 % dans les 15 années qui ont suivi celle de sa fabrication » (p. xx).

Les dix ans admis par Likhatscheff lui paraissent donc insuffisants et il croit devoir porter à 15 ans la période normale nécessaire pour l'écoulement et l'emploi d'un papier fabriqué à une date donnée. « Pour les grands formats », — c'est-à-dire ceux dont les dimensions dépassent 35 × 50 cm. — « il faut, dit-il, aller jusqu'à 30 ans » (p. xx).

Presque tous les papiers des manuscrits des *Ennéades* ayant le format ordinaire, en retranchant 15 ans de la première date notée par Briquet pour un filigrane donné, et en ajoutant 15 ans au dernier millésime, on peut fixer la date approximative du manuscrit avec plus de précision que par les seuls caractères paléographiques, en principe à un tiers de siècle près¹.

En fait, la précision est généralement bien plus grande. Lorsque les données de Briquet ne se réduisent pas à une seule date — auquel cas l'« amplitude » maxima, à 10 % près d'erreur, est de 30 années — les dates extrêmes, entre lesquelles fut probablement écrit le manuscrit, se rapprochent considérablement. Un tableau des manuscrits datés des *Ennéades* peut être fort intéressant à ce sujet. Il permet à la fois de pratiquer un sondage de la solidité de la méthode préconisée par Briquet, et d'en dresser d'un seul coup d'œil l'ensemble des manuscrits de Plotin sur lesquels nous avons des données chronologiques précises.

<i>Urbinas</i> gr. 62	1460	soit 1421-1432 soit 1434-1479
<i>Paris</i> , gr. 1816	1460	1456-1462
<i>Marc.</i> gr. 241	1454-1471	1448-1472

1. En prenant, comme date centrale des 30 années, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briquet.

<i>Mon. gr. 449</i>	1465	1467-1472
<i>Mar. gr. 240</i>	1465-1468	1454-1472
<i>Paris. gr. 1969</i>	1467	1452-1471
<i>Mar. gr. 244</i>	avant 1468	1440 (seule date relevée par Br.)
<i>Ambr. gr. 329</i>	vers 1483	1468-1483
<i>Paris. gr. 1970</i>	1454-1486	1452-1454
<i>Paris. gr. 1644</i>	avant 1491	1459-1472
<i>Berol. gr. 375</i>	avant 1489	1440-1472
<i>Osab. gr. 371</i>	après 1489	1460-1487
<i>Corp. X. 117</i>	1492-1517	1491-1503
<i>Paris. gr. 1968</i>	1496	1473-1491
<i>Cir. 63</i>	1551	
<i>Scor. T. III. 11</i>	1562	
<i>Leid. Fol. 8</i>	1562	1561-1577
<i>Vindob. theol. 68</i>	1563	
<i>Scor. φ II. 11</i>	1563	
<i>Palat. gr. 404</i>	1579	4 types semblables 1546-1584

Il est fâcheux qu'il faille se borner aux manuscrits du ^{xv}^e siècle, la documentation faisant défaut pour les autres¹.

Dans presque tous les cas où la vérification est possible, les dates connues par ailleurs tombent à l'intérieur de l'intervalle de temps mesuré par les emplois extrêmes notés par Briquet pour les papiers à variantes identiques ou similaires. Deux exceptions confirment la règle. Pour le *Mon. gr. 449*, il s'en faut de deux ans ; pour le *Paris. gr. 1968*, il s'en faut de cinq ; point n'est besoin de retrancher quinze ans du premier emploi relevé, ou d'en ajouter quinze au dernier.

Supposons que nous ignorions tout des dates aux environs desquelles furent écrits ces manuscrits. Ainsi que la méthode nous y autorise, prenons, comme date centrale des 30 années constituant l'époque de la transcription, la date centrale des emplois extrêmes notés par Briquet ; le *pourcentage d'erreur* serait égal à zéro. Résultat qui donne aux calculs non plus fictifs, mais réels — par suite du manque d'autres données — une très forte probabilité et, dans certains cas, si l'on s'abstient de citer des chiffres et si l'estimation est nuancée, une certitude morale.

1. Le *Cinensis* et les *Scoridensis* ont été examinés par J. Cocher, qui décrit les filigranes sans jamais les identifier avec les figures du *Dictionnaire de Bibliographe*. Pour le *Vindobonensis theol. gr. 68*, nous sommes coupable de la même négligence. On voit ici combien regrettables sont ces imperfections de méthode.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES

XXIII

Le petit tableau ci-dessus, trop résumé — les différences de formats, par exemple, n'interviennent point, — ne peut donner une idée de la précision plus grande qu'on obtient si les éléments de l'induction sont plus nombreux. Plus il y a de filigranes différents dans un manuscrit, plus la précision augmente ; le degré de probabilité croît même suivant une progression géométrique. De même, du moins en pratique, nos calculs sont plus sûrs et plus précis si les emplois relevés par Briquet sont plus abondants. L'une et l'autre expérience se vérifie éminemment dans le cas, d'ailleurs exceptionnel, du manuscrit B, *Laurentianus 85.15*.

Autant l'on peut arriver à fixer, à quelques décades ou à quelques années près, la date d'un manuscrit grec, autant il est difficile de retrouver ■ patrie. La paléographie latine et romane est ici autrement avancée que la grecque. Tout ce que l'état actuel de la science permet de dire est que la plupart des manuscrits sur parchemin ont été copiés en « Orient » ou dans l'Europe orientale, cette « précision » devant le plus souvent suffire. Au contraire les manuscrits sur papier, postérieurs à la prise de Constantinople et qui n'appartiennent pas à des *scribitoria* privilégiés, comme ceux de l'Athos, ont été écrits en Occident, ou du moins en des lieux d'étape, comme la Crète, où ■ fixa notamment une petite école de copistes qui se sont intéressés entre autres choses aux *Ennéades*.

SUBSCRIPTIONS, POSSEESSEURS ET LECTEURS. — Sous ces rubriques figurent des renseignements divers sur l'histoire du manuscrit ; le colophon tout d'abord, s'il donne le nom du copiste, la date ou la patrie du document, puis les essais de plume du copiste, d'un lecteur ou de leurs confrères, les cotes aussi des anciennes bibliothèques, parfois même, lorsqu'elles ont quelque intérêt, des notices tout à fait récentes dues à des savants connus.

Nous craignons de n'avoir pas toujours reproduit ici toutes les abréviations de l'original, ni non plus la distinction entre les majuscules et les minuscules. Tandis que nous avons régulièrement restitué les majuscules dans tous les titres tirés de l'œuvre elle-même, dans ces anciennes notices nous avons le plus souvent, mais malheureusement pas toujours, respecté l'usage du scribe

ou du lecteur. Lorsqu'on trouvera seulement des minuscules ou des majuscules mêlées à des minuscules, il est probable que nous avons reproduit le document. De même si un iota souscrit fait défaut dans notre transcription, c'est qu'il ne figurait pas dans l'original ; mais s'il figure dans notre transcription, nous l'y avons peut-être, probablement même, restitué. Quant aux accents, nous n'en sommes pas toujours très sûr.

On le voit, c'est en ces paragraphes plus qu'ailleurs sans doute que l'étrudit rencontrera des lacunes, des fautes de lecture, des inconséquences. Avant tout, nous n'avons rien voulu taire ou voiler ; jamais l'ignorance, le doute ou l'impossibilité d'une dernière vérification n'a fait supprimer un détail gênant ou mal noté ; pareillement nous n'avons pas poussé le souci de l'harmonisation de détails jusqu'à corriger après coup les notes prises sur place, quelles qu'en soient les patentes imperfections. D'après ces règles aussi l'ouvrage demande à être jugé.

COPISTES ET MISE EN PAGE. — Cette rubrique, de rédaction plus facile et plus sûre, ne le cède pas en importance à la précédente. La distinction entre les divers copistes d'un même manuscrit se fait habituellement sans peine. Il y a des cas embarrassants. Un même copiste peut changer de manière suivant qu'il écrit plus vite ou qu'il a plus d'espace à sa disposition. Eib en fournit un bon exemple. A1 un exemple frappant. D'autres copistes, comme Ba, s'essayaient par endroits à divers genres d'écriture. Plus délicats sont les rapprochements entre les copistes de deux manuscrits différents, surtout lorsqu'on ne peut les avoir en même temps sous les yeux. Il nous semble que les paléographes auraient tort de taire leurs « impressions » ; car l'identification proposée sous réserve de plus ample examen. Les détails matériels, comme la mise en page, la manière de rubriquer les titres, font souvent naître un soupçon, une conjecture ; on en verra un exemple, non vérifié, à propos de Corp. et de Matritā.

Disons-nous ici également tout ce que nous aurions dû noter et dont l'intérêt ne nous est devenu clair que vers la fin de nos travaux d'analyse ?

Il eût fallu avant tout décrire le type de préparation auquel

fut soumis le papier avant d'être livré au copiste. Est-il lisse ou mat, quel est le « dessin » qu'y prennent les lignes tracées au poinçon pour guider la main du copiste, notamment la disposition des marges horizontales et verticales ? Et dans quelle mesure et comment le copiste aligne-t-il, dispose-t-il son texte d'après ces « types de réglage » ? Ces détails matériels ont été relevés avec grand soin et publiés avec un excès de luxe par Kirsopp et Silva. Lake dans leur grand recueil paléographique. Il y a là des indices matériels appelés à jouer, dans la recherche de la date et du *scriptorium* des manuscrits, un rôle analogue à celui des filigranes.

Il eût fallu noter la présence ou l'absence de « guillemets » en marge de certaines citations ; une collation complète des manuscrits-sources ne devra pas taire ce détail.

Il eût fallu relever pour chaque manuscrit important un spécimen ou deux de ponctuation et ramener à ces types les autres manuscrits. La philologie ignore tout de ce sujet. Qui sait s'il n'y aurait pas là, dans bien des cas, de précieux indices de classement, et d'avantage. De simples sondages pourraient révéler plus d'une surprise de quelque conséquence.

TEXTE. — Aussi bien la manière de rédiger les titres du livre et des traités que certains colophons donnent souvent une première orientation sur le groupe auquel appartient le manuscrit ; au risque de nous répéter, nous avons donc plus d'une fois repris des formules identiques ; la dépendance ou la parenté des manuscrits apparaît ainsi plus claire. Dans ces entêtes nous avons rétabli le plus souvent les majuscules, les accents et l'iota souscrit conformément aux usages modernes. Il va de soi qu'il convenait de marquer avec précision les folios et le contenu du texte dus aux divers copistes d'un même exemplaire.

ANOMALIES. — Tant pour classer les manuscrits en familles que pour distinguer lequel de deux documents est le modèle ou la copie, c'est naturellement dans les anomalies du texte qu'on trouve les preuves les plus immédiates et les plus fermes. Si l'attention a déjà été attirée sur un trouble possible, l'anomalie est facile à déceler ; tel trait est répété deux fois, en tel autre un passage est omis, en un troisième deux sections ont été inter-

vertes ; maintes fois — comme en R et en Ambr. — les réviseurs ou les lecteurs de la Renaissance ont déjà signalé le désordre introduit consciemment ou accidentellement dans le texte. Souvent, au contraire, on lui le découvre que par hasard ou à la suite d'une longue étude du document : ainsi, pour s'assurer de la restitution de quelques lettres manquantes en VindD, de simples photographies n'eussent pas suffi ; le contenu exact de quelques manuscrits « abrégés », comme sont Q, V, VindC, ne se laisse pas toujours inventorier sans peine ; seule une collation méthodique ou une investigation spéciale permet de découvrir l'intrusion de l'ancienne glose à *dydmeta* dans le texte des membres du groupe Y. Une fois l'anomalie repérée, on peut souvent exclure d'emblée une filiation tenue auparavant pour plausible, parfois déterminer au premier coup d'œil une parenté insoupçonnée, voire retrouver immédiatement le modèle ou la copie d'un document étudié.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Avant tout, il faut distinguer les notes additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de celles des réviseurs ou lecteurs postérieurs. Dans les manuscrits de Plotin, la chose n'offre en général aucune difficulté. Conformément au désir exprimé par l'*Union Académique Internationale*, nous avons désigné par l'indice 2, F² par exemple, le premier correcteur ou lecteur certainement distinct du copiste, l'indice 1 étant en principe réservé au copiste lui-même *in revisione* ; même lorsque nous avons désigné les « manières » successives de Ficin en F par des indices différents, le premier de ces sigles est F¹ et non pas F¹.

Dans un travail comme celui-ci, les marges ont la même importance que le texte, pratiquement une importance plus grande. La raison est simple. Elles sont neutres par rapport au texte et ne préjugent pas de sa valeur. Le critique qui se laisse guider par la bizarre variété de leur contenu pourra souvent, sans *a priori* aucun, et discerner les familles de manuscrits et distinguer les ancêtres de leur descendance.

Le genre de notre travail nous a pour ainsi dire contraint à recueillir les *marginalia* avec un soin inversement proportionnel au rôle intrinsèque qu'ils doivent jouer dans l'établissement du texte.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES

XXXVII

Il s'agit, en effet, d'exerciser une bonne fois les éditions imprimées des *Ennéades*, et l'on y réussira d'autant mieux que l'on appellera par leur nom — à la manière des exorcistes d'autan — les démons qui possèdent ces infortunées. Ficin qui se cache dans les apparats sous un nom d'emprunt — il s'y appelle Pae ou A³ — est démasqué dans les notes marginales par les traces qu'y a laissé ■ griffe, puissante, envahissante. Il en est de même, dans une moindre mesure, de Tribolès et de Bessaron, d'Ermo-lao Barbaro et de Scholarios, peut-être de Sambucus et de Perna. Dès qu'on dévoile ces aimables et sympathiques personnages, l'autorité des « leçons » qu'ils « attestent » se réduit à celle, bien menue, de conjectures.

Un critique qui aurait lu, ni trop distraitement ni trop attentivement, nos monographies sur A et sur F pourrait être tenté de nous reprocher d'obéir ici à deux principes opposés, à deux tendances contraires, et partant de manquer de logique ou d'esprit de suite. « Lorsque vous décrivez A, dirait notre censeur, vous ramenez toutes les mains à deux seulement, celle du copiste, celle de Ficin, alors que Müller en distingue cinq et que Schwyzer est porté à en compter trois. En F, au contraire, vous en distribuez cinq ou six, que vous attribuez toutes à Ficin, tandis que dans l'apparat de la Collection Budé nous ne trouvons rien d'approchant ; à tout le moins il vous faudrait prouver qu'aucun autre que Ficin n'a corrigé F ». Remarquons tout d'abord, c'est autre que Ficin n'a corrigé F¹. Remarquons tout d'abord, à propos de ce dernier souhait, qu'on ne prouve pas directement une proposition négative de ce genre, mais qu'on l'établit solidement, bien qu'indirectement, en prouvant que l'ensemble des annotations, quelles que soient leurs variétés accidentelles, sont dues à Ficin. Remarquons ensuite qu'attribuer A³ et A⁴ à Ficin et pareillement F² et F⁴, c'est obéir, pour parler comme notre censeur, au même principe et non pas à deux principes opposés. Enfin, et c'est la seule réponse adéquate, il ne s'agit pas ici de principes dialectiques, mais de faits, de faits observés, que d'autres facilement peuvent contrôler. L'accord est entier par exemple entre M. Schwyzer et nous sur la nécessité de réduire à une identité stricte la distinction, d'ailleurs tenue, que mettrait Müller entre A¹ et A² d'une part, A³ et A⁴ d'autre part. M. Schwyzer désigne cette première main par A¹, tandis que nous

la désignons par A¹ — question de mots — en outre il tend à la distinguer de celle du copiste A, tandis que nous sommes convaincu que c'est la même main, mais qui s'occupe à une autre besogne, à une révision.

Si l'on fait instance que l'observation des faits n'est pas seule en cause, le point en litige le démontrant à l'évidence, nous répondons qu'elle n'est pas seule, bien sûr, mais qu'elle est souveraine et que cela suffit. C'est bien principalement à cause de l'identité paléographique des caractères — reconnue par Schwyzer — que nous identifions A¹ avec le copiste A, et si notre collègue hésite à le faire nous craignons que ce ne soit surtout en vertu d'un principe sur l'origine ou la valeur des leçons du réviseur ! Les faits observés d'ailleurs pour fonder solidement l'induction doivent être le plus complets possible. L'un des meilleurs « arguments » en faveur de l'identité entre A et A¹ est le fait qu'on peut observer la transition de A à A¹ en nombre de scolies, — transition notée avec soin dans les *États*, — et plus clairement encore dans le « supplément » de A où le « réviseur » finit par écrire de tous points comme le « copiste ». De même lorsque, malgré des différences de caractère paléographique, voire nonobstant la différence du *diacrus* (F³), nous rapportons au seul Ficin tant F³, F², F¹, que F⁵ ou F⁴, ou F⁶, nous avons pris soin de marquer chaque fois les relations de tout genre entre une forme d'écriture ou d'activité et une autre. Il se fait que lorsqu'il s'agit de Ficin, le contrôle est immédiat, puisque deux autres manuscrits de lui relatifs à Plotin étendent le champ d'observation et permettent une contre-épreuve décisive. Les diverses « manières » distinguées en F se retrouvent toutes, y inclus le *diacrus* calligraphique de F³, dans A et Fam, qui ont également passé par les mains de Ficin. Nous sommes donc en pleine lumière. Tout pareils qu'ils soient de nature, le cas des premières mains de A et celui des annotations de Ficin en F, diffèrent *todo caelo*.

1. Nous avons fait effort pour distinguer rigoureusement, au moins « dialectiquement », le problème de la nature paléographique des mains de A de celui de leur origine et de leur valeur (voir pp. 20-30). C'est ici qu'il faut invoquer les principes. Si les leçons de A et de A¹ sont dues au même copiste, elles peuvent néanmoins provenir de manuscrits différents. Inversement, si elles sont dues à des scribes distincts, elles peuvent néanmoins provenir du même exemplaire, l'archétype.

LES PROCÉDÉS TECHNIQUES

par leurs conséquences pratiques, et cela en vertu d'un principe. Les « leçons » de Ficin n'appartenant pas à la tradition mécanique du texte ne doivent pas en principe figurer dans l'apparat. Celles de A¹, dont la nature nous échappe et qui pourraient être des *conjectures*, même si elles sont du copiste, doivent, en principe, figurer toutes dans l'apparat. La présente étude devra établir ce point et n'aura pas besoin d'aller au delà : à l'éditeur incombera le soin de recueillir ces leçons. Au contraire, le fait même que Ficin trouve chassé de la « tradition » nous invitera à réunir ici les données qui seraient hors de place dans l'édition¹.

Les notes marginales de Ficin en F et des lecteurs en S et en d'autres manuscrits sont si nombreuses qu'il ne pouvait être question de les verser tout entières au dossier de la documentation¹. Il a fallu se contenter de décrire et d'illustrer les genres d'activité différents auxquels se sont livrés ces philologues de la Renaissance. Par contre on a relevé, sauf distraction, tous les signes critiques dus à trois copistes ou réviseurs de manuscrits sources des *Emendatés*, à savoir de U, de C M et de J. De ce dernier toutes les annotations marginales de première main sont publiées ici et serviront peut-être dès à présent à fixer approximativement la place singulière de J dans le stemma généalogique. Quant aux signes de Tribolès en C M et de Daniel en U, omis dans les *États*, il n'est pas certain qu'ils doivent figurer dans l'apparat de l'édition critique ; il convenait donc d'en donner ici le relevé complet. A fortiori, nous avons recueilli les

1. Ce point est capital. Il est possible que l'activité de A¹ soit identique à celle de A et pourtant ils subissent un traitement radicalement différent. Pourquoi ? Nous savons, de certitude, que Ficin n'est pas un témoin du texte, pas plus que Kirchhoff — l'un travaille sur A et F, l'autre sur Perna et Crenzer — tandis que de A¹ actuellement nous formons des hypothèses, mais nous ne savons rien et nous discuterons peut-être toujours. On peut éliminer par là ce que l'on connaît, mais à aucun prix ce que l'on ne comprend pas.

2. Si un jeune philologue était à la recherche d'un sujet de « mémoires » ou de « petite thèse », il pourrait nous donner une monographie sur les annotations marginales de Ficin en F, le *Paristius fr. 1816*. Qu'il se rassure, il aurait à peine besoin de lire les *Emendatés* et il se passionnerait sans doute vite pour son travail. S'il voulait étendre son sujet à tous les manuscrits connus de Ficin et en recueillir d'autres, notamment ses exemplaires de travail sur Plotin, peut-être trouverait-il là un sujet de « grande thèse », aussi intéressant pour la critique textuelle que pour l'histoire de l'humanisme.

marginalia de certains manuscrits-dérivés, sur lesquels sans doute la critique n'éprouvera plus le besoin de revenir ; ainsi, entre autres, de H, copie de G, e de O, copie de S.

Partout, aussi bien pour les manuscrits importants que pour les copies, nous avons pris soin de noter chaque fois le numéro du folio où figure la scolie, le *σγ*, la variante. Petite innovation, qui permet à l'érudit de contrôler, ou de faire contrôler par correspondance, le moindre détail qui lui paraît inexact, curieux, intéressant. C'est dans le même esprit que nous avons publié, *ad calcem voluminis*, un *Inventaire détaillé* des manuscrits des *Ennéades*. On y trouvera les références précises aux folios où commencent le texte de chacun des cinquante-quatre traités dans une trentaine de manuscrits choisis parmi les plus représentatifs. Tous ceux qui ont manié des textes étendus savent combien de temps l'on perd à rechercher dans un manuscrit un passage qu'identifie seulement une référence à la colonne de Migne ou à la page de Teubner. Les copistes ayant une écriture fort régulière, l'indication des folios et de petits calculs fort ou de faire vérifier aisément les textes sur lesquels il désirerait une information plus complète.

III

Au fur et à mesure que le lecteur prendra connaissance de chacun des manuscrits des *Ennéades*, et quand bien même il ne commencerait pas par les premières notices, il se rendra compte que ces manuscrits se groupent à peu près dans l'ordre où ils sont ici décrits, et, en particulier, que leur répartition en quatre familles distinctes n'a rien d'un postulat¹. Par des jalons nettement marqués, il sera conduit d'un manuscrit au suivant, jusqu'à ce qu'il ait pu explorer tel coin qu'il lui plaira de la tradition très dense où l'on a essayé de lui percer quelques voies. Néanmoins, pour dissiper le sentiment d'insécurité tout naturel au promeneur qui cherche à s'orienter à la lisière d'une forêt inconnue, il ne sera pas inutile de lui signaler auparavant, comme

1. Ici, nous nous conformons à l'usage et nous parlons de « familles » et d'« archétypes », plus souvent que d'« états » ou de « groupes ».

sur une carte à grande échelle, le tracé des principales avenues qu'il est invité à parcourir.

Le lecteur se verra conduit tout d'abord vers ce groupe que les critiques désignaient autrefois « la première classe » des manuscrits de Plotin et que nous avons désigné ici par le sigle w. Les membres de cette famille se laissent immédiatement reconnaître à une répétition de quelques pages de texte, répétition due sans doute à une perturbation de l'ordre des folios de leur archétype perdu w : en IV, 4, 23, 32 est intercalé, dans le texte, un long morceau qu'on retrouve plus loin dans le même traité, à sa place vraie, entre 31,2 et 34,2, signe évident d'une étroite parenté.

Le témoin le plus connu de w, A, écrit au XIII^e siècle, et, de nos manuscrits, le seul sur parchemin, sert de base, depuis Müller, aux éditions des *Ennéades*. De A dérivent une dizaine de manuscrits des XV^e et XVI^e siècles, dont quelques-uns sont analysés ici pour la première fois. Depuis la Renaissance ces copies tardives, surtout celles qu'on a étudiées davantage, ont joué dans l'histoire du texte un rôle considérable et néfaste : nous avons rappelé déjà le temps précieux perdu à collationner entièrement l'une d'elles, et comment un critique voyait dans une autre de ces copies, dont l'intérêt est nul, un auxiliaire pour la discrimination des « mains » de A.

Ces manuscrits inférieurs nous retiendront longtemps. La part qu'ils ont prise et menacent de garder dans l'établissement du texte est telle que, pour le *rétablir*, il faut écrire minutieusement leur chronique, par ce moyen, démasquer leur nullité intrinsèque et débarrasser ainsi définitivement les futures éditions d'une foule de données non seulement inutiles, mais contre-peuses ou déconcertantes. Cette œuvre de démolition à sa contre-partie positive : des matériaux pour un intéressant chapitre de l'histoire de l'humanisme à Florence.

Tout près de A, mais non sous lui, se range E, le second témoin indépendant de l'archétype w. Deux ou trois scribes ont travaillé au manuscrit E, qui pose de ce chef de délicats problèmes. Associé à son « frère » A, il nous permet de reconstituer un « état » médiéval important du texte de Plotin. L'importance que prend E aujourd'hui et le souci de ne pas séparer A de ses copies nous ont fait placer E en tête du groupe dont il fait partie.

Dans la tradition des *Ennéades*, le manuscrit B, du XIV^e siècle, faisait jusqu'ici, mais à tort, figure de solitaire. Autour de lui viennent aujourd'hui se grouper R, son contemporain, une copie de R, et J, un petit manuscrit du XV^e siècle. A quatre, ils constituent ainsi la moins nombreuse, mais non pas la moins intéressante de nos familles de manuscrits.

Comme ceux de w, les plus anciens descendants de l'archétype x portent la trace non équivoque d'un trouble dans l'ordre des folios. Ce n'est plus, comme pour A et pour E, une répétition, mais l'inversion de deux morceaux, en IV, 7 et IV, 8, qui nous force à assigner aux copistes de B et de R un seul et même modèle.

Le troisième manuscrit-source du groupe, J, n'a pas cette inversion. Il témoigne cependant à sa façon que son archétype, probablement éloigné, est bien le même que celui de B et de R. En quelques passages, en effet, des dernières *ennéades*, ceux-ci laissent prudemment en blanc les mots illisibles ou mutilés de leur modèle, et le copiste de J ou d'un ancêtre de J, tantôt plus attentif, tantôt plus audacieux — et c'est alors l'indice d'une communauté d'origine, — fabrique de toutes pièces une « leçon » conjecturale. Quelques fautes bien caractéristiques confirment cette parenté.

L'état « que l'accord de B, de R et de J fait atteindre paraît être intermédiaire entre celui de w et celui de y, l'archétype de tous les autres manuscrits complets des *Ennéades*.

A la différence de w, de x et même de z qui nous attend plus loin, l'archétype y n'offre aucune de ces particularités saillantes qui permettent dès l'abord de réunir des manuscrits, même très différents qui en dérivent, en un groupe fermé, distinct de tout autre. Il représente, en un groupe fermé, distinct de et prolonge peut-être en droite ligne le tronc d'où se sont détachées, à diverses époques, les autres branches de la tradition. On peut identifier assez vite, sinon en droit strict, du moins pratiquement, la plupart des rejets de y. Au cours du moyen âge, en effet, les copistes l'ont élargi : ils ont cessé de transcrire les annotations qui encadraient le texte de l'archétype premier, que ce soient des végétations parasites comme les scolies d'âge inconnu, ou des restes d'un état très ancien, comme la numérola-

tion marginale de certains traités. De même ils ont omis les tables spéciales qui précédaient peut-être dans cet archétype, comme encore en w et en x, chacune des six *ennéades*. Ils ont laissé se perdre aussi presque toutes les vieilles leçons interlinéaires. Ils ont donc transmis un texte simple, dépourvu de toutes ses surcharges.

Il s'ensuit que les descendants de y, et ils sont nombreux, une trentaine environ, se tiennent d'assez près, et qu'il est parfois difficile d'assigner à tel d'entre eux sa place exacte dans la généalogie de la famille. Le plus ancien, D, du XII^e siècle, est le doyen d'âge de tous nos manuscrits : les autres dérivés de y datent des XV^e et XVI^e siècles. Une demi-douzaine tout au plus paraissent être des manuscrits-sources, et, exception faite pour les meilleurs, comme C, M et U, vraiment importants, qui étudient l'un d'eux peut se dispenser d'étudier à fond les autres. D'ailleurs, plusieurs de leurs copies, souvent les plus fautes et les plus tardives, ont été collationnées et, par un hasard heureux où l'intuition scientifique n'a aucune part, ces collations nous renseignent sur l'état de différents sous-groupes de la famille y.

La dernière famille, z, tranche sur toutes les autres et s'en distingue donc aisément. Quasi ignorée, elle n'a presque pas servi pour l'établissement du texte. Pourtant c'est une branche basse du grand tronc et probablement la plus ancienne. La dériveur qu'elle rencontre s'explique en partie par le fait qu'à une époque indéterminée elle fut mutilée, et que son texte est, par endroits, remanié. Elle ornait la *Vita Plotini*, elle s'arrête court au milieu de la troisième *ennéade*, elle réunit sous un seul titre les huitième et neuvième traités de la cinquième, et de même les quatrième et cinquième traités de la sixième, pour s'achever enfin par les trois derniers traités de la dernière *ennéade*. On ne peut non, elle porte, comme une greffe, deux importants centons plotiniens, déjà remarqués au XVI^e siècle par Jean Sambucos, mais édités pour la première fois en 1781 par le très célèbre Anse de Villioison.

Cette curieuse branche se termine en fourche : d'un côté, Q, un excellent manuscrit du XIV^e siècle, et Vindid du XV^e siècle, copie de Q, qui lui est en tout pareil et qui poussera, au XVI^e, quantité de rejets ; de l'autre, un rameau très court, L et P,

deux manuscrits du ^{xv}^e siècle contenant, avec quelques bribes dérivés de 2, les centons publiés par Villosion. A tous égards et par son contenu, et par les leçons de son texte et par sa mythéreuse histoire, 2 représente un des « états » les plus intéressants — vraisemblablement médiéval, et non antique — du texte de Plotin.

Dans l'histoire d'un texte classique, le passage de la tradition manuscrite à la tradition imprimée représente une étape particulièrement importante, et pour celui des *Ennéades* d'autant plus que l'*editio princeps*, publiée par Perna à Bâle en 1580, est établie, contrairement aux coutumes de ce temps-là, sur quatre manuscrits de l'auteur. Il sera donc intéressant d'en rechercher les exemplaires, dont deux seulement étaient connus jusqu'ici.

Tandis que les manuscrits proprement médiévaux de Plotin ne paraissent généralement pas « contaminés » par des manuscrits voisins, on verra que l'édition de Bâle représente au plus haut point ce que l'on peut appeler un « état eclectique » de la tradition. Trois branches médiévales s'y mêlent inextricablement « corrompues ». Ce bout de chemin, extrêmement broussaillé, qui nous mène des dernières copies manuscrites au premier texte imprimé des *Ennéades* débouche sur le vaste champ de la critique conjecturale, dont la folle fécondité ne doit pas nous retenir ici.

Au terme de cette paresseuse promenade à travers les quelque cinquante manuscrits de Plotin qu'on peut encore feuilleter dans nos grandes bibliothèques d'Europe, on montrera de loin, et l'on décrira du mieux que l'on peut, cinq ou six manuscrits, au cours des derniers siècles, ont laissé se perdre. Ainsi l'on n'aura négligé d'explorer aucun coin de la tradition médiévale des *Ennéades*.

Par contre on n'a pas cru nécessaire de reproduire ici la liste, consciencieusement dressée par M. Cochez, de fragments plotiniens les principaux d'ailleurs ont été étudiés à divers endroits de cet ouvrage.

* * *

Le lecteur souhaitera peut-être aussi voir signaler ici brièvement les liens qui unissent les *Recherches sur l'édition perdue des œuvres de Plotin* et le volume sur les *États du texte*, à cette étude sur les *Manuscrits des Ennéades*, l'ensemble formant une introduction critique à l'édition constitutive de l'œuvre écrite de Plotin.

Du premier et des pièces qui l'illustrent plus encore qu'elles ne le justifient (*États*, pp. 77-154) ressort le tact et la fidélité de Porphyre, le premier éditeur des *Ennéades*. Sa révision, qui constitue *logiquement* et par excellence un nouvel état du texte, est telle qu'*en fait* cet état, à peu de chose près, est identique au précédent. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir les pages des *États* (pp. 77-154) où les différences des deux éditions, telles du moins que nous les atteignons à travers des fautes et des lacunes, se trouvent réduites à de menus mais parfois curieuses variantes.

Le second ouvrage met en relief l'autorité de l'archétype de la tradition directe, l'archétype vrai dont les éditions imprimées ont voilé le témoignage. La fidélité de cet archétype à la reconstruction de Porphyre n'est pas moindre que celle de Porphyre à l'original sorti du calame de Plotin. Il s'ensuit que pour l'ensemble du texte, sauf évidence contraignante en sens contraire, le texte de l'archétype doit passer pour celui même de Plotin. En définitive, l'intérêt de la tradition indirecte réside beaucoup plus en la garantie qu'elle donne à l'édition porphyrienne, reproduite par l'archétype, qu'en une moisson de « corrections » au texte des manuscrits.

Le troisième et dernier ouvrage montre, preuves à l'appui, quels manuscrits il est nécessaire et suffisant de connaître pour reconstituer l'archétype, seul fondement sur lequel peut s'élever une étude méthodique de la langue, de la doctrine et de l'influence des *Ennéades*. Si les collations sont suffisamment complètes et précises et comprennent plus d'un témoin de chaque groupe distinct de manuscrits-sources, la reconstitution pourra se faire le plus souvent à coup sûr et sans qu'interviennent les hypothèses plus ou moins solides sur ces groupes de manuscrits. Ce n'est point le moment de s'étendre sur les principes d'édition

ni davantage sur la notion d'état, qui est de nature, pensons-nous, à renforcer, tout en l'assouplissant, la technique actuellement en usage. Point n'est besoin non plus de tracer sur le papier un réseau de lignes fixant les rapports mutuels des « archétypes », des « états » ; il suffit que certains accords constants de manuscrits entre eux soient suffisamment établis pour que les sigles qui les représentent puissent figurer dans l'apparat sans être jamais remis en question, sans que leur contenu soit variable. Le « flou » des conclusions n'est donc qu'apparent. Les limites qui en restreignent l'étendue en renforcent la certitude. Leur caractère négatif est voulu. Il se résume en une règle pratique positive de première importance. L'édition critique des *Ennéades*, si elle prétend être définitive — quant à l'apparat — ■ doit de donner les collations intégrales d'une dizaine de manuscrits. Quelques-uns sont individuellement les témoins nécessaires du texte, ainsi A, en toutes ses premières mains, E, B, R, J, Q. D'autres ne le sont qu'en raison de l'état qu'ils reproduisent et dont ils n'apparaissent pas jusqu'à présent les seuls témoins autorisés ; de ceux-ci il est nécessaire de collationner quelques exemplaires, mais il n'est pas rigoureusement nécessaire que ce soit tel exemplaire, plutôt que tel autre ; ainsi de C et de M, de S et de T ; l'accord d'un nombre suffisant de ces témoins donnera toute garantie à la reconstitution de l'état que symbolise le sigle y.

Sur tous ces problèmes néanmoins l'*Histoire du texte* devra se prononcer avec plus ou moins de fermeté ou de réserve suivant les cas. Il n'est même pas exclu que l'on y trouve un ou plusieurs schémas plausibles illustrant les relations que peuvent avoir entre eux des états intermédiaires reconstitués. Mais il importe, dans toute la mesure où c'est possible, et cette mesure paraît étendue, que l'apparat de l'édition critique soit définitivement mis à l'abri des synthèses, tant de celles qui ignorent les faits que de celles qui les élaborent.

L'apparat critique devra de même être indépendant des recherches conduites sur l'*Enseignement oral de Plotin*. Quelques idées qu'on se fasse de la nature de la tradition singulière dont dérivent certains fragments plotiniens et notamment la *Théologie d'Aristote*, elle ne peut intervenir que comme appoint accessoire et secondaire parmi les documents et les sources

nécessaires pour la reconstitution du texte. Que les fragments qui composent la *Théologie d'Aristote* dérivent des *Ennéades*, comme nous le pensions naguère, ou qu'ils les préparent, comme c'est à présent notre conviction, dans l'édition critique des *Ennéades* ils joueront sensiblement le même rôle¹. Dans les deux cas, il faudra faire la part très large aux procédés rédactionnels de l'auteur des documents ; le paraphrase n'est pas Plotin ; et Plotin conférencier n'a pas tout à fait la même activité que Plotin écrivain.

La tradition indirecte des *Ennéades*, qu'on y inclue ou non la *Théologie d'Aristote*, ne peut en tout cas avoir qu'une fonction normative. Seule la tradition directe, par l'ensemble de ses témoins autorisés, ■ une valeur constitutive pour l'établissement du texte écrit des œuvres de Plotin.

1. Les *Étiats*, rédigés d'après la conviction antiochéenne générale que la *Théologie* est un canton des *Ennéades*, ont montré avec quelle prudence les « variantes » de ce « témoin », même dans cette hypothèse, devraient être utilisées par les éditeurs du texte.

CHAPITRE I

LE GROUPE w

Historiquement, ce groupe est de tous le plus important. Le manuscrit A, qui presque seul le représente jusqu'ici, a une telle autorité qu'il ■ pour ainsi dire chassé des éditions les leçons attestées par les autres groupes.

A côté de A vient aujourd'hui ■ ranger E qui date à peu près de la même époque et dont l'importance est égale, mais non, comme une réaction trop poussée tente à le faire croire, plus grande.

L'un des problèmes propres à E est celui de sa composition. Jusqu'à un certain point il y a moyen d'assigner à ses diverses parties des dates relatives. La parenté de E avec A n'est mise en doute par personne. Dans une monographie de premier ordre, Schwyzer a contribué à rendre plus claire l'indépendance mutuelle de ces deux manuscrits, dont l'accord constitue précisément l'état w.

Après avoir repris ce problème, nous nous attacherons à montrer comment la dernière partie de E, due cependant au même copiste que la seconde, a une autre origine que celle-ci.

Tandis que de E nous n'avons plus aucune copie, tous les autres manuscrits du groupe w paraissent dériver de A.

Les problèmes que posent les premières mains de A sont de la plus haute importance.

Nous confirmerons d'abord des résultats depuis longtemps soupçonnés sur le nombre des réviseurs de A. Il n'y en eut que deux. Le premier que nous appelons A¹, le second que nous appelons A² et qui n'est autre que Marsile Ficin, le célèbre traducteur des *Ennéades*, mort en 1499.

Nous montrerons aussi que le premier réviseur A¹ n'est pas

distinct du copiste. Avec les années, les indices en faveur de cette opinion sont devenus de plus en plus abondants et probants.

Un problème connexe, mais indépendant, est celui de l'origine des leçons et compléments dus au premier réviseur. Il semble qu'il ait disposé de deux sources, l'archétype principal, W, d'où il tire, outre les scolies, quelques-unes des leçons doubles attestées également ailleurs, ensuite un exemplaire d'appoint, dont la place dans la tradition n'est pas encore fixée et ne le sera peut-être jamais ; c'est à l'aide de cet archétype subsidiaire que A¹ complète divers traités mutilés et comble dans tout le manuscrit les nombreuses petites lacunes héritées de W. La plupart des leçons de A¹ ont probablement la même origine, sans qu'on puisse exclure d'une part l'hypothèse qui y voit de pures conjectures, d'autre part celle qui les rattacherait directement à l'archétype W.

L'intérêt porté au manuscrit A est dû aussi au fait qu'il servit à Marsile Ficcin. Mais le problème déborde A, car d'autres manuscrits de Plotin ont appartenu au célèbre traducteur et ont été annotés par lui. C'est le cas de F, où l'on peut déceler les couches successives des notes ficiniennes. On les a décrites en détail, afin de mettre à nu les procédés de l'humaniste et de préparer une synthèse dont la place est ailleurs.

Viennent ensuite une série de manuscrits complets des *Ennéades* copiés sur A, tous, on le prouvera, après que Ficcin eut sommairement révisé cet exemplaire. Leur valeur est toute rétrospective. Deux d'entre eux ont joué un grand rôle dans l'histoire du texte, MonB et Darm, et c'est pour les remettre à leur vraie place, qu'il a fallu s'attarder et raconter leur histoire. On menaçait de ressusciter le manuscrit de Darmstadt pour lui faire jouer le rôle d'arbitre dans l'identification des « mains » de A.

Les autres exemplaires parents de A nous retiendront moins longtemps ; I est une copie due à Agyropoulos ; les autres sont incomplets et posent divers problèmes qui, dans l'état actuel des collations, et vu le peu d'étendue du texte, sont souvent difficiles à résoudre. Ce sont probablement tous des exemplaires dérivés de A, sauf une partie de l'*Ambrosianus* gr. 56, dont l'origine est incertaine.

Olim Rigault *CICLXXXI* ; Dupuy 1780 ; Clément *Regius* 2577. Chartac. 245 × 270 mm. Fol. I-IV + V + VI + 1-320 + VII-XVIII + XIX-XX + XXI-XXIV. Saec. XIII. Porphyrii *Vita Plotini* (ff. 1-15^v). *Tabula generalis* (ff. 15^v-16). *Tabula* I (f. 16). Plotini *Ennéades* olim completae, nunc I, 1-VI, 9, 11, 22 et 84 levis *ip. os* *olypa* (ff. 16^v-320^v)¹.

RELIURE. — Cuir, aux armes de Henri IV. Monogramme : HIII. Tranches dorées. Au dos, en haut, en chiffres dorés : 50 ; voir ff. VI^v et 1. Les folios I-IV et XXI-XXIV sont en parchemin neuf, ajoutés à l'époque de la dernière reliure ; I et XXIV sont collés à la reliure.

Le folio V est un demi-feuillet de papier, dont une moitié seulement du filigrane est visible.

Les folios VI-XVIII forment un séalon d'un papier beaucoup plus récent que celui du manuscrit ; le filigrane est un *Chapeau de cardinal* analogue à Briquet 3391 (40,5 × 56^v, Florence, 1491 ; var. simil. : Florence, 1493-1502 ; Venise, 1437).

ANCIENNES FEUILLES DE GARDE.

Les folios VI, XIX et XX constituent respectivement un demi-feuillet et un feuillet qui servaient, ainsi que (IV bis) disparu mais dont le talon subsiste, de feuilles de garde pour la reliure précédente. Le folio XX^v porte encore nettement la décharge du cuir et du bois.

M. Ch. Samaran, professeur à l'École des Chartes, a bien voulu déchiffrer pour nous ce qu'on peut lire encore de ce parchemin gratté ; nous l'en remercions vivement.

Les folios VI, VI^v et XIX ne nous offrent que des bribes d'une sorte de comptabilité. Chaque entrée, introduite par *Sind. ville de* (ff. XIX), ou encore *pro villa*, est suivie d'un nom propre, le plus souvent effacé, puis d'un long trait, au bout duquel on lit diverses valeurs, par exemple,

1. Fr. CREUZER et G. H. MOER, *Plotini opera omnia*, 3 vol., Oxford, Clarendon Press, 1835. t. I, p. XLIII ; H. F. MÜLLER, *Zur handschriftlichen Überlieferung der Ennéaden des Plotinos*, dans *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 110, 117, 118 ; H. OMONT, *Inventory sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, Paris, Picard, 1886, t. II, p. 173 ; J. COCHET, *De handschriftelijke overlevering van Plotinus*, dans *Philologische Studien*, t. 6, 1934-35, pp. 38-41 ; H.-R. SCHWYZER, *Der Plotin-Codex Laurentianus 57, 3, dans Rhetinisches Museum*, t. 86, 1937, pp. 367-370.

au folio VI : s. octo, s. decem, quinquaginta, II, triginta et s. decem ; on trouve aussi à cette place : defectu (?) ou defect. sol. Notons aussi, au fol. VII, une date : de mense marci. Parmi les noms propres, on relève, au folio VI : pro villa Marone ... Pisanini (ou Pisanini), pro villa Savignani ; au folio XIX : Sind. ville de Marone et le dicto Cans qui intervient au folio XX.

Les folios XX et XIX forment un tout plus intéressant ; nous en reproduisons le déchiffrement à titre documentaire en nous efforçant d'en garder la linéation et l'aspect général.

[Folio XX]

Sind. ville de Piaridemonte _____
Sind. ville de Cavalliano _____
Sind. ville de Pemonte _____
Sind. ville de Faghina _____
pro universitate Porte Sancti Marci pro complemento
solucionis defectus sancti (?) Parisi Johannes dominus
Gaidonis _____
Prelatus Cans fuit confessus se habuisse _____

_____ computat
_____ vel aliorum pro eo
P. Dona (?) Suchart (?) debente solvere et vestire
de summa denariorum percipiorum per (?) operatorem pes.
pro soluendo famulis ibidem existentibus. pro communis p...
Petrus Andree sol. dicto Cans. _____
_____ retinuit... lab... solution.

[Folio XIX, suite du précédent]

Octo pro quolibet libra in summa salvo fura calculi libras
quingentas duodecim solidos octo denarios caburensium (?)
Item habuit, ut confessus fuit, de Sabato Simonis et
Bonaventura Chivassii dogensibus dogane salis
communis prati de D proventi ... exprecio (exprecio ?)
salis occasione ipsorum _____ in una parte II. CCCCLXXXIII et
in alia parte qui valent, computato quolibet
per II. CCCXLIII s. d. IIII qui
omnes denarii sunt in summa sol. Petrus
Andree _____ II. septingentas decem septem
S. unum et d. quatuor.

S. CIII M V C LXXVIII

Sur la carte au $\frac{1}{100,000}$ d'Italie, n° 106, la région de Prato, on relève les localités suivantes :

Piaridemonte à 4 km. au S. E. de Prato,
Marone à 3 km. au S. E. de Prato.

vie Piaridemonte à 2 km. à l'E. de Prato.
Piaridemonte à 10 ou 12 km. au N. E. de Prato.
Cavalliano à 4 km. au N. E. de Prato.
Faghina à 4 km. au N. de Prato.
Sur la carte n° 105, région de Prato, on relève une localité appelée porta S. Marco.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 42 cahiers (ff. 1-320), quaternions, sauf 16' (ff. 111-116) qui est ternion, 16' (ff. 237-239) qui ne compte que trois folios et 16b', réduit aujourd'hui à un seul folio, le folio 320 ; il n'est pas possible de savoir si 16b' était suivi d'un seul folio ou de plusieurs ; le manuscrit en effet est mutilé et il n'est pas sans exemple qu'un copiste numérote un feuillet final à deux folios.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

Dans son ensemble, le manuscrit ne compte pas moins de cinq numérotations différentes chevronnant parfois sur les quatre parties du manuscrit : I copiée par le copiste a, II et IV dues au copiste b, III due au copiste c. Nous décrivons ici ces numérotations dans leur ordre topographique :

I-II. Copistes a et b. Du 1er au 8e cahier (ff. 1-64), les cahiers numérotés de <a> à h, en bas et à droite du premier folio. La lettre marquant le cahier est suivie parfois d'un chiffre marquant le folio, ainsi 17, 63, 64, aux folios 17, 19 et 20.

II. Copiste b. Du 6e au 15e cahier (ff. 41-116), les cahiers sont numérotés par le copiste b de <s> à 16', en haut et à gauche du premier folio et parfois, de plus, en bas et à droite du dernier folio verso.

III. Copiste c. Du 16e au 31e cahier (ff. 117-239), les cahiers sont numérotés par le copiste c en bas et au milieu du premier folio, de a' à 16'. Seuls viables a', b', s', f', d', 17, 125, 157, 165, 221 et 237.

Du 16e au 31e, les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de 16' à 16a'.

IV. Copiste b. Du 32e au 42e cahier (ff. 240-327), les cahiers sont numérotés par le copiste b, en bas et à gauche du premier folio, de à 16b'. Seuls visibles 16y', 16e', 16d', aux folios 248, 272, 312 et 320.

Du 32e au 37e (ff. 240-287), les cahiers sont numérotés aussi, peut-être par le copiste b, en haut et à gauche du premier folio et en bas et à droite du dernier folio verso, de 16' à 16a'.

Copiste d. Du 34e au 42e (ff. 256-327), les cahiers sont numérotés aussi, d'abord en bas et à gauche de a' à y', puis en haut et à gauche du premier folio, de a' à b'.

POSSESSEURS.

Folio VI : Piorissus.

Folio VII, en haut et au milieu l. 50. Plus bas, de la main de Mathieu

Devars : *Πιστὶς | Παφούλου περὶ τοῦ Παντίου βίου καὶ τῆς νέεως νόου βιβλίου αὐτοῦ*. | *Παντίου φιλοσόφου βιβλία πενήκοντα τέσσαρα ἐκ τῆς τριτάτης*. Plus bas : N° 33 *prima* : vers la droite : 3. En dessous, de la main de Nicolas Sophianos : N° 48 *179* (le 8 provient d'un 9).
Folio 1, en haut, au milieu : L. 50. *CIPICCXXI* (biffé par Dapney), 1780, 2377.

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Trois ou quatre copistes ont travaillé au manuscrit, mais le second, b, en deux parties différentes.

I. Copiste a : ff. 1-40^v, *Vita*, 1, 1 — *Emm.*, I, 7, 3, 13 et 84 *col de glos.* Surface écrite : 180 × 100 mm. : 28 lignes à la page. Encre noire. Saut au folio 1, aucun titre n'est rubriqué. La table générale est en deux colonnes : les traits y sont numérotés de a' à 28'. Quelques scolies originales, toutes écrites de première main.

II. Copiste b : ff. 41-116^v, ligne 14, *Emm.*, I, 7, 3, 13 *blanc* — III, 5, *fin*. Surface écrite : 180 × 105 mm. : 28 lignes à la page, puis 26, puis 23 : le folio 111 ne compte que 21 lignes. Encre plus pâle ; l'écriture, négligée, va s'élargissant.

III. Copiste c : ff. 117-239^v, *Emm.*, III, 6 - VI, 5, *fin*. Surface écrite : 180 × 110 mm. : de 36 à 42 lignes à la page. Petite écriture droite, serrée, régulière. Le papier boit l'encre assez fortement. Le texte du folio 239^v est écrit en forme de croix, et dans le champ libre entre les quatre bras le copiste écrit les abréviations des quatre mots *Ἰησοῦς Χριστὸς Υἱὸς Θεοῦ*. Scolies originales et *σγ'* de première main ; en revanche, sauf en III, 9, pas de numérotation intermittente.

IV. Copiste d : ff. 240...320^v, *Emm.*, VI, 5 - VI, 9, 11, 22 *rd 84 lews* *ἦν οὐ βλαψα*. Le manuscrit est donc, non pas « inachevé » comme le pensait Muller, mais mutilé et comprenait autrefois un folio de plus avec la *fin* des *Ennéades*. Le verso du folio 320 étant tout sali, il semble que le manuscrit resta assez longtemps sans relire.

IV. Copiste d(?) : ff. 236-260^v, *Emm.*, VI, 6, 13 *ele dionysius* *μήτρος ἐβου φέρων* — VI, 7, 1 *θεοῦ δυνάμει ἐν ἑλπίδι νοητικῇ*.

ANOMALIES. — Au folio 67^v, le copiste b omet II, 5, 2, 18 *ἀπο οὐδὲν* - 4, 14 *ῥησέως*, omission que E¹ signale par une petite croix en marge. — Au folio 140^v, la fin du traité III, 9 est suivie immédiatement, sans titre aucun, néade IV, dont IV, 1, qui ne sera pas répété après IV, 2 et au folio 141 l'en-particulière. — Au folio 160^v, l. 18, après IV, 4, 23, 32 *ἐλθὼς γενέσθω*, est l. 13, pour être ensuite répété au bon endroit, du folio 163^v, l. 25 au folio 166^v, l. 23. — Le morceau IV, 4, 30, 1 *Νόω 8' ἐρεσθῆ* - 45, 52 *νοοῦσιν* *ῥησέως* se présente comme une œuvre distincte précédée, au folio 164^v, en guise de titre, par la scolie suivante : *Ἐκ τούτων ἐν τοῖς*

Ἰσορροπία τοῦ β' Παπῆ φυχῆς καὶ σώματος τοῦ πνεύματος ἐν δὲ τοῖς Παφούλου σενάριον 1 *τοῦ ἐκτὸς τοῦ βερύλαου*. — Au folio 171^v, l. 16, après IV, 5, 2, 8 *τὰς ὁψεις οὐκ αὖτε*, le copiste écrit, sans se douter de rien *ἡμεῖς* (*sic*) *τοῦ βερύλαου τοῦ λόγου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ Παπῆ ἀποδόχου καὶ μνηστῆρος οὗ ῥησὸς τοῦ ἐπολλῆ/κείνων*, puis tout de suite IV, 6, 3, 62 *καὶ τὸ μὲν αὐτῶν*, jusqu'aux derniers mots de IV, 6, à savoir *οὐτὸς ἀποδόχου* (*sic*).

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, dans les différentes parties, sont écrites les scolies, la numérotation intermittente et les *σγ'*. Le manuscrit ne paraît pas avoir subi de révision.

Une seconde main, E², écrit au folio 5, en marge de *Vita*, 7, 50 *Παφούλου περὶ ἐκείνου*.

Une main récente, qu'on peut probablement identifier à E¹, trace de-ci de-là dans le texte de petites croix et en marge répète ces mêmes croix ou fait un simple trait horizontal. Voici les premiers exemples :

- I, 1, 2, 13 ↑ *δυνάμει* E¹ 16^v
- I, 4, 7, 38-40 ↑ E¹ *mg.* 29^v
- I, 8, 6, 1 ↑ *καὶ πῶς* E¹ 43^v
- II, 2, 1, 17 ↑ *καὶ φυχῆς* E¹ 32^v
- II, 3, 6, 1 ↑ E¹ *mg.* 55^v
- 13, 1 ↑ E¹ *mg.* 57^v
- II, 4, 2, 3 ↑ E¹ *mg.* 61^v
- 4, 9 ↑ *καὶ* E¹ 61^v
- 5, 2 ↑ *τοῦ σωτήρος* E¹ 61^v
- 9, 7 ↑ E¹ *mg.* 63^v
- II, 5, 2, 18 (= 4, 14) E¹ *mg.* 67^v
- II, 8, 1, 26 E¹ *mg.* 72

Dans la troisième partie également on trouve de ces croix, le plus souvent doubles en marge d'un trait rapide, ainsi :

- IV, 7, 5, 1 ↑ *μὴς οὐκ* E 173
- IV, 9, 3, 4 ↑ *et 84* E 180
- V, 3, 4, 22 ↑ *ἀπὸ οὐδὲν* E 186^v

Date absolue, dates relatives.

Breñier date prudemment l'ensemble du manuscrit du XIV^e siècle, Muller hésite entre le XIV^e et le XIII^e siècle, Omont et Cochez le datent du XIII^e siècle. On peut s'en tenir à cette dernière estimation.

Les quatre parties dont se compose le manuscrit sont nettement distinctes ; aucun cahier ne chevauche sur deux parties.

1. Corrigez *Ennéades*, p. 358, où E est cité à tort comme ajoutant avec R un *rel.* devant *et*.

Les numérotations successives de plusieurs séries de cahiers et d'autres indices permettent d'assigner à ces parties des dates relatives presque certaines. Un petit tableau récapitulatif éclairera la discussion.

Partie	Copiste	Manus	Contenu	Numérotation
I	a	1-40 ^a	1-5	Vita - I, 7, 3, 13
I-II	a-b	1-64	1-8	Copiste : néant
II	b	41-116	6-15	Renaissance : a-h
III	c	117-239	16-31	Copiste b : s'-a'
				Copiste c : a'-s'
IV	b	240-287	32-37	Copiste b (?) : s'-a'
		d-b 256-327	34-42	Copiste b : s'-a'
		240-327	32-42	Copiste b : a'-s'
				Copiste b(?) : a'-s'
				Copiste b(?) : a'-s'

La partie III, qui contient près des deux tiers des *Ennéades*, se présente comme un manuscrit indépendant : elle commence au début d'un traité et s'achève en une folie finale à la fin d'un cahier ; de plus les cahiers sont numérotés par le copiste et cela à partir de a'.

La partie II est certainement postérieure à I puisqu'elle continue là où I achève ; le copiste b d'ailleurs numérote d'un s' et non d'un a' le premier de ses cahiers.

Après avoir achevé le dernier cahier de II, qu'il numérote a', le copiste b donne le numéro s' au premier cahier de IV. La partie IV est donc postérieure à II, mais pas nécessairement à III. Les copistes b et c peuvent avoir travaillé parallèlement, ce qui expliquerait qu'ils aient tous deux transcrit le traité VI, 5.

On peut donc se représenter les choses de la façon suivante. Un premier copiste a commence le manuscrit, puis abandonne et passe la main à b. Celui-ci poursuit le travail, puis abandonne à son tour ou du moins se fait aider. Tandis que c copie exclusivement, le copiste b recommence à VI, 5. Nous verrons que cette quatrième partie est transcrite d'après un autre archétype, tandis que l'archétype de III, copié par c, est le même que celui de I et de II ; ceci contribue à faire croire que c et b travaillent en même temps à achever le manuscrit.

Étrange est la numérotation subsidiaire de IV. Au folio 256 on lit s' et aussi a'. Il semble qu'apparaisse un quatrième copiste, d, à moins qu'il s'agisse simplement d'une reprise du copiste b. Celui-ci, en tout cas, finira par ne plus se soucier

de la numérotation faisant suite à I, adoptée pour II et le début de III, peut-être parce qu'il se rendait compte qu'on devrait à nouveau numérotier tous les cahiers de IV. Et c'est effectivement ce qu'on a fait pour III et IV avant de confier le manuscrit au relieur.

Parenté de E avec A.

Jusqu'à la fin de la troisième partie, qui s'achève avec le traité VI, 5, le manuscrit est étroitement apparenté à A. La preuve est facile. Si pour la partie I, due au copiste a, il faut se contenter de citer des variantes, pour les parties II et III, point n'est besoin de s'en préoccuper : des troubles matériels communs à A et à E établissent péremptoirement leur parenté ; au traité II, 5 le copiste Eb, puis aux traités IV, 5 et IV, 6 le copiste Ec omettent le même texte que A ; au traité IV, 4, en A comme en E, plusieurs pages sont répétées deux fois. Quelle est cette parenté ? E est-il copié sur A, ou inversement, ou tous deux sont-ils copiés sur le même modèle ?

Il est dès l'abord évident que E n'a pas été copié sur A, après que A¹ eut corrigé ce dernier. Non seulement les corrections de A¹ ne figurent jamais en E, — ce qui ne suffit pas, car E aurait pu en faire fi systématiquement — mais les grandes, et surtout les petites lacunes de A, comblées par A¹, continuent de dépasser E. Même si l'on admet, comme nous le faisons, que le réviseur A¹ n'est pas distinct du copiste A, on ne serait pas autorisé à déduire de là l'indépendance de E par rapport à A ; II pourrait à la rigueur avoir été copié sur A, au fur et à mesure, et avant que le copiste A n'ait pu réviser son exemplaire. Pour prouver que E n'est pas non plus copié sur A avant la révision de A, quel qu'en soit l'auteur, il suffit d'énumérer les fautes de A, corrigées ou non par A¹. Elles sont nombreuses¹. Vu le soin avec lequel la révision fut faite, les fautes² propres de A non corrigées par A¹ sont fort rares et nous bornons notre preuve à en citer quelques-unes :

1. H.-R. SCHWYZER, *Revist. Mus.*, 1937, p. 367, en donne une assez longue liste.

2. Nous employons ce mot au sens technique de « fautes de transcription » ; cette « faute » peut être la « bonne » leçon, qu'elle soit conjecturale ou qu'elle ait été classée comme « variante » la leçon principale de l'archétype premier.

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| I, 1, 7, 4 <i>αὐτῶν</i> EBRJUSQ | <i>αὐτῶς</i> (sic) A |
| I, 6, 3, 1 <i>ἐπ' αὐτῶ</i> | <i>ἐπ' αὐτὸ</i> A add. |
| II, 3, 30 <i>τε ἀνατίθεται</i> | transp. A add. |
| 16, 25 <i>οὐκ</i> | <i>ποῦν</i> A |
| II, 9, 6, 10 <i>τὰ μὲν αὐτοῖς</i> | <i>αὐτοῖς τὰ μὲν</i> A add. |
| 15, 2 <i>οὐκ αὖ λόγος</i> | <i>οὗ λόγος οὐκ</i> A add. |
| 15, 13 <i>τε</i> | <i>οὐκ</i> A |
| IV, 2, 1, 53 <i>ἡ αὐτῇ</i> | <i>καὶ αὐτῇ</i> A add. |
| IV, 7, 1, 7 <i>διεργασθεῖς</i> | <i>διεργασθεῖς</i> A |
| 6, 14 <i>ὅν</i> | <i>οὐκ</i> A add. |
| V, 1, 3, 4 <i>τὸ</i> | <i>οὐκ</i> A add. |
| 3, 24 <i>κατέκρινον</i> | <i>κατέκρινον</i> A add. |

On le voit, l'immense majorité de ces leçons propres à A est passée dans le texte de la vulgate sans que les éditeurs se soient doutés — on s'en convainc en parcourant les appareils — que le reste de la tradition, sauf évidemment les copies de A, s'accorde à transmettre une autre leçon.

A n'est pas non plus la copie de E. Mais ici la preuve par les leçons propres à E est plus difficile. L'apparat de l'édition Brihier donne ici complètement le change ; à le consulter, comme on le fait naturellement puisqu'il se distingue précisément par de nouvelles collations de E et de F, il semblerait que E fourmille de fautes ; un nombre trop grand de fois il y a purement et simplement méprise sur la leçon de E. Afin d'éliminer radicalement la confusion que risque d'engendrer un tel état de choses, voici quelques spécimens de ces fautes de lecture.

- I, 1, 3, 7 *γινωσκόντων* etiam E
 12, 7 *φυγῇ* AEBRJ US Q
 I, 2, 2, 16 *πύθῃ* μετρηθεία, etiam E
 I, 4, 1, 20 *οὐ* etiam ■
 2, 2 *κινδυνεύοντων* E RJ
 II, 1, 1, 22 *φθιγγόμενον* ἢ? *αὐτοῦ* etiam E
 1, 28 *μῆνον* etiam AE
 II, 9, 3, 18 *κατακαλεσθαι* etiam E
 4, 3 *αὐτοῦ* etiam ■
- « *γινώσκοντων* E Vat. »
 « *φυγῇ* E *φυγῆς* ceteri »
 « *πύθῃ* *μετρηθεία* 1 E »
 « om. E »
 « *κινδυνεύοντων* E »
 « *φθιγγόμενον* *μῆνον* E »
 « *μῆνον* AE »
 « *κατακαλεσθαι* (sic) E »
 « *αὐτοῦ* E Cir. »

aucun ne poursuivre. Lorsque E est cité seul, et qu'il n'y a

1. Lors de la préparation des *Etats*, nous ne disposions pas, comme on le devine à la page 231, de collations complètes de E pour le traité I, 2. Par deux fois (p. 231 et p. 299) sur la foi de l'apparat de Brethier, nous avons cité et commenté cette « intéressante leçon » de E : elle n'existe pas.

pas faute de lecture, il présente le plus souvent exactement la même leçon que tous les autres manuscrits-sources ou que la plupart d'entre eux. Quelques exemples sont nécessaires :

1. 1, 2, 11 *ἐκταροὶ* αὐτοῦ AE BRJ Q
3. 10 *ἐπεὶ οὐκ ἔστι* καὶ τὸ οὐκ AE BRJ US Q
4. 22 *μοῖσιν* προσέειπεν AE E BRJ US Q
11. 4 τὸ S om. AE BRJ U Q
12. 29 *ἰσοδουλοῦσιν* ἐπὶ αὐτῷ AE BRJ US Q
1. 2, 3, 21 *ἐκταροὶ* ἑκάστη AE RJ CUS Q
5. 21 *ἐκταροὶ* ἑκάστη AE RJ CUS Q
7. 23 *ἐκταροὶ* αὐτοῦ AE R US Q
11. 5, 9 τὸ καὶ AE RJ US Q

Dans beaucoup de ces cas de nouveau, les éditeurs ignorent totalement l'état réel de la tradition.

Les « vraies » leçons propres à E sont en fait peu nombreuses et par conséquent il est moins facile de prouver par les vraies l'indépendance de A que celle de E ; toutefois ■ n'est pas impossible !

- | | | | | | | |
|--------|--------|----------------|--------|------------|----------------|------------------|
| V14a. | 19, 33 | ἐπισημαίνω | etiam | A19P. | σημαίνω | A επισημαίνω * |
| I, 1. | 2, 4 | ἐμπέφυκε | etiam | A | ἐμπερέφυκε | E |
| | 12, 27 | ἐλάμψατο | | | ἐλάμψατο | E BR |
| | | καί | | | καί | E |
| I, 5. | 6, 3 | καί | | | καί | E |
| II, 9. | 9, 5 | ἀλλοις | etiam | A (ov A19) | ἀλλοις | E (ov uci ov E*) |
| IV, 2. | 1, 49 | ἀποστρέφω | etiam | A RJ | ἀποστρέφω | E ἀποστρέφω B |
| IV, 5. | 2, 8 | post dñ glossa | ἀνέκει | A | post dñ glossa | ἀνέκει E |
| IV, 6. | 3, 78 | δοκίμαστος | | | δοκίμαστος | E |

1. Ce petit appareil est positif; ainsi à partir de I, 2, B n'est plus collationné.
2. H.-R. SCHWYZER, *Rivm. Mus.*, 1937, p. 368, a dressé une liste de 20 fautes de E, mais, comme il le reconnaît, la plupart sont triviales, souvent simplement orthographiques; de telles particularités ne sont évidemment pas sans valeur, mais servent davantage à prouver une parenté qu'à la constater.
3. E n'aurait jamais omis le *a* s'il avait connu Ayp. Et s'il n'avait connu que A, il aurait évidemment écrit, comme lui, *soyphere*, qui offre un sens, au lieu de *soyphere*, qui n'en offre point.
4. Dans l'incertitude de la leçon intermédiaire de E, cette variante ne prouve pas beaucoup; mais si A est une copie de E, il y a un problème.
5. Important: *Adetm* forme originale de la glose, *Adetm* fautive due à *de*.
6. Très net et caractéristique, bien que SCHWYZER, *Rivm. Mus.*, 1937, p. 368, dise n'avoir pas trouvé III variantes dans ces quelques lignes, de IV, 6, 3, 6a à 78.

IV, 7, 2, 13 <i>rovro</i>	<i>rovro</i> E forte Aec
4, 18 <i>et</i>	<i>et</i> E
3, 3 <i>αὐριόουρου</i>	<i>αὐριόουρου</i> E
8, 16 <i>rovro</i>	<i>rovro</i> E
V, 1, 6, 17 <i>αὐριό</i>	<i>αὐριό</i> E
10, 23 <i>rovro</i>	<i>rovro</i> E

Un examen détaillé des annotations marginales de A et de E confirme pareillement l'indépendance mutuelle de ces manuscrits.

Deux scolies attestées par E et un manuscrit au moins d'une autre famille sont omises par A, à savoir en I, 6, 3, 19 une note *μετ' τοῦ πρὸς* et en marge du titre de II, 9 l'importante scolie sur les Gnostiques¹.

Comme la plupart des annotations marginales de A sont dues à A¹, il est malaisé de découvrir beaucoup de scolies écrites par A attestées par une autre famille et omises par E. Outre la scolie de A B R en marge de IV, 6, 3, 22, il y a cependant une notable série d'exceptions : ce sont les groupes de courtes numérations², une dizaine, écrits par le copiste de A *in scribendo*, confirmés par B ou R et omis par E. Ces chiffres suffiraient à prouver l'indépendance de A par rapport à E.

La numérotation, intermittente également confirme l'indépendance mutuelle de A et de E. Cette numérotation, toujours due au copiste, est négligée par A lorsqu'il transcrit l'énéade I, et par E lorsqu'il transcrit les énéades IV et V³. Dans l'un et l'autre cas, cette numérotation remonte à l'archétype, puisque B et R, voire C et M, la reproduisent en tout ou en partie.

Il est donc avéré que A et que E, dans ses trois premières parties, sont des manuscrits parents mais indépendants.

Parenté de Eb avec B.

La quatrième partie de E, due au copiste b, ne dérive pas de l'archétype AE, mais d'un autre modèle, proche parent de BRJ. Ce fait, passé jusqu'ici inaperçu, est facile à établir.

1. Voir *États*, pp. 347 et 349.
2. On en trouvera la liste à la page 314 des *États*.
3. Voir le tableau de la page 312 des *États*.

Le traité VI, 5 est en effet copié une fois par Ec, une autre fois par Eb. La première fois, E se joint à A, la seconde fois E s'en sépare pour se grouper avec les autres manuscrits :

VI, 5, 1, 4 <i>ἀνταρῆ</i> A Ec R	<i>ἀνταρῆ</i> US BR Eb
1, 6 <i>ῥῆ</i> <i>δαυοῦ</i> <i>rovro</i> A Ec	<i>rovro</i> <i>ῥῆ</i> <i>δαυοῦ</i> BRJ US Eb
1, 13 <i>οὐρεῖται</i> A Ec	<i>οὐρεῖται</i> US BRJ Eb
1, 18 <i>rovro</i> A Ec R	<i>rovro</i> US B Eb Q (autres defficit)
1, 21 <i>ἀν</i> <i>ἡγῆται</i> A	
<i>ἀν</i> <i>ἡγῆται</i> Ec	
1, 24 <i>ἀν</i> A Ec	<i>ἐλα</i> <i>ἡγῆται</i> US BRJ Eb Q
2, 26 <i>ῥῆ</i> <i>νευροῦ</i> A Ec	<i>πρ. ἀν</i> US BRJ Eb Q A ¹
3, 5 <i>αὐριό</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>ῥῆ</i> US BRJ Eb Q
3, 7 <i>οὐκ</i> A Ec	<i>αὐριό</i> US BRJ Eb Q
3, 10 <i>δαυοῦ</i> A Ec	<i>καὶ οὐκ</i> US BRJ Eb Q
3, 22 <i>αὐριό</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>δαυοῦ</i> US BRJ Eb Q
3, 29 <i>ῥῆ</i> A (uel A ¹⁹) Ec	<i>αὐριό</i> US BRJ Eb Q
	<i>ῥῆ</i> US BRJ Eb Q

Il est manifeste que Eb suit une autre tradition que Ec. Peut-on préciser quelle est cette tradition ? Dans ces quelques pages, US, B, R, J et Q ont des fautes ou des graphies qui leur sont propres : Eb est toujours avec la majorité, sauf lorsqu'il s'agit de B.

VI, 5, 2, 4 <i>ἐλπίσας</i> B Eb	<i>ἐλπίσας</i> A Ec R J US Q
2, 13 <i>ῥυθμίζων</i> BR Eb	<i>ῥυθμίζων</i> A Ec J US Q
3, 25 <i>ῥυθμίζων</i> BR Eb	<i>ῥυθμίζων</i> A Ec J US Q

Ces indices orthographiques peuvent paraître menus. Lorsqu'ils doivent appuyer une conclusion positive — la parenté entre deux manuscrits — ils sont au contraire excellents¹. Si Eb écrivait *ἐλπίσας* comme tous les autres manuscrits, il serait téméraire d'en conclure qu'il n'est pas une copie de B ; comme ils sont seuls à écrire *ἐλπίσας*, comme R seul se joint à eux pour écrire *ῥυθ* au lieu de *ῥυ*, on ne force pas les prémisses en concluant à la parenté de E avec BR et plus particulièrement avec B.

Il y a d'ailleurs une preuve décisive de la parenté de Eb avec B. On sait que ce manuscrit, vers la fin des *Enéades*,

1. Notons en passant que les variantes orthographiques ne suffisent pas à prouver l'indépendance d'un manuscrit par rapport à un autre manuscrit : si l'on y réfléchit, on verra que le problème se présente dans un contexte psychologique tout différent.

reproduit en marge, à la manière d'une « variante » ou d'une « scolie », quelques mots du texte identiquement sous la forme qu'il a dans le texte. Aucun autre manuscrit ne présente cette particularité... sauf Eb, une seule fois, en VI. 8, 21, 11 où on lit en marge, écrite de première main, comme en B, la « leçon », *ἰδὼν ὁ βιβλίστης*.

La parenté de Eb avec B et son opposition à A ressortent également d'un examen des scolies et des *σγ'* de Eb. Lorsque Eb s'accorde avec A pour transcrire une scolie ou un *σγ'* dans cette quatrième partie, on s'aperçoit que B n'a toujours aussi cette note marginale ; au contraire il arrive plusieurs fois à Eb de transcrire une note que B transcrit aussi, mais que A ignore. Peut-on déduire de ces faits que Eb est copié directement sur B ou inversement ? Non, il y a, notamment dans les scolies¹, des fautes propres à l'un de ces manuscrits et absentes de l'autre. Voici, pour le passage de VI, 5 collationné, d'abord deux fautes de B, puis trois fautes de Eb :

VI, 5, 2, 14	χέλον	AEc BJEb	US Q	χέλον	B
3, 11	έβαι	AEc RJEb	US Q	om.	B
VI, 5, 1, 21	αβρὲ	AEc BRJ	US Q	αβρῆ	Eb
3, 19	μῆ	AEc BRJ	US Q	om.	Eb
3, 27	δινωδον	AEc BRJ	US Q	δινὸν σῶματος	Eb

Remarquons en passant que tandis que le copiste Ec fait peu de fautes de transcription, tout en reproduisant fidèlement celles de son modèle attestées aussi par A, le copiste Eb est beaucoup moins soigneux.

Quelle que soit la certitude qui rattache Ec et Eb à des groupes différents, il convient de signaler ici une curieuse unité critique² qui paraît faire exception.

VI, 8, 17, 19 *Ἀποβουδω* BRJB^{ms} CMUS Q *Ἀποβουδω* AEB

La singularité même de la leçon de l'archétype justifie peut-être l'exception. En marge du modèle commun de B et de Eb la leçon était signalée : Eb peut avoir ainsi été tenté de « corriger » le texte.

Histoire ultérieure de E.

Au *XV^e* ou *XVI^e* siècle, un lecteur a parcouru tout le manus-

crit en y marquant des points de repère dont le sens échappe parfois. Deux de ces croix mystérieuses, en regard de II, 3, 6, 1 et de II, 3, 13, 1 signalent le passage transposé par Ficini et, à sa suite, par tous les éditeurs. Nous sommes donc autorisés à assigner à ce lecteur une date postérieure à 1492, peut-être même postérieure à 1580, année où parut le texte grec des *Ennéades*. Le passage omis par E en II, 5, 2, 18 est également signalé par ce lecteur. Les autres croix et traits se réfèrent-ils à des variantes ou à des idées qui l'intéressent ou marquent-ils simplement le point où il s'est arrêté dans sa lecture, on ne saurait le dire. Dans la quatrième partie du manuscrit on n'a pas relevé de ces points de repère.

Vers la fin du *XV^e* siècle le manuscrit fut relié. C'est sans doute alors que les marges furent diminuées ; c'est sans doute alors aussi qu'on numérotait les huit premiers cahiers à l'aide des huit premières lettres de l'alphabet, de *a* à *h*. Pourquoi le cahier, encore blanc aujourd'hui, ajouté à cette époque ? On peut faire l'hypothèse que l'on voulait compléter, comme en A et peut-être d'après A, ce qui manquait aux traités IV, 5 et IV, 6. Mais les possesseurs de E connaissaient-ils A ? C'est possible. Les folios de garde qu'on donna alors au manuscrit proviennent d'un curieux document originaire de la région de Florence ; sont-ce les comptes de la municipalité ou de l'archevêché, de quelque grand seigneur ou d'un opulent monastère ? La partie la mieux conservée contient plusieurs noms de localités situées aux environs de Prato.

Vers le milieu du *XVI^e* siècle, le manuscrit devint la propriété du Cardinal Nicolas Ridolfi¹, neveu de Léon X. A cette époque Mathieu Devaris et Nicolas Sophianos, attachés à la bibliothèque que du Vatican, rédigeaient la notice de E : il fut catalogué successivement sous le n° 33 *prima* (*carpae*) et sous le n° 48. A la mort du Cardinal, en 1550, sa collection fut acquise par le maréchal Pierre Strozzi. Lorsqu'il fut tué en 1558, au siège de Thionville, la reine Catherine de Médicis, qui était sa parente, se fit attribuer tous ses livres. Catherine mourut en 1589. Sa bibliothèque fut d'abord mise sous scellés, mais, à l'intervention de J. A. de Thou et de Pierre Pitou, elle vint enrichir la Bibliothèque Royale en 1599.

1. Voir l'apparat critique des *États*, pp. 367-373.
2. Signalée dans *États*, p. 371.

1. Tout ce qui suit est extrait de H. OUDONT, *Inv. somm.*, t. I, p. XX.

LAURENTIANUS 87, 3

A

Membr. 280 x 215 mm. Fol. I-II + 197 + III-IV. Saec. XIII. ARISTOTELIS *De generatione animalium* fragmentum. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 3-10^v). *Tabula generalis* (ff. 10^v-11). PLOTINI *Enneades* completæ (ff. II-197) ¹.

RELIURE. — Cuir rouge, sur bois, et chaîne, d'après de l'ouvrage de la bibliothèque laurienne au public (1571). Le plat supérieur porte un titre bilingue sur un petit morceau de parchemin encadré de métal: *Ἀριστοτέλους περί ζώων γενέσεως Ἀριστοτέλις de generatione animalium* (en abrégé). Les ff. I et IV sont collés à la reliure.

PAGINATION. — Les folios I-197 sont numérotés au crayon dans le coin inférieur droit. Les folios 193, 196 et 197 portent dans le coin supérieur droit, écrits à l'encre, respectivement les numéros 194, 197 et 198; cette numérotation, plus ancienne et adoptée par Bandini ¹, tient compte du folio II.

CADRENS. — 26 cahiers. Quaternions, sauf 2 (ff. 9-14), 6 (ff. 39-44) et 9 (ff. 61-66), qui sont des ternions. Au vingt-cinquième cahier (ff. 186-193) est collé un folio supplémentaire (f. 194), qui porte le numéro 35. Les folios 193, 196, 197, III et IV forment un dernier cahier incomplet, non numéroté.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) Les douze premiers cahiers (ff. 1-90) sont numérotés dans le coin inférieur droit du premier folio, en petits chiffres arabes du XV^e siècle.
b) Du folio 60^v, le dernier du quaternion 8, au folio 194^v, on trouve, en bas et au milieu du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier, une numérotation continue, de 1 à 35, tantôt en chiffres arabes, tantôt en chiffres romains. Les rectos portent un chiffre pair, les versos un chiffre impair, ainsi: f. 60^v: 1; f. 61: 2; f. 66^v: 3; f. 67: 4; ... f. 90^v: 9; f. 91: X; f. 98^v: XI; f. 99: XII; ... f. 186: 34; f. 194^v: 35.

1. Auo. MAE. BANDINI, *Catal. cod. mss. bibl. Mediceae Laurentianae*, 3 vol., Florence, 1784-70, t. III, col. 383; FR. CREUSER, *Plotini opera*, 1835, t. I, pp. xlv et xlv; H. F. MÖLLER, *Herms*, t. 14, 1879, pp. 101-105; H. OPERMANN, *Plotin-Handbuch*, I, Rhein. Mus., t. 75, 1926, pp. 221-22; J. COCHET, *Plotin*, *Studia*, t. 0, 1934-35, p. 38 et p. 41; H.-R. SCHWYTER, *Der Plotin-Codex Laurentianus 87, 3*, dans *Rivista. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 353-384.

La où cesse la numérotation (= au f. 91), l'auteur de la numérotation b emploie pour la première fois un chiffre romain.

Les numérotations a et b paraissent être de la même main.

c) Aux ff. 138^v, numéroté 21 par b, et 139, numéroté 22, on trouve, en bas dans les coins intérieurs de la page, respectivement a, changé ensuite en β, et β, changé ensuite en γ. De même aux ff. 169^v, numéroté 29, et 170, numéroté 30, on trouve, à la même place, respectivement a et β. Le folio 138^v se termine par les mots VI, 1, 4, 30 *ἐξω δὲ*, et la phrase continue = folio 139 par les mots *ἀποπρὸς αὐτῶν*. Le folio 169^v se termine par les mots VI, 6, 9, 31 *καὶ ὅθεν ἀβύσσος*, et la phrase continue au folio 170 par les mots *ἐμφορὸν ἀβύσσου* (sic) *τὸ πᾶν*. — Il est difficile d'apercevoir la portée de ces chiffres α, β, γ.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Folio 1^v, en haut: *Plotinus philosophus... parte occidentis* (sic). En dessous, une seconde ligne, plus longue, écrite en latin, mais entièrement grattée, à l'exception des trois dernières lettres, qu'on lit ...*is*, ou ...*is* (finale de *Aristotelis*?). En dessous: *Cod. 3. Pl. 87*.

Folio I, au milieu, à l'encre rouge, de la main de Holstein ¹: *Plotini opera / hoc aemulplari usus est Marcellus Ficinus ut et eius confractionibus notisque marginalibus apparet*. En dessous, d'une main récente: *Pl. 87, cod. 3*.

Folio I, en haut: n° 3.

Folio 197, en bas, au crayon: *Continit a. 1874 ad 1897 m. VII Dr H. Müller*.

COPISTES ET MISE EN PAGE.

Copiste a: écrit 38 à 39 lignes à la page, du folio 1 au folio 2. Folio 1: *Ἀριστοτέλους Περὶ ζώων γενέσεως πρῶτον*. Inc. *Ἐντεὶ δὲ περὶ τῶν ζώων μολίων ἐγγρη* (chap. I, 715 a 1). Des. folio 2: *ὁ ἐξ ὧν δύο ἀποροδοῖαν εἰς τοὺς μολίους* (chap. 3, 717 = 1).

Nombreuses scolies marginales et interlinéaires, écrites probablement par le copiste lui-même. Incipit des scolies: *Ἐνός τοῦ Ἀριστοτέλους τοῦ ποικιλοῦ ποικιλοῦ περὶ τῶν ποικιλοῦ ἀντὶ τοῦ ἀναγκαῖον ἐν τῷ τῷ περὶ ζώων μολίων περὶ μολίων τοῦ ζώων καὶ ποικίλων τοῦ ζώων δὲ τῷ ἀβύσσου ἐν τῷ ποικίλῳ ἀποπρὸς αὐτῶν*.

Le folio 2^v est vide.

Copiste b: distinct, mais contemporain du premier, écrit tout le reste du manuscrit, du folio 3 au folio 197. Surface écrite: 220 x 160 mm. Le nombre de lignes à la page est variable: ff. 3-14^v: 39; ff. 15-44: 34; ff. 45-89: 38, etc.; ff. 193^v et 194: 33.

Folio 3: *Ποικιλοῦ περὶ Πλωτίνου βίω καὶ τῶν ὁρίων τῶν βίω καὶ ἀβύσσου*. Inc. *(Πλωτίνου δὲ καὶ τῶν)*. Le titre n'est pas de la même écriture

1. BANDINI, *Cat.*, t. III, col. 383.



disparu à la reliure. Au folio 40^v, en marge de II, 3, 17, on lit : 18, le 8 étant corrigé en 7.

A partir du folio 67^r, avec le début de III, 5, dans plusieurs traités, le commencement des chapitres est signalé, et cette fois dans le texte même, par une courbe elliptique couchée, haute de 7 à 8 mm, et dont l'arc se trouve parfois renforcé d'une ou de deux « cordes ». Ces signes, contrairement à ce que laisse supposer la description de Müller¹, sont l'œuvre de A² et non de A, le copiste du manuscrit, ou d'un réviseur contemporain du copiste. En effet, lorsque ces signes sont tracés à l'encre rouge, ce qui est fréquent et, pour certains traités, régulier, l'encre n'a pas la couleur de celle qu'emploie le rubricateur et correcteur du manuscrit (voir la note sur la scolie relative à IV, 5, 2, 8), mais bien de celle qu'emploie A² pour corriger VI, 4, 10 et 17; VI, 7, 7, 26 et 40, 39. — Avant III, 5 on trouve contre exceptionnellement ces ellipses, à l'encre noire, aux chapitres 7, 9 et 12 de la *Vita Plotini*.

MAIN POSTÉRIEURE A¹. — Outre A, A¹ (m¹ et m²) et A² (m² et m³), il faut distinguer une troisième et dernière main, non signalée par Müller, et qui ne se confond avec aucune des précédentes. Nous l'appellerons A³. De temps en temps A³ fait une petite croix en marge du texte, ou encore, et parfois à la même hauteur d'une de ces croix, un trait irrégulier et extrêmement ténu, à l'intérieur du texte, ainsi au folio 30, après les mots I, 8, 13, 14, *de fœderis jud.*

L'identité des premières mains.

Pour Müller, qui a examiné très attentivement ce manuscrit, m. pr., la main qui a écrit le texte, m¹ et m², qui l'ont corrigé, sont trois mains différentes, mais datent toutes trois de la même époque. A regarder les choses de plus près, on s'aperçoit que m¹ et m² sont d'un seul et même réviseur² et que ce réviseur est probablement le copiste du manuscrit, m. pr.³.

1. *Hermès*, 1879, p. 102.

2. Sur ce point, l'accord entre H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 366, ligne 27 et moi-même est parfait. Il s'agit là d'un fait que je tiens pour incontestable : « in A (haben) nur zwei Hände corrigiert ». Précisons nos conventions pour ne pas égarer la discussion : comme dans les *États*, p. 32, j'appelle A¹ la main du premier réviseur, alors que Schwyzzer l'appelle A², mais il s'agit de la du second réviseur, Richin. Il faut noter que pour Schwyzzer A¹, c'est le copiste A m. pr.).

3. Sur ce point l'accord entre Schwyzzer et moi n'est pas complet, mais ni l'un ni l'autre nous n'osons exclure radicalement l'hypothèse adverse. Pour ma

Entre m¹ et m² les différences sont minimes et, de l'avenue même de Müller, souvent imperceptibles¹ : des deux côtés, les caractères sont identiques, les préoccupations critiques aussi ; l'encre, nous dit-on, est autre ; ce n'est pas sûr : l'encre dite « noire » paraît souvent n'être qu'une encre rousse très foncée ; enfin, et ceci paraît décisif, le plus souvent m¹ et m² se partagent comme des zones du manuscrit ; on peut s'en faire une première idée, mais imparfaite, en consultant l'apparat critique de Müller. Qu'est-ce à dire sinon que lorsqu'il corrigeait son manuscrit, le copiste se servait d'une encre tantôt plus forte, tantôt plus faible, qu'il trempait son calame plus ou moins profondément dans l'encrier, m² c'est donc encore m¹.

Qui est ce réviseur, m¹ et m² de Müller, A² de Schwyzzer, que nous désignerons² dorénavant par A¹ pour l'opposer au copiste, auquel est réservé le sigle A ? Nous pensons que A¹ est identique à A et qu'il ne s'en distingue que par la fonction. En d'autres termes, nous estimons que la révision est l'œuvre du copiste lui-même, mais il est certain que l'activité d'un réviseur n'est pas celle d'un copiste.

Il n'y a pas de différence de *diachronie* entre A et A¹. Ceci est

part, je maintiens ici ma rédaction de 1932 et j'écris « probablement le copiste du manuscrit » (de même, *États*, p. 32 et pp. 333 et 334). Aujourd'hui, en 1938, cette probabilité m'apparaît renforcée jusqu'à constituer une certitude morale. Schwyzzer (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 363) reconnaît explicitement qu'entre A et A¹ (pour lui, entre A¹ et A²) il n'y a pas de différence d'ordre paléographique. Il écrit : « Wenn ich trotzdem glaube, dass die Hände verschieden sind, so deswegen, weil zwischen der Arbeit der ersten und der zweiten Hand eine gewisse Zeit vergangen sein muss. Denn der Codex wurde vor der Korrektur gewissermaßen kopiert ». Même si cette dernière affirmation est prouvée — et je n'en suis pas tout à fait sûr — il n'est pas exclu que le copiste ne reprenne A pour le réviser qu'après l'avoir passé à un autre comme modèle.

1. Lorsque, dans son apparat du début de la *Vita à Emu*, III, 5, Müller écrit ab. al. m. on peut toujours considérer qu'il vise m¹ ou m², qu'il ne peut discerner. A partir de III, 5 ab. al. m. paraît révéler parfois une hésitation entre m¹ et m², ce qui est beaucoup plus important.

2. Nous nous permettons de reprendre ici deux définitions nominales des *États*, p. 333 (voir aussi *États*, p. xxiii), dont nous avons pesé tous les termes : a. Le sigle non affecté d'un chiffre en exposant, par exemple A, désigne le copiste, lorsqu'il transcrit le texte.

b. Le sigle affecté du chiffre 1 en exposant, par exemple A¹, sert à désigner des additions ou corrections présentant (entre elles) des caractères paléographiques identiques et se distinguant nettement d'une part des leçons écrites par le copiste ou correcteur in *scribendo*, d'autre part des leçons écrites par le premier lecteur ou correcteur certainement distinct du copiste.

reconnu non seulement par Schwyzer¹ à plusieurs reprises, mais par Müller lui-même. A¹ ne diffère de A que par la finesse des traits, la teinte de l'encre, les dimensions des caractères. On peut s'en convaincre en comparant les longs morceaux suppléés par A¹ ■■ marge des traités II, 5, au folio 45 et IV, 2, au folio 87. Cette différence même est parfois insensible, comme lorsque A¹ écrit dans l'interligne ou en marge une leçon que E aussi trace de première main et qui figurait donc probablement dans leur commun archétype. Sauf ce cas, fréquent au début, puis plus rare — ■■ de même ■■ l'asse vite de transcrire les leçons doubles — A¹ ne se distingue de A que parce qu'il écrit le plus souvent dans l'interligne ou qu'il serre un mot oublié entre deux autres, ou qu'il gratte une leçon de A pour y substituer — avec quelle habileté parfois — une meilleure leçon.

Eh bien ! non ; cette distinction même est parfois inadéquate. Il y a des cas où d'après les procédés habituels de notation, et parce qu'il s'agit manifestement du réviseur, il faudrait écrire A¹, alors que, du point de vue paléographique ■■ contraire, l'attribution à la première main, à A, est impérieuse : en IV, 7, 8, par exemple l'omission de *μὲν* est commune à A et à ■■ ; *μὲν* manquait dans le modèle ; mais le mot qui suit, au folio 151^r de A, est le premier d'une nouvelle ligne ; le réviseur pourrait donc ajouter *μὲν* dans la marge, et il le fait si adroitement, il l'écrit en des caractères à ce point pareils à ceux de A que seule une comparaison du texte avec celui de E révèle l'omission primitive. Cet indice est tout petit. En veut-on un très gros ?

Au début du traité IV, 5, on l'a vu dans la notice descriptive, le copiste saute un immense passage qui se termine quelques lignes avant la fin de IV, 6. Distract, ou plutôt fidèle à son modèle, il recopie ici, comme E, une note libellée : *manque ici le reste du traité et le début du traité « Sur la sensation et la mémoire » dont voici la fin*. Tout à la fin du manuscrit, du folio 193^r au folio 197, les textes manquants sont reportés, et par qui donc, sinon par le réviseur ? auteur des suppléments apportés

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 363 et p. 369, note 25 ; le savant critique déclare même impossible de discerner A¹ de A dans les scolies ; nous pensons que la plupart du temps, sinon toujours, la chose est possible et nous avons tenté de le faire au chapitre IX des *États*, pp. 339-373.

2. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370 et p. 372, attribue formellement tout ce texte au réviseur qu'il appelle A² et que nous appelons A¹.

aussi en marge de II, 5 et de IV, 2 ? Ce même réviseur¹, au folio 108^r, a biffé à l'encre rouge la note subrepticement introduite dans le texte par le copiste du modèle w, fait un signe d'appel et écrit dans la marge à l'encre noire : *cherchez à la fin où vous trouverez ce signe*. Tout cela est de la même main, celle du réviseur, mais qui dispose, à la fin du manuscrit d'un peu plus de place que dans les marges et qui par conséquent se met à l'aise pour écrire les pages entières qui manquent. Mais, chose curieuse, même ici il a deux manières : dans tout ce morceau, dû à la même main, on rencontre successivement l'écriture appuyée et large, très large même, de A, puis celle délicate et menue de A¹. La preuve nous semble décisive, le copiste du manuscrit en est aussi le rubricateur et le réviseur.

A titre de complément psychologique, on peut signaler la manière dont A divise son travail, lorsqu'il s'agit de transcrire les notations marginales. C'est A, c'est-à-dire le copiste *in scribendo*, qui reporte en marge la numérotation intermittente de l'archétype ; c'est d'ailleurs le cas dans tous les autres manuscrits, même en Bc, où elle est écrite à l'encre rouge ; toujours ces chiffres sont dus au copiste. On comprend pourquoi : ils doivent être placés en face d'un passage déterminé, les chances d'erreur sont plus grandes si on laisse le travail au réviseur. Pour les scolies on observe au début une loi analogue à celle des variantes interlinéaires ; le plus souvent, elles sont dues à A¹, mais parfois A les écrit directement. Dans la *Vita* et les premiers traités, il y a une sorte d'alternance ? Comme souvent ces mêmes scolies sont aussi attestées par E, il est certain que A les trouvait dans son modèle ; il en copiait quelques-unes avec le texte, en réservait d'autres pour la révision. L'une des meilleures preuves en faveur de l'identité entre A et A¹ ■■ tire d'un autre fait du même ordre ? : on sait que le texte d'une scolie est d'habitude introduit par l'abréviation du mot *σημειώσας*, « attention ». Or, en A, ce *ση* est souvent écrit par le copiste, tandis que le corps de la

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 361, écrit en effet : « In A hat freilich eine andere Hand die Bemerkung... durchgestrichen und hinter *σημειώσας* ein Zeichen gesetzt... ». Voir, par contre, *Manuscripts*, p. 18 et n. 1, notre propre description de 1932 : Nous ne pensions pas encore qu'on put jamais mettre en doute l'identité de A et de A¹. Et nous ne le croyons plus.

2. Voir le chapitre IX des *États*, où la distinction entre A et A¹, rigoureusement notée, est fort instructive.

3. Preuve déjà citée à la p. 333 des *États*.

scolie est dû au réviseur ; rien que de naturel. Au passage le copiste ■ borne à localiser la scolie avec précision ; il se réserve d'en transcrire le texte complet, lors de la révision.

Quelquefois il l'oublie, ainsi en I, 6, 3, 19 ; III, 6, 2, 9 ; IV, 4, 31, 24 et peut-être aussi en I, 6, 7, 2. Une autre fois au contraire, le copiste *in scribendo* s'est donné la peine de reproduire en toutes lettres le premier mot de la scolie : I, 2, 1, 23 *ὁμοῦσιν* est de A tandis que le reste est de A¹. Remarquable indice en faveur de l'identité de A et de A¹.

Origine des leçons du réviseur.

Un problème tout différent de celui de l'*attribution* des leçons et compléments de A¹ est celui de leur *origine*. Un troisième problème sera celui de leur *valeur*.

Que le premier réviseur A¹ soit, comme nous avons essayé de le démontrer, le copiste A lui-même, ou qu'il s'en distingue, où a-t-il trouvé les leçons qui servent à corriger le manuscrit A, les textes qui le complètent ? Est-ce dans l'archétype même de A, symbolisé par le sigle w, est-ce dans quelque manuscrit des *Emmédas* que nous possédons encore, est-ce peut-être dans un manuscrit perdu qui n'est pas w, et si oui, ce manuscrit se rattache-t-il ou non au groupe des manuscrits existants, dérivés tous de l'archétype du IX^e ou X^e siècle ?

Quelques faits appuyent la première hypothèse, suivant laquelle « des » leçons de A¹ proviennent de w. Ces faits sont toujours des plus complexes. Ce sont avant tout, presque exclusivement, ces doubles variantes communes à A et à E ou à un autre de nos exemplaires.

a. Si la surcharge, attestée de première main par E, est également de première main en A, n'est-il pas raisonnable, puisque A et E sont indépendants, de lui assigner pour source le modèle même de A et de F ? C'est l'hypothèse la plus simple. Et la même règle ne vaut-elle pas si l'un des témoins intervertit les leçons ?

b. Si c'est A¹, et non A, qui écrit cette leçon supplémentaire dans la marge ou dans l'interligne, et que en E elle soit toujours écrite par le copiste *in scribendo*, quel motif a-t-on de lui assigner une autre origine ?

c. Enfin, si la leçon accessoire de A¹ est également attestée comme leçon accessoire dans un ou plusieurs autres manuscrits,

qu'elle y soit écrite par le copiste ou même par le réviseur de ce manuscrit, on peut, jusqu'à preuve du contraire, la faire descendre par voie directe de l'archétype premier de tous nos manuscrits ; A¹ l'aurait donc reprise à son modèle w.

Voici des exemples de ces leçons doubles à triple variété :

Vita, 1, 16	ῥαφόριος οἰκῆς	supra τος scri. τῶ A ¹¹ , scri. ■ R ^o
2, 26	τὸ ἐν θυμῷ θεῶν οἰκῆς	ῥα. τὸν ἐν θυμῷ θεῶν A ^{ms} E ^{ms} R ^o
3, 4	μαφόρ AE BRJ	supra ῥ scri. ὀ A ¹¹ E ^o
	μαφόρ CMUS	

Dans aucun de ces trois exemples la leçon accessoire ■ peut venir d'un autre manuscrit connu des *Emmédas* ; dans les deux premiers, puisque la leçon est ■ R aussi, on peut la faire remonter jusqu'à l'archétype. Dans les deux exemples où elle est écrite par A¹, celui-ci ■ dû la prendre au modèle w.

Lorsque la leçon accessoire de A¹ est en même temps la leçon principale d'un autre groupe de manuscrits, on pourrait supposer que A¹ a tiré cette leçon d'un exemplaire de ce groupe. Mais lorsque E atteste également cette leçon, une telle supposition est gratuite, et si on fait remonter la leçon w, qui nous garantit que l'emprunt de la leçon commune à w et au groupe rival s'est fait dans un sens plutôt que dans un autre ? Voici divers exemples de ce type :

Vita, 13, 15	ἀνέχεσθαι AE	ῥα. μὴ ἀνέχεσθαι A ^{ms} .
	ἀνέχεσθαι BRCS	supra αὐ scri. α E ^o
Vita, 20, 65	οὐκ ἔχουσ AECMUS	ῥα. οὐκ ἔχουσ A ^{ms} E ^o
	οὐκ ἔχουσ BRJ	
II, 4, 6, 19	ἀποστῶν AEQUS ^o	ἀποστῶν A ^{ms} E ^{ms} .
	ἀποστῶν BR	supra ὡτ scri. αὐ Q ^o
III, 8, 3, 12	θεωπλάς ἀν AE	ῥα. ... θεωπλάτος A ^{ms} E ^{ms} .
	θεωπλάτος BRUS	
IV, 3, 14, 10	ῥαφόριος AE	supra ῥαο scri. τῶ A ¹¹
	ῥαφόριος BRUS	ἀνέχεσθ(ε) E ^{ms} .

Dans le quatrième exemple, la leçon accessoire de A, due d'ailleurs au copiste, figurerait certainement dans l'archétype premier, puisque Q ■ également la leçon double. Au troisième exemple, cas analogue. On saisit ici l'incidence du problème de l'identité des mains de A sur le problème de l'origine des leçons de A¹. Si A et A¹ sont le même personnage, les leçons de A¹ peuvent — non pas *doivent* — avoir la même origine que celles de A. Il est vrai, même s'ils ne le sont pas, la possibilité demeure ; mais la probabilité diminue. Tout cela est forcément subtil et délicat ; il convient de ne pas l'oublier.

Mais les leçons accessoires de A¹ confirmées par les leçons accessoires d'un autre manuscrit sont rares. Un cas fréquent au contraire est celui de l'accord de A¹ avec un groupe ou tous les groupes de la tradition¹, contre E et A. Et c'est ici que se pose au plus vif le problème de l'origine de A¹.

Si A¹ s'accordait constamment avec un groupe contre AE et les autres groupes, on en déduirait assez naturellement qu'il appartenait à ce groupe. A vrai dire, nos collations de A et des autres manuscrits sont beaucoup trop incomplètes pour que ce problème spécial puisse être complètement résolu. Nos sondages ne révèlent pas cette loi de préférence. A¹ ne paraît pas reproduire exclusivement les leçons de USCM, de BRJ ou de Qzer², que le réviseur de A ne s'est servi d'aucun des manuscrits connus de Plotin; il semble que s'il l'eût fait on retrouverait quelques-unes au moins des leçons propres à ces manuscrits. D'autant que A¹ paraît avoir travaillé parfois assez machinalement. Une curieuse correction ne s'explique même bien que s'il reproduit servilement, au moins par moments, un manuscrit corrigé; déjà les doubles leçons nous orientaient dans ce sens. Au folio 12, en I, 1, 6, 4 au-dessus de *ou de léov* le réviseur ajoute *un την*. Or, ce *την* est parfaitement superflui, puisque le copiste l'a déjà écrit entre *λέου* et *αίτλα* comme dans tous les autres manuscrits. Dans ■ cas, le réviseur n'a peut-être pas corrigé une « faute » de A, mais il a peut-être reproduit une correction de w dont le copiste avait déjà tenu compte.

Si A¹ s'accorde avec tous les autres témoins de la tradition contre A et E seuls, l'origine de cette leçon commune est évidemment des plus incertaines. Il peut l'avoir tirée d'un de nos manuscrits connus, d'un représentant perdu d'un groupe ou même — ce n'est pas exclu — du modèle de A et de E. Car E peut avoir négligé la correction, et le copiste de A peut avoir laissé au réviseur le soin de reporter sur le nouvel exemplaire

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370 : longue liste où EA s'oppose à A¹.

2. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 371 et p. 383.

3. Nous ne modifions pas notre texte, tout en saluant l'élégance de la solution proposée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 373.

leçons marginales et interlinéaires; cela se voit. Or cet accord de A¹ avec toute la tradition contre AE est fréquent¹.

Reste un troisième cas, moins fréquent, mais qui n'est cependant pas rare. Celui où A¹ est seul contre toute la tradition, avec laquelle, cette fois, s'accordent AE. Voici quelques exemples :

I, 1, 4, 19 ante <i>παύρον</i>	<i>ἀλλὰ</i> add. A ¹⁰ edd.
4, 22 <i>νοήτοι</i> etiam A ¹⁰	<i>νοεί</i> A ¹⁰ edd.
7, 4 <i>αὐτῶν</i> etiam A ¹⁰	<i>αὐτῶν</i> A ¹⁰ edd.
1, 4, 9, 9 <i>ἐν</i> etiam A	<i>ἐν</i> A ¹⁰ edd.
II, 1, 1, 23 <i>την</i> /// E	<i>οὐτω</i> (prob. in ras.) <i>την</i> A ¹⁰ edd.
II, 6, 2, 38 <i>καὶ</i> ob etiam A ¹⁰	<i>καὶ</i> // A ¹⁰ edd.

L'avant-dernier cas, *οὐτω*, est très intéressant. En E il y a après *την* soit un grattage soit un blanc original. Ou bien A aurait « complété » directement l'archétype, qu'il croyait lacuneux, ou bien A¹ aurait gratté après coup *την* pour y écrire, ainsi que dans le blanc qui faisait peut-être suite, *οὐτω την*. D'où proviennent ces leçons solitaires favorablement accueillies, on le voit, par les éditeurs? Sont-ce des conjectures, sont-ce des variantes provenant d'un manuscrit perdu? La question reste ouverte². Si ce sont des conjectures, toutes les autres variantes peuvent donc provenir, d'après ce qui a été dit, de l'archétype w. Mais une telle possibilité est purement théorique.

Si les variantes de A¹ peuvent en théorie provenir toutes de l'archétype w, il n'en va plus de même d'un groupe important de corrections. En un grand nombre d'endroits, A et E offrent de petites lacunes : elles sont comblées en A par A¹, tandis qu'en E le texte reste lacuneux. Il est évident que w, leur modèle commun, ne portait pas en marge tous ces passages, qui équivalaient, on l'a montré ailleurs³, à une ou plusieurs lignes de l'archétype de ■ modèle. Par conséquent A¹ a dû l'emprunter à un autre manuscrit. Il a probablement relu tout l'exemplaire

1. Voir la longue liste dressée par H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 369-370.

2. MÜLLER et SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 374) sont portés à voir en quelques leçons au moins de A¹ des conjectures. Ce n'est certes pas exclu. Schwyzzer fait en outre remarquer que ces conjectures peuvent avoir déjà figuré dans le modèle de A¹.

3. La longueur des lignes dans l'archétype des *Ennéades* de Plotin, dans la *Revue des Études Grecques*, t. 49, 1936, pp. 571-600.

avec un soin extrême. Ce même exemplaire sans doute lui a servi à compléter le texte défectueux des traités II, 5; IV, 5 et 6, et d'écrire, en marge de IV, 2, le texte entier de IV, 1. En E, rien de tout cela; il est vrai, dans son état actuel, E est mutilé et nous ne saurions être sûr qu'il n'a pas eu le même appendice que A; pour II, 5 et IV, 1, au contraire, nous savons que le modèle dont A s'est servi n'était pas l'archétype principal. Du coup, un certain nombre de variantes de A¹, y inclus celles où A¹ est le seul témoin, peuvent provenir de cet archétype subsidiaire.

Concluons. Sous réserve de plus ample informé, de sérieux indices suggèrent que A¹ a révisé le manuscrit sur le modèle même sur lequel il fut copié; c'est assez naturel, si le réviseur est le copiste lui-même¹; en tout cas, ce n'est pas exclu. Mais il paraît hors de doute que le réviseur A¹ a disposé aussi d'un autre exemplaire que le modèle; c'est de cet exemplaire subsidiaire, non encore classé, que proviennent certainement les passages en marge des grandes et des petites lacunes de A, et peut-être aussi le plus grand nombre des leçons où A¹ corrige le texte de AE.

La valeur des premières mains².

Le manuscrit A est surfait³. C'est en effet le seul exemplaire des *Ennéades* écrit sur parchemin, c'est le plus riche en corrections marginales et interlinéaires⁴, c'est enfin et surtout à la fois l'exemplaire qui a servi à Ficini, dont la traduction a fait forte

1. Par contre, si A¹ est identique au copiste, celui-ci ne peut-il pas avoir écrit tout de suite, *in scribendo*, quelques-unes des leçons doubles (voir *Étude*, p. XXII), comme le fait E? Dans ce cas la révision aurait été faite exclusivement d'après l'archétype subsidiaire.

2. Cet aspect du problème, capital entre tous, débordé nettement les cadres restreints et volontairement modestes du présent volume. Nous faisons une exception pour le manuscrit A à cause de son importance et pour boucher les longues discussions précédentes. La remarquable monographie de H.-R. Schwyzler sur A, si souvent pillée ici, contient quelques formules trop radicales qu'il importe d'adoucir sans tarder; nous les citons en note. Enfin peut-être les formes nouvelles pourrout-elles fournir à la recherche, qui est loin d'en avoir fini avec les mains de A, de nouvelles bases de départ.

3. Nous tenons à marquer tout de suite sur ce point notre entier accord avec H.-R. Schwyzler; voir déjà *Étude*, p. 31.

4. Pour le même motif, la *Vaticana* gr. 339 a été lui aussi trop estimée.

impression sur tous les éditeurs, et celui sur lequel on a copié l'une des principales sources de la première édition du texte grec de Plotin.

Il faut soigneusement distinguer les corrections dues à A¹ les leçons des premières mains, A et A¹. Celles-ci doivent être déchiffrées et recueillies avec le plus grand soin; il y a un contre-avantage, nous le verrons, à ignorer celles-là.

Le fait essentiel qu'il convient de rappeler est l'accord marqué de A et de E. Cet accord seul, et non la seule leçon de E, permet de reconstituer avec certitude la leçon principale de leur commun archétype¹. Pas plus qu'il ne faut faire de A la base exclusive d'une édition des *Ennéades*, on ne peut se laisser tenter d'exclure A au profit de E. Sans doute les leçons de A* (*anti correctio-nem*) ont tendance à passer inaperçues, tant sont faites avec soin les corrections de A¹; sans doute, en certains cas, seule une comparaison avec E permet de déceler une variante de A* ou d'en établir la teneur exacte; sans doute en un grand nombre de cas la seule leçon de E suffit à reconstituer avec probabilité la leçon du modèle w; mais une certitude ne s'obtient qu'au prix d'une double série de collations; ce n'est pas trop payer la reconstitution d'un archétype de quelques siècles plus âgé que ses apoglyphes A et E.

Comme le remarque à juste titre Schwyzler², trop souvent les éditeurs ont accepté les leçons de A seul ou de AE; mais le fait le plus grave, à notre avis, est qu'ils ignorent dans la plupart des cas soit l'existence d'une leçon rivale et meilleure, soit le nombre et l'importance de ses témoins. A doit garder sa place dans tout apparat critique digne de ce nom, mais cette place ne sera plus nécessairement prépondérante. A sera doublé de E, et à tous deux feront largement contrepoids les groupes BRJ, CMNUS et Q.

1. Aussi ne pouvons-nous souscrire au jugement de H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 370. Après avoir établi que A¹ corrige très souvent une leçon de A attestée aussi par E, il conclut: «Daher ist die Urhandschrift der Hs. A erschüttert, und sie hat in einer künftigen Ausgabe überhaupt nicht mehr zu figurieren. Das Ergebniss ist also dasselbe, wie wenn A aus E abgeschrieben wäre». Non pas. Les collations de E n'ont que l'autorité de E seul. L'accord de A et de E nous fait remonter jusqu'à un sous-archétype w. La différence est appréciable. Faute de l'avoir aperçue, Müller a établi toute son édition sur trois manuscrits, A, B et C. Et encore les collations de B sont-elles incomplètes.

2. H.-R. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 384, estime à plus de 500 les leçons erronées dues à l'influence de A.

Si l'on se penche attentivement sur le manuscrit A, pour en découvrir la teneur primitive, on fera d'une pierre deux coups. Qu'un *σ* apparaisse écrit dans un grattage, on saura qu'il est dû au réviseur A¹ et qu'en dessous le copiste A avait écrit autre chose que nous révélera l'examen de E. Or, s'il est important de découvrir — car il s'agit bien de découvertes — toutes les leçons originales de A, celles qui reproduisent l'état du modèle W, il est encore plus important d'identifier les corrections du réviseur¹. Elles constituent une classe à part, un « état » distinct de tous les autres et qui peut en certains cas avoir un poids égal à celui du reste de la tradition. L'incertitude même de leur origine leur confère une sorte de privilège, puisqu'il n'est pas exclu qu'elles proviennent d'un exemplaire non dérivé de l'archétype premier. On objectera que A¹, s'il a comblé à l'aide de cet exemplaire les lacunes de certains traités, a laissé intacte celle de IV¹. Sans doute, mais cette lacune peut être de plusieurs siècles antérieure à l'archétype et par conséquent avoir déparé également un exemplaire qui — place, dans la tradition, à côté de cet archétype, et non sous lui. Si cet exemplaire a servi à A¹, les « conjectures heureuses » de A¹ peuvent n'être, en définitive, que des leçons provenant d'une tradition que l'on n'appellerait ni « directe », ni « indirecte », mais « latérale ».

Bref A¹, comme A, garde pleinement son droit de cité dans toute édition critique des *Ennéades*.

Peut-on affirmer la même chose de A², c'est-à-dire que l'histoire ultérieure du manuscrit va nous apprendre.

Nicola Niccoli et les Médicis.

Le précieux manuscrit, s'il fut, comme le soutiennent de bons

1. Nous nous rencontrons ici encore avec H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.* 1937, p. 371 : « In einer Ausgabe muss A² (c'est-à-dire A¹) berücksichtigt werden. Trotzdem glaube ich, dass der Wert von A² überschätzt wurde ». Toujours d'accord, mais non plus sur les lignes qui suivent et encore moins sur la conclusion de la p. 372 : « Damit kommen wir — zunächst theoretisch — zum Resultat, dass eine Lesart die A² allein bietet, nicht zu berücksichtigen ist; A¹ ist neben die übrigen Klassen zu treten ». C'est précisément parce qu'il forme une classe à part — dérivée ou non de l'archétype — qu'il faut faire de ces leçons « solitaires » le plus grand cas. Elles auront au moins la même valeur que celles de Q : que l'accord de A et de E ; de B, R et J ; de C, M, N, U et S.

juges, copié au XIII^e siècle, resta plus de cent cinquante ans, sinon sans lecteur, du moins sans annotateur. Fut-il copié pendant cette période ? Peut-être une ou deux fois partiellement, mais aucun manuscrit complet, copié sur A au XIV^e siècle, ne nous est parvenu. Alors qu'il devait jouer un rôle si considérable dans la renaissance des études plotiniennes au XV^e siècle et plus tard encore, au XVI^e, il semble être passé inaperçu.

Nicola Niccoli (1364/5 – 22 janvier 1437) fut, semble-t-il, en Occident, le premier collectionneur méthodique de manuscrits grecs¹. Il s'en procura plusieurs, et peut-être notre manuscrit de Plotin², chez ce marchand doublé d'un lettré qu'était Aurispa³, et avec lequel il fut en relations suivies à partir de 1417⁴. En tout, il en acquit une centaine, nombre fabuleux pour l'époque. La bibliothèque des Visconti en 1426 et celle d'Eugène IV en 1443 n'en comptaient chacune que deux ; Pie II lui-même n'en avait réuni que cinquante-quatre⁵.

A Florence, où il devait mourir, Niccoli était très répandu. Il fut l'ami de Poggio, de Leonardo Bruni, de Cosme de Médicis dit « le Vieux » (1389-1464), de Laurent son frère et de bien d'autres illustres personnages. C'est lui qui fit venir à Florence, comme professeur de grec, le célèbre Jean Chrysoloras : il se mit même à son école, mais ne profita pas beaucoup, dit-on, de ses leçons⁶. Il n'est donc pas sûr qu'il ait jamais pu lire les *Ennéades* de Plotin, bien qu'il s'en fût *probablement* procuré un exemplaire, précisément notre *Médicis* A.

Peu avant de mourir, Niccoli Niccoli avait confié tous ses livres à un collège de conservateurs⁷. Quatre ans plus tard, le 6 avril 1441, Cosme de Médicis, son ami, les rachetaient en

1. Les éléments de cette notice sont empruntés à Giuseppe ZAPPALÀ, *Nicola Niccoli, Contributo alla storia dell' umanismo con un'appendice di documenti*, 111 pp. in 8°, Firenze, Bocca, 1890 (= Bibl. Laurent. *Misc.* 888).

2. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxxvi, note 4, col. b, écrit : « Itaque Jo. Aurispa (ut me in Platoniconum mentionibus continetur) a. 1413 a Græcia redux cum aliis multis libris Platonis Plotinique et Procli scriptis in Italiam transevit » (Proscod. *Liste of Lorenzo de' Medici*, I, p. 30 ; cf. HARNACK, *Geschichte des Studiums der klassischen Literatur*, II, p. 49). C'est Creuzer qui souligne.

3. ZAPPALÀ, *Nic. Niccoli*, p. 42. Sur la manière dont Niccoli forma sa bibliothèque, voir pp. 41 sqq. L'ensemble de cette bibliothèque devait compter près de 800 volumes (p. 44).

4. MÖRTZ et FABRE, *Bibl. Val. au XV^e siècle*, p. III.

5. ZAPPALÀ, *Nic. Niccoli*, p. 19, n. 2.

6. ZAPPALÀ, *ibid.*, p. 64. Voir Appendice IV, pp. 96 sqq. le texte du testament.

Marseille Fiction

donnant ce fait pour certain (*Hermès*, 1879, p. 103).

55

6. Les faits de Müller seuls ne donnent pas la même certitude. On pourrait à la rigueur supposer que Ficin adopte ici les conjectures d'un lecteur précédent de A. Voir la remarque d'OPPERMANN, *Monim.* *MSs.*, 1926, p. 222, déjà citée.

que m¹ est aussi bien de Ficin que m², il convient de rétablir Müller avec la seule documentation qu'il nous fournit.

« Il n'est pas vraisemblable, commence par dire Müller, le traducteur n'ait consigné ses conjectures sur son manuscrit qu'à partir de l'avant-dernière ennéade ¹. C'est là une pétition de principe : c'est supposer que m¹ diffère essentiellement de m² qu'on a reconnu être de Ficin. Au surplus, même si cela était, est-il tellement invraisemblable qu'il s'intéresse d'abord aux traités les plus importants, presque tous rassemblés auparavant par Porphyre à la fin de l'ouvrage qu'il fut chargé de publier ? On notera enfin que même m² ne commence sérieusement à corriger le texte qu'avec le traité III, 5. Ce premier argument d'ordre psychologique n'est donc pas concluant.

Le second fait mis en évidence par Müller, et avec bonheur, c'est que les conjectures de m¹ qui correspondent toutes, mot pour mot, à la traduction de Ficin, sont souvent fort maladroites. Légitime ? Ficin ne peut-il donc se tromper ? N'aurait-il pas quelquefois minoté en marge ou dans l'interligne de son manuscrit, non pas à proprement parler des conjectures, mais des amorces grecques de sa traduction latine ? La seconde série de faits invoqués par Müller est susceptible, elle aussi, d'une double interprétation.

La troisième et dernière série d'observations se retourne franchement contre leur auteur. Il s'agit ici des gloses marginales latines ou gréco-latines, écrites généralement à l'encre noire, parfois même à l'encre rouge, et que Müller, de son propre aveu, ne s'est pas souvent donné la peine de déchiffrer, convaincu qu'il était que « tout cela ne se rapportait pas à Ficin ».

VI, 9, 9 *ΔΥ' ἐν πρῶτῳ καὶ ἐν τῷ 9ῳ* A 192 : *ἀναρτοῦν* (sic) *ῥισ-
τῆρες* et dans sa traduction se décide pour la seconde : « *simul inde affa-
manuscript à l'aide de la traduction de Ficin se serait contenté d'écrire
ἐν πρῶτῳ* ou mieux encore, comme le fera Kirchhoff, *ἐν πρῶτῳ* ».

1. Müller, *Hermes*, 1879, p. 104.

2. On nous permettra de rappeler ici un souvenir personnel : nous avons com-
menché notre première lecture de Plotin, non pas même par les deux dernières
ennéades, mais par les deux derniers traités de la dernière ennéade. Sur la ma-
nière dont Ficin étudiait les *Ennéades*, on trouvera des détails plus loin, p. 50.

3. Voir la correction de P¹, citée p. 50.

VI, 3, 20, 41 *καὶ τὰς ἐξῆς ἀπὸς δὲ δὲ ἐκαστῷ* Müller écrit :
« Une restitution... après δὲ δὲ : *ἐὶ δὲ μὴ ἐξῆς πᾶσι* (= Fic. *si autem
lastidiosis non habet*) est introduite comme telle par les mots : *foran
hic deest* ». En réalité, la note est plus longue et sa teneur complète
ne peut être que de Ficin : *forte hic desunt nulla et saltem hoc scilicet
ἐὶ δὲ μὴ ἐξῆς πᾶσι*. Müller paraît s'être souvent de l'annotation de
Ficin quand dans son appareil il écrit : « *sed haud multo plura desunt
aut nihil* ». Et dans cet appareil, la restitution est attribuée à m¹, donc à
Ficin. Voilà qui est significatif.

VI, 2, 4, 11 *τὸ οὖν τὸ ἐν ἀνθρώπῳ πρὸς τὸ ἐν καὶ τῷ αὐτοῦ φέρον
τοῖς ἀνθρώποις*. En marge, m¹ écrit : *ἀναρτοῦν περὶ τοῦ ἀναρτοῦν corpus* (lit
Müller, paléographiquement c'est plutôt *prossus*) *appendo defingo* (lit
Müller, tandis que Schwyzler (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 375) note), *lit distinguo*.
—Comment traduit Ficin ? « ... adeo ut corpus quod est unum ad ipsum
unum suique naturam ex cunctis conficiatur et pendat ». Il faudrait suppo-
ser au « correcteur inconnu » de A une psychologie bien rare pour expliquer
comment il ait pu écrire cette note. L'hypothèse « Ficin » est lumineuse et,
de plus, instructive : en lisant ce texte, Ficin s'est suggéré à soi-même deux
verbes latins qui devaient s'exclure. Puis, volontairement ou non, il a intro-
duit les deux verbes rivaux dans sa traduction. Aujourd'hui encore, le même
procédé se rencontre, et pas seulement dans les classes de versions. Comme
au cas précédent, ici de nouveau, dans l'apparat de son édition, Müller
attribue cette glose à m¹.

Cette contradiction dans l'attribution simultanée d'une même
glose marginale à m¹ et à m² que l'on déclare irréductibles l'une
à l'autre est le dernier argument, et l'un des meilleurs, que
Müller nous fournit contre sa propre thèse. Autrement, il hésite
entre m¹ et m², soit explicitement (VI, 7, 40, 39 *καὶ* ; VI, 9, 7,
26 *πολύταυρος*), soit tacitement (VI, 4, 4, 10 *ἐφ'* ; VI, 4, 4, 17 *δὲ*).
Dans son mémoire sur la tradition manuscrite des *Ennéades*,
n'avait-il pas avoué que m¹ et m² étaient difficiles à distinguer ?
En réalité, cette discrimination est moins difficile pour m¹ et
m² que pour m¹ et m², moins difficile en tout cas que ne le croyait
Müller, à condition de rassembler dans une étude plus ample
toutes les données du problème. Du même coup, l'on aura la preuve,
s'il en était encore besoin, que si m¹ est postérieure de quelques
années à m², ces mains doivent être attribuées l'une et l'autre à
Ficin. Il faudra donc étudier quelques-uns des manuscrits qu'il
écrivit, qu'il annota, qu'il posséda.

1. Fr. 249 écrit *ἐὶ δὲ οὐκ ἐξῆς πᾶσι* et à la dernière ligne du chapitre 20
explicite le *καὶ* ; voir p. 56.

2. Müller, *Hermes*, 1879, p. 103.

Après l'examen de deux petits manuscrits de poche dont l'un porte sa signature, l'on s'arrêtera à un manuscrit qui est sans intérêt pour la reconstitution de l'archétype, mais qui est riche en annotations, confrontées avec celles plus rares de A, permettant de se faire une idée assez exacte du travail auquel se livra Ficini pour traduire et commenter les *Ennéades*.

AMBROSIANUS GRAECUS 329

Rom.

Olim F. 19. sup. Chartac. 144 × 108 mm. Fol. I-II + 238 (immo 239). Saec. XV. *Miscellaneus*. Fragmenta philosophica praesertim ex Platone et Plotino, ut PLATONIS *Phaedo* (ff. 17-108); PLOTINI *Enn.* IV, 2 (ff. 146-150); IV, 1 (ff. 150^v-151); IV, 7 (ff. 151-157^v); IV, 8 (ff. 168-179^v)¹.

RELIGURE. — Cuir sur bois. Fermoirs de métal et de toile. Les folios I, II, 237 et 238 sont en parchemin. Les folios 1 et 238 sont collés à la reliure. Sur les tranches supérieures du manuscrit on lit, en lettres capitales, écrites d'une encre rousse *FAMILIARIS* et, en dessous, d'une encre plus noire, *β. π. υ.*². Voir la description du folio II.

PAGINATION. — Le coin supérieur droit du folio 26 porte le chiffre 11. Lors de la numérotation des folios, on a sauté le folio 143 bis.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 18 cahiers. Le premier cahier (ff. 1-16) et les cahiers portant les numéros <2>-5 (ff. 26-89) et 13 (ff. 193-210) comptent 16 folios. Le cahier numéroté 16 compte également 16 folios, mais il est glissé dans un feuillet supplémentaire (ff. 211 et 228).

Le cahier <1> (ff. <16 bis, ter, qter>, 17-25) comptait primitivement 12 folios, mais les trois premiers ont été coupés. Ils étaient écrits, comme le prouvent les restes de lettres visibles encore sur les talons. Les cahiers numérotés 6-<11> (ff. 90-148) et 13-14 (ff. 171-194) sont partiellement des témoins.

Le cahier numéroté 12 (ff. 161-170) est un quinlon.

Le dernier cahier (ff. 229-236) est un quaternion.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Sauf le premier et le dernier, les 18 cahiers du manuscrit ont été numérotés par le copiste, mais à diverses reprises et à divers endroits.

a) Du 2^e au 10^e (ff. 17-137), ils furent numérotés de <1> à <9>, en bas et à droite du premier folio. Ainsi aux folios 58, 74, 90 et 102, qui sont les premiers des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e cahiers, on lit respectivement 4, 5, 6 et 7.

¹. Pour la description complète du contenu, voir A. MARTINI et D. BASSI, *Cat. cod. graec. bibl. Ambrosianae*, Milan, Hoepli, t. I, 1906, pp. 373-378. Ce manuscrit ne figure pas dans la liste publiée en 1879 par H. F. MÖLLER dans *Hermae*.

². Détails non relevés par Martini et Bassi dans leur *Catalogue*.

Le 11^e cahier (ff. 138-148), qui dans cette numérotation était le dixième, ne fut sans doute jamais numéroté.

Du 12^e au 17^e cahier (ff. 149-228), le chiffre, toujours en bas, est déplacé jusqu'au milieu du folio : aux folios 149, 161, 171, 183, 195 et 211 on lit respectivement 11, 12, 13, 14, 15 et 16.

b) Vers la gauche, en bas des folios 58, 74, 102, 114 et 126, qui sont respectivement les premiers des 5^e, 6^e, 8^e, 9^e et 10^e cahiers, on lit, toujours de la main du copiste, les restes d'une numérotation supplémentaire : 2, 3, 5, 6 et 7 (sic).

FILIGRANE. — *Chapeau de cardinal*, variante similaire de Briquet 3373 (28,5 x 43^e, Florence, 1474/83 ; var. simil. : Florence, 1476 ; Fabriano, 1475 ; Naples, 1468-71), mais le dessin est un peu plus grand et les ponts sont plus écartés.

POSSESSEUR. — Au folio 11^r, en haut, on lit : *β. π. υ. Μαρσίλιος ἱεροῦ Ἰωαννίνι*. Les quatre folios de parchemin sont remplis de notes, surtout grecques, écrites de la même main que cette marque de possesseur.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 109 x 80 mm. ; généralement 17 à 19 lignes à la page. — Le premier et le dernier cahier sont écrits d'une encre particulièrement noire. A partir du folio 17, et plus encore à partir du folio 42, l'encre va pâlisant ; la seconde partie du manuscrit présente une teinte rousse pâle. — Au folio 58, le copiste change de plume et en prend une plus fine. Il ne rebrique aucun en-tête, ni aucune initiale.

TEXTE. — Au folio 109^r, après la citation de *Phédon*, 245 b - 246 a, dans la suite même du texte, le copiste avait écrit sept ou huit mots qui furent ensuite biffés et grattés (on lit encore les trois premiers : *Quare reliquum in ...*), puis : *eadem argumentatio est in X^o de legibus quam iste operculus colligit post Plotini verbum de immortalitate*. Effectivement, vers la fin du recueil, au folio 209, on trouve un extrait du dixième livre des *Lois* annoncé par *X^o legum*.

DIVISION DU TEXTE EN CHAPITRES. — Des courbes elliptiques, pareilles à celles du manuscrit A, mais aux formes plus variées et, comme dans A, tantôt à l'encre noire et tantôt à l'encre rouge, divisent fréquemment d'abord avec un chiffre arabe, puis avec un chiffre romain ; le dernier chiffre arabe est un 8, au folio 38, devant *Phédon* 72 = *καὶ πρὸς ἐφθ' ὁ ἀλλὰ τοῦτον ἐπεὶ* ; au folio 57 : *XII*, devant *Phédon* 84 b *οὐ γὰρ οὐδ' ἐπ' ἐμμετάστασιν* cesse, mais la division en chapitres continue, conformément à la division de la traduction latine des *Dialogues*, publiée par Ficino en 1483.

Dans les extraits des *Ennéades*, le copiste observe aussi parfois la divi-

sion du texte en chapitres. Ainsi au traité IV, 7, on trouve une courbe elliptique en tête du début des chapitres 5, 6, 7, 8, 9 et 10. De plus, aux chapitres 6, 7, 8 et 15, le copiste marque la division du texte, soit en laissant un blanc, soit en écrivant plus grand.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Très nombreuses, grecques et latines, et toutes de la main du copiste. Divers groupes d'annotations :

Les conjectures, généralement écrites en caractères forts, et à l'encre rousse, sont parfois accompagnées de *alt* (= *alter*), plus fréquemment de deux petits traits horizontaux entre deux points (≡).

Les notes latines exégétiques sont tantôt écrites en abrégé, en gros caractères et d'une façon négligée, ainsi aux folios 31^r, 204^r, etc., tantôt avec peu d'abréviations, en des caractères plus fins et soignés, et généralement alors dans la marge inférieure, ainsi aux folios 44^r, 45, 79^r, 80, 78^r et 79. Au folio 45^r par exemple, on lit : *affirmat omnino p[ro]p[ri]e ceteris ideas separatas esse*.

Fréquemment de longues traits ondulés, aux allures les plus capricieuses et fantasistes signalent les en-têtes, bordent le texte, comme aux folios 29, 115^r, etc., ou l'encadrent de deux côtés, comme aux folios 31^r, 204^r, etc.

Une FEUILLE VOLANTE est insérée dans le manuscrit. Elle paraît écrite par une main du XVII^e ou XVIII^e siècle. A l'extérieur une main plus récente écrit : *Platonis Selectiora excerpta a Marsilio Ficino Florentino et manu scriptis exarata, ut docet pressens scriptum*. Voici le contenu de cette pièce. Les mots de lecture douteuse sont suivis d'un point d'interrogation, les abréviations sont résolues entre parenthèses, les lettres omises sont restituées entre crochets obliques.

Marsilium Ficinum philosophiae Platonicae sacris, ut ipse loquitur initiatum, fuisse scimus, ac ex eo non mediocrem sibi laudem tam opud sui temporis viros doctos quam apud posteros comparasse. Habuit ille inter possessiones suas hunc codicem manuscriptum, in quo Platonis subtilissimae quaedam, et elegantissima seorsum notata, et descripta sunt. Quem quidem librum sic ille in deliciis, in amonibus fuisse, ut in sinu gestaret assidue, vixit unquam e manibus ponere, titulus familiaris libri operi praefatus, satis aperte declarat. Parauerat namque vir doctus et Platonis in primis studiosus, sylvam hanc Platoniorum locorum quos diverso ac nocturno labore versans memoriae commendaret atque imberberat animum, ut quibusdamque his uti vellet non currente arcule aut implerenti iudicis essent, sed leuiter excussa memoria quaedamque servanda acceperet, itico sine cunctatione responderet. Huius autem operis non architectum modo sed fabricum quoque Marsilium existisse, nec per librariorum ac scribeum artifice complari codicem, sed ipsius Marsilii manu excerptum ac descriptum fuisse, haud dubis conjecturis suspiciamus. Fuit hoc prius (eo motum ait) entre les lignes) solenne magis viris, et tam olim Demostheni, qui Marsilio haud minor Thucydidi haud minor Platonis scriptis suo labori ac manu exscripti. Faciliatim hoc idem alius illius aevi, imo et nostri, quo a typographica copia, nihil eiusmodi industriae loci visum

videtur. Sed nimirum non caeca auri cupiditas, verum incensus sapientiae amor, ad minima quaque ac maxima elaboranda, nova quoque in disceptanda, generosos animos exercitabat. Eodem hoc quasi animo (?) primus Ficinus, Platonem totum ita percurrit ut selectissima quaque in hunc codicem reportaret ac sibi velut in thesaurum seponeret. Quin absolute etiam, ut videbatur, opere, quae ubique spatia vacarent, in fronte, in tergo ut mihi quidem maxime mirandum videtur qui tam amplem massam laetitia, etiam fuisse, qui emendatissimum sc(ri)ptoris genus, varias lectiones, notas non a sereno petitis, demum characterum formam cum prima inscriptione ubiq(ue) congruentem notaverit, minime inficiabitur. Ut proinde non mediocrem gratiam doctissimo viro habere debeamus, qui non modo illarum hunc nobis Platonice opulentias (?) con(ser)vaverit, sed vitam praeterea minus sciam ac compendiarium ad sapientias aethera penetrandi, studiosis hominibus commisit.

En son élégant latin, l'auteur de cette curieuse notice a cherché à prouver que le petit manuscrit qui avait appartenu à Ficcin avait aussi été copié par lui. Il se montre d'abord circonspect et n'exprime qu'un soupçon : « suspicamur » ; mais après le beau parallèle entre Ficcin et Démosthène et dont il se sent fier, il cherche à imposer sa thèse. Les trois arguments qu'il apporte ne sont qu'oratoires ; le dernier pourrait même se retourner contre lui, tant les notes marginales en latin paraissent d'une écriture différente de celle du folio II où se trouve le nom de Ficcin, assurément écrit par lui ; et quant au grec, comme le savant latiniste ne nous renvoie à aucun autre manuscrit de Ficcin, le scepticisme le plus absolu eût été légitime. Les auteurs du catalogue de l'Ambrosienne se sont laissés convaincre sans difficulté et, sur la foi de la notice, ils ont attribué le manuscrit à Ficcin. Ils ont bien fait. Si les raisons « subjectives » du bibliophile inconnu ne présentent pas lourd, son « intuition » est juste. Pour justifier cette attribution du manuscrit tout entier à Ficcin, il y a des preuves moins bruyantes, les unes d'ordre paléographique, les autres psychologiques. Nous aurons, du même coup, la preuve directe que la quatrième main de A (m⁴) est, elle aussi, de l'humaniste florentin. L'écriture large et forte conjecture de *ad* ou de *in*, caractéristique que M⁴ attribue à A⁴, se retrouve bien dans Fam., la manière de faire précéder la même division du texte en courts chapitres marqués tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire, par une courbe elliptique

tout à fait particulière et qu'il est impossible de ne pas reconnaître. On verra plus loin, à propos de F, que numérotier les chapitres au début seulement, plus encore, que se servir pour cette numérotation aussi bien de chiffres romains que de chiffres arabes, est un « tic » de Ficcin. Une fois prouvée l'identité du copiste et de l'annotateur principal avec Ficcin, il devient très vraisemblable que toutes les annotations sont de lui ; la chose sera prouvée à son tour lorsqu'on en viendra à F, où la différence des mains est bien plus sensible qu'en A. Le mot *familiaris* ¹ avait été écrit sur les tranches, d'où l'éloquent auteur de la notice transcrit plus haut ² tiré de touchants développements : « sic illi in deliciis, ac in amoribus fuisse, ut in sinu gestaret assidue » ; il doit y avoir là quelque chose de vrai, car aujourd'hui la reliure du manuscrit de poche qui servit à Ficcin est en pièces et ne tient plus aux folios.

A en juger d'après la nature du papier employé, Fam. a dû être écrit en 1468 et 1483, c'est-à-dire à l'époque où Ficcin préparait sa traduction de Platon. Le contenu des extraits, presque tous tirés de Platon, confirme cette date. Quoi de plus naturel qu'au moment où il traduisait cet auteur, il s'en soit fait un florilège, dans lequel il aurait recueilli des textes propres à éclairer la doctrine des dialogues. Tel était bien le cas des traités de Platon ici recopiés : dans IV, 7 Platon reprend le thème du *Phédon*, mais combien plus séchement ! IV, 2, qui y est étroitement associé, n'est qu'une exégèse de la psychologie du *Timée* (34 c - 35 a), IV, 1 en forme comme un appendice, et IV, 8 s'efforce de concilier, tant bien que mal, les textes parfois contradictoires du *Phédon* et du *Timée* ³. La note du folio 109^v, écrite tout de suite après la citation du *Phédon*, montre que dès le début Ficcin avait l'intention de compléter Platon par Platon.

Sur quel manuscrit Ficcin a-t-il copié ces quatre petits traités ? Comme l'on pouvait s'y attendre, c'est sur A : quelques variantes suffiront à montrer que ce n'est pas sur F, seul manuscrit, avec A, que les autres variantes révèlent comme archétype possible.

¹. Qui déchiffra le sens des trois lettres *β. γ. δ.* qu'on remarque ici et au folio II ?

². Sur ces traités, consulter les notices de M. Brédet, t. IV.

IV, 8, 3, 20 *μυρὸ μωρὸ* EF
μυρὸ μωρὸ A 113 Fam. 172^v β... α A¹ Fam.
 8, 4 *εὐ κωρεῖ* A 114^v d A¹e
εὐ κωρεῖ F
εὐ κωρεῖ (biffé) *εὐ κωρεῖ* Fam. 178^v

Cette dernière rature ne s'explique pas si Fam. est une copie de F ; un présence de la leçon de A¹, Ficin a d'abord cru que le *εὐ* remplaçait le *εὐ* ; puis il a compris que c'était une addition au texte plutôt qu'une correction.

En un endroit, Ficin a corrigé directement la leçon de A, sans noter cette correction ni en A ni en F, alors qu'il l'acceptera plus tard dans sa traduction : IV, 8, 4, 16 *τὸ ἀνὸ τοῦ ὀχλὸς χωρὶς μὲν* codd. : *τὸ ἀνὸ τοῦ ὀχλὸς* X. Fam. 174 : *ἀνὰ σεργαλαί* et *τοῦ* Fic. Depuis Creuzer, tous les éditeurs ont repris cette correction ; un seul fait exception, Kirchhoff, qui s'est donné pour mission, *un* le sait, de contredire en tout son savant prédecesseur.

Si Fam. fut copié sur A, il le fut avant que Ficin eut annoté en A la division du texte en chapitres. On verra dans la suite l'intérêt de ce fait. Aussi convient-il de l'établir avec soin. Quels sont en A, pour IV, 7, les chapitres précédés du signe habituel ? IV, 7, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, et c'est tout¹. Quels sont en Fam. les espaces blancs ou les majuscules annonçant une division ? IV, 7, 5, 7 (non 5, 1), puis 6, 7 et 8, 1 (comme en A cette fois), enfin 15, 1. Un des chapitres de A commence à un autre endroit — ceci est typique — deux autres signes sont passés — ce qui, *seul*, ne prouverait rien, — un chapitre « nouveau » apparaît. Sans doute Ficin pouvait-il modifier son premier découpage², mais il est assez clair que lorsqu'il écrit Fam., il n'attache à cela que peu d'importance, puisque ce n'est qu'à l'occasion qu'il laisse un blanc ou forme une capitale³. D'ailleurs Darn. et

1. En F, *tous* les chapitres sont séparés par un signe. Ce n'est pas ce fait-ci qui montre que F n'est pas l'archétype de Fam. On le rappelle pour prévenir une objection possible.
 2. On dira combien le cas est rare. Dans les centaines de divisions de F, nous n'avons repéré qu'un seul exemple de ces changements.
 3. C'est ici que l'un des principes de Dom Quentin vient à point : le savant bédectin a mis en relief une loi que nul ne contestera, à savoir qu'habituellement un manuscrit présentant des variantes isolées ne peut être intermédiaire entre deux manuscrits qui s'accordent contre cette variante. Comme Ficin serait revenu à la division de A après l'avoir abandonnée lorsqu'il copiait Fam.,

la loi de Dom Quentin trouve ici une de ses applications.

MonB, copiés sur A, après que Ficin en eût divisé le texte, ne le sectionnent qu'en 5, 6, 7, 8 et 10, et nulle part ailleurs en IV, 7. Ficin *copiste* est certainement resté fidèle à lui-même. On verra bientôt avec quel soin il reporte en un de ses manuscrits les corrections qu'il avait faites sur un autre exemplaire.

Ficin copia son manuscrit sur A, probablement entre 1460 et 1483, et avant que A eût été divisé en chapitres. Si on étudie de très près la composition de Fam. et en particulier la numérotation de ses cahiers, on s'aperçoit qu'il fut écrit en deux fois, et que le premier et le dernier cahier lui ont été ajoutés après coup, peut-être après qu'il eût déjà été relié une première fois. Voici les preuves : le deuxième cahier était primitivement le premier, comme le montrent les chiffres 4, 5, 6 et 7 au début des 5^e, 6^e, 7^e et 8^e cahiers ; de plus, ce deuxième cahier comptait autrefois trois folios de plus ; ils étaient écrits et ont été coupés lorsque vint s'ajouter en tête de l'opuscule le premier cahier actuel. Ce cahier, ainsi que le 18^e et dernier, n'est pas numéroté et est écrit d'une encre noire qu'on ne retrouve pas dans le corps du manuscrit primitif. Enfin, si le dernier cahier avait été copié tout de suite après le 17^e, Ficin n'aurait pas ajouté à ce dernier, avant de le commencer, un folio supplémentaire. Qu'il y ait eu deux reliures, ce n'est pas sûr ; mais on en a cependant un indice : le folio 26, autrefois le 12^e, porte tout en haut à droite le chiffre 12. Nous verrons que Ficin numérotait parfois les folios de ses manuscrits. Si on n'a pas d'autre trace de cette numérotation en Fam., c'est que le reste a disparu lors de la seconde reliure. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'un manuscrit que Ficin « portait assidûment sur *■* poitrine et ne laissait jamais s'échapper de ses mains » eût dû être relié à bref délai. Ainsi l'on peut distinguer comme trois époques dans la vie de ce manuscrit : 1^o Ficin copie les folios 16bis, ter, quater, 17-228, les numérote et les relie ; 2^o Ficin coupe les folios 16bis, ter, quater, qu'il recopie peut-être sur les folios 1, 2, 3, puis copie à l'encre noire les folios 1-16 et 229-236 ; le manuscrit est relié cette fois avec quatre folios de garde de vélin ; 3^o Ficin remplit les folios de garde de diverses notes. Il faut remarquer que les notes marginales peuvent se placer après l'une quelconque de ces trois dates relatives.

Olim L. VI. 23. Membr. (ff. 156-167 Chartac.) 165 x 107 mm. Fol. I chart. + 168. Saec. XV. *Miscellaneus* continens *Epigrammata* (f. 3) ; Pseudo-DIONYSII ARO-PAGITAE *De divinis nominibus* (f. 5) ; PLATONIS *Epimias* (f. 116) ; *Epistularum fragmenta* (f. 146), variague alia inter quae « excerpta », aut potius notae latinae in TOMAM (f. 156), PROCLUM (f. 166), PLOTINUM (f. 166), PLATONEM (f. 167)¹.

On lira la notice détaillée du manuscrit dans le catalogue de Pio Francini¹. On n'apportera ici que quelques confirmations à cette description.

Le manuscrit est bien de la main de Jean Scourtiotes¹ qui copia pour Ficini le *Per. gr.* 1816, en 1460. De la même main est aussi le *Metaph.* gr. 247.

Sont écrites de la main de Ficini les folios 1^v-2^v (grec), les trois dernières lignes du folio 4, les douze dernières lignes du folio 4^v, les ff. 155 et 155^v, 156-167^v (latin), enfin le folio 168 (grec), ainsi que toutes les notes du manuscrit non écrites par le copiste. Au folio 168, en haut de la prière de Grégoire de Naziance qu'il recopie, Ficini écrit son nom, *Marsilijs fecit*. Ces surcharges sont écrites tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge (voir ff. 112^v et 113). Ficini ajoute certains titres et divise le texte en chapitres par des courbes elliptiques (voir ff. 51^v et 52) dont il est plus amplement question ailleurs.

Pour ce qui est de *Plotin*, les ff. 166, 166^v et 167 contiennent non pas une traduction de certains fragments, mais une sorte de résumé de quelques arguments du traité IV, 7. Ils se rapportent surtout à IV, 7, 6. Voici un spécimen de ces résumés relatifs à IV, 7, 4 fin : *Item corpus est determinatum ad certam qualitatem motumque, anima agit omnes. Item, si anima et corpus pluit, quomodo ergo manus memoria. Item, sensus est in nobis unus, etc.*

Olim Rigault C13JLXXI ; Dupuy 1780 ; Clement 2576. Chartac. 283 x 205 mm. Fol. I-IV (membr.) + 306 (unino 307) + V-VI. Scripta a. 1460 Ioannes Scourtiotes. ALBINI *Introductio in dialogos Plotinis* (ff. II-III). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. I-14^v). *Tabula generalis* (ff. 14^v-15). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15^v-306^v)¹.

RELATURE. — Henri IV. Au dos, en haut, le numéro 16, en bas, le millésime 1603. Lorsque le manuscrit reçut sa reliure actuelle, on lui ajouta huit folios de garde, les folios additionnels I-IV et V-VIII, dont le premier et le dernier sont collés au bois de la reliure.

Le folio I de parchemin était collé à l'ancienne reliure, qui était, on peut le voir, munie d'une chaîne ou d'un fermetoir.

PAGINATION. — Le copiste Pa a numéroté les 307 folios écrits, de 1 à 306. Deux folios portent le chiffre C30 et deux autres CC4. Par contre C43 est suivi immédiatement de C45. Le copiste Pa emploie des chiffres romains pour les centaines, pour la dernière unité de la première dizaine (X et CX), pour les deux premières unités de la deuxième et parfois de la troisième dizaine, ainsi : 1, 2, ... 9, X, XI, XII, 13, ... 19, 20, ... C, CI, ... C9, CX, CXI, CXII, C13, ... CX9, Cai, ... C30, C99, CC, CC9, CCX, CCXI, CCXII, CC13, ... CC19, CCXX, CCXXI, CC22, etc.

Une main récente a marqué les folios de parchemin II, III et IV respectivement des lettres A, B et C.

CABRIERS. — 31 quinions. Le copiste ne numérote que les dix premiers cahiers, en bas vers la droite du premier folio, de « 2 » à « 9 ». A la fin de chaque cahier, réclame d'un ou de deux mots, écrite horizontalement.

ILLUSTRATION. — *Fleur en forme de tulipe*, variante simulée de Briquet 6655 (29 x 42^v, Palerme, 1462 ; var. sim. : Pise, 1464-69 ; ms. de 1468 ; Perouse, 1456/58).

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xi ; Joh. Jac. TENGSTROM, *Lectiones Plotinianae Societ. arch. die 10 oct. 1843* [Helsingfors, 1843]. (Ce travail renferme des collations des quatre premières enneades faites sur F ; il ne nous a pas été accessible) ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 et p. 117 ; H. OMONT, *Ino. somn.*, t. II, 1886, p. 148 ; E. BRÉHIER, *Plotin, Les Enneades*, Paris, Les Belles Lettres, t. I, p. XLIII ; J. COCHER, *Plotin, Studia*, t. 6, 1924-35, p. 41 ; L. ROST et COCHER, *Palaeographisch album*, Louvain, p. 99 (facsimile du folio 306^v) ; *ibid.*, p. 34.

1. PIO FRANCINI DE' CAVALLERI, *Cod. gr. Christ. et Borgian.*, Rome, Vallan, 1927, pp. 137-138.
2. Sur ce copiste voir la note détaillée de A. BIANCHI, *Der Handschriftenkatalog der Johannes Schusterhandschriften*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. 38, 1938, pp. 90-98.

adj. VI agosto 1455. Ce titre est cité d'après le codex Magd. 34, 70 (II, III, 402) 9 recto sq. : della Torre croit que c'est la lecture la plus correcte¹. Ailleurs il cite le même document d'après le codex Laurent. 27, 9 a c 93² sqq. Le titre n'est pas le même : *Pistola di Messer Marsilio di maestro Ficino mandata a fratelli a di sei daghosto 1455 a cherubino Agnolo, Daniello, Anselmo, Beatrice, Archangelo*. Outre une différence générale dans la rédaction, le nom de « Platone » disparaît et à sa place on trouve « Archangelo ». Or nous avons deux listes différentes de la famille du père de Ficcin, l'une de 1447, l'autre de 1457. Dans un cadastre de 1447 « Dioticece d'Agnolo di Guisto medico del Valdarno » déclare avoir comme membre de ■ famille « Sandron, sua donna, Marsilio suo figlio, Cherubino suo figlio, Daniello suo figlio, Anselmo suo figlio, Beatrice sua figlia, Archangelo suo figlio, Angiola sua figlia³ ». Tous ces frères et sœurs sont cités dans le second titre de la lettre de 1455. D'un Platone pas de trace. Serait-il né après 1447 ? Dans un cadastre de 1457 la famille de maître Ficcin était composée de la sorte : *Maestro Dioticece, d'anni 51, Sandra sua donna d'anni 40, Marsilio mio figlio d'anni 21, Cherubino mio figlio d'anni 21, Daniello mio figlio d'anni 17, Anselmo mio figlio d'anni 16, Beatrice mia figlia d'anni 13, Archangelo mio figlio d'anni 7*⁴. Archangelo est donc né en 1450. Entre 1455 et 1457 Angiola est morte puisqu'elle n'est pas citée ici. Quant à Platone on le cherche en vain ailleurs que dans le codex Magd. 34, 70. « Testis unus testis nullus », d'autant que Archangelo, connu par le cadastre de 1457, est cité dans le codex Laurentianus et qu'il était vraisemblablement en 1455 malgré son jeune âge un des destinataires de la lettre collective du frère aîné Marsile. Maestro Ficino ne paraît donc pas avoir eu de fils appelé Platone, c'est été, d'ailleurs, un étrange nom de baptême. Il faut à présent expliquer le Platone du codex Magd., comment ce septième « frère » a-t-il pu s'introduire dans le titre de la lettre

1. DELLA TORRE, *Storia*, p. 510, n. 1.

2. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2, écrit par erreur ■ au lieu de 93 et, dans le titre, VI agosto au lieu de sei daghosto.

3. Cité par DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.

4. Ceci rejoint Ficcin de deux ans : il serait né en 1436, alors que dans la préface de sa traduction il se donne comme né en 1434 : « Post haec autem anno millesimo quadringentesimo sexagesimo tertio quo ego trigesimum aetatis annum... ». En 1463, il avait vingt-neuf ans accomplis.

5. DELLA TORRE, *Storia*, p. 96, n. 2.

et tromper ainsi della Torre. Si nous accordons à ce savant que la rédaction de Magd. soit plus proche de l'original que celle du Laurentianus, nous obtenons le titre suivant : *pistola di Marsilio di Maestro Ficino mandata a cherubino Agnolo Daniello Anselmo Beatrice Archangelo suoi fratelli*, etc. Dans un exemplaire, un lecteur au courant du renom de Ficcin et du rôle qu'il jouait dans l'académie platonicienne aura écrit au-dessus d'Archangelo *Platone ai*, c'est-à-dire Platon, à ses frères. Le copiste de Magd. aura mal compris l'allusion et aura remplacé « Archangelo » par « platone ». Cette hypothèse, plausible en elle-même, rend compte non seulement de l'erreur du codex Magd. mais de la souscription de Jean Scoutariotes dans le Parisinus 1816. Pour qu'elle satisfasse pleinement, il suffirait d'une documentation attestant que Ficcin a été effectivement salué comme un nouveau Platon par ses contemporains. Ce document nous l'avons dans un distique de Naldo Naldi imprimé en tête de l'édition de 1491 de la traduction latine des *Dialogues* de Platon par Ficcin :

*At modo ne porcat tantae pietatis imago
neve suum perdat philosophia decus
Marsilius terris alter Plato redditus est qui
facilius haec eandem quae dedit ille prius.*

Qu'un tel hommage ait été rendu à l'illustre florentin vers la fin de sa brillante carrière, on ne saurait s'en étonner. Mais qu'en 1460 Jean Scoutariotes ait, à ce qu'il semble, désigné le jeune Ficcin du nom de Platon², c'est un fait autrement caractéristique et qui montre assez les espérances que reportaient sur lui, avec son fondateur, la nouvelle académie platonicienne et même les byzantins qu'hébergeaient les Médicis.

Pour préparer le codex commandé par Ficcin³ ou par Cosme le Vieux pour Ficcin, Jean Scoutariotes se servit tout naturellement du manuscrit qu'utilisait alors le jeune florentin, le *Mediceus A*. En effet, copiant A, il tient compte de quelques leçons

1. DELLA TORRE, *Storia*, pp. 628-629. Résumant ces pages dans sa table des matières, l'auteur écrit : « Capitolo IV, § III Ficino giudaico dal contemporal alter Plato ».

2. Ficcin lui-même dans sa préface aux *Ennéades* écritait : « Magnus Cosmus... philosophum graecum nomine Gemistum, cognomine Platonem, quasi Platonem alterum... frequenter audivit ».

3. Voir ci-dessous, à la p. 62, une note supplémentaire.

Les notes sont presque toujours partiellement encadrées d'un trait fort simple droit ou en forme de courbe étiée.

1. F² numérote les folios du manuscrit¹; il écrit en haut de chaque folio le numéro de l'ennéade, en marge de chaque nouveau titre le numéro du traité dans l'ennéade. A la fin de chacune des *Ennéades*, il écrit le nombre de folios qu'elle occupe dans F², c'est-à-dire 31, 36, 48, 88. Après ce 88 on lit aussi CC90, qui fait le total de ces six chiffres, à une unité près. De la *Vida*, il n'est pas tenu compte.

2. F² annote le contenu du texte en le résumant très brièvement toujours en grec. La première note de F² est au folio 17^v.

1. 1, 7, 6 δαττῇ αἰσθησις | αἰσθησις ἐν τῇ ψυχῇ | αἰσθησις ἐν τῇ ἑσέῃ

Le traité I, 1 est abondamment annoté, puis jusqu'à III on trouve peu de chose de F²; III, 8 est celui qui présente le plus de notes de F².

3. A partir de III, 2, F² complète d'après A les scolies passées par Jean Scoutariotes, le copiste; ainsi les scolies de III, 2, 16, 32; 17, 36; IV, 2, 1, 75; IV, 3, 4, 28; 7, 4; 9, 3; 12, 5; 18, 18; 18, 23 (ces deux dernières fondues en une seule); 19, 14; 21, 19; 24, 21; IV, 4, 12, 6; 29, 5; 36, 17; IV, 8, 6, 23; 7, 15; IV, 9, 2, 15; V, 1, 6, 4; 10, 12; V, 2, 1, 6; V, 3, 6, 15; V, 3, 7, 14; V, 6, 5, 8; V, 8, 6, 1; 11, 15; 11, 25 (f. 212 alors qu'elle devrait ■ trouver à un endroit symétrique au f. 213); V, 9, 11, 1. Dans l'ennéade VI presque toutes les scolies du manuscrit sont de la main de F²; deux fois F² omet le σγ' qui précédait la scolie en A, sc. au f. 259^v, VI, 4, 16, 14 et au f. 293^v, VI, 8, 6, 36. F² aime à encadrer de quelques traits fort simples les scolies écrites par Scoutariotes.

4. A partir de II, 7, F² ou F⁴ parseme presque tous les traités de points et virgules (; ou ;). Du début à la fin, mais non dans tous les traités (p. ex. en VI, 3 il n'y a que F² qui travaille ainsi) il marque la division d'un certain nombre de chapitres « facticiens », par un trait en forme d'équerre dont l'angle serait renforcé de deux courbes.

5. F² fait des corrections au texte, mais seulement de loin en loin, ainsi :

¹. Voir description, p. 45.

1, 3, 3, 4 ||κρόν F 23^v (a in ras. F² uel F³) : κρόν A (supra de scr.

Au. A) E κρόν BRJ CUS. Q

1, 8, 5, 21 νόον νενίαν : αἰσθησις ins. F² mg. 41^v

II, 1, 1, 15 καὶ παρὶ : τῷ ins. F² mg. 47

IV, 7, 1, 20 ἀδύνατον εἰ δὲ F : F² gratte le ε de ἀδύνατον et au-dessous

met un ν pour faire ἀδύνατον puis récrit le ε de εὐδὲ

VI, 7, 1, 26 εἰς νοητὸν F 273^v : τὸ μὲν ins. F² uel F¹

Aucune de ces conjectures ne sont accompagnées de réflexions en latin.

6. Les seules notes latines de F² signalent les confusions de III, 9; IV, 4 et IV, 6. Au f. 130 en marge de III, 9, fin : *totum hoc usque ad finem libri huius vacat, deficiit autem nihil* F² ou F³, encadré d'un trait. Plus tard F⁴ écrira : *Immo scito hanc partem debere poni pro primo libro de anima*. En marge de IV, 4, 23, 32 F² ou F³ écrit σγ' *Totum hoc ab hoc signo usque ad similitum signum vacat, nihil autem videtur deficere*. Dans tout le morceau qui suit il n'y a, sauf une lacune comblée vers la fin, pas de notes marginales de Ficini. Le signe annoncé se trouve au f. 150^v. Au f. 173 en marge de IV, 6, 3, 78 ἀδύνατον (fin de IV, 6) suivi de IV, 6, 3, 62-78 καὶ τὰ μὲν εὐδὲς - ἀδύνατον, F² écrit : *o totum hoc usque ad finem libri vacat, deficiit autem nihil*.

Caractères de F² : Encre rousse, d'un ton très prononcé; traits nets et forts, grosse plume, sauf peut-être vers la fin. Encre et caractères absolument semblables d'une part à la « main » qui ■ écrit aux ff. II-III l'*Albini introduction*, d'autre part à quelques conjectures de A*, p. ex. I, 3, 3, 4 κρόν. F² touche rarement à un texte pour le corriger, rarement pour le diviser en paragraphes (f. 86 sqq., IV, 2, fin), mais parfois, semblable, pour le ponctuer. Il se borne à résumer d'une note parfois très courte le contenu du texte et encadre toujours ces *résumés* de traits sinueux, à saillies brusques, à bouclettes répétées, à fioritures capricieuses. La première de ces annotations porte sur *Vida*, 16 : en marge du folio 7^v on lit *χρησιμώτερον* et un peu plus loin *ὑπονοητικοί*. Assez rares au début du manuscrit, elles deviennent régulières à partir des derniers traités de la quatrième ennéade. Dans l'ennéade VI elles sont parfois plus finement écrites et d'une encre plus pâle et pourraient revenir à F³, si ce n'est que F³ ne paraît jamais encadrer ses notes des fioritures qu'affectionne F². Au f. 216^v en marge de V, 9, 8, 3, F² a écrit une scolie de son cru : σγ' *τὴ ἐστὶν ἰδέα* et l'accompagne

d'un dessin grossier représentant une main dont l'index est pointé vers la scolie. Il se pourrait que la scolie de VI, 7, 5, 7 (f. 275), copiée sur A par Ficin, soit de F² et non de F¹.

Datation de F² et de F³ par leurs caractères « psychologiques » et paléographiques. Tout en étant fort proches l'un de l'autre ils sont cependant à distinguer. Un examen direct de certains folios comme 102, 110, 194, etc., convaincra le philologue que ces « manières » ne datent pas d'une même lecture, encore qu'elles soient d'une même époque : ainsi au f. 194, F² écrit, d'après A, *σν' τίς ἡ τοῦ τοῦ ἡσυρία* (V. 3. 7, 14) et F³ *plus tard*, c'est incontestable, *ajoute* τίς ἡ τῆς ψυχῆς δεσποδία ; au f. 210^r, F² écrit V, 8, 6, 1 *σν' περὶ τοῦ παρ' αἰώντιους λέγον ὑπομνήτων*, F³ *ajoute* διὰ τὴν αἰώντιους ἀπὸ τοῦ ὑπομνήτων εἰς τὴν λέγα καὶ φέρει.

1. Ils sont beaucoup plus différenciés que ne le sont m¹ et m² en A.

2. Au f. 277 il semble que F² de nouveau écrive la scolie omise par F et F², VI, 7, 9, 15 *σν' τὴν περὶ τοῦ λέων (sic) λέγει* et peu après y soit revenu pour ajouter *πῶς ἔδει ἀντὶ τοῦ ἐν τῷ νό* :

Il semblerait, d'après ces données paléographiques et d'autres analogues, que F² soit postérieur à F¹.

Deuxième groupe : F¹, F², F³.

Caractères de F¹ : Par définition, F¹ n'écrit qu'à l'encre rouge, en deux teintes, parfois indiscernables (ainsi dans les divisions du texte), parfois nettement distinctes l'une de l'autre. Aux ff. 263 et 264, les annotations à nuance violette paraissent dater d'une « lecture » postérieure à celles écrites en une teinte orangée ; celles-ci, plus fréquentes, sont en grec ou en latin ; celles-là, plus rares, mais généralement assez longues, III sont qu'en latin. Il n'y a pas intérêt pour la présente étude à les distinguer : on les désignera également par le sigle F¹.

1. A partir de VI, 2, F¹ écrit des annotations exégétiques ou critiques. Avant VI, 2 on ne les rencontre que deux ou trois fois :

VIIa, 2, 2 *προσβεβήκει* F¹ : *προσβήκει* F¹ ms.

2, 11 *ἐπὶ τοῦ αἵματος* F¹ : *αὐτὸ ἐπὶ τοῦ αἵματος* F¹ ms.

5, 15-16 *λέγουσι* — *οὗ ἡ ἀρχὴ* om. F³ : *περὶ τῆς τοῦ δεσποδίου*

δυναμίας F¹ ms., qui ne comble donc pas complètement la lacune.

1, 1, 2, 7 *ἀπὸ ἐνοουμένη* (ce in. alia lit., av F¹) *ὁμοῦ* F¹ 19^r : *αὐτὸ φέρει* *περὶ ἐνοουμένη* F¹

2. En dehors de ces exemples, ce n'est que vers la fin des *Ennéades* que Ficin se sert de l'encre rouge pour écrire ses annotations et corrections au texte ; mais d'un bout à l'autre du manuscrit le texte est divisé par de petites courbes elliptiques caractéristiques de F, de F¹ ms., peut-être de tous les manuscrits de Ficin. Mais la manière varie.

Dans la VIIa, ces divisions sont extrêmement rapprochées et coupent parfois une proposition ; voici les mots devant lesquels elles ■ trouvent au début de la VIIa : 1, 4 *ἐντοπίζου* ; 2, 1 *κοιμήσθαι* ; 2, 7 *ἐντοπίζ* ; 2, 15 *δίδω* ; 2, 22 *μὲλλον* ; 2, 31 *ρεῖν* ; 2, 37 *ὄρε* ; 3, 1 *ἐμμένει* ; 3, 6 *ἐκδορὸν* ; 3, 13 *δὲ τὸν*, etc.

En marge de VIIa, 4, 22 et 7, 1 F¹ écrit *cap^m*. Le traité I, 1 est divisé en *capitula* marqués dans le texte par une courbe elliptique, parfois par un trait en équerre et signalés en marge ; comme suit : *cap^m* 1^m, *cap^m* 2^m, *cap^m* 3^m (celui-ci à I, 1, 2, 28 *περὶ δὲ*) ... 9^m (*cap^m* est supprimé), CX^m, *cap^m* XI^m, XII^m, XIII^m. Les traités I, 2 et I, 3 présentent quelque chose de semblable ; I, 4 est assez curieux : *cap^m* 1 et *cap^m* 8^m, *cap^m* 9^m, *cap^m* X^m, *cap^m* XI^m, *cap^m* XII^m, 13 *capitulum* (f. 30) *cap^m* 14^m. Le traité I, 5 est divisé en « questions » : *q^o quaestio*, 8^o, 3^o, 4^o, 6^o, 7^o, *cap^m*. (= I, 5, 7, 20 *ἐν τῷ*) 8, 9, X.

Comme dans la traduction latine de 1492, le premier *cap^m* de I, 8 est notre I, 8, 2, 1 ; les derniers chiffres sont 9, X, XI, XII, XIII, XIV. Dans les *ennéades* II et III les chapitres sont marqués dans le texte, mais en marge on ne lit *cap^m* ou *cap^m*, qu'en II, 3, 10, 1 ; II, 4, 2, 1 ; II, 4, 5, 1. Avec l'ennéade IV les *Cap^m* reprennent, mais ne sont plus jamais numérotés. Partout les chapitres ficiniens sont signalés soit par la bande elliptique soit par l'équerre, celle-ci étant le plus souvent tracée à l'encre noire. Partout aussi les chapitres sont divisés en longues périodes, comme il a été noté pour le début de la VIIa ; la plupart de ces boucles, plus courtes que celles des chapitres, correspondent aux points et aux virgules de F¹.

F¹ est postérieur à F² et à F³ : en effet des notes écrites par ces « mains » sont biffées par F¹ aux ff. 18^r, 19, 73, 78^r. Au f. 302^r même, F¹ biffe un point et virgule de F². Au folio 291^r, F¹ ponctue.

Caractères de F² : L'encre est parfois rousse, parfois noire,

généralement d'un gris pâle, surtout dans les conjectures ; les lettres grecques sont « anguleuses », laides et ne donnent pas la même impression de jeunesse que F² et F³. Il y a entre F² et F⁴ exactement le même écart paléographique qu'entre A¹ et A². L'étude psychologique de F⁴ confirme cette distinction. F⁴ a une activité très variée et des manières assez différentes :

1. Avant tout F⁴ corrige le texte, hardiment, entre les lignes et dans les marges. Il n'hésitera pas à récrire toute une ligne de F.

VI, 3, 6, fin : κατέλου το λευκόν ἔχουτος κατὰ περιόλην τοῦ ἐκείνου ἔχουτος τοῦ ἐκείνου F 243^v codd. : αὐτὸ κατέλου ὅπως τοῦ λευκοῦ ἔχουτος κατὰ περιόλην τοῦ ἐκείνου καὶ τοῦ ἐκείνου λευκοῦ, κατὰ περιόλην τοῦ ἐκείνου ἔχουτος τοῦ ἐκείνου. F⁴

Effectivement Ficin traduira : *quippe cum et ens illud habeat esse album secundum participationem quamdam ipsius illud existens albi et vicissim alium ipsum habeat esse participatione entis ibi regnantis.*

Comme celle-ci plusieurs des conjectures de F⁴ sont accompagnées, même lorsqu'elles sont minimes, d'une réflexion latine : *atr (= aliter) forte supplé, forte hic adest, forsitan supplé, forte sic dicendum, forte sic.* Voici quelques spécimens de courtes corrections :

III, 1, 3, 16 ἐνωδας F 84^v αὐτὸ ἐνωδας F⁴ emg.

VI, 3, 20, 42 post ὁρῶν ins. εἰ δὲ οὐκ ἔχει πάλιν F⁴ 249^v

20, 42 καὶ expungit F⁴

VI, 4, 4, 10 ἐξ A F 254 ἔξ F⁴ emg. φ A⁴ emg.

4, 17 ἢ δὲ A F 254 εἰ δὲ (sic) F⁴ emg. εἰ A⁴ emg.

VI, 7, 40, 39 ad τοῦ add. καὶ F⁴ emg. 290 et A⁴ emg.

VI, 9, 7, 27 νομιναῖα F 304 νομιναῖα F⁴ emg. 304 A⁴ emg.

9, 9 δὲ πωλεῖται F 305 ἐμπέδεται F⁴ emg.

Il est à remarquer que lorsque A⁴ corrige à l'encre rouge, le plus souvent Ficin en F le fait aussi.

F⁴ traduit des mots dans l'interligne, mais pas très souvent. Le petit traité I, 9 (f. 46^v) est cependant fort intéressant à cet égard : I ἵνα μὴ ἐξίγ est surmonté de deux points ; en marge : *traducenda in similem locum.* De même 2 ἵνα καὶ ἐξέληγ Au-dessus de 3 τόπον on lit *similem.* A même en marge : *expoliat.* Nous avons ici la préparation de la traduction ou plutôt de la paraphrase des deux premières lignes du traité dont le grec condensé οὐκ ἐξάφεῖς (le σ final ajouté par F⁴) ἵνα μὴ ἐξίγ ἐξελήσεται γὰρ ἔχουσα τὴν, ἵνα καὶ ἐξέληγ τοῦ τε ἐξελήσεται ἵνα

μεταβῆται εἰς ἄλλον τόπον. ἀλλὰ μὲν τοῦ οὐκ ἐξελήσεται πᾶν αὐτὸν est traduit par Ficin en ces termes : *nemo extrahat per vim e corpore animam ; ne forte exeat in locum similem migratura aliquis exibi corporei nominib' delectens. quo per similia emigrabit. Emigrare enim est a loco in locum alium pertransire, sed expectare debet quoad corpus totum ab anima ipsa deficiat.* On le voit, Ficin n'a pas repris tout entière sa première traduction.

Plus bas τοῦ ὁυρέματος est surmonté de *angustia*, 18 ποκόνειον de *progreddi*, 19 ἐμδοέως de *augmento*. Dans sa traduction Ficin retiendra *angustia* mais traduira la dernière ligne par une formule plus élégante et plus juste : *cum adhuc proficiendi esse possit accessus.*

Dans la première ennéade ces amorces de traduction sont courantes, à partir de la deuxième elles deviennent de plus en plus rares.

F⁴ remplit les marges de certains traités de ses annotations latines datant certainement de différentes lectures, tantôt encadrées d'un trait, tantôt ne l'étant pas. Que représentent ces annotations toujours écrites en abrégé : faut-il y voir des éléments de la traduction ou du commentaire de Ficin ? Les éléments de la traduction paraissent rares, ceux du commentaire abondent. Voici un des passages qui reproduit de près le grec avec en regard la traduction imprimée.

Versio alia 1492

Paris. gr. 1876

I, 4, 6 quae in felicitate minimè numerantur. Si enim felicitas non numeratur. Si enim felicitas congregatio bonorum ac necessariorum esset bonorum simul aliqua necessarium mutatio sive bonorum maiorum aliquid bonorum maiorum aliqua minorum quae non modo necessaria sed etiam bona dicantur. Quae in felicitate non numerantur. Si enim felicitas congregatio bonorum simul aliqua necessarium sive bonorum maiorum aliqua minorum quae non modo necessaria sed etiam bona dicantur.

Tout le chapitre 6 du traité I, 4 est ainsi « traduit » et paraphrasé au folio 27^v.

Le plus souvent F⁴ élucide un point difficile ou précise le sens d'un terme comme au début de I, 1 où il écrit (f. 15^v) : *δύναμις idem est quod δυναμὸς : τόπος autem intuitum intellectum significat.* Il résume brièvement, mais toujours en latin, tel ou tel passage, enfin il renvoie à d'autres traités de Plotin ou à d'autres auteurs, ainsi I, 9 (f. 46^v) *vide hic quid dicat in libro de beatitudine* (I, 4) etc., et cette référence sera reprise vers la

fin du commentaire de 1492 : *Confirmabit haec insuper aliquis per id quod Plotinus ait in libro de beatitudine hunc in modum.*

Quant aux auteurs, Ficin en cite un très grand nombre, parfois assez longuement en résumant leur pensée, ainsi, au folio 54, II, 3. 7 *Origenes dicit omnia scripta esse in calis sed nos nescire legere, de ... dicit autem hoc in libro geneseos ... généralement par une simple référence : vide de his ... (f. 56) ; vide proximum et iamblichum et porphyrium (f. 60), de his Boetius (f. 153), de his synesius (f. 158) ; cette dernière note est postérieure à F¹. Quand Ficin étudait ce texte de Plotin il avait lu, outre Platon, Porphyre, Jamblique et Proclus qui reviennent souvent sous une plume, le second surtout (ff. 160, 161, 266, 274^v, 56), des ouvrages de Psellus (f. 158), Alexandre d'Aphrodise (f. 158), Eusèbe (f. 164), Chalcidius (f. 169), Atticus, Platon et Porphyre (c.-à-d. Eusèbe, *Præf. Ev.*) (f. 173^v), la Kabale (f. 92), Thémistius (f. 218), Zoroastre (f. 160), Olympiodore (f. 188^v), S. Paul (f. 75 ; f. 89^v), Denys (f. 301 ; f. 188^v), Thomas, *Contra Gentiles* (f. 218). Thomas d'Aquin est cité assez souvent, une fois même à côté de Pléthon. Au folio 248^v, à propos de VI, 3, 18, 35, il y a, semble-t-il, une référence à la *Somme Théologique*, 1^e pars, 2^e questio.*

Presque toujours F¹ se distingue aisément de F² et de F³ auxquels il est postérieur. Au f. 55^v, F¹ doit écrire de plus en plus petit pour faire tenir sa note dans une marge déjà en partie occupée par F². En face du f. 56, F¹ ajoute un complément latin au résumé grec de F².

Au f. 196, F¹ gratte une partie de la floriture de F² pour écrire ses réflexions. De même au f. 18 déjà chargé de notes de F², F¹ gratte une ligne de F² y insère une note latine et remplit la marge supérieure. Lorsque F¹ voudra écrire *de intellectu quomodo sit noster et quomodo non pars nostra libro 3. 5 enneadas clare (?) omitino*, il devra le faire dans la marge inférieure, encore qu'il s'agisse d'expliquer un texte (I, 1, 8 début) qui se trouve en haut du folio 18. Sur la postériorité de F¹ par rapport à F² et F³, voir aussi folio 29^v.

F¹ est tantôt antérieur à F², tantôt postérieur à lui. Les divisions en chapitres faites à l'encre rouge sont parfois réécrites par F¹. De plus F¹ écrit au folio 27 : *totum hoc cap. probat etc.*, ce qui suppose que le traité était déjà divisé en chapitres. Au même folio à une *debatatio*, écrite à l'encre rouge, est ajoutée

dans la suite une courte note qui se termine par les mots *aff-foctis solutio*. Mais F¹ biffe parfois F², ainsi au folio 24^v. De même au folio 15^v le *αὐτὸ ψυχῆς φύξις ἐνοουμένη* est écrit 6 ou 7 lignes au-dessus de I, 1, 2, 7 parce qu'à cet endroit il y a déjà une longue note latine de F² dans la marge. Il faut donc considérer F¹ et F² comme des écritures sensiblement contemporaines ; il est vraisemblable que la division en *capitula* est antérieure aux abondantes notes qui préparent le commentaire et peut-être la traduction.

Troisième groupe chronologique.

Caractères de F³. — F³ diffère plus encore de F¹ que F² ne diffère de F¹. Au lieu de l'écriture irrégulière abrégée de F¹, au lieu de l'écriture forte de F², nous avons en F³ une écriture très fine, légèrement penchée, dont toutes les lettres sont formées avec soin et parfaitement alignées, bref, presque de la calligraphie. Aussi bien ces morceaux presque toujours considérables sont-ils assez rares.

Au folio 300^v, au début de VI, 9, 1, en-dessous de F² *ἐκαστον ἱερὸν δ' ἱερὸν καθόλου ἐν ἱερῷ*, F³ écrit *idem esse ipsum unum et ipsum bonum lege in proculo et in theologia tua* et F² ajoute *in proculo elementatione et in theologia*. Au folio 301^v, vers la fin de VI, 9, 1, de nouveau sous une note de F², F³ écrit une longue note qui commence par les mots : *ipsum bonum esse super essentiam lege in proculo et in theologia tua. Item ipsum unum esse super essentiam, lege ibidem ; à la fin F³ ajoute Dionysius lege. Au folio 168^v, F³ écrit après F¹. On retrouve F³ aussi aux ff. 64, 154 (= Comment. IV, 4, 22 inc. *Terram habere animam patet quia virtus masculina et feminina*), 104 (III, 5, inc. *de daemonibus multa apuleius maxime iamblicus*), 105 (III, 5, 4) 170.*

Que F³ soit aussi bien de Ficin que F¹, on en trouvera la preuve au folio 46^v où il passe insensiblement de F¹ à F², de F² à F¹. Voici quelques spécimens de textes dus à F³ avec, en regard, le commentaire imprimé en 1492 :

Versio edita 1492	Paris. gr. 1816
<i>Intellectus primus, cum sit multitudine prima, merito est in pluribus intellectus naturæ propagabilis : est in eo diversitatis idea, est etiam identitatis idea longæque potentior.</i>	III, 5, 7. <i>Præf. inf. 103 : Cum intellectus sit et natura sua primus intellectus sit, quia intellectus primus, significat ut quæ multitudine prima, significat ut quæ ratione intellectus est in pluribus intellectus est in pluribus intellectus propagare se possit. Item intellectus propagare se possit. Item</i>

Quoniam igitur sub diversitate in plures intellectus discurrentes, merito et in plures sub identitate derivatur stabiliter operantes (ed. Creuzer, 1835, p. 326 b).

Sicut enim verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra portectus, in quo tria sunt, ab, motus, significatio : sic a luce intellectuali caliditas animae per omnia efficacissimus actus effunditur, in quo tria sunt, lumen, calor, vis occulta : et aliquo pervenit lumen quo non calor, et e converso. Vis autem in hoc actu occulta, quae in eo potissimum est, per omnia transit, factique mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel calorem illuminando, sed speciales inferendo virtutes.

Lumen vero non fieri propriam diaphani qualitatem, alibi diximus, quia neque suscipitur paulatim neque etiam relinquitur neque simul cum hoc inficitur vel movetur, neque confunduntur inter se lumina, neque igitur cum ceteris qualitatibus commiscantur. Non conjungi apparet ex eo quod si tribus luminibus corpus unicum opponatur, tres in oppositum umbras resultant : quoniam tria ibidem lumina sunt distincta. Praeterea si tribus candelis opponatur ingens tabula, in cuius medio sit foramen, tria lumina in eodem in rectum, alia duo e converso se invicem interestantia, non confusa. Similiter mentes et animae continentiae invicem minime confunduntur. Lumen merito neque subiecto capitur, neque commiscetur

cum in eo sit ipsa identitatis diversitasque ratio et idea atque identitas in eo naturalior potentiorque ut si multos quasi intellectus sub diversitate facit 1. vires rationales faciat per (diffé) intellectus sub identitate multos 2. stabiliter operantes, etc.

IV, 5, 6. F. m. inf. 169° : Sicut verbum emittitur ab anima velut actus imaginationis extra portectus, in quo actus sunt tria, ab, motus, significatio : sic a luce intellectuali caliditas animarum emittitur actus per omnia. In quo sunt tria, lumen, calor, vis occulta et aliquo pervenit lumen, quo non calor : et e converso. Virtus autem occulta in hoc actu quae in eo potissimum est per omnia transit, facitque mirabilia, non formaliter calefaciendo, vel manifeste illuminando : sed speciales inferendo virtutes.

F. m. inf. 170 (plus fin, d'une autre lecture, probablement antérieure) : Lumen esse actum corporis luminosi potius quam qualitatem in subiecto illuminato. Paret quia in medio illuminato tria candellarum lumina non confunduntur in unum lumen. Sic si illis oppositur corpus unum tres in oppositum umbre resultant : quia tria lumina sunt distincta. Item si tabula in cuius medio sit foramen tria in oppositum prosilient lumina : aliud in rectum, alia duo se invicem e converso interestantia non confusa. Sic et mentes et animae continentiae invicem minime confunduntur. F. ou F. ajoute : multo quantum...

alibi quoniam omne lumen celestis hominis est imago : illud vero animae celestis est actus. Sicut enim verbum (cfr supra).

Trinitatem hanc principiorum maxime Platoniam et Zoroastriacam confirmat Trinitas Christianorum. Ipsum enim bonum includit paternam fecunditatem, intellectum intellectuales filii emanatio, animam procreatio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Praeterea firmamentum refert ipsum bonum fecunditate siderum intellectum Saturni a generatione remotus et luctus a generatione remotus et alienus, animam Jupiter generatio- ni faciens, mundum Mars discordiam iam aque pugnam. Rursus bonum Sol, intellectum Mercurius incessu soli proximus, animam Venus cupida generat, mundum hunc Luna verta in se iam aque mutabilis. Iterum bonum ignis, intellectum aer perspicuus et serenus, animam aqua humorem generationi suppellectans, mundum terra ex omni- nibus iam commissa. Denique singularium facunda cuiusque essentia bonum, firma essentiae virtus intellectum, inclinatio motu, actio animam. Summatim circa animam, memoria facunda bonum, rationis discursus intellectum, imaginatio et affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum quia nihil maioribus et pluribus testimoniis confirmatum, merito universum principiorum suorum imaginem representat (Creuzer, p. 917).

Caractères de F. — Avec F, F. paraît être la toute dernière manière de Ficin : encre noire, nervosité extrême, négligence ; voir folios 48° et 158 tout en bas, la plupart des annotations de la *Vita*, ainsi III folio 7, où Ficin s'essaye de traduire *Vita*, 15, 17 : ita percuta si modo quid (diffé) lumen (provenant

Trinitatem hanc principiorum maxime Platoniam et zoroastriacam confirmat trinitas christianorum. Ipsum enim bonum includit paternam fecunditatem, intellectum intellectuales filii emanatio animam procreatio spiritus per voluntatis modum et quasi motum vitalem. Item firmamentum refert bonum fecunditate siderum omnia comprehendenda. Intellectum Saturnus planeta firmus et a generatione remotus et iam Jupiter generationi fauent. Mundum mars iam discordiam et pugnam. Item bonum sol. Intellectum mercurius : incessu soli proximus. Animam venus mundum hunc luna varia et mutabilis. Rursus bonum ignis. Intellectum aer diaphanus et serenus animam aqua humorem generationi praestans. Mundum terra ex omnibus commissa. Denique singularium facunda essentia bonum. Firma essentiae virtus intellectum. Inclinatio sive motu, sive actio animam. Postremo in anima, memoria facunda bonum rationis discursus intellectum affectus animam. Nihil ergo certius hac trinitate principiorum : quia nihil maioribus et pluribus testimoniis confirmatum, merito universum principiorum imaginem representat.

de *luminis* dont le premier *i* est changé en *e* et dont la fin est grattée) *visis sis futuris* (ce mot est souligné). F^s ajoute *at sic feri signidem illa visis lumen eris*. Et c'est cette rédaction-ci qu'on retrouve dans l'ouvrage de 1492¹.

1. Au moment de donner le bon à tirer, nous relevons dans les descriptions de M. Cochez un dernier indice en faveur de l'hypothèse, émise plus haut, suivant laquelle Fichet, *alter Plato*, aurait commandé le manuscrit F écrit par *aliquos Platonos*. J. Cochez, *Philol. Scandin.*, t. 6, p. 42, signale que le papier de F est absolument identique (en néerlandais : « niet betrekke ») à celui du *Riccardianus* 76, ff. 136-149, autographe latin de Fichet. Plus loin (p. 57) il fait observer que le *Riccardianus* 76 « a été écrit pour le compte de M. Fichet, ainsi qu'en fait foi la note autographe du folio 187^v ». A ce copiste connu à Stockholm, le client, Platin, aurait donc fourni le papier.

MARCIANUS GRAECUS 211

March

Olim Arm. LVIII, Theol. II : LXXI, 7 : LXXXIX ;
nunc : Colloc. 609. Chartac. 283 × 203 mm. Fol. I +
318 + II. Saec. XV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-14).
Tabula generalis (ff. 14-14^v). PLOTINI *Enneadas* completae
(ff. 15-318)¹.

RELIEUR moderne aux armes de S.-Marc. Quatre feuilles de garde recto, dont deux sont collées à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 33 cahiers. Quinions, sauf i' (ff. 90-97), ii' (ff. 168-175), iii' (ff. 176-183), iv' (ff. 304-311), v' (ff. 312-318 et II), qui sont des quaternions.

NUMÉROTATION DES CAHIERS.

a) La *première* est du scribe lui-même : chiffres grecs, vers le bas et vers la gauche du premier folio de chaque cahier. Le scribe écrit, au folio 60, 1^{er} (ou en rouge) et au folio 90, 1^{or}.

b) La *deuxième* est en chiffres romains, d'un *écrivain* caractéristique et lié. Sans leur être identiques, ces chiffres sont pareils à ceux que trace A^e en marge de certains traités du manuscrit A, par exemple du folio 11 au folio 16^v. Ils sont probablement du premier relieur du manuscrit. Ils étaient écrits en bas, vers la droite, du dernier folio de chaque cahier, sauf au quaternion XXXIII, où ils se trouvent sur le premier folio, le folio 312. On les rencontre en entier seulement à la fin des cahiers suivants : VII, au folio 69^v ; XI, au folio 107^v ; XXII, au folio 203^v ; XXIII, au folio 233^v ; XXVII, au folio 263^v ; XXIX, au folio 283^v ; XXX, au folio 293^v ; XXXI, au folio 303^v ; XXXII, très caractéristique, au folio 311^v. On trouve encore des restes de cette numérotation aux folios 79^v, 243^v et 253^v. Les autres chiffres ont disparu à la reliure.

c) La *troisième*, en chiffres arabes, figure en bas et à gauche du premier folio de chaque cahier. Elle est beaucoup plus récente que les deux premières et a peut-être le même âge que la reliure actuelle.

PLATINUS.

1. — Cahier <α> θ' (ff. 1-86) et αα' θ' (ff. 98-117) : *Tripl. moni symonide d'ense croix, non encadrés* (Brignot, 11678-11728, banal en Italie, de 1380

1. A. ZANETTI, *Græcos D. Marci Bibl. codic. mss.*, Venise, 1740, p. 121 ; F. CARUBER, *Platini opera*, 1835, t. I, p. XLIV ; MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 84, n° 4 ; J. COCHEZ, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 42.

2. 37 *Πατριὸς γεννᾶται τῷ υἱ ἔτει τῆς Σελήνου* (Scoutariotes Scorb, Li.)
Καυδίου δευτέρου (τῷ δευτέρῳ Scorb, τῷ β' Li.) ἔτει MarcB,
 Li., etc.
2. 40 *γενέθλια Πατρίων καὶ Σκουριότων* (Ilmarinen Li.) MarcB, Scorb, Li., etc.

La dernière annotation qui soit certainement de MarcB² est en marge de la table de la première ennéade, au folio 14^v : *ἐννέδος πέντης*. Une deuxième main¹, MarcB², a corrigé tout le manuscrit, depuis le début de la *Vita* jusqu'à la fin des *Ennéades*, mais d'une façon isolée. Voici les deux premières notes critiquées :

- 2, 1 *ἡρ. κολυκῇ* MarcB², om. Scorb et Li.

- 2, 26 *ἡρ. τὸ ἐν ὕμνῳ θείῳ* MarcB², om' Scorb, om. Li.

La dernière annotation de MarcB² est au folio 318, en marge de VI, 9, 11, 30 : *κείθεν + ἐνολύγῃ τῶν δ' ἡμῶν τῶν τῆς* (omis par MarcB). Au début de quelques traités un savant moderne (J. Morelli, G. Rinkius ?) reporte à l'extrémité de la marge, la page correspondante de l'édition princeps de 1580.

Le *Marc. gr. 241* est un de ces rares manuscrits de Plotin que l'étude des filigranes ne permet pas de dater avec exactitude. Des cinq types qu'il présente, deux seulement ont pu être identifiés avec des filigranes signalés par Briquet : le type II concorde en tout avec Br. 11902, variété qui n'est notée qu'une seule fois en 1421 : le type IV paraît être une variante similaire de Br. 7686, noté une douzaine de fois entre 1426 et 1445, et dont le groupe s'étend de 1410 à 1445. Le type III apparaît entre 1444 et 1452, aussi, par exception, en l'an 1490. Les indications fournies par les types II, III et IV sont convergentes et feraient dater le manuscrit de la première moitié du xve siècle. Or, il est certainement postérieur à 1450-54, on le verra dans un instant. Peut-être une identification précise des types I, noté de 1380 à 1506, et II suggérerait-elle une date plus tardive ! Comme ces types sont ceux qui apparaissent dans les deux premiers tiers du manuscrit, on pourrait dès lors supposer que le copiste, après avoir épuisé sa provision ordinaire de papier,

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 111, ne distingue pas entre m² et m³, qui sont de fait assez difficiles à distinguer, au moins dans la *Vita*. Par contre, il croit avoir trouvé des traces d'une troisième main au folio 114^v, à III, 6, 17, 13 *ἐκδορῶν*, du copiste et vient de l'archétype de notre manuscrit.

2. En dressant la liste des filigranes, nous remarquons que le type IV paraît être une variante identique ou similaire du *Huchel* noté dans le *Parisinus gr. 1069*, daté de 1407 ; voir ci-dessous, p. 176.

s'est servi, pour le dernier tiers, d'un ancien fonds usité un quart de siècle auparavant.

Le copiste est le même que celui qui a travaillé plus d'une fois pour Ficini, c'est Jean Scoutariotes.

MarcB, tout comme F, est copié sur A. Sans oser l'affirmer comme absolument certain, Müller avait suggéré la chose comme probable¹. A confronter les deux manuscrits elle devient évidente. Müller en a fourni des indices si caractéristiques qu'on ne peut que les reprendre :

VI, 6, 16, 36 *ποσὸν τοῦτο* A (mais, par suite d'un petit trou dans le parchemin, la deuxième partie de *τοῦτο* manque) : *ποσὸν τοῦ* MarcB.

II, 5, 25, entre *πολλοῦ* et *ἀπο* il y a un grattage en A15, mais rien ne manque : MarcB62 laisse un blanc.

Il y a d'autres cas de ce genre, voici un des plus curieux : L, 4, 10, 1 *τῷ μὴ πρὶν ὁμοῦ*, dans A *μὴ* est à la fin d'une ligne, et au début de la ligne suivante il y a non pas un grattage mais une égratignure du parchemin sur laquelle le scribe n'a pas voulu écrire : Scoutariotes laisse un blanc entre *μὴ* et *πρὶν*.

En V, 8, 13, 2 le copiste A écrit *συγγρηφῶς τῷ πατρὶ τοῦδε τοῦ πρῶ*, remarque immédiatement son erreur, met trois points au-dessus de *πρῶ* (= *πρῶτος*, amené par *πατρί*), trois points en dessous et continue *πρῶτος* *ἀγῶν*. Scoutariotes, sans faire attention aux points, copie le tout. De même, sans se soucier des points, Scoutariotes copiera au folio 273 la ditigraphie de A 167^v, VI, 6, 1, 8 *γῆντρον δὲι γῆντρον δὲι*.

En A la ligne 8 du folio 183^v commence par VI, 7, 42, 20 *τῷ γενέσθαι ἐκ τῶν πρῶτων λόγων τοῦδε* et finit par *τῶν πρῶτων εἰς νοῦν*, la ligne 9 commençant ensuite par *καὶ νοῦ εἰς τῶνδε* : en MarcB on trouve au f. 302 *εἰς νοῦν τῷ γενέσθαι ἐκ τῶν πρῶτων λόγων τοῦδε καὶ νοῦ εἰς τῶνδε*, le doublet *τῷ γενέσθαι* — *τοῦδε* étant encadré de points : Scoutariotes, arrivé au bout de la ligne 8, avait repris le début de la même ligne.

Quelle attitude prend Scoutariotes par rapport aux leçons interlinéaires et marginales de A ? Deux séries d'annotations sont à distinguer : celle qui a pour auteur le copiste de A (= A, A¹, A²), et celle qui est de Marcille Ficini (A³ et A⁴).

Scoutariotes tient toujours compte d'une façon ou d'une autre, du moins au début du manuscrit, des annotations du copiste de A. Il transcrit très régulièrement les scolies originales de A. Il transcrit très régulièrement les scolies de A jusque vers la fin de l'ennéade V ; la dernière est au folio

1. MÜLLER, *Hermes*, 1879, pp. 110-112.

2. Grâce à la complaisance de MM. Ferrari et Rostagno, les bibliothécaires interlinéaires, nous avons pu examiner à Florence, l'un à côté de l'autre, A et MarcB, l'archétype et la copie.

l'addition de Ficin. Il semble, non pas que cette addition soit intermédiaire entre les deux manuscrits, — c'est trop dire — mais que la première fois le copiste se soit tenu à son vrai modèle, tandis que la seconde fois, habitué à accepter de loin en loin une correction de Ficin, il ait aussi accepté celle-ci. De même un blanc de A est fidèlement reproduit dans MarCB, alors que F y écrit un *éba* qui révèle déjà plus d'audace.

D'autres indices militent en faveur de la postériorité de MarCB par rapport à F. Celui-ci est signé, MarCB ne l'est pas ; il est plus vraisemblable, semble-t-il, de supposer qu'un copiste transcrivant deux fois le même texte, et ne le signant qu'une fois, fasse la première fois plutôt que la seconde. F reproduit beaucoup plus souvent que MarCB la double leçon de A, que la variante *ἐπορεύετο*, autant de leçons que F laisse en marge à côté de la leçon rivale, alors que MarCB les introduit dans son texte. Les scolies proprement dites sont beaucoup plus nombreuses en F qu'en MarCB : la première fois qu'il copie les *Ennéades*, Scoutariotès est plus attentif, plus scrupuleux. Enfin, tandis que F fut écrit posément, MarCB se présente comme un manuscrit inachevé. Il faut se garder de vouloir trop tirer de ce dernier fait. A quelque époque que Scoutariotès ait écrit MarCB, il peut avoir été pressé d'en finir pour un motif indépendant de sa volonté ; MarCB serait postérieur à F, écrit en 1460. L'ensemble des faits invoqués, nonobstant ceux qui favorisent l'hypothèse adverse, nous orientent vers cette conclusion, sans toutefois l'imposer.

Le *terminus ad quem* de ce manuscrit est plus facile à déterminer que son *terminus a quo*. On ne sait pas avec certitude si c'est MarCB plutôt que M qui est visé dans l'*Inventaire* de la bibliothèque de Bessarion fait en 1468. Mais il est probable que MarCB est antérieur à cette date, et que Bessarion l'acquiesce même avant M. En effet c'est en M qu'il annote le plus abondamment la *Vita Plotini* : et il est à supposer que dès qu'il put se procurer cette *Vita*, il la lut avec attention. Lorsqu'il acheta Q, en 1458, il n'avait pas encore la *Vita*. C'est Q peut-être qui attira l'attention de Bessarion sur Plotin et c'est peut-être le fait que Q était incomplet qui le décida à se procurer un exemplaire comprenant toutes les œuvres de philosophie. Il s'adressa à un copiste de Florence, d'où Q lui avait été apporté, et où Ficin, il le savait peut-être, lisait Plotin dans un vieux *codex* appartenant au Médicis. Scoutariotès redemanda à Ficin le *Codex medicus* qu'il avait déjà recopié pour lui, et envoya en toute hâte MarCB à Bessarion.

Est-ce Bessarion aussi qui corrigea le manuscrit d'un bont à l'autre et ajouta les titres des derniers traités ? Il est extrêmement difficile de trancher la question : l'étude paléographique de MarCB n'est d'aucun secours ; tout en étant proche de celle de Bessarion, elle s'en distingue cependant clairement et n'est pas sans analogie avec une main que nous rencontrerons dans un manuscrit postérieur à MarCB de tout un siècle, le *Lincolniensis* 67. 32, qui servit à préparer l'*editio princeps* de 1580.

Peut-on, à tout le moins, découvrir le ou les manuscrits qui servirent à corriger MarCB ? Ici les résultats paraissent certains : MarCB a été corrigé sur deux autres manuscrits de Bessarion, Q et M, le premier du XIV^e siècle, le second un contemporain de MarCB. On trouve en marge de MarCB aussi bien des leçons de Q inconnues de M que des leçons de M inconnues de Q, ainsi :

I, 2, 6, 17 *οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δακτυλὸν καὶ ἐξάκοντα ἀπὸ τοῦ Α* MarCB²¹, M¹⁷
οὐδὲ γὰρ αὐτὸ δακτυλὸν ἐξάκοντα Q ; le copiste de Q, se basant sur la marge (de son archétype ?) qui porte *ἡ δακτυλὸν ἡ ἐξάκοντα*, ajoute ces mots en fin de ligne puis les biffe et au début de la ligne suivante ajoute le *καὶ* qu'il avait omis.

I, 3, 1, 35 *οἱ λόγοι ὑπερβολῶς λέγονται* (sic) Q³⁵
οἱ λόγοι ὑπερβολῶς λέγονται MarCB³⁵.

2, 10 *καὶ δὲ ἐν τῷ πρώτῳ* MarCB ; en marge, *καὶ*, peut-être de MarCB¹
καὶ δὲ καὶ ἐν τῷ πρώτῳ Q ; en marge *τῷ πρώτῳ* Q³⁴.

I, 8, 14, 27 *οὐδὲ*, ajoutée en marge par MarCB², ne se trouve pas en M et n'a pas été notée en Q, mais bien en Ox. 173¹, lequel est une copie de Vind¹, lui-même une copie de Q.

II, 1, 4, 14 *τοὺς διλόγους* ||||||| *διπλοῦς* A
τοὺς διλόγους διπλοῦς Baup. *διπλοῦς* MarCB⁴⁴
τοὺς διλόγους διπλοῦς M³⁸, Q³⁵
τοὺς διλόγους διπλοῦς ἐν δὲ τῷ ἐπιγράμῳ MarCB³⁴, M³⁴, Q³⁵
τοὺς διλόγους διπλοῦς MarCB³¹, Q³¹

III, 1, 7, 3-4 *καὶ τὸν λόγον ἀπεκρίνατο* γὰρ MarCB³¹, M³¹

V, 8, 12, 2 *οἱ λόγοι* Baup. *οἱ* MarCB, M¹⁸⁹
οἱ λόγοι Baup. *οἱ* Q³²
οἱ λόγοι Baup. *οἱ* MarCB³¹, M³¹

Tantôt les leçons de MarCB^s sont exclusives à un témoin de Y, qui est très probablement M, tantôt à un témoin de Z qui ne peut être que Q. Comme les deux manuscrits ont appartenu à Bessarion, que M a été annoté par lui, il est tentant de supposer qu'après avoir acquis MarCB il l'aura corrigé sur Q, qu'il avait déjà, et plus tard sur M qui lui fut offert entre 1465 et 1468. Mais ce processus peut être retardé d'un siècle, et ce que nous attribuons ici prudemment à Bessarion, c'est peut-être à Perna, le premier éditeur de Plotin, qu'il faut l'attribuer. *Adhuc sub iudicio lis est.*

MarCB est une des rares copies de A, la seule même, semble-t-il, qui « fit souche ». Comme nous le verrons, il fut copié en tout ou en partie deux ou trois fois vers le milieu du XVI^e siècle, et ses copies furent copiées à leur tour. Et c'est l'une de ces dernières copies qui servit de base au texte de l'*editio princeps*. Ainsi s'explique ce fait singulier que, dans l'apparat critique de Creuzer, MarCB figure si souvent à côté de la mention « ed », c'est-à-dire de l'édition de 1580. Au début du XIX^e siècle, Creuzer le fit collationner entièrement par W. Rinck qui fut quelque temps pasteur luthérien de Venise. Cette collation faite « summa cum cura diligentique » est une des meilleures de celles dont disposa Creuzer. En 1879, Müller devina que MarCB était une copie de A. Tout en n'étant d'aucun secours pour la future édition critique de Plotin, MarCB est un des manuscrits qui a joué un des rôles les plus importants dans la transformation du texte des *Ennéades* aux derniers siècles de son histoire.

DARNSTADIENSIS 1611

Darn.

Chartac. 332 × 225 mm. Fol. 376 (non 387). Saec. XVI^e. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-16). *Tabula generalis* (ff. 16-17^r). PLOTINI *Ennéades* completae (ff. 18-376^v)¹.

RELIGUE. — Cartonée, en mauvais état. Au dos de la reliure on lit : *Ex libris Domini mei Arnoldi R... A. C. 1600?* Le feuillet de garde présente comme filigrane un *poë*, variante similaire de Briquet 12643 (noté entre 1509 et 1516, en Belgique et au Nord de la France ; provient d'un battoir de Normandie).

PAGINATION. — La numérotation actuelle des folios fut faite au crayon. Aux folios 204, 205, 206, 207, etc., dans le coin supérieur droit on trouve des restes d'une numérotation des folios faite à l'encre : Oppermann pense qu'elle est de la main du copiste. Oppermann note que les folios étaient primitivement plus grands : c'est exact. Les dimensions premières devaient se rapprocher de celles de MonB, 340 × 225 mm.

CARENS. — 48 cahiers, tous quaternions, sauf le 20^e (ff. 133-156) et le 48^e (ff. 373-376) qui ne comptent que deux feuillets. Le copiste a numéroté en chiffres romains chaque cahier dans le coin inférieur gauche du premier folio ; dans le coin inférieur droit du dernier folio il écrit, verticalement, les deux ou trois premiers mots du cahier suivant.

FILIGRANES. — Deux papiers différents :

Cahiers 1^{er}-12^e (ff. 1-96), 17^e (ff. 129-136), feuillet 4-5 (f. 137), 21^e-48^e (ff. 157-376) : *Tête humaine inscrite dans un cercle* (groupe Briquet 15634-15658 : 1409-1553). Notre type, qui n'est pas signalé par Briquet, participe à la fois de Br. 15634 (29 × 43^e, Florence, 1409-10) et de Br.

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLII; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, pp. 96, 97, 108, 109; H. OPPERMANN, *Plotin-Handschriften*, I, *Rhin. Mus.*, t. 75, 1926, pp. 213-222; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 43. Faisait à notre conservatisme pratique nous gardons ■ ms. de Darnstadt le sigle que lui ont donné les éditeurs de Creuzer à Bréhier. OPPERMANN, *Rhin. Mus.*, 1926, l'appelle D ; ce sigle est déjà réservé au Marc. fr. 809.

2. Ainsi CREUZER et MÜLLER : OPPERMANN, *Rhin. Mus.*, 1926, p. 216, écrit : « XV-XVI », puis, par un raisonnement qui sera discuté plus loin, il lui assigne comme dates extrêmes 1470-1492 (*ibid.*, p. 222). J. COCHERZ (*ibid.*, p. 43) le date de la seconde moitié du XVI^e siècle.

3. Ainsi OPPERMANN, *Rhin. Mus.*, 1926, p. 218. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 97, lit 1500, en reconnaissant que d'autres lisent 1600. Le 6 est gratté. J. COCHERZ, *Philol. Stud.*, t. 6, 1934, p. 43, écrit aussi 1500 à la suite de Müller.

1568 (31 x 42, Ferrare, 1553). Ce filigrane se retrouve dans *Mom.* 6^r, 86 (= *Momb.*).

Cahiers 13^e-20^e (ff. 97-156) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* (groupe Briquet 477-532, attesté de 1439 à 1590), analogue à Briquet 517 (32,5 x 44, Bergame, 1544).

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 220 x 123 mm. ; régulièrement 30 lignes à la page, sauf lorsque la fin d'un traité coïncide avec le bas d'une page. Écriture légèrement penchée, régulière, ferme et nette. Presque pas d'abréviations.

TEXTE. — Au folio 1 le titre original et l'initiale originale de la *Vita*, visibles par transparence, sont recouverts d'une bande de papier qui porte, d'une écriture plus grossière : *Προφύλλου περί Πλατωνίου | Πλου κολ τῶν ῥητέρων ῥήδων | βιβλίου αὐτοῦ. Vita*, 4, 22 : pour chaque traité de la première série le copiste va à la ligne : il souligne le premier mot du titre à l'encre rouge (ff. 3 et 3^v). *Vita*, 5 et 6 : comme A. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits comme de la prose. Folio 16^v, après la répétition du titre de la *Vita*, on lit *ῥήδων*, puis *ῥήδων ἐκ τῶν Πλατωνίου φιλοσόφου ἐκτελεσθέντων* : — *ἐκτελεσθέντων*, etc. Le titre de chaque eunade est souligné à l'encre rouge. Suit, au folio 17^r, la table I. Puis *Πλατωνίου Ἐκτελεσθέντων ῥημάτων* : — *Πλάτων* *τοῦ τοῦ ἑαυτοῦ καὶ τῶν ὁ ἀποστόλων*. Sauf I, 1 - II, 1, les titres des traités, pareils à celui-ci, seront toujours écrits à l'encre rouge. IV, 3-5, 7-9, le titre du traité n'est pas précédé de *Πλατωνίου ἐκτελεσθέντων ῥημάτων*. Chaque eunade, sauf la quatrième (inc. I, 161), est précédée de sa table. Chaque traité porte, = marge, son numéro d'ordre.

ANOMALIES. — Au traité II, 5 (ff. 75^v-77). Darm. omet II, 3, 2, 18-4, 14 *ἀποκρίνεται* - *μὴ δὲ*. III, 9 est suivi de IV, 1 qui n'est pas répété après IV, 2. Entre IV, 4, 23, 32 *ἐκ τῶν ῥητέρων* et *αὐτῶν ῥητέρων* est intercalé 31, 28-34, 2 *καὶ δὲ* - *ὅθεν ἦν* qui se trouve répété au bon endroit. IV, 4, 30, 1 *Μὴν ὁ ἐκτελεσθέντων* - 45, fin *πολλοὶ τῶν ῥητέρων* se présente comme un traité distinct et est précédé de la scolie *ἐκ τῶν ῥητέρων* ... *οὐκ ἀνέστειται* *τὸ* (a Darm.) *ἐκ τῶν ῥητέρων* écrite à l'encre rouge (ff. 195). Après IV, 5, 2, 3 *πρόσθετον* *μετὰ* suit immédiatement (ff. 205) la scolie de A *ἐκ τῶν ῥητέρων* *αὐτῶν* *ἐκ τῶν ῥητέρων* suit immédiatement (ff. 205) la scolie de A *ἐκ τῶν ῥητέρων* *αὐτῶν*. Au folio 369^v, le copiste tout de suite après la conclusion de VI, 9 *φύσει* *μὴ* *πολλοὶ* *μὴ* *μὴ* écrit (IV, 5, 2, 8) *καὶ* *οὐ* *ἐκτελεσθέντων* *δὲ* - IV, 6 fin *οὐ* *αὐτῶν* *ἐκτελεσθέντων* (ff. 376^v), puis *ῥήδων*.

Le copiste n'a pas transcrit les scolies ni la « numérotation » intermittente de son archétype. Exception : *Vita*, 7, 1 (f. 4^v) *οὐκ ἐκτελεσθέντων* *περί* *τοῦ* *Πλάτωνος* (sic) *μὴ* *πολλοὶ* ; mais les noms des disciples ne sont pas numérotés. Souvent, mais surtout vers la fin, le copiste sépare les chapitres « *factus* » du texte par deux points (:) suivis d'un blanc.

MAINS POSTÉRIEURES.

Darm., reconnaissable à ses caractères droits, à son encre roussâtre, écrite dans la *Vita* et jusqu'à I, 2, 3, en marge de Darm., certaines lignes

marginales de A : ainsi *Vita*, 2, 1 (f. 1^r) *νοῦν* ; 2, 26 (f. 1^v) *ἦν* *τοῦ* *ἐκ* *τῶν* *ῥητέρων* ; 3, 44 (f. 2^v) *τὸ* *νοῦν* *καὶ* *ὑπερβα* *καὶ* *οὐκ ἐκτελεσθέντων* *καὶ* *οὐκ ἐκτελεσθέντων* par Darm. m. pr.) ; 3, 47 *ἐκτελεσθέντων* ; 5, 27 (f. 4^v) *ἦν* *τοῦ* *ἐκ* *τῶν* *ῥητέρων* ; 6, 12 (f. 4^v) *τοῦ* *νοῦν* *ἐκτελεσθέντων* ; 6, 25 (f. 4^v) *περί* *τοῦ* *ἐκτελεσθέντων* *καὶ* *τοῦ* *ἐκτελεσθέντων*.

ἐκτελεσθέντων, qui se sert d'une plume beaucoup plus fine, d'une encre beaucoup plus pâle, corrige tout le manuscrit et en comble les lacunes mal de façon irrégulière.

Comme l'écrit avec raison Oppermann¹ contre Müller², il n'y a pas lieu de distinguer une troisième main de correcteur.

MONACENSIS GRAECUS 86

Momb

Olim Fugger V 20. Chartac. 340 x 225 mm. Fol. I + 394 + II. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita* (ff. 1-15). *Tabula generalis* (ff. 15-16). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 16-350). EUNAPII *Vita philosophorum et sophistarum* (ff. 351-393).³

RELURE. — Cuir rouge de J. J. Fugger⁴. En haut à droite, à l'encre noire : V 20. De 1 à 393 les folios sont numérotés, de la main qui a numéroté ceux de Darm. lorsqu'il fut relié pour la première fois. Une main récente a numéroté le folio 394 au crayon.

CAHIERS ET COPISTES.

Le manuscrit se compose de deux parties écrites chacune par un copiste différent sur un papier différent. La première, a, comprend le corpus plotinien, la seconde, b, l'ouvrage d'Eunape.

Copiste a. 44 cahiers (ff. 1-350) : quaternions, sauf le dernier (ff. 345-350) qui ne comptait primitivement que deux feuillets et auquel on

1. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221.

2. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 96.

3. HARDT, *Cat. mon.*, t. I, 1810, pp. 484-485 ; CREUZER, *Plotini opera*, t. I, pp. xii-xiii (à la page xiii, dans la description des *Monacensis* par Gallet, c'est le *Mom.* 216 qui est appelé *Momb* et le *Mom.* 86 est appelé *Momb*, c'est le *Mom.* 216 qui est appelé *Momb* et le *Mom.* 86 est appelé *Momb*, à la p. xiii et dans tout son apparat, intervertit ces sigles) ; MÜLLER, *Hermes*, t. I, 1879, pp. 95-96 et 108-109 ; O. HARTIG, *Die Entstehung der Menschheit. Historisch durch Albrecht V. und Johann Jakob Fugger, dans Abh. der Königl. Bayer. Akad. d. Wiss. phil.-hist. Klasse*, XXVIII, Band, 3. Abh., München, 1917, pp. 366 et 367, et planche III.

4. O. HARTIG, *ibid.*, pp. 366 et 367.

Darm., MonB et les mains de A.

« C'est une importante question que celle de l'attitude de Darm. par rapport aux différentes mains de A, ainsi pense Oppermann¹. Pourquoi ? Parce qu'il espère distinguer à l'aide de Darm. les différentes mains de A, et cet espoir lui a fait consacrer à cette question, comme à la description de Darm., tout un article de revue. Son ingéniosité s'exerce sur des données inexacts parfois et plus encore incomplètes et, par ailleurs, son raisonnement même, du point de vue strictement logique et méthodologique, n'est pas concluant.

Oppermann écrit : « L'attitude de Darm. par rapport aux corrections de A peut se ramener à des lois stables. Quand la correction comble une lacune, qu'elle soit interlinéaire ou marginale, Darm. l'adopte dans son texte. Il néglige seulement les restitutions de lacunes considérables... Quand la correction de A présente une variante, Darm. ne l'accepte pas si elle se trouve dans la marge. Si elle est dans l'interligne, Darm. présente tantôt la double leçon, tantôt seulement la leçon de A *manus propria*². Ces constatations, qui font d'ailleurs abstraction de la différence entre les mains de A, paraissent exactes. MonB se montre beaucoup plus accueillant : il cherche à combler toutes les lacunes, même les plus grosses, et ne se défie aucunement des variantes marginales.

« Quel est à présent le rapport de Darm. aux leçons de Ficin ? La question est d'autant plus difficile qu'il est plus malaisé d'attribuer telle ou telle leçon déterminée au premier traducteur de Plotin. L'accord d'une leçon avec Ficin ne prouve rien. Car celui-ci peut aussi bien avoir adopté pour sa traduction une leçon d'une main antérieure qu'une de ses propres conjectures³. Cette remarque est fondée, mais Oppermann poursuit : « Seuls ont force de preuve les cas où la conjecture de A¹ est fautive ou inutile. Voici quelques exemples :

V. 3, 16, 22 $\frac{1}{2}$ A, *mel* A^{ms} ; $\frac{1}{2}$ Darm., *adque* Fic.

1. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 221. — Là où Cezuzer, Müller, Volkmann, Bréhier écrivait Darm., OPPERMANN écrit D, signe que Müller et Bréhier ont consacré pour *Mare* gr. 209. Dans les citations d'OPPERMANN nous restitons partout Darm. là où l'auteur écrit D.

2. *Id.*, *ibid.*, pp. 221-222.

V, 5, 6, 32 *adversus* A, *judicium* A^m, *adversus* Darm., *maxime omnium* Fic.
Vl, 2, 9, 32 *adversus* A, *de* A^{ms}, *adversus* Darm., *primo* *en* Fic.

Dans tous ces cas, les autres manuscrits sont d'accord avec la leçon originale de A, et il en est ainsi dans toute une série de cas semblables. Là où une correction en A présente une conjecture inutile qui s'accorde avec Ficin... cette conjecture ne se trouve pas en Darm. On en peut donc conclure — sous réserve d'une nouvelle collation de A — que Darm. fut copié sur A avant que Ficin y notât ses conjectures. La traduction de Ficin parut en 1492⁴. Darm. serait donc antérieur à 1492, et même il serait antérieur à l'été de 1490, époque à laquelle Ficin avait déjà achevé sa traduction.

Oppermann a pris soin de marquer l'usage qu'il comptait faire de sa conclusion : « Du fait que Darm. est une copie de A, il n'a, pour l'établissement du texte, qu'une valeur moyenne. Toutefois il paraît appelé à servir d'auxiliaire important dans la difficile question de la distinction des mains de A. Or, pour l'appréciation de la valeur de A, auquel Müller assigne la première place dans la tradition, cette question est décisive. Car primitivement — un regard jeté sur l'apparat de Müller le prouve — A était altéré par bien des fautes, lacunes et confusions. Il tire toute sa valeur de ses riches corrections⁵. On a dit que ces corrections lorsqu'elles sont de A¹ et de A², c'est-à-dire, pensons-nous, de la main du copiste lui-même, ne sont vraisemblablement pas toutes des conjectures. A, que Müller n'a surfait que parce qu'il a négligé d'autres manuscrits intéressants, reste un de nos meilleurs témoins du texte des *Ennéades* ; mais pour discerner les leçons qu'il peut tenir de l'archétype (A, A¹, A²) de celles dont l'A surchargé Ficin et qui ne sont, comme on l'a vu, que des conjectures, la méthode préconisée par Oppermann ■ révèle insuffisante ; elle risquerait même d'induire gravement en erreur.

Dans l'argumentation rapportée plus haut, il y a, tout d'abord, un vice formel. De l'absence d'une variante interlinéaire ou marginale d'un archétype dans la copie de cet archétype, on ne peut conclure, comme on voulait le faire, à la postériorité de la variante

Date relative de Darm. et MonB.

La première fois que le copiste transcrit A, il suit avant tout A^{2. pr.} ; il ne comble pas les grosses lacunes de son archétype, il néglige les leçons marginales de A³, et, quant aux leçons interlinéaires, s'il en tient compte, c'est le plus souvent pour les transcrire au-dessus des leçons originales ; il n'est même pas impossible que les leçons de A³ qu'il introduit dans son texte lui soient apparues comme des corrections même de A^{2. pr.}. Après avoir fini son travail, il avait entrepris de reporter sur sa copie les leçons marginales et les scolies de la première main de A : probablement en eût-il aussi reproduit la numérotation intermittente et eût-il comblé les lacunes en marge ; il aurait donc procédé exactement comme le copiste de A lui-même, transcrivant d'abord d'un bout à l'autre le texte de l'archétype, puis les marges, en se relisant ; peut-être eût-il signalé par des *yp(d)érrai* les corrections de Ficin. Il dut interrompre ■ révision, sollicité sans doute qu'il était par un nouveau client, un par une seconde commande du même client. Notre copiste anonyme se remit au travail : il avait encore la même plume, la même encre, le même papier ; il se décida pour le même format et reprit son archétype. Mais il n'avait plus pour ce *codex* tout à fait le même respect : de plus on l'avait pressé de faire vite, et lui s'était piqué de fournir un bon texte et complet. Sa hâte le sert mal : quand il veut combler la lacune de II, 5, il brouille tout ; ailleurs, croyant avoir affaire encore à des lacunes, il introduit des scolies entières dans le texte (*Vita*, 17, 27 ; *Enn.*, I, 4 13, 7) ; enfin, ses fautes de copie sont plus nombreuses que lors de sa première transcription¹. Par ailleurs, déjà familiarisé avec A, toutes les corrections lui paraissent bonnes, d'où qu'elles viennent, de la marge ou de l'interligne, de quelque main qu'elles soient, du premier réviseur de A ou de Ficin. Il s'astreint moins à reproduire la leçon originale en même temps que la correction. Sur dix leçons doubles relevées au hasard en A, sept sont doubles ■ Darm. et simples en MonB, trois seulement sont doubles en MonB et simples en Darm. Déjà cette proportion est significative. De plus sur ces trois leçons simples de Darm., pas une

1. Nous avons là peut-être une des raisons pour lesquelles *Oppermann* et, avant lui, *Bekker* ont porté leur attention sur Darm. plutôt que sur MonB. Celui-ci de plus n'était pas collationné en entier.

seule ne vient de l'interligne, toutes sont de la première main de A ; au contraire la moitié des leçons de MonB sont des corrections interlinéaires. Quand notre copiste eut fini, il n'eut pas le temps ou pas le goût de transcrire en marge de MonB les scolies de A (il en avait noté une au passage et copié deux autres par erreur). Il passa ses deux manuscrits à un copiste de ses amis. Celui-ci, après avoir ajouté au second la *Vie des philosophes et des sophistes* d'Eunape, qu'il avait sans doute déjà copié en un fascicule de 43 folios, revisa l'un sur l'autre Darm. et MonB ; dans ce dernier surtout les corrections furent abondantes et quelques-unes furent faites sur A. C'est sur le texte marginal de A aussi que fut copié une seconde fois le traité IV, 1. On voulait un exemplaire complet.

Date absolue et premier propriétaire.

Oppermann a appliqué au premier de ces deux manuscrits, celui de Darmstadt, la méthode de datation par les filigranes dont Briquet ■ tracé les règles. Le papier à *Tête humaine* est noté de 1409 à 1553, celui de l'*Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, de 1439 à 1590. En accordant que ces papiers de grand format aient pu être employés une trentaine d'années avant et après les dates où ils sont notés, Oppermann conclut que Darm. fut copié entre 1469¹ et 1583. Briquet eut sans doute fait remarquer de plus que le papier principal est noté plusieurs fois entre 1499 et 1553 (on retiendra cette dernière date) et qu'il y a toute chance que notre manuscrit se place dans cet intervalle². Effectivement — et là-dessus les critiques sont unanimes — l'écriture de Darm. et de MonB est franchement du xvi^e siècle et non du xve. Les dates extrêmes notées pour le filigrane du folio de garde sont 1509 et 1516. Ce papier, originaire de Normandie, fut surtout en usage dans le Nord de la France et en Belgique. C'est donc peut-être dans ces régions que Darm. reçut ■ reliure actuelle, à une date qu'il faut fixer à quelques années près³, entre 1479 et 1546. Darm. est donc

1. D'après les principes qu'il invoque, Oppermann aurait dû dater 1409, les limites obtenues étant respectivement 1379-1583 et 1409-1620.

2. L'hypothèse d'Oppermann sur l'antériorité de Darm. par rapport à A³, et qui est peut-être à l'origine de son étude, lui interdisait de s'arrêter à une considération de ce genre.

3. Il nous semble que chez un relieur un stock de papier met plus de temps à

un manuscrit de la première moitié du ^{xv}^e siècle, mais faut-il le dater vers 1500 ou vers 1550 ? On peut, semble-t-il, répondre à cette question.

Le manuscrit de Munich, pareil en tout à celui de Darmstadt, très particulièrement écrit sur le même papier, et corrigé au même temps que lui sur le même archétype, ne peut lui être postérieur que de quelques mois, tout au plus d'une année ou deux. Or, MonB n'a été relié qu'une seule fois et cette reliure qu'il garde encore, avec nombre d'autres manuscrits, est celle de Johann Jakob Fugger. Quoi de plus immédiat que de supposer en ce riche financier, le client de notre copiste ? Or, de la savante et minutieuse étude de Hartig sur les origines de la bibliothèque de Munich il résulte que les manuscrits de Fugger ont été copiés ou acquis entre 1548 et 1556¹. On se rappelle que le papier sur lequel est écrit MonB et Darm. est noté de 1499 à 1553, et que Darm. fut relié pour la seconde fois au plus tard peu après 1546. La concordance est donc parfaite. Les deux manuscrits furent copiés probablement entre 1548 et 1553². Après avoir été revisé en même temps que Darm., à Florence, MonB fut envoyé à Augsbourg pour y être relié au goût du possesseur³. Que devenait Darm. ?

La numérotation des folios de Darm. et de ses quaternions suggère ici une nouvelle hypothèse. Oppermann les attribue toutes deux au copiste. Nous-même, nous retrouvons dans notre dossier la note que voici, *mais biffée* : « Le codex MonB est numéroté d'un bout à l'autre (ff. 1-393) par la main qui a numéroté les quaternions de Darm., et, semble-t-il, de la même encre et de la même plume. Les chiffres sont un peu plus gras pour les quaternions de Darm. Il semble que les deux manuscrits aient été reliés pour la première fois en même temps⁴. Nous ne connaissons pas alors l'opinion d'Oppermann, comme

s'expliquer que lorsqu'il s'agit d'un copiste qui achète au fur et à mesure de ses besoins.

1. O. Hartig, *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek durch Albrecht V und Johann Jakob Fugger*, dans les *Abhandl. Bayer. Akad. Wiss. phil.-hist. Kl.*, xxviii, 3, 1917, pp. 240 sqq.

2. Cette date de 1553 est confirmée par l'étude de Ambros, *gr.* 863.

3. Il est possible, mais peu probable, que l'un de ces deux mus. ait été copié plus tôt, mais seulement maint plus tard d'un destinataire.

le montre le silence de cette note relativement aux folios de Darm. : cette numérotation primitive, dont on n'a que quelques restes, nous avait échappé. Nous n'avions pas non plus attribué la numérotation des quaternions de Darm. et celle des folios de MonB au copiste commun, mais bien au relieur commun de ces manuscrits. Et ici nous avions raison. Pourquoi cependant la note est-elle biffée, pourquoi avoir rejeté cette identification que paraissent imposer des raisons d'ordre paléographique ? C'est qu'en examinant deux autres manuscrits de Fugger, *Mon. gr.* 29 et *Mon. gr.* 104¹, nous y reconnûmes la même numérotation des folios et que notre rapprochement, pour MonB, nous paraissait dès lors sans intérêt. Mais s'il faut admettre, comme il paraît raisonnable, que la numérotation de Darm. est identique à celle des trois autres manuscrits reliés pour Fugger peu après avoir été copiés pour lui, il s'ensuivrait que Darm. également lui aurait appartenu. Il n'y a là rien que de très vraisemblable : de tout temps les collectionneurs ont recherché les doubles ; pour ce qui est de Plotin, les cardinaux Bessarion au ^{xv}^e siècle et Rivoili au ^{xvi}^e en sont d'excellents exemples. Nos deux manuscrits non seulement auraient été copiés par un même copiste et revisés par un même réviseur, mais numérotés en même temps par un même relieur pour leur premier possesseur, le baron Johann Jakob Fugger d'Augsbourg. Avec lui cesse cette commune histoire. Le banquier ne tarda pas à se dessaisir d'un de ses deux exemplaires des *Enchiridia*, il en fit don sans doute à quelqu'un de ses amis des provinces rhénanes ou belges, soumis alors à la domination des Habsbourgs et avec lesquels il était en fréquentes relations d'affaires.

Histoire ultérieure des manuscrits de Fugger.

Copie pour lui à Florence et envoyé par lui d'Augsbourg vers les pays du Rhin ou de la Meuse, le premier des manuscrits de Fugger reçut peut-être là sa reliure actuelle. C'est de cette époque, semble-t-il, que date la numérotation des quaternions du manuscrit de Darmstadt². C'est alors aussi sans doute qu'on

1. La première partie de *Mon. gr.* 104 fut copiée à Venise par François Cudicio en 1582. Toujours les mêmes dates qui reviennent et confirment nos conclusions.

2. On ne peut identifier cette numérotation, comme nous avons dû le faire (voir p. 86), à celle des folios de MonB ni non plus, comme le fait Oppermann, l'attribuer, avec celle des folios de Darm. (et de MonB), au copiste lui-même.

colla un papier grossier sur le titre primitif et l'initiale de la Vie (f. r) et qu'on y récrivit négativement titre et initiale.

Sur l'histoire ultérieure de Darm. nous n'avons plus guère de détails¹. En 1600 il était la propriété d'un certain Arnold R...². Puis pendant deux siècles on en perd toute trace. Oppermann³ fait justement remarquer que pendant ce laps de temps il doit être resté dans ces régions situées au Nord de la France. En effet, au début du XIX^e siècle Creuzer le vit à Cologne chez le célèbre collectionneur, le baron Hüpsch⁴, dont la plupart des acquisitions provenaient des pays rhénans, de la Belgique, de la France du Nord⁵. C'est lui qui sur le folio de garde aurait gratté le nom de famille d'Arnold⁶, nous privant ainsi d'un important point

même. D'après notre première description, on voit que même paléographiquement il y a une différence entre la numérotation des quaternions de Darm. et des folios de MonB, tandis qu'il n'y en a pas entre cette dernière et celle des folios de Darm. *Mon. fr. 104 et Mon. fr. 29*. De plus il est remarquable que les quaternions de MonB et d'Ambr. II, écrits par le même copiste que Darm., se sont pas numérotés. Vers le milieu du XVI^e siècle cet usage paraît d'ailleurs disparaître.

Il est certain que la numérotation des folios de MonB (et donc vraisemblablement celle de Darm. qui paraît lui être identique) n'est pas du copiste : les folios 347-350 ajoutés par le réviseur sont numérotés et d'une autre main que celle du réviseur. Conçoit-on qu'après la révision on ait repassé deux manuscrits à leur copiste seulement pour lui en faire numérotter les folios ? Enfin et surtout, cette numérotation se retrouve dans d'autres manuscrits de Fugger écrits par d'autres copistes mais vers la même époque et relis en même temps. C'est donc au relieur commun de ces manuscrits qu'il paraît raisonnable d'attribuer cette numérotation des folios. Des identifications tentées par Oppermann⁷, un moment, indépendamment de lui, par nous-même, il résulte seulement que l'écriture du copiste, celle du relieur attribué de Fugger, celle du second relieur, flamand ou rhénan, de Darm. sont à peu près de la même époque, constatation qui s'accorde parfaitement avec la reconstitution historique proposée.

1. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 217.

2. N'était la date 1600, on songerait volontiers à Arnold Arsenius, un Flamand III Bar-le-Duc, qui vers 1545 aida puissamment Diego Hurtado de Mendoza à réunir les mss. de sa riche collection. Après 1571 on perd toute trace d'Arsenius.

3. Oppermann, *ibid.*, p. 218.

4. Creuzer, *Platini opera*, t. I, p. XLII : « Fuit olim Coloniensis », *ibid.*, n. c. : « La bibliotheca L. Bar. a Hüpsch ubi insipit ». Oppermann n'a pu retrouver la date de ce voyage de Creuzer à Cologne. Ce n'est pas 1809, dont il parle dans son autobiographie, car à ce moment le manuscrit était déjà transféré à Darmstadt (Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 2).

5. Voir Oppermann, *ibid.*, p. 218, n. 3, et, cité par lui, AD. SCHMIDT, *Bayerische und seine Kabinete*, Darmstadt, 1906.

6. Voir Schmidt, *ibid.*, p. 63 (cité par Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1926, p. 218, n. 4).

de repère. En 1806 Hüpsch légua à la bibliothèque de Darmstadt, capitale du comté de Hesse, toutes ses collections et avec elles notre manuscrit¹. Schleiermacher, le bibliothécaire, le confia à Creuzer qui en prit ainsi une connaissance directe mais qui se déchargea du soin de le collationner sur F. X. Werler et G. L. Renner, tous deux ses anciens étudiants d'Heidelberg². Leur collation est médiocre. Creuzer estimait ce manuscrit pour la clarté de ses caractères et « bien d'autres de ses qualités³ ». En 1874 lorsque Müller se présenta à la Bibliothèque de Darmstadt pour l'étudier à nouveau, on y ignorait sa présence. Müller le fit ainsi « redécouvrir⁴ » ; ayant aperçu et prouvé qu'il était copié sur A, il n'en fit pas de nouvelle collation. Darm. ne disparut pas pour autant des apparatus critiques. Dans celui de Volkmann — si sobre, pour ne rien dire de plus, sur l'état de la tradition manuscrite — il est un des rares témoins que l'on trouve cité de loin en loin⁵ ; on ne voit d'ailleurs pas ce qui justifie cette préférence⁶. Dans la dernière édition de Plotin aussi parmi les manuscrits inférieurs c'est certainement celui que l'on rencontre le plus souvent. Enfin en 1926, le futur éditeur des *Ennéades* lui consacrait tout un article dont les conclusions seraient inquiétantes, s'il n'était pas très facile de les rectifier⁷.

Le frère jumeau du manuscrit de Darmstadt et qui, lui, est aujourd'hui à Munich avec toute la collection du baron Fugger, eut une histoire plus en harmonie avec sa très modeste valeur. Si Fugger pour sa bibliothèque avait porté son choix sur lui, c'est peut-être que, outre les *Ennéades* de Plotin, il contenait la *Vie des Philosophes* par Eunape, et que l'autre, Darm., ayant moins de corrections marginales, paraissait plus beau à offrir. Ni l'un ni l'autre n'a dû être beaucoup lu : on n'y trouve ni tout cas ni corrections tardives, ni gloses étudiées. Au XIX^e siècle

1. Schmidt, *ibid.*, pp. 119 sqq. (cité par Oppermann, *ibid.*, n. 3).

2. Creuzer, *Platini opera*, t. I, p. XLII et note c.

3. Creuzer, *ibid.*, note d : « Est apographum distincte scriptum multaque nominibus commendabile ».

4. Müller, *Hermes*, 1879, p. 97.

5. Alud au t. II, pp. XXII, L, LII.

6. Volkmann, *Platini Ennéades*, 1883, t. I, p. VI, écrit : « ... novae praestantissimi codicum (Medici AB, Marciani D, Darmstadensis) in editionis usum instituta collatione ». On remarquera que C n'est pas cité !

7. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 380.

Creuzer fit collationner MonB, du moins en partie, par F. J. Göller¹ et Döderlein. Müller découvrit sa filiation exacte et sa proche parenté avec Darm. ; il n'alla pas jusqu'à dire qu'ils étaient du même copiste. Après Müller, on ne parla plus de MonB : il ne figure ni chez Volkmann, ni chez Bréhier. Cela vaut mieux ainsi. On peut souhaiter que le manuscrit de Darmstadt, dont la réputation imméritée nous a retenu trop longtemps, après avoir partagé, au début de son histoire, s'il faut en croire nos frères arguments, le sort du manuscrit de Munich, aille désormais le rejoindre dans un juste oubli.

1. CREUZER, *Plotini opera*, t. I, p. XLIII : « Codicem LXXXVI insignitum MonB. Contulit Göllerus Enn. I lib. III et VI, Döderleinus Enn. V lib. VIII. Les collations furent certainement plus longues : en particulier le traité IV, 7 fut collationné et assez bien, à en juger par l'apparat de Creuzer.

PARISINUS GRÆCUS 1670 1

Olim *Colbertinus* 987 ; *Regius* 2574. Chartac. 285 × 210 mm. Fol. I-VI + 261 + VII-XV. Scriptis sac. XV Ioannes Argypopoulos. POMPYRIU *Vita Plotini* (ff. 1-11^v). PLOTINI *Enneadas* completae (ff. 13-261^r).

RELIURE. — Cuir maroquin brun. Dans de petits médaillons, oiseaux. Les folios I-II et XIV-XV sont en parchemin. Les folios I et XV sont collés à la reliure.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 25 cahiers. Les cahiers (2) (ff. 13-22), 8-24 (ff. 83-252) sont des quinions. Les cahiers (1) (ff. 1-12), (3)-7 (ff. 23-82), 25 (ff. 293-261, VII, VIII et IX) sont des sémons. Les folios III-VI et X-XIII constituent deux groupes de deux feuillets chacun.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Située en bas et au milieu du premier folio, en chiffres arabes ; va de 1 à 25. N'est pas de la main du copiste. Celui-ci s'est contenté d'écrire, 3 ou 4 cm. en-dessous de la dernière ligne du cahier, le premier mot du cahier suivant.

FILIGRANES. — 2^e cahier (ff. 13-22) : *Fleur en forme de tulipe*, variante identique de Briquet 6651 (43,5 × 58^r, Sienna, 1452-54¹, A. di Stato, Comiglio generale, n° 231).

Tous les autres cahiers : *Lettre R* : assez proche de Briquet 6255.

MISE EN PAGE. — Le copiste Jean Argypopoulos ne signe pas le manuscrit.

1. H. F. MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 100, n° 26 ; H. OMONT, *Manuscrits romains*, t. II, 1888, p. 172 ; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 42.
2. BRIQUET, *Las Filigranas*, t. II, p. 376, écrit ici : 1552-54. Il y a certainement une faute d'impression. Briquet range régulièrement les filigranes par ordre de date. Le numéro 6651 se trouve entre le numéro 6530 (auquel il ressemble beaucoup), noté de 1442 à 1448, et le numéro 6632, noté en 1465. Déjà ceci est frappant et montre qu'il faut lire 1452-54. Bien plus, Briquet écrit, p. 376 : « Au siècle suivant (c'est-à-dire au quinzième), le dessin devient plus élégant et les trois groupes 6640 à 6643, 6644 à 6652 (voilà notre groupe), 6653 à 6658, marquent les étapes successives ou peut-être les produits de batteurs différents. » En fait, les filigranes 6640-6658 sont tous antérieurs à l'année 1486. Les numéros 6663 et 6664, notés par exception en 1503 et en 1508, sont déjà d'un type très différent de 6651. Le numéro 6672, le seul filigrane de ce type qui soit vraiment tardif (il est noté de 1580 à 1589), n'a plus avec le numéro 6651 qu'une vague ressemblance.

est, mais l'écriture ne laisse aucun doute sur son identité. Le manuscrit est fort soigné. Dans la marge supérieure de chaque recto se trouve, tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, l'indication de l'entéade et du traité, ainsi : *ἐντέας σ' γ'*. Chaque entéade est précédée de sa table, même, au folio 104^r, l'entéade IV. Les traités sont nettement séparés par du blanc (une ou deux lignes), dans lequel se trouve le titre et parfois une petite arabesque ; ils portent, en marge, leur numéro d'ordre, dans l'entéade. — Argyropoulos fait usage de la capitale, rubriquée ou non, au début de chaque traité, et aussi, à l'intérieur du texte, au début de nombreuses phrases.

Au folio 199^r, Argyropoulos s'est amusé à commencer toutes les lignes par un *τ*, sans déranger l'alignement ; il a pourtant dû sacrifier les 15^e, 16^e et 30^e lignes. Au folio 205^r on note une fantaisie analogue, mais d'un effet plus heureux : toutes les trois lignes un beau *τ* scande le texte.

TEXT.

Folio II : *phônous*, et diverses notices récentes.

Folios II^v-VI^v, 12, 12^v, VII-XV : blancs.

Folio I : En haut : *Cod. Colb. 987* ; d'une autre main : *Regius 2574* ; et en-dessous de ce dernier chiffre : 3. Après une bande ornée, *Προφύλας περί τοῦ Πρωτοῦ* (sic ; om. *βλου*) καὶ τῶν τέλειων τῶν βιβλίων ἀποδοῦ. *Πρωτοῦ δ' καὶ ἡμῶν* ... Des folio 11^v, *ἀπὸ ἀρχαίων τῶ ἔργου* : + + *τῶ λος* :+. Puis, neuf lignes plus bas : *τὸς ἐπὶ τῇ πρῶτῃ ἐντέαδ.* Précédés de leur numéro d'ordre, mais sans *incipit*, suivent, en colonne verticale unique, les titres des traités de la première entéade.

Les vers de *Vita*, 22 sont écrits, au folio 9, en deux colonnes. II, 5 ne présente pas de confusion (ff. 50^r et 51). IV, 1 suit immédiatement III, 9 et est répété après IV, 2, aux folios 105^r-106. Le morceau erratique de IV, 4, 31, 28 - 34, 2, qui s'insère dans A après IV, 4, 23, 32, est omis. — Au folio 128, vers la fin de la trentième ligne, normalement la dernière, s'achève IV, 4, 29, 56 *τοῦτο οὐκ ἐστὶν ἀποδοῦ*. Puis, sur deux lignes marginales supplémentaires, le copiste écrit, on ne sait si c'est à la manière d'un titre ou d'une scolie : *ἐκ τῶν τοῦτοῦ καὶ ... οὐκ ἀποδοῦ τὸ ἐξ ἑῶν τῶ βεντέαδ.* — A la première ligne du folio 128^v, le *N* de *Nῶν* δ' *ἐντέαδ* est rubriqué comme une initiale de traité. — IV, 5 et IV, 6 n'offrent aucune anomalie. — Au folio 201^r, le texte se termine par paliers qui vont ■ rétrécissant puis s'élargissant de nouveau avec les mots *φύρη μόνον πρὸς μόνον* suivis de *τῶ λος* *τῶ λος* qu'encadrent deux petites rosaces.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Plusieurs *σημειώσεις*, quelques scolies, quelques variantes. Jamais de « numérotation intermittente », sauf, aux folios 37^v-4^v, pour les quinze disciples de Plotin, et, au folio 53, en marge du traité II, 7 : α', β', γ'. On ne trouve pas trace d'une autre main que celle de Jean Argyropoulos. Celle-ci est identique à celle du *Parisinus Graecus* 1908, signé par ce célèbre copiste et daté de l'année 1441.

Jean Argyropoulos est un des hellénistes les plus célèbres de la Renaissance. Peu de noms reviennent plus souvent dans la monumentale *Bibliographie hellénique* des XV^e et XVI^e siècles d'Émile Legrand¹. Il naît vers 1416, probablement à Constantinople². Là il eut pour élèves deux autres célébrités, Michel Apostolios et Constantin Lascaris³, que nous rencontrerons encore sur notre route⁴. Vers 1441, Argyropoulos est à Padoue, la grande université italienne : il y est attaché, en qualité de professeur de grec, et avec Andronic Calliste, à la personne de Pallas Strozzi. Il copie pour lui un manuscrit de Simplicius, le *Parisinus gr.* 1908. Strozzi, « chassé de Florence par les Médicis, s'était retiré à Padoue en 1434 »⁵. Le détail ne manque pas d'intérêt, car nous verrons Argyropoulos ■ faire le « client » des Médicis après avoir été celui de leur ennemi. François Filette écrit de lui : *Messer Giovanni gli leggua opere di Aristotele in filosofia naturale, della quale egli aveva immensissima notizia*⁶. D'après Legrand, il serait retourné à Constantinople vers cette époque⁷. En 1453, à la veille de la chute de la capitale, il y résidait et dirigeait, avec son élève Apostolios, la minorité qui voulait, tout en restant grecque, faire alliance avec l'Occident pour repousser les envahisseurs ottomans. Après la « prise de sa patrie », pour parler comme Apostolios, il se réfugia en Italie. Il enseigna le grec à Florence et prit une part active à l'organisation de la bibliothèque nouvellement fondée par les Médicis. Parmi ses élèves il compta Ange Politien et Laurent de Médicis, encore tout jeune homme. Il fit pour Aristote ce que son collègue à l'Académie platonicienne fit pour Platon. Il traduisit en latin un grand nombre des œuvres du Stagirite. En 1471 il quitta Florence pour Rome. Une lettre de Constantin Lasca-

1. É. LEGRAND, *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV^e et XVI^e siècles*, 4 vol., Paris, 1885-1906, Leouan, Maisonneuve, Guilmoto. Pour les philologues, ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les admirables notices biographiques sur les principaux savants grecs de ce temps et les documents qui les illustrent.

2. On trouvera des portraits intéressants d'Argyropoulos reproduits par LEGRAND, *ibid.*, t. III, p. 155 et p. 166 a.

3. *Id.*, *ibid.*, p. LIX, LXVII et LXXI.

4. Voir p. 186.

5. *Id.*, *ibid.*, p. LI.

6. Cité par LEGRAND, *ibid.*, p. LI.

7. *Id.*, *ibid.*, p. LXXI et note 4.

1. H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 378, attribue explicitement, lui aussi, cette restitution à A² (Ficin). Puisque F et I ont tous deux ce texte, il s'ensuit, contrairement à ce que pense Schwyzler, qu'ils sont copiés sur A après que Ficin y eut mis la main. Nous ne savons pas si MARCB tient compte de cette restitution.

travail et a marqué dans le modèle l'endroit où il devait le reprendre. Argyropoulos c'est A⁵.

Soit en écrivant le texte, soit en le relisant, Argyropoulos, par de très courtes gloses, en marque parfois les principales subdivisions. Ces sortes de *capitula* sont fort intelligemment repérés. Voici quelques spécimens. Au folio 19^r, d'un mot il marque les trois premières divisions du traité I, 3 : *μωωκός, έρωτικός, φιλόσοφος*. Ficin ne divisera pas autrement le texte. Au traité III, 1, qui commence au folio 63^v, en marge de 2, 9 : 2, 17 ; 2, 26 et 2, 30, il écrira respectivement *πρώτη δόξα, δεύτερα, τρίτη, τέταρτη* et reprendra cette division en face de 3, 1 ; 4, 1 ; 5, 1 ; 7, 1 et 8, 1 par *κατά της α^{ης}, κατά της β^{ης}, κατά της γ^{ης}, κατά της δ^{ης}*, enfin par *οικεία δόξα* ; on le voit, ici encore, ses points de repère coïncident avec ceux de Ficin. Dans A, en marge de III, 7, 8, 1 ; 8, 20 et 8, 23, Argyropoulos lisait α', β', γ' : il glosa chacun de ces chiffres en *δτι οὐ κινητός* (f. 94), *δτι οὐ σφαίρα* (f. 94^v), *τι κινήσεως* (f. 94^v). Ailleurs il résume l'argument ou le signale par un *ση'* :

- III, 6, 7, 1, folio 85^v *ση' περὶ ὕλης*
 III, 7, 13, 13, folio 97^v *ση'*
 IV, 4, 22, 4, folio 124^v *ση' περὶ τῆς γῆς*
 VI, 2, 9, 8, folio 195^v *δτι οὐ γένος τὸ εἶναι*
 13, 1, folio 197 *δτι τὸ ποσὸν οὐ γένος*

Dans ces deux dernières notes on reconnaît l'érudit traducteur d'Aristote.

COISLINIANUS 169

Coisl.

Olim 316. Chartac. 310 x 210 mm. Fol. 358. Saec. XIV ineuntis. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-10^v). *Tabula generantis* (ff. 10^v-11). PLOTINI I, ■ (ff. 11-14) ; I, 2 (ff. 14-16^v) ; I, 3, usque ad cap. I, lin. 34 d^o ; *ὡς εἰς αἰῶνα* (f. 16^v). ARISTOTELIS *De celo* libri IV, cum scholiis (ff. 25-110) ; *De generatione et corruptione* libri II (ff. 110^v-182). *Euripidis uita* (ff. 199-199^v). EURIPIDIS *Heruba* (ff. 200-226^v). *Orestes* (ff. 227-250^v). *Phaenissae* (ff. 251-282^v), omnia cum scholiis. HESIODI *Opera et dies* cum scholiis (ff. 285-316). THEOCRTI *Idyllia*, partim cum scholiis (ff. 317-358^v)¹.

RELIURE. — Cartonée, dos cuir, sur lequel on lit : *Porphyrii Plotini Aristot. Euryp. Hesiod. et Theocr. opera, quaed. mss. gr. XIV. saec.* Folios de garde récents (I-II et III-IV) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure ; le filigrane représente une grappe de raisin (fruit graine) placée en dessous d'initiales et au-dessus d'une couronne ; le type n'est pas signalé dans Briquet.

Folios blancs : 18-24^v, 183-198^v, 283-284^v.

FILIGRANES.

- I. 1^{er} et 2^e cahiers (ff. 1-16, PLOTINI) : *Feuille de tulle*, variante similaire de Briquet 6214 (31 x 46^v, Gênes, 1316 ; var. simil. : Gênes, 1320-21).
 - II. 3^e cahier (ff. 17-24 ; le f. 18 est coupé) : *Coutelas*, var. simil. de Br. 5106 (30 x 44^v, Venise, 1320 ; var. ident. : Torcello, 1320 ; Bologne, 1320).
 - III. Le folio 24 représente une *Lettre R*, qui appartient nettement au groupe 8914-8916, dont 8914 est noté à Bologne en 1322-23, 8915 en 1323, toujours à Bologne, et 8916 (le plus proche de notre filigrane) à Bologne en 1323, à Bénévent en 1324 (= var. simil.), à Venise en 1323, à Torcello en 1326, au Tyrol en 1317-20.
 - IV. Folios 25-184 et ailleurs : *Lettre G* se rapprochant de Briquet 8186 (31 x 47, Gênes, 1328) et de 8191 (Gênes, 1328).
- A partir du folio 185 (début du cahier *κ^e*) jusqu'à la fin du manuscrit la *Lettre G* alterne avec la *Lettre R* et le *Coutelas* décrits plus haut.
- V. Au folio 312 apparaît un *Néand*, variante identique de Briquet 11981

1. MONTFAUCON, *Bibliotheca Coisliniana, olim Seguriana*, Paris, 1713, pp. 223-226 ; H. OMONT, *Les somm. mss. gr. Bibl. Nat.*, Paris, 1886, pp. 147-148 ; H.-R. SCHWYZER, *Rechn. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363-366 ; *Bibl.*, p. 33 et pp. 339-343.

Celles-ci passèrent définitivement **W** grande partie à son petit-fils Henri Coislain (évêque de Metz) qui les déposa en 1720 à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 1795 elles entrèrent à la Bibliothèque Nationale.

La présentation de Coisl. est identique à celle de A, sauf que les vers de *Vita*, **W** ne sont pas écrits en deux colonnes. Dès l'abord s'avère l'étroite parenté des deux manuscrits, sans qu'il soit facile d'en déterminer l'exacte nature.

Schwyzler, qui a noté les fautes communes à Coisl. et à *Amb.*, gr. 667 pour le traité I, 1, affirme que tous deux dérivent¹ de A et que cette dépendance est antérieure² à la révision de A par A¹.

- I, 1, 6, 2 *εἶνα καὶ* A Coisl. *Amb.*, gr. 667 : *εἶνα* /// *Απ(uel A¹) εἶνα* Q
6, 5 *ταὺ συναποτόπου* A¹ Coisl. *Amb.*, gr. 667 : *ταὶ συναποτόποι*
Απ(uel A¹) τοὺ συναποτόπου E
7, 2 *αὐτόν* : *αὐτός* A Coisl. *Amb.*, gr. 667
9, 2 *ποῦ* : *καὶ ποῦ* A Coisl. *Amb.*, gr. 667

La parenté est manifeste, mais ces leçons pourraient également bien s'expliquer si Coisl. a le même archétype³ que A. Étudions un autre groupe de variantes :

- Vita*, 1, 16 *ὑπόδοτος* A¹ Coisl. **W** *τα* A¹ Coisl. * **W** R¹
2, 1 *καὶ κατὰ* A Coisl. R *γρ. καὶ κατὰ* A¹ *ματ. Coisl. ma.*
καὶ κατὰ E
2, 21 *Μετρούπου* **W** BRJ CMUS
Μετρούπου A (iv in ras.) *γρ. μετρούπου* A¹ *ματ. Coisl. ma.*
3, 31 *Ταλίου* A *Ταλίου* E
Ταλίου cet. Coisl. (le *ε* sali, écrit peut-être sur un *η*)
3, 44 *πάρτα* *τά* *Νουμίου* *δ* *καὶ οὐδὲν* om. A Coisl. add. A¹ *ματ. Coisl. ma.*

D'après ces variantes, notamment d'après la première et la dernière, il est difficile d'admettre que Coisl. fut copié sur A avant que A eût été corrigé par A¹. D'autre part, s'il n'est pas exclu que A et Coisl. reproduisent ici exactement leur modèle commun, il paraît plus simple de supposer que Coisl. est une

1. Le fait que ni Coisl. ni *Amb.*, gr. 667 n'ont de meilleures leçons que A¹ ne prouve en aucune façon qu'ils dérivent de A.

2. SCHWYZLER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 363, 365, 366.

3. Avec SCHWYZLER, *ibid.*, p. 366, nous admettrions volontiers que *Amb.*, gr. 667 est une copie de Coisl.

copie de A : l'hésitation du copiste à *Ταλίου* en est un indice de plus. On remarquera que E ne saurait être le modèle de Coisl.

Dans la *Vita*, Coisl. reproduit plusieurs des gloses et scolies de A. Ici encore l'hypothèse d'un archétype commun n'est pas exclue ; ainsi en *Vita*, 13, 1, là où E écrit *τὰς*, A écrit *τῶν* et Coisl. omet l'article ; ne serait-ce pas que le modèle était difficile à lire ? Un examen attentif de ces gloses de A, écrites tantôt par le copiste A lui-même, tantôt par le réviseur A¹, et reproduites indistinctement¹ par Coisl., contribue à rejeter l'hypothèse de l'antériorité de Coisl. par rapport à A¹. Au contraire, si A est l'archétype de Coisl., l'âge même de ce manuscrit — il date du début du xiv^e siècle — montrerait que A¹ est un réviseur contemporain du copiste. Notre opinion personnelle, on le sait, est que A¹ est le copiste lui-même revisant son manuscrit.

1. *États*, pp. 339-343.

AMBROSIANUS GRAECUS 66

Olim A 169 sup.; O 114. Chartac. 287 x 204 mm.
Fol. I-V + 186 + VII-XIV. Saec. XV. DIONYSII HALI-
CARNASS. *Antiquial. Rom.* libri I-V (ff. 1-150) et libri
XI aliqua capitula (ff. 153-169 et 171-176). PORPHYRII
Vita Plotini integra (ff. 177-184). *Tabula generalis Enne-
dium* (ff. 184-184^v). Iterum PORPHYRII *Vita Plotini*, l. 1.
464 *μερίσθς οβείας μέτρη ελευ λήθηται* (ff. 185-186^v)¹.

REURER. — Cuir sans ornementation. Folios de garde ajoutés : ff. add. I-IV (dont f. I est collé au plat antérieur) et V-VI (dont VI est collé au plat postérieur).

CABRIER. — 23 quaternions (ff. 1-184) numérotés de α' à κγ' en bas et à droite du premier folio. Le copiste m numéroté lui-même ses cahiers de α' à δ' (ff. 1-152) ; c'est une autre main (peut-être celle du relieur, non celle de c) qui numérote, à la même place, les quat. κ', κκ', κγ' (ff. 177-184), puis δ', mais au f. VIII, le quatrième du cahier. Apparaissant le copiste b avait numéroté le quat. κγ' en bas et au milieu du premier et du dernier folio, α^{ov}. Après ce quaternion, qui devient le 23^e, suit δ' (ff. 185-186 + VII-XIV), puis un feuillet séparé formé par les ff. XIII et XIV.

ETIQUETTES.

I. *Grands ciseaux*, variante similaire de Briquet 3668 (Rome, 1454-60; Naples, 1459; Salzbouurg, 1462; Pérouse, 1458). Le quat. κγ', contenant la *Vita Plotini*, est uniquement formé de feuillets portant ce filigrane. Dans l'ensemble du manuscrit, il y en a deux variantes.

II. *T inscri dans un cercle*, variante identique de Briquet 9127 (29 x 42¹, Naples, 1444; var. ident. : Rome, 1447-52; Ofen, 1490; voy. Zonghi (xciii), Fabriano, 1447), identique à *Marc. gr. 241*, cahier δ', ff. 224-333.

III. *Quat. δδ', feuillet (1)-8* (f. XII), feuillets séparés I-II et XIII-XIV : *Main aux doigts serrés, le pouce semi écarté, portant un filigran au bout d'une tige* : un peu plus grand que Br. 11156 (29,5 x 40,5¹, Genève, 1478; Naples, 1485).

LICITEURS ET POSSESEURS.

Folio I : *Dionysii Ailicarnassii opera*, et trois dessins grossiers représentant tant des têtes d'oiseau.

¹ MARTINI ET BASILI, *Cod. Cod. gr. bibl. ambrosianae*, pp. 63-66.

Folio II : *Bernardinus Scoria*.
Folio IV : dessin grossier représentant une tête d'homme ?
Folio III : notice récente.
Folio V : miniature représentant Denys d'Halicarnasse.
Folio IX : Armes cardinalices.
Folio XV : *Amarissimo*.
Folio XIII^v : d'une écriture grasse et calligraphique : *Bernardino Scoria | considerando (mot biffé) | conderando fra me stesso quanto sia utile | buona | accompagnata con la virtù me pario oggi di scrivere questa | mostra | lettera cancellaresca imparata da me stesso | solo rita (biffé) citatio | di crema vanda infumata gracia*.
Folio XIV : *† Laus (?) maris (sic) amari*.

Copistes. — Trois copistes ont écrit le manuscrit, et l'un d'eux, le traducteur, a écrit deux parties différentes¹.
Copiste a : ff. 1-150^v. DIONYSII HAL., I-V, nonnulla XI.
Copiste b : ff. 177-184^v. PORPHYRII *Plotini Vita*, integra.
Copiste c : ff. 153-176^v. DIONYSII HAL., nonnulla.
ff. 185-186^v. PORPHYRII *Plotini Vita*, nonnulla.
Les folios 153-152^v, 170, 170^v, 171 sont vides ; les folios 150^v, 169^v, 176, 186^v le sont partiellement.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste b. Folio 177 : *Πορφύριος περί Πλάτωνος βίω καὶ τῆς ῥήσεως τῶν βέλλων ἀνθρώ (rubriqué), des. f. 184 στυλίσαι τὸ ἔργον*. Puis, à la ligne, à gauche, *Πλάτωνος περὶ τῶν δειδῶς ῥήτων*, en dessous, sans numéro d'ordre ni incipit, les titres d'Enn. I. À droite : *τῆς θεωρίας* et, de même, en dessous, les titres d'Enn. II. En dessous de II, 9 *Πλάτῳ τῶν ὑποκρινώων*, on lit *τῶν τῶν δειδῶς*. Au folio 184^v, il y a 3 colonnes : Le *pinax generalis* finit au milieu de la deuxième. Puis le copiste écrit le *pinax* I, 1 *ἡ ἡρώων ἐν τῶν ῥήτων περὶ τῶν δειδῶς*. Les vers de *Vita*, 22 sont écrits en deux colonnes (ff. 182-182^v). Surface écrite : 210 x 130 mm., 33 lignes à la page. Cancellaresca minuscules et serrées (le f. 177 se termine à *Vita*, 3,3 *καὶ τῶν τῶν ὑποκρινώων*).

Copiste c. Folio 185 : Après une bande ornée (même dessin. *Scor. Z. I. 19, f. 166*), titre d'Enn. I, 1 : *Πορφύριος περί τῶν βέλων τῶν Πλάτωνος καὶ τῆς ῥήσεως τῶν βέλλων ἀνθρώ*, des. f. 186^v *Vita*, 4, 64 *μερίσθς οβείας μέτρη ελευ λήθηται*. Surface écrite : 195 x 100 mm., 36 lignes à la page. Le copiste c (qui écrit également les ff. 153-176), après *Vita*, I, 17 *συνδράβδωρος*, change de plume et d'encre (f. 183, l. 11).

Ce *miscellaneus* ne contient aucun fragment des œuvres de Plotin. En revanche il a deux fois, un moins partiellement, la *Vita Plotini* et rentre, par là, dans la tradition médiévale du

¹ Cette particularité a échappé à Martini et Basili qui écrivirent simplement : *Scriptum tunc librariis* : a ff. 1-176 ; b ff. 177-184 ; c ff. 185-186^v.

corpus des *Ennéades*. Ces deux textes sont dus à deux copistes différents, b et c. Le modèle dont b s'est servi paraît s'apparenter soit à A soit à R, du moins à en juger par l'ensemble des premières variantes, fort caractéristiques.

Vita, I, 16 γράφουσιν AE Coisl. R Ambr. gr. 55 b ra A¹² Coisl.^a a R^a Ambr. gr. 55 b^a.

2, 1 καὶ καὶ A Coisl. R καὶ καὶ E Ambr. gr. 55 b.

2, 26 ἐν ὅντι AE R Ambr. gr. 55 b (ὁ in ras.) : ἐν ὅντι B] CMUS

3, 4 παλὸς AE BR Ambr. gr. 55 b σθ A¹² E^a Ambr. gr. 55 b^a

Quelques particularités de b :

Vita, 2, 13 ὅς καὶ τῆς /// φανῆς Ambr. gr. 55 b

2, 33 Καρπίκιος cett. Ambr. gr. 55 b (ce est sale)

2, 35 τοῦ β' τῶν Ambr. gr. 55 b

3, 12 περὶ αὐτοῦ cett. περὶ αὐτοῦ Ambr. gr. 55 b

Quelques particularités de c :

Vita, I, 15 ἔπειτα cett. ἔπειτα δὲ Ambr. gr. 55 c

2, 26 διότι οὐ. sed postea add. mg. inf. Ambr. gr. 55 c

Nos collations sont trop courtes pour décider si b et c ont utilisé ou non le même modèle. Nous pencherions plutôt vers une réponse négative.

PARISINUS GRÆCUS 1644

Olim *Colbertinus* 4239 ; *Regius* 2535. Chartac. 265 x 200 mm. Saec. XV uariis manibus scriptum. Fol. I-III + 59 + IV-V. XENOPHONTIS *De lacédæmoniorum republica*, inc. f. I 12^a ἐν τῷ εὐνοχῶς ποτε ... des. f. 13^a ποτε τῇ αὐτῇ. EUSEBIUS *De republica Atheniensium*, inc. f. 15 περὶ δὲ τῆς Ἀθηναίων πολιτείας ... des. f. 19^a αὐτοῦ εἰς τὴν πόλιν. Vacua sunt reliquum folii 19^a et ff. 20-33^a. PLOTINI *Enneadis primæ* libri tres¹, scilicet I, 2 (ff. 24-25^a), I, 3 (ff. 25^a-26^a) et I, 4 usque ad cap. 6, lin. 23 μέλλον γὰρ (f. 26^a, lin. 1 - 27^a, lin. ult.). HERMOGENIS *De formis oratoris* libri duo, inc. f. 28 - μέντοι λόγον τοῦ ἥθηρος καὶ οἱ ἰδιωτικοὶ ... des. f. 33^a τὸ πρῶτον φημι ὅτι ἔργον καὶ νόμον τῶν ἰδεῶν. Post duo scolia quorum primum incipit <ὁ ὅτι οὐ τοῦτο ἔστι ἐν τῇ εὐνοχῇ ἢ μέθοδος et desinit διὰ τὸ θλαστικὸν ἐκαστέρων, alterum uero incipit ὁμοῦς καὶ λέξεις εὐνοχῆς διὰ δὲ τῶν πρῶτων et desinit τῆς εὐνοχῆς, χρηστὸν ἐνομήσαι, sequitur HERMOGENIS *De eloquentia* liber, inc. f. 33^a Ἐργονέους Περὶ μεθόδου διανοήσεως. Itau μένος λόγου ... des. f. 37^a ὡς περ ἐν οὐνοῦ καὶ μετὰ τὴν ἰδέαν ἐνομήσας δημοκόβους ἐν τοῖς ἀνοήτοις. <GALENI *Ars medica*> inc. f. 38 τρεῖς εἶναι ... des. ὡς περ ἀνθρώπων (hæc duo uerba punctis notata sunt) καὶ ἐν τῶν τῶν δὲ β. β. β. τὴν ἐννοχῇ ἐξορτα².

RELIGIO. — Cartonée. Les folios I-III et V, ainsi que (IV bis) (arraché) datent de la reliure. I et V sont collés à la reliure, IV fait partie du manuscrit de Galien.

POSSESSEURS.

Folio II et III^a, diverses notices récentes. Folio I, en haut, *Cod. Colb. 1239* (le r fut changé plus tard en 4) ; *Regius* 2535 et, en-dessous, 33. Ces deux cotes sont écrites dans un grattage de 13 cm. de long. A droite, d'une main plus ancienne : *Xenophonis*

1. *Cod. Colb. mss. Bibl. Reg.*, t. II, p. 223 ; OMONT, *Inscr. summe*, t. II, 1886, p. 115 ; J. COCHET, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 55 ; *États*, p. 33.

2. OMONT, *op. cit.*, écrit : *Ploctini enneadum libri IV*. Il ne s'est pas aperçu que le premier traité, f. 1, manquait.

Rhetoris Lacademomorum republica. En bas et au milieu, 247 et au folio 38 à la même place et de la même main : 92. Cette main ancienne a écrit, en haut du folio 24 : *Plotini*; en haut du folio 28 : *Hermogenis*. En bas du folio 24, et en grands caractères, d'un centimètre de haut, on lit : *Van Praefle*.

COPISTES ET FILIGRANES.

Le manuscrit se compose de quatre parties écrites par quatre copistes différents, du X^e siècle, sauf c qui est du XIV^e.

Copiste a (ff. 1-23, XÉNOPHON) : trois quaternions, dont le second n'a que sept folios (ff. 9-15) numérotés par le copiste en bas et à droite du premier folio de (1) à 3. Filigrane : *Fleur à cinq pétales*, var. simpl. de Briquet 6393 (29,5 × 41, Milan, 1422 ; var. simpl. : Munich, 1448) ou 6394 (40 × 57⁵, Bamberg ? 1446). Surface écrite : 205 × 115 mm. ; 26 lignes à la page. Écriture large et forte.

Copiste b (ff. 24-27, PLOTIN) : deux feuillets. Filigrane : *Ciseaux*, analogue à Br. 3685 (40,5 × 57⁵, Florence, 1459/60 ; var. simpl. : Naples, 1457 ; Lucques, 1465. Voy. Sotheby : Rome, 1472 ; Venise, 1472 ; Rome, vers 1470 ; Organia : Venise, 1469). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34 lignes à la page.

Copiste c (ff. 28-37, HERMOGÈNE) : un quinion. Filigrane : *Couronne*, du type Br. 4594-4599 (notés de 1312 à 1373), analogue à Br. 4597 (30 × 44⁵, Bologne, 1342). Le feuillet (x) - 10 (f. 37) de ce quinion présente comme filigrane *Deux cercles*, type analogue à Br. 3206 (29 × 40, Valdouble, 1342 ; var. simpl., sur fine vergeure alternée : Padoue, 1355 ; Tyrol, 1358 ; Halberstadt, XIV^e s. ; var. simpl., sur pap. de 42 × 58⁵ : Augbourg, vers 1350 ; Udine, 1353-1359). Surface écrite : 220 × 160 mm. ; 34-36 lignes à la page. Scolies marginales et interlinéaires.

Copiste d (ff. 38-59, GALIEN) : deux quinions et un feuillet séparé (ff. 58-59) numérotés de α' à γ' au début et à la fin de chaque cahier dans le coin inférieur intérieur des folios. Filigrane : *Trois monts surmontés d'une croix*, analogue à Br. 11702 (29,5 × 44, Pise, 1440). Surface écrite : 205 × 125 mm. ; 37 lignes à la page. Écriture penchée. L'archétype devait être lacuneux, mutilé ou difficile à lire : aux folios 56^v et 57, on trouve des « blancs ».

D'après les quelques *σγ'* qui ornent les marges, le *Paris. gr. 1644* s'apparente nettement à A. Il est même probable qu'il en dérive, soit directement, soit par un intermédiaire.

- 1, 3, 3. 5 Scolie AE : *σγ' Paris. gr. 1644, f. 26*
- 1, 4, 1. 20 *σδ 886a A ceti., Paris. gr. 1644 : 886a E*
- 1, 4, 5. 7 Scolie AE : *σγ' Paris. gr. 1644, f. 27*

Si ces quatre folios de Plotin ne sont d'aucune utilité pour l'établissement du texte, ils offrent cependant quelque intérêt. Leur histoire est passablement mouvementée.

Le filigrane, mal caractérisé d'ailleurs, les date du X^e siècle. L'écriture confirme cette induction et paraît reporter jusque vers le troisième quart du siècle l'époque où ils furent transcrits. Ces folios faisaient-ils partie d'un manuscrit plus complet ?

L'état inachevé du traité I, 4 semblerait l'indiquer ; néanmoins, le fait que le traité I, 2 commence en haut du premier folio recto fait hésiter. Il est possible de trancher la question.

Dans l'édition Teubner de 1883, due à Vollmann, le traité I, 1 compte 331 lignes, et toute la partie de I, 4, qui manque dans le *Parisinus gr. 1644*, en compte 315. Or les folios 24 à 27 contiennent un texte long de 648 (= 2 × 324) lignes « teubnéennes » : ces quatre folios étaient donc précédés de deux folios portant ces quatre et pareillement suivis de deux folios portant la fin de I, 4. La concordance est parfaite ; elle apparaît dans le tableau suivant :

$$\begin{aligned} \text{ff. } \langle 23 \text{ bis-} 23 \text{ ter} \rangle &= 1, 1 \\ &= \text{Vollm., p. 39, 1-49, 30} = 331 \text{ lignes teubnéennes.} \\ \text{ff. } 24-27 &= 1, 2-1, 4, 6, 23 \\ &= \text{Vollm., p. 49, 20-70, 1} = 324 \times 2 (= 648) \text{ lignes teubnéennes.} \\ \text{ff. } \langle 27 \text{ bis-} 27 \text{ ter} \rangle &= 1, 4, 6, 23 - \text{fin} \\ &= \text{Vollm., p. 70, 1-79, 27} = 315 \text{ lignes teubnéennes.} \end{aligned}$$

Autrement dit, les folios 24 à 27 forment les deux feuillets intérieurs d'un quaternion régulier dont les deux feuillets extérieurs se sont perdus. Primitivement ce quaternion contenait un complet, mais non précédés de la *Vita Plotini*, les quatre premiers traités des *Ennéades* ; le quatrième devait s'achever vers le bas du huitième folio verso (= 27^{ter}), sans atteindre cependant la toute dernière ligne.

Une heureuse découverte confirme ces résultats relatifs au contenu du fascicule, lui donne un *terminus ante quem* indiscutable, et nous révèle le nom d'un de ses premiers possesseurs, vraisemblablement de son premier possesseur.

Au printemps de 1491, Laurent de Médicis envoyait en Orient à la recherche de manuscrits grecs Janus Lascaris. Celui-ci fit route par Ferrare, Padoue, Venise, et, à son passage dans chacune de ces villes, prenait soin de noter dans son calepin, le *Val. gr. 14121*, ce que contenaient d'intéressant pour lui les bibliothèques

¹. Publié par K. K. Müller, *Neue Mitteilungen über J. Lasc. u. d. Medice. Bibl., dans Centralbl. f. Bibliotheksw., t. 1, 1884, pp. 333-412.*

particulières qu'on lui signalait. Au folio 51 de ce précieux carnet il écrit : ἐν βενετία ἐν τοῖς τοῦ βόλβλα. Suit une liste assez longue, dans laquelle figure Plotin (f. 51^r) : Πλωτίνου περί ἀθροῦν· περί ἀρετῆς· περί διακρίσεως· περί εὐτυχίας. A n'en pas douter, le *Paris. gr. 1644* appartenait en mai 1491 au célèbre médecin vénitien Georges Valla (1430-1499) : Lascaris ne recopia pas exactement les titres des traités, il les abrège et les altère : περί ἀρετῶν au lieu du titre plus long dont nous ne connaissons pas avec certitude la teneur exacte, περί εὐτυχίας au lieu de περί εὐδαιμονίας (f. 26^v).

Immédiatement après cette notice, Lascaris écrit : καὶ οὐκ ἐστὶν ἡ ἀποστολή τοῦ προβήματα. *De remediis, de praeparatione corporis et bono animo, nescio utrum | Plotini an Cassiani* ! Si Lascaris a pu songer à attribuer des traités de médecine à Plotin, c'est probablement que les œuvres de ce dernier se trouvaient reliées avec celles de Cassius. Le petit fascicule de Plotin que possédait Valla contenait quatre traités des *Ennéades* et quatre seulement : ils étaient sans doute suivis immédiatement du *De remediis, de praeparatione corporis et bono animo*.

La bibliothèque de Georges Valla fut achetée après sa mort par Alberto Pio, Seigneur de Capri, et plus tard elle fut dispersée ! La plupart de ces manuscrits sont aujourd'hui au Vatican et à la bibliothèque d'Este, de Modène. Le *miscellaneus* qui contenait quelques pages de Plotin fut disloqué : les deux feuillets extérieurs de cet unique quaternion plotinien se perdirent. Comme les deux autres sont pliés et salis, on a l'impression qu'un amateur les a longtemps portés sur soi ; est-ce Van Praëfe, qui écrit son nom en bas du folio 24 ? Ils échouèrent enfin dans un nouveau *miscellaneus* qui devint au XVII^e siècle la propriété de Colbert.

1. Il s'agit de Cassius, médecin du III^e siècle ap. J.-C., édité par J. L. Jones, dans *Physici et Medici graeci minores*, Berlin, 1841.
2. K. K. Mollen, *Neua Mittl.*, n. J. Lach., p. 334 et note 3.

MONACENSIS GRAECUS 344

Chartac. 223 × 145 mm. Saec. XVI. Fol. 185. *Miscellaneus* 1.

POSSESSEUR. — Folio II : Petri Victorii selecta e variis quætionibus graecis. *Tomus I. Simul collecta et in librum redacta Romae Anno 1729 die decima mense Aprilis.*

RURERAN. — Les folios 171-172, qui seuls nous intéressent, ont comme filigrane un *Agneau pascal* dans un cercle, dont l'emploi paraît avoir commencé vers 1470.

EXTRAITS DE LA VITA PLOTINI. — Aux folios 171 et 172, en deux séries, Petrus Victorius a transcrit les extraits qui l'intéressent.

Folio 171 : ex his quæ a Porphyrio tractata sunt in vita Plotini

Vita Plot., 2.20-23 τὰ δ' ἀνοικτα — εἶγε

2.31-34 τελευτῶντι — Εὐτυχίας

4.6-9 ἦν δὲ Πλωτίνος — ἡρώδης

6.1-3 ἐν δὲ τῇ Συκεῇ — Φαλῆρου κ. τ. λ.

7.17-29 εἶγε δὲ — ἡρωδῆος βίω

11.11-19 καὶ more — ἐννοεῖσθαι

Folio 171^r : Rursus a principio

Vita Plot., 1.7-9 Plotini vox ubi ydō dicitur — ἡρώδης

2.1-5 Sinapsimi καὶ κατὰ δὲ — ἡρώδης

7.22-24 Ζηφὸ σοδὰς ἐχέτω — ἐκτεττω (bille)

7.31-46 ἦν δὲ καὶ — προβήματα

7.49-51 inter auditores ipsum se nominal eἶγε — ἡρώδης

8.20-23 καὶ τῇ πρὸς δαυὶν προσοχῇ — ἐννοεῖσθαι

Folio 172 : 13.3-4 ubi ydō elāev — ἐννοεῖσθαι

D'après les quelques variantes que présentent ces extraits de Victorinus, on voit qu'ils s'apparentent à A ; peut-être sont-ils copiés sur A même. Nous y joignons quelques variantes propres à Vict.

Vita, 7.17 Ἀποβῶν A Vict. : Ἀποβῶν ceti.

7.19 ἀρπύς Vict. ἡρώδης ceti.

7.20 προβήματα AE BR J Vict. προβήματα ceti.

7.24 καὶ καὶ Vict. καὶ καὶ ceti.

1. HARDT, *Cat. cod. mss. gr. Bibl. Reg. Boronien.*, t. III, 1806, pp. 1-4.

J. COCHET, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 35.

2. HARDT, *ibid.*, p. 3.

- 7, 27-28 *ἡμερομηνος* — *πῶς* om. Vict.
 7, 36 *μὲν* Vict. *τῶν* cett.
 7, 41 *καὶ* om. Vict.
 7, 44 *δ* om. Vict.
 8, 20 *γέ* om. Vict.
 8, 20 *ἐρχόμενον* A Vict. *γε* A^a Vict^a.
ἐρχόμενον E cett. *οὐκ* E^a
 8, 21 *ἂν* om. AR Vict. add. A^a

Comme ces extraits ne sont suivis d'aucun extrait des *Ennéades*, il se peut que Victorinus n'ait disposé que d'un de ces petits manuscrits ne contenant que la *Vita* et quelques traités, tels *Cosmianus* 169, *Ambros.* gr. 56.

Victorius en tout cas prenait intérêt à cette *Vie de Plotin* : à preuve qu'il y est revenu deux fois.

MATRITENSIS O. ■

Nunc 4784. Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I-II + 98 + III-IV. Saec. XVI. ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ *Vita Plotini* (ff. 1-30^v). ΠΛΟΤΙΝΙ *Enneas* I et initium II, 1, 1, 1 Τὸν λόγον δὲ λέ- (ff. 31 - 98^v l. ult.)¹.

RELIURE. — Parchemin épais.

CANISSE. — Douze cahiers, non numérotés, dont le premier (ff. 1-10^v) paraît être un quinion, les autres étant des quaternions. Le folio 98 est le dernier folio du dernier quaternion.

RELIGIANT. — *Écu, dans lequel est inscrite une croix grecque ayant de part et d'autre de sa base les lettres B et R. Identique au filigrane du Palai. gr. 404, copié par Darmarius en octobre 1579.*

POSSESSEURS.

Folio II^v, en haut à gauche : f. O. 67 J. B. z. 120. *Isle (?) ambo smi duo volumina.*

Folio I, en haut : *incognito.*

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 × 100 mm. : 20 lignes à la page. — Fol. 1^v, après une arabeque : Περὶ φύλου (majuscules) Περὶ φύλου καὶ τῆς τέλει βιβλίου ἀπὸ ... des. l. 30^v, en triangle : ἀπὸ ἀναλυσῆς τῶ ἐργον. Τέλος τοῦ ἐκ τῶν φύλου τοῦ Περὶ φύλου. II τοῦ Περὶ φύλου συγγράμματος. † Ἀρχὴ τῶν κεφάλων τοῦ Περὶ φύλου. n'y a pas de table générale. Fol. 31 : † ἐπεὶ αὖ λόγ. α^ο, puis, après une arabeque : Περὶ φύλου διευκρίνους αὖς Περὶ τοῦ τὶ τῶν φύλου καὶ τῆς δ' ἀδελφ- nos.

MARGES. — Ni scollées, ni σγ^α. Précédées de γρ., quelques corrections de fautes dont le copiste s'aperçoit, ainsi au folio 38^v, l. 1, 12, 31 γρ^α πρὸς δὲ ἀπὸ, γρ. εὐκρινε μγ.

1. E. MILLER, *Cat. mus. grecs, Supplément au cat. d'Inarte, dans Notices et extraits mus.* Bibl. Nat., t. 31, 2^e partie, 1886, p. 96 : J. COCHER, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 54. — En 1933, au cours de son voyage en Espagne, M. Pierre Costil a bien voulu examiner pour nous les *Matritensis* O. 66 et O. 68 et en faire prendre quelques photographies. Nous lui en exprimons ici à nouveau toute notre reconnaissance.

Dans ■ description sommaire, Miller écrit : « On trouve à la fin la date αϕλ' (1535). Ce manuscrit est de Darmariu qui n'a point mis de souscription ¹. Vogel, notant que le premier manuscrit daté de Darmariu, le *Coislinianus* 163, fut achevé à Padoue, le 2 octobre 1560, conteste que celui-ci puisse être attribué au célèbre copiste ². En réalité, comme Graux le confirme ³, il est bien de Darmariu, mais, nous écrit M. Costil, « on ne sait vraiment où Miller a vu la date qu'il indique ». Comme le codex est semblable, par le format, la mise en page, l'écriture et surtout le papier, au *Palatinus* gr. 404 achevé par Darmariu en 1579 à l'Escurial ⁴, il est probable qu'il est de peu antérieur ou postérieur à cette date.

Quel fut le modèle de Darmariu ? Très certainement un manuscrit de la famille w, sinon A, ce qui est peu probable, une de ses copies, Darmariu a beaucoup travaillé à Venise et à Padoue. Nous savons qu'il a copié le *Scorialensis* E. 111. 13 d'après le MarcB. Il est possible qu'il se soit servi du même exemplaire pour le *Marticensis* O. 66. Une variante le suggère : en *Vita*, 2, 1 Darmariu écrit κωλυκῆ, alors que seul le MarcB porte en marge, de la main de Bessarion, κωλυκῆ, l'o étant à peine lisible, et le texte portant κωλυκῆ : Darmariu aurait fondu les deux leçons de son modèle.

Si Darmariu exécuta le codex à Venise, le fait qu'il se servit encore du même papier à l'Escurial ne doit pas étonner. Il peut avoir achevé ici un travail commencé là. Le *Palat.* gr. 404 serait donc postérieur au *Marticensis* O. 66. Darmariu fait ici quelques fautes :

- Vita*, 1, 3 φηγερο pour φηγερο
 1, 10 ἐνεκα τοῦ pour ἐνεκα τοῦτο
 1, 12 ἐλκεθα γε καὶ pour ἐλκεθα καὶ
 2, 11 ἀποκλινουρας pour ἀποκλινουρας
 2, 14 καὶ τὸ εἶργον pour καὶ εἶργον

On voit qu'il n'est pas très soigneux, il récrit plutôt qu'il ne recopie, ici il ajoute une particule, là un article. Il supprime la table générale, termine la *Vita* par un colophon qu'il emprunte

1. E. MILLER, *Supplément au Cat. d'Inarte*, p. 96.
 2. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die Schreiber d. griech. Handschr.*, p. 16, note 6.
 3. GRAUX, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, p. 70, note 1.
 4. Voir p. 250.

à ses souvenirs et le fait suivre d'une annonce qui dénote malgré tout une certaine ignorance de la division du texte.

Le manuscrit a tout l'air d'être mutilé. Il s'achève, non pas, comme la description de Miller le ferait croire, avec la dernière ligne de la première ennéade, mais avec les trois premiers mots de la deuxième ennéade, à la fin d'un quaternion. On peut donc supposer que le manuscrit était naguère plus complet.

Les indications du folio 11^r paraissent confirmer cette hypothèse : *ambo sunt duo volumina* ne signifie-t-il pas qu'un second tome faisait suite à ce *Marticensis* O. 66 et ce second tome n'était-il pas coté O. 67 ? Quoi qu'il en soit, on ne l'a pas retrouvé ; M. Costil s'est assuré qu'il n'était pas au catalogue de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

Les initiales J. B. du même folio 11^r ne seraient-elles pas celles de Julio Pacio de Beriga qui fut, dit-on, possesseur du *Palat.* gr. 404 ?

Chartac. 242 x 175 mm. Fol. 14. Saec. XVI. *POREPHYM*
Vita Plotini (H. 1-14)¹.

Copiste. — Nicolas de la Torre (Turrianus).

TEXTE. — Folio 1 : *Πορφυρίου Ἰερεὶ Περὶ Περικλέους βίου καὶ τῆς τέλει αὐτοῦ ...* des. 1. 14^a *οὐκ ἔστιν ἐν τῷ βιβλίῳ. Τὸ δὲ τὸ ἐστὶν τὸ βιβλίον τοῦ Περικλέους τοῦ πορφυρίου οὐκ ἔστιν ἐν τῷ βιβλίῳ.*

Le colophon est celui que Darnarius et Turrianus mettent à la fin de la plupart de leurs manuscrits du *corpus* plotinien. Vers 1560 Turrianus copiait à Venise plusieurs exemplaires partiels de Plotin ; celui-ci date vraisemblablement de la même époque, appartient au groupe W, ne paraît pas être un apographe de *Martianensis* O. 86, mais bien plutôt de MarcB, un manuscrit de Venise.

¹ E. MILLER, *Cal. man. grecs de l'Escurial*, 1848, p. 139 ; J. COCHER, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35, p. 54. Quelques éléments de cette description trop sommaire nous ont été gracieusement communiqués par le Père A. Revilla.

CHAPITRE II

LE GROUPE x

Dans le domaine de la tradition des *Ennéades*, le groupe x constitue une terre encore inexplorée ; x est par excellence l'« inconnue ».

La première erreur a été — et est encore — de faire de B un manuscrit isolé. Loïn d'être seul, il se présente, à la différence de A, accompagné de deux satellites, d'âge inégal, R, presque son contemporain, et J, qui est plus jeune.

Le manuscrit B est le seul qui ait un nombre tel de filigranes qu'on puisse le dater, au moyen de ceux-ci à une dizaine d'années près. Quelques *marginales* sont tout à fait importantes.

Le principal intérêt du manuscrit II est de confirmer l'antiquité — toute relative — de certaines leçons qu'on croyait de simples fautes de B. Il a son intérêt propre aussi : quelques-unes de ses leçons interlinéaires ou de ses notes marginales constituent, pour un appareil critique, un précieux appoint.

B, de plus, est écrit par trois copistes, ce qui en principe multiplie les problèmes.

R a été copié une fois et il peut être intéressant de chercher à préciser, fût-ce par des hypothèses, vers quelle date et dans quelles circonstances.

De tous les manuscrits de Plotin, J est sans doute le plus mal connu et le plus singulier.

Son appartenance au groupe x doit d'abord être établie. Ce n'est pas trop difficile. L'indépendance de J par rapport à A et à B est également hors de doute. Par contre, sa place exacte dans le *stemma* est presque impossible à fixer. Tout un temps nous avons cru que B et R dériveraient de x par un intermédiaire

distinct de l'archétype de J, on encore qu'entre x et J il y avait un intermédiaire plus correct que le modèle immédiat de B et de R. Nous avons fait saillir ici la complexité du problème en montrant que dans les deux dernières ennéades J paraît abandonner R pour suivre exclusivement B, à moins que ce ne soit plutôt l'inverse.

J est avec M et V, du groupe y, le seul manuscrit-source qui comble une partie de la grande lacune du traité IV, 7. Par là même il se rattache de quelque façon au sous-groupe dont font partie M et V. Les leçons additionnelles, marginales ou interlinéaires, dues au copiste de J et au réviseur J^s, souvent d'ailleurs difficiles à distinguer entre elles, confirment cette « autre » parenté. Alors que x symbolise déjà un état intermédiaire, J fait personnellement figure de médiateur entre plusieurs familles ; en certains points, rares mais marqués, il se rattache à A ; en d'autres, plus nombreux, au groupe y. Enfin, tant dans le texte que dans la marge, il est parfois seul témoin d'une bonne leçon, et il a par ■ une place mystérieuse et mal définie toute semblable à celle du réviseur A¹. Faire peu de cas de ces leçons aberrantes de A¹ et de J, c'est chercher à voir clair en se mettant un bandeau sur les yeux.

LAURENTIANUS 83,16

B

Chartac. 290 x 220 mm. Fol. 199. S^{ec}. XIV. PORPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-7). *Tabula generalis* (f. 7). *Tabula I* (f. 7^v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 7^v-178). MAXIMI TYRI *Dissertationes* undecim (ff. 179^v-196^v) (I-XI edit. Hobelin)¹.

RELIURE. — Cuir rouge sur ais de bois, et chaîne. Exécute entre 1509 et 1571. Les folios 178^v et 179 sont blancs.

FIGURANES ET NUMÉROTATION DES CANTIERS. — Le manuscrit, œuvre de trois copistes, se compose de quatre parties.

Copiste a : ff. 1-53. Rm., I-II. 7 quaternions, dont le dernier (f^v), non numéroté, ne compte que 7 folios (ff. 49-55), le folio 48 bis ayant été coupé. Les 6 autres sont numérotés au recto du premier folio dans le coin extérieur supérieur (quat. β' et δ') ou inférieur (quat. γ', ε' et ζ') et parfois, de plus, au verso du dernier folio, dans le coin extérieur supérieur (quat. δ') ou inférieur (quat. α', β' et γ') ; les quaternions ε', ε' et ζ' ne sont numérotés qu'une seule fois.

I. Quat. α'-ε' (ff. 1-40) : *Fruis en forme de poire* ou de figure accompagnée de deux feuilles. Groupe Briquet 7345-7379, de provenance italienne ; 117 types s'échelonnent de 1336 à 1431, la plupart étant du milieu du XIV^e siècle ; on note un seul emploi tardif ■ 1471. Notre ligature est analogue à Br. 7376 (42,5 x 60, Sienna, 1335-56), dont il a la vergeure, l'écartement des ponts et presque le dessin.

II. Quat. δ', feuillets <1>-8 et <4>-5 (ff. 25 et 29) : *Boue* (Groupe Briquet 2844-2852 ; provenance italienne ; emplois notés de 1343 à 1373), analogue à Br. 2844 (Grenoble, 1343 ; variante identique ; Grenoble, 1344), mais le ligature est plus petit et se trouve posé entre deux ponts ; la vergeure et l'espacement des ponts sont identiques.

III. Quat. s' (ff. 41-48) : *Arbuste*, variante similaire de Briquet 707 (41,5 x 56, Maîtres, 1333). Le groupe Br. 701-707, de provenance italienne, se rencontre souvent de 1346 à 1393.

IV. Quat. s', feuillet <4>-5 (f. 45) : *Croissant couronné* sur grosse vergeure, variante similaire de Briquet 5216 (27 x 29, Montpellier, 1331 ; var. simil. : Ferrare, 1363 ; Florence, 1364 ; Blois (Pays-Bas), 1367 ;

1. MONTAUDON, *Bibl. Bibliothecarum*, 1739, p. 405 c ; BARNIER, *Cat. coll. Mus. Bibl. Med. Laur.*, 3 vol., 1764-70, t. III, col. 274-276 ; CAZDORF, *Platini Opera*, 1835, t. I, p. XLV ; H. F. MÖLLER, *Herma*, 1879, pp. 106, etc. ; HOBELIN, *Maximi Tyri Philosophoumena*, Leipzig, Teubner, 1910, p. XXXIV ; J. COZZI, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 43.

aileux, 1360/70; Sienna, 1362). Le groupe Br. 5215-5222 est probablement italien.

V. Quat. <8>, plusieurs filigranes.

Feuillet <2>-7 (f. 54) : *Couclias*, sur grosse vergeure, variante similaire de Briquet 5112 (28,5 x 44^f, Bénévent, 1345; Calais, 1330; Fabriano, 1349). Le groupe Br. 5112 et suiv. est noté de 1340 à 1390.

Feuillet 3-<6> : *Arballe*, comme au quat. s'.

Feuillets 4-<5> (f. 51) et probablement 1 (coupe)-<8> : *Fruiti*, comme aux cinq premiers quaternions.

Copiste b : ff. 56-79^f, Em., IV, 2-IV, 9, 3, 6 *mais* *phgrs*. 3 quaternions non numérotés.

Quat. <7> (ff. 56-63), quat. <8>, feuille 1-<8> (f. 64) : *Fruiti*, comme aux cinq premiers quaternions.

Quat. <8>, feuillets 2-<7> et <4>-5 (ff. 65 et 68) : *Fruiti*, analogue à Briquet 7375 (42,5 x 60, Sienna, 1353-54; var. ident. : Florence, 1356-67); si la vergeure est plus grosse, si la tige convexe du fruit est tangente à l'un des pontuseaux, le type élané et les dimensions sont les mêmes. Quat. <8>, feuillet <3>-6 (f. 69) : *Fruiti*, dont les trois tiges sont étroitement serrées; les feuilles aussi sont très rapprochées du fruit; grosse vergeure. Le type n'est pas signalé par Briquet.

Quat. <6> (ff. 72-79) : *Arballe*, comme au quat. s', sauf le feuillet 3-<6> (f. 74) qui représente un *Fruiti* analogue à Briquet 7376.

Copiste c : ff. 80-178, Em., IV, 9, 3, 6 *mais* *phgrs* — VI, 9, 9, fin. 13 cahiers dont les 12 premiers (ff. 80-173), tous quaternions, sont numérotés de a' à g^f, sauf a' et i'. Le dernier (ff. 176-178) comptait deux feuillets, mais du folio <178 bis>, coupé, il ne reste plus que le talon. Papier plus jaune et à grosse vergeure, avec plusieurs filigranes.

Quat. <a>-g^f (ff. 80-103) : *Couclias*, comme au quat. f' de a.

Quat. 8'-g^f (ff. 104-151) : *Arballe*, analogue à Briquet 702 (32 x 47^f, Pise, 1326), mais légèrement plus grand et sur grosse vergeure.

Quat. <6> (ff. 152-159) : *Fruiti*, analogue à Briquet 7375, comme au quat. 8' de b, sauf le feuillet 1-<8> (f. 152) dont le filigrane est identique à celui du folio 69.

Quat. <ac> (ff. 160-167) : plusieurs filigranes.

Feuillet 1-<8> (f. 160) : *Arballe*, analogue à Briquet 702.

Feuillets 2-<7> et 4-<5> (ff. 161 et 163) : *Fruiti*, comme aux folios 69 et 132.

Feuillet <3>-6 (f. 165) : *Fruiti*, comme au quat. 8' de b.

VI. Quat. g^f (ff. 168-173) : *For*, variante similaire de Briquet 12471 (28,5 x 44^f, Bénévent, 1345; Rome, 1341-43), mais de forme un peu plus ronde. Le groupe 12464-12471, représentant la *glarra* italienne, est italien et, sur grosse vergeure, se rencontre de 1331 à 1380.

Cabier <iv> (ff. 176-178) : *Arballe*, comme au quat. s' de a.

Copiste c (plutôt d, m'écrit Schwyzert) : ff. 179^v-199, *MAXIMI TYRI Dissertaciones* XI. Surface écrite : 220 x 150 mm.; 32 lignes à la page. Les folios 179-180 forment un feuillet à part : *Arballe*, comme au quat. s' de a.

Les folios 181-196 forment deux quaternions numérotés ■ vers du dernier folio, vers le bas à gauche.

Quat. a' (ff. 181-188) : *Demi-Licorne*, sur grosse vergeure, appartenant au groupe Briquet 9922-9925, le plus ancien groupe de ce type et dont on note les emplois de 1368 à 1383.

Quat. 8' (ff. 189-196) ainsi que les folios blancs 197-199 : *Arballe*, analogue à Briquet 707, comme au quat. s' de a.

POSSESSEURS ET LECTEURS.

Folio 1, en bas : *Eudoricius Bacallius, Archiepiscopus Ragusinus at Prepositus Pruleensis, Medicus Bibliothecae dicavit MDLXIX.*

Folio 199^v, en haut 1, on lit encore, écrit en grec et en latin, le nom de *Leonardus Iustiniani*.

A la fin du manuscrit, écrit au crayon, peut-être par Auriant, le bibliothécaire contemporain : *Contulsi partim a. 1874-1877 m. VII D. H. Müller.*

MISE EN PAGE ET TEXTES.

Copiste a : ff. 1-35, *Vite* 1, 1 - Em., III, 9, fin (IV, 1) *μυθολογία*. Surface écrite : 225 x 160 mm.; 39 lignes à la page. Écriture serrée, lade et volontairement irrégulière. Le copiste s'annule à cinq ou six manières différentes, ainsi au folio 23, 1. 6-8; Em., II, 3, 3. 18-23, au bas du folio 30^v, Em., II, 9, 2. 8-4, 9, au folio 37^v, Em., III, 2, 7; à propos de ce dernier passage, Müller suggère que le copiste imite peut-être l'écriture de son modèle, qu'on pourrait ainsi dater du xiii^e siècle. Un réviseur, probablement le scribe lui-même, ajoute après comp en marge les numéros d'ordre de certains traités et écrit les tables I et II. Un autre, qui se sert d'une encre aujourd'hui plus verte, écrit la table III en a et la table IV en b.

De loin en loin a est corrigé par une main distincte de celle du copiste. Ba' complète la plupart des titres en y ajoutant le numéro d'ordre de l'entade et du traité, ainsi au folio 10^v : *εὐρέδης ὑπὲρ τῶν λόγῶν τῶν πρὸς Ba'* supplée aussi les petites omissions dues à l'homotélicité. C'est Ba' qui ajoute à la fin de I, 1 le dernier mot du traité, *ἀγνοεῖν*, oublié ou supprimé, on ne sait pourquoi, par le copiste Ba.

Copiste b : ff. 56-79^v, dernière ligne, Em., IV, 2-IV, 9, 3, 6 *mais* *phgrs*. Surface écrite : 235 x 150 mm.; 40 lignes à la page. Écriture plus régulière, mais assez semblable à certaines pages de la précédente. Pas plus que a le copiste b n'écrit les tables et, de plus, ne met aucun en-tête à ses traités; sauf pour la table IV, les vides ne seront pas comblés. Au folio 68^v, après IV, 4, 29 *εὐκλείδης*, une ligne et demie est laissée en blanc pour la scolie-titre qui fait mention d'Eustochius.

Au folio 56^v, après IV, 2, ■ copiste b écrit IV, 1. Au folio 77^v, ligne 2,

1. Non « unites » comme l'écrit H. F. Müller, *Hermes*, 1879, p. 106.

après IV, 7, 10, 2 *τὸ μὲν αὐτὸν*, suit immédiatement IV, 8, 2, 14, 7, 27 *καὶ πάλιν* - *παρὰ τὸν*, qui est suivi, au folio 78, ligne 22, de IV, 7, 10, = *ἀεὶ ἐξέσθαι*. Au folio 79, ligne 36, où ce morceau fait début, IV, 8, 2, 14 *ἐπεὶ οὐκ ἐξέσθαι* est suivi de IV, 8, 7, 27 *τὸ μὲν* *ἐν τῷ ἑξῆς*. En marge du folio 77, le copiste ou un lecteur fait un trait ou six petits points pour marquer la confusion.

La partie écrite par b n'a que de rares corrections.

Copiste c : ff. 80-178, Em., IV, 9, 3, 6, *καὶ λέγεται* - VI, 9, 9, fin. Surface écrite : 230 x 132 mm. : 33 lignes à la page. Écriture beaucoup plus large, certainement d'un autre copiste que les deux précédentes. Jusqu'au folio 154, le copiste c met des *mythem* au début de la seconde partie des mots qu'il coupe en fin de ligne. Au début, il souscrit ou ascrit indistinctement l'icota, puis il ne fait plus que l'ascrite. D'une encre aujourd'hui violette il écrit avec soin les tables V et VI. En VI, 4 et 7, il n'y a pas de confusion.

La partie écrite par c n'a pas été corrigée.

LES MARGES.

Les traités qui ont la numérotation intermittente l'ont tous de première main : I, 1, 3, 4, 8 ; II, 3, 6 ; III, 2, 3, 4, 5, 9 ; IV, 6, 7 ; V, 6 ; VI, 8. En a, scolies et leçons marginales très rares, sauf dans la *Vita*. En tout, quatre ou cinq *ov*.

En b, plusieurs *ov* ■ quelques scolies, ainsi IV, 4, 19, 2-3 (l. 66) *ἐπεὶ ἀνθρώπων*, *ἐπὶ ἀνθρώπων* ¹.

En c, plusieurs *ov* et scolies : celles-ci sont rubriquées à partir de Em., VI, 1. Certaines annotations marginales, écrites partiellement à l'encre rouge, ne font que reproduire des mots du texte : ces sortes de « leçons » ne sont jamais précédées de *ypodierai*.

Les deux douzaines de cahiers dont se compose ce manuscrit ne présentent pas moins de dix filigranes différents répartis entre sept types bien caractérisés, qui sont le *fruit*, le *bonc*, le *croissant*, l'*arbalète*, le *couteau*, le *pot* et la *demi-lionne*. Bandini a daté B du XIV^e siècle, Müller de la fin du XIV^e siècle. Cochez de la seconde moitié du XV^e siècle. L'abondance des filigranes permet de corriger légèrement l'estimation de Müller et de préciser celle de Bandini. Déjà la simple étude des groupes auxquels ils appartiennent fait voir que le manuscrit doit avoir été écrit dans le second ou troisième quart du XIV^e siècle.

1. Non en III, 7, comme l'écrit Müller, *Hermes*, 1879, p. 106.

I Fruit 7345-7379	1336-1431 ¹
II Bonc 2844-2852	1343-1373
III Arbalète 701-707	1346-1393
IV Croissant 5215-5222	1351-1370
V Couteau 5112 sqq.	1340-1390
VI Pot 12464-12471	1331-1380

La concordance est frappante : le manuscrit est du XIV^e siècle. Bien plus, un de ses filigranes fait partie d'un groupe qui n'est noté qu'entre 1351 et 1370, et les dates extrêmes d'autres groupes confirment ces limites, d'une part 1373 et 1380, d'autre part 1346 et 1343.

Trois des filigranes de B correspondent exactement à des variétés décrites par Briquet et dont la durée d'emploi oscille entre des limites plus resserrées.

III = 707 noté en 1353 (ce papier est de grand format)
IV = 5216 noté en 1351, 1362, 1363, 1364, 1366, 1367, 1370
V = 5112 noté en 1345, 1350, 1340

En appliquant à ces variétés les règles de Briquet, on obtient respectivement comme époque probable d'emploi : 1323-1383, 1355-1376, 1335-1355. Toujours suivant la même méthode, B doit avoir été écrit aux environs de 1355², ce qui précise les limites de 1351 et de 1370 obtenues plus haut. On peut donc affirmer que le *corpus* plotinien du manuscrit fut écrit au début du troisième quart du XIV^e siècle.

Les dissertations de Maxime de Tyr furent ajoutées après coup. La disposition des cahiers le suggérerait. L'étude des filigranes le confirme. Outre l'arbalète notée en 1353 et qui peut donc avoir été employée entre 1323 et 1383, Bc présente une demi-lionne appartenant à un type général en usage entre 1368 et 1383. Comme *terminus ad quem*, 1383 paraît donc une date sûre. Le *terminus a quo*, qui ne peut être beaucoup postérieur à celui de B abc, est incertain : la demi-lionne de c n'est pas décrite par Briquet.

1. Un seul emploi tardif en 1471. Comme ce groupe, dont Briquet ne désigne que trente à quarante variétés, comprend 117 types différents notés presque tous entre 1336 et 1392, on peut négliger la date de 1471.

2. Remarquons que cette date est fournie par des calculs faits sur les types 5216 et 5112. Or, le seul emploi noté ■ n° 707 est du 1353 : coïncidence d'indices indépendants.

Les deux premières parties de E sont écrites par un ou deux copistes qui serrent très fort les lignes et, dans les lignes, les caractères. Les trois premières *Ennéades* n'occupent en B que 55 folios, alors que dans A, qui a les mêmes dimensions et est un des manuscrits de Plotin les plus compacts, le même bloc prend 86 folios. Darn. aura besoin de 160 folios. Le premier copiste n'a pas écrit les *pinaces* ; le second non plus, et passe même les titres des traités : on comptait rubriquer tout cela lorsque le manuscrit aurait été achevé. Pour un motif que nous ignorons, il fallut passer le travail à un troisième copiste. C'est peut-être lui qui écrivit en a la table III, en b la table IV. Du fait que ces tables sont écrites de la même main, on peut conclure avec vraisemblance que cette main est postérieure à b. Le copiste c écrivit les *pinaces*, les titres et plusieurs scolies.

Le manuscrit fut-il remis entre les mains d'un réviseur ? En c, on ne trouve absolument aucune correction, en a et b, il y en a un petit nombre. Celles de a ne sont pas dues au copiste, mais à un seul et unique réviseur¹.

Pendant près d'un siècle, l'histoire de B nous est cachée. Vers le milieu du xv^e siècle, il fut acquis par Leonardus Justiniani, un célèbre *procurator Venetus*. A sa mort, en 1456, il passa sans doute à ses héritiers. Il semble qu'il soit resté à Venise où Ludovic Beccatelli dut l'acheter, lors de son ambassade diplomatique. En 1569, Beccatelli en fit cadeau à la nouvelle bibliothèque de ses protecteurs. Il reçut alors sa reliure actuelle, entre 1569 et 1571, date de l'ouverture de la Laurentienne.

Au début du xix^e siècle, Creuzer fit collationner ■ en entier « per Th. Gellum et V. Masinium » sous la direction de Francesco de Furia, le Préfet de la Bibliothèque. Cette collation n'est pas mauvaise.

1. Müller (*Hermes*, 1879, p. 106) : « In dem ersten Drittel glaube ich anfangs die Spuren zweier corrigierender Hände zu entdecken. Allein bei näherer Betrachtung ergab sich keine wesentliche Verschiedenheit der beiden untereinander, sowie keine durchschlagende Abweichung von der des Textes. Diese Hand ist ungleichmässig, bald fetter, bald magerer, bald gedrungener, bald wellenförmiger. Die scheinbaren Differenzen lassen sich wohl auf verschiedene Tinten und Feder zurückführen ». D'après la dernière phrase, l'une de ces mains doit être celle qui écrivit les tables III et IV. Müller paraît avoir été porté à distinguer dans les manuscrits plus de mains qu'il n'en fallait, ainsi en A, en MarcB, en Darn. ; encore un peu il succombait ici à la même tentation. La main qui écrivit les tables ne paraît toutefois pas être celle du copiste ■ ni du correcteur de a.

De 1874 à 1878 Müller étudia B d'assez près, mais n'en fit qu'une collation partielle et à partir de la quatrième *Ennéade* ne cite presque plus aucune de ses leçons. Au temps de Kirchhoff et de Müller, B passait pour un manuscrit exceptionnel, situé à égale distance de la « première » et de la « deuxième » famille. Kirchhoff, qui en faisait un représentant de celle-ci, supposait qu'il avait été copié sur l'archétype de cette famille à une époque où la différence entre les deux familles n'était pas aussi marquée qu'au xv^e siècle ; cette opinion recèle une idée juste. Müller observait que l'accord de B avec l'un des groupes rivaux ne pouvait contraindre l'éditeur, sauf tout au plus lorsque les leçons étaient indifférentes ; il n'avait noté aucun cas où B fit seul à conserver la bonne leçon.

Deuxième main. R² annote tout le manuscrit, mais dans les trois premières enclades n'intervient que cinq fois, à savoir :

- I, 3, 4. = *δὲος βαλκωνίης* R^{msc.} 28
- II, 4, 12, 17 *οὐ* : *οὐ* (sic, l'esprit sur *ο*) R^{msc.} 75^r
- III, 4, 3, 3 *ἀνέπε* : *δὲ* R^{msc.} 118^v
- 3, 11 *ἠρὸν τοῦ* : *ἠρὸν* R^{msc.} 119

III, 9, 9. *ἀν ἐν τοῦ ἀνέπε... τοῦ ἐν πρὸς ἀνέπε* R^{msc.} 117

A partir de IV, 2, placé avant la seconde transcription de IV, 1, les annotations de R² se multiplient : il y en a une vingtaine pour la seule quatrième enclade. Elle signale, on l'a dit, et rectifie les confusions de IV, 7 et IV, 8.

R² divise VI, 7 en chapitres « ficiniens » et les numérote de α' à ρ² : Ficin compte 42 chapitres. De même VI, 6, de α' à δ², dédoublant le chapitre 13 de Ficin en γ' et δ² : Ficin compte 18 chapitres.

Troisième main. R³, qui se distingue paléographiquement de la précédente par des caractères gras et la couleur rousse de l'encre, intervient rarement. Outre la rectification, signalée plus haut, de l'encre, interfolios 312^v et 332^v, elle met deux points sur l'iota d' *Ἀνέπε* en V, 14, 1, 6, où ce nom apparaît pour la première fois. Au folio 20^v, en I, 1, 6, 5 *δὲος ἀνέπε δαδῶν*, R³ fait deux gros points et en marge écrit *ἀνέπε* (sic), également noté de deux points. Au folio 148^v, en marge de III, 7, 13, 50-51, R³ trace trois points : . . . Au folio 231, entre V, 2, 1, 21 *ἀνέπε* et *ἀνέ πεῖον*, R³ trace trois points, puis en marge, pour faire pendant à *ἠρὸν ἐν τοῦ φῦρος*, qui suit *φῦρος*, écrit ἐν τοῦ *φῦρος* ou *φῦρος*. Ailleurs, on ne rencontre pas trace de cette main.

Comme B, auquel il ressemble fort¹, sans être ni la copie ni l'archétype, R paraît dater du deuxième tiers du XIV^e siècle. Se basant sans doute sur l'écriture seule, Stevenson le date de la fin du XIV^e siècle : le papier sur lequel R est écrit, noté plusieurs fois entre 1341 et 1375, permet de le vieillir de quelques années.

Le copiste de R est assez méticuleux. Seul il transmet dans son intégrité la numérotation marginale intermittente de l'archétype. Lorsqu'il a peine à lire son modèle, que celui-ci soit taché ou troué, il laisse un blanc ; peut-être même le fait-il lorsqu'il ne comprend pas bien le texte, par exemple en VI, 7, 19, 6 et en VI, 7, 41, 20. Il transcrit avec soin les leçons interlinéaires ou marginales, même les fautes, tel l'α qui surmonte *ὑπερφύρος*

¹. On trouvera p. 131 des précisions sur R² et R³, après l'étude de Corp.¹, la copie de R.

en V, 14, 1, 16 et que A¹ aussi a noté. Il semble bien qu'il fasse dans l'interligne certaines leçons marginales précédées de γ². Les autres manuscrits-sources en effet, tels ABE, s'accroissent pour les placer en marge ; dans les textes en prose il paraît d'ailleurs plus normal de noter en marge plutôt que dans l'interligne une leçon qu'on fait précéder de *ὑπερφύρος*. Avec les scolies R se met plus à l'aise qu'avec le texte ; il en passe un assez grand nombre.

Les annotations de R² ne représentent pas un état perdu du texte de Plotin. Elles sont dues à un lecteur qui n'avait pas d'autre texte grec sous les yeux que R lui-même et qui le corrige à l'aide de la traduction latine de Ficin, parue en 1492, et de ses propres conjectures. En effet ■ R² avait disposé d'un autre texte grec, il n'aurait pas manqué de remplir les espaces blancs laissés par R et de combler la lacune de IV, 7, 10, 13-16 et *οὐ* — *ἔπειτα* qu'il signale pourtant, dans le texte par une croix, en marge par deux points. S'il ne ■ risque pas, pour ces trois lignes, à faire de la « rétroversion », il n'hésite pas à s'inspirer de la version de Plotin pour corriger le texte ; on ne trouve pas ailleurs ces corrections, même pas dans les manuscrits complets qui ont appartenu à Ficin, tels A et F : voici quelques exemples, dont le premier surtout est frappant :

IV, 4, 32, 20 *δραμῆνον* : *ἐξόν* codd. : « At in hoc univoco quod animal est » Ficin : *ἐξόν δὲ τοῦ παντός* ins. R^{msc.} 194^v.

IV, 8, 4, 16 *ἀνὸς τοῦ ὀχλὸς χυρῶν* codd. : « segregatus a *lato* » Ficin : *ὀχλὸς* R^{msc.} 216^v et aussi *Ambr.* 329 qui est un manuscrit incomplet et qui donc, selon toute vraisemblance, n'a pas servi à R².

IV, 8, 8, 16 *βοῦλῆται* codd. : « sicut et ars consula re non solet » Ficin : *βοῦλῆται* R^{msc.} 221^v.

Dernière preuve que R² connaît la version de Ficin : il divise VI, 6 et VI, 7 en chapitres « ficiniens » ; rien par ailleurs n'autorise à penser que R² soit Ficin lui-même, ni la manière ni l'écriture de R². Les corrections de R² sont donc postérieures à 1492.

Peut-on fixer le *terminus ad quem* de R² ? Oui, si l'on peut démontrer — et ce sera facile — que Corp.¹ *Christi 117* est copié sur R et connaît R². Ce manuscrit en effet a été écrit probablement aux alentours de l'an 1500, plutôt avant qu'après, et certainement avant 1521.

R¹ a donc annoté R probablement dans la dernière décade du xv^e siècle, très certainement entre 1492 et 1521.

R² paraît postérieur à R¹ et semble dater du xvi^e siècle. En effet Corp., cette même copie de R, ignore systématiquement R¹ en I, 1, 6, 5 *ἀνέγγ* au lieu de *ἀνγγ* correspond à l'état de A, lequel écrit *ἀνέγγ* *in rasura* et omet *ανγγ*; de même les trois points de R¹, qui signalent III, 7, 13, 50-51, correspondent à un *αγ* qui ne se trouve qu'en A et en certaines de ses copies.

Au xvii^e siècle, le médecin Bourdelot (1610-1685) acquit le manuscrit et y apposa sa signature. Il était conseiller de la célèbre reine Christine de Suède (1626-1689) et lui fit cadeau du manuscrit. Christine abdiqua en 1654 et fit don de ■ bibliothèque au cardinal Azzolini, lequel la légua à son neveu Pompeo. De celui-ci les *Regimen* passèrent au Vatican, où ils sont encore¹.

R est un de ces rares manuscrits de Plotin peu connus et qu'il faille trouver encore. Outre les renseignements qu'il fournit sur l'archétype BR et sur l'archétype premier, il conserve seul le texte exact de certaines soles et toute l'antique numérotation intermittente.

1. Voir L. DOREZ, *Rev. des Bibl.*, 1892, p. 129; ELTON, *The Great Book Collectors*, 1893, pp. 94, 149, 154, 159, 162 et 187; G. A. E. BOOBER, *Die griechen Bibl.-philien*, 1922, t. I, p. 376 et t. III, p. 199.

OXONIENSIS COLLEGIi CORPORIS CHRISTI GRAECUS 117 Corp.

Nunc E. 3. 4. Chartac. 320 x 215 mm. Fol. 330. Saec. XV exeuntis. POKPHYRII *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13^v-14^v). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-330)¹.

RELIURE. — Cuir du xvii^e siècle. Pas de folios de garde.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 33 quinions non numérotés, avec réclame perpendiculaire au texte.

FILIGRANES. — Trois papiers, entremêlés dans plusieurs cahiers. Quin. 1-14 (ff. 1-140); feuillet <3>-8 (f. 148) du quin. 15; feuillet <1>-10 (f. 160) du quin. 16; feuillets <3>-8 et <4>-7 (ff. 168 et 167) du quin. 17; feuillet 1-<10> (f. 181) du quin. 19; feuillets <3>-8, 4-<7> et 5-<6> (ff. 328, 324 et 325) du quin. 33; *Échelle inscrite dans un cercle*, variante identique de Briquet 5920 (29 x 44⁵, Venise, 1491; var. un peu plus petite: Venise, 1492; voyez Bodemann, n° 137, Florence, 1491).

Quin. 15-18 (ff. 141-180) et feuillet <2>-9 (f. 189) du quin. 19: *Aréole dans un cercle*; le plus proche des types signalés par Briquet est le n° 746 (40 x 37⁵, Lucques, 1469-73; var. simil.: Memmingen, 1491; Venise, 1498-1503; Florence, 1501-1503).

Quin. 19-32 (ff. 101-320) et feuillets <1>-10 et 2-<9> (ff. 330 et 322) du quin. 33: *Triple mont dans un cercle* surmonté d'une croix, dont les bras formés par de simples lignes (voir Br. n° 11851 et suiv.) sont terminés par trois pommeaux analogues à ceux du type 11905; filigrane non signalé par Briquet.

POSSÉSSEURS. — Fol. 1, à droite en haut, quelques mots effacés ou déchargés d'une notice ou signature qui se trouvait sur le folio collé primitivement à la reliure et aujourd'hui disparu. — Plus bas, vers la gauche: N° 1384, 117; puis, d'une main moderne: E. 3. 4. — Dans la marge inférieure, d'une main du xvii^e siècle: *hic liber emptus fuit ab heretibus Gualielmi grociani Anno Domini 1521 a pro collegio corporis christi classmado praeiata*.

1. T. GAISFORD, *Cat. mss. Angl. Hib.*, 1697, t. I, pars 2^a, p. 51 b, n° 1384; P. CAZEMER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xxviii, note y; H. O. COXE, *Cat. coll. mss. collég. angl. Oxon.*, 1852, t. II, p. 41 a; H. F. MÜLLER, *Herms.*, t. 14, 1879, p. 101, n° 28; J. COCHERZ, *Philol. Suecica*, t. 6, 1934-35, p. 53.

2. Le 2 est écrit dans un autre chiffre, peut-être ■ 0, ou dans une simple tache. Coxe a lu 1607.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 205 × 120 mm. : 30 lignes à la page. Écriture penchée, aux traits épais, laide mais régulière ; assez souvent le copiste prolonge dans la marge de droite la dernière lettre d'une ligne par un trait de plusieurs centimètres, ainsi au folio 191, soit rectiligne, comme pour les *kai* abrégés, soit courbe, pour les *et* surtout. — Titres et initiales, rubriqués. En marge, les titres sont numérotés de β', en Επ', 1, 2, et α δ'. Le copiste termine plusieurs traités en un, deux ou trois triangles et, s'il le peut commodément, commence le traité suivant en haut d'une page.

TEXTE. — Fol. 1, après une croix et une bande ornée : Περὶ φέρων τοῦ βίου τοῦ Πρωτοῦ καὶ τῆς τρέφουσιν τὸν βίβλου αὐτοῦ. — Fol. 13, après un trait ondulé : Τὰς ἐπεὶ τῇ βίβλῳ ἵπρι τοῦ τὴν τῶν (sic), *et* α δ'. — Fol. 15, après une croix et une bande ornée : + Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πρωτοῦ.

ANOMALIES. — En plusieurs endroits, le copiste laisse des blancs :

V, 1, 6, 9 λόγος ἐλλέ Corp. 195^r

V, 3, 11, 12 ἐν ἐμοὶ Corp. 204^r

VI, 6, 13, 35 νομοῖς καὶ πύρας Corp. 283^r

VI, 7, 19, 6 ἐν τῇ τῶν πρὸς ½ ἐστὶν : add. ἔσπον Corp. 302

41, 20 ἐν τὸ δὲ ἐν Corp. 312

Aux traités IV, 7 et IV, 8, il n'y a aucune confusion.

Au folio 272, ligne 23, après VI, 4, 5, 6 πέπουρα μὲν γὰρ ἐστὶν τοῦτον, suit immédiatement VI, 4, 16, 27 καὶ τὴν θείαν. Le morceau manquant, VI, 4, 5, 6-16, 27 ἐκέραι ἐπὶ δὲον — ἀπὸς οὐρανῶν, inséré au folio 289, ligne 5, après VI, 7, 4, 1 τῇ δροπῶν δὲον, se termine au folio 294, ligne 27, immédiatement avant VI, 7, 4, 1 ἡγνέων τὸν ἐμφορον.

ANNOTATIONS MARGINALES. — En marge de VIIa, 7, le copiste numérote les noms des disciples de Plotin. On ne trouve pas d'autre numération marginale dans la suite.

En marge, le copiste ajoute parfois un mot, qu'il omet dans sa transcription, ainsi :

III, 6, 1, 12 δὲ Corp. 105

2, 27 δὲ Corp. 106

17, 16 αὐτὸν, passé, puis mal écrit dans l'interligne, puis Corp. 115

III, 7, 12, 61 δὲ Corp. 124^r

13, 5 οὐ μέγα : τοῦ Corp. 124^r

Dans les interlignes, on retrouve plusieurs variantes de l'archétype, ainsi :

VIIa, 2, 1 καὶ τῇ : γὰρ καὶ τῇ Corp. 1

3, 47 αὐτοῦ καὶ τῇ : γὰρ καὶ τῇ Corp. 2

plus loin, les leçons interlinéaires se font plus rares et sont omises, d'autres passent dans les marges, ainsi :

VIIa, 2, 26 τὸ ἐν τῇ τῶν βίβλου : γὰρ τὸν ἐν τῇ τῶν βίβλου Corp. 1^r

6, 25 περὶ ἐνδρακονίας : γὰρ περὶ τοῦ αὐτοῦ ἐνδρακονί Corp. 3^r

Dans les trois premières ennéades on ne rencontre que les notes marginales suivantes :

I, 3, 4, 2 ὅπως διαλεκτικῶς Corp. 22^r

II, 4, 12, 17 οὐδ' : οὐ Corp. 59^r

III, 4, 3, 3 αὐτοῦ : ὅς Corp. 98

3, 11 πρὸ τοῦ : πρὸ τοῦ Corp. 98

Dans les trois dernières ennéades, aussi, nombre restreint de scolies

IV, 3, 17, 16 : un losange Corp. 143

IV, 4, 12, 6 σὺ τὴν τὸν ἀντὶ τοῦ Corp. 154

30, 1 ὅρα Corp. 163^r

V, 8, 4, 25 σὺ περὶ ἀντὶ τοῦ Corp. 222^r

6, 1 (σὺ περὶ) τὸν περὶ αὐτοῦ τῶν ἐπεὶ γράμματα Corp. 223^r

V, 9, 13, 13 σὺ δὲ ἀλοφύρως καὶ (non) | ποιεῖς δὲ ἐν τῇ τῶν

(σὺ) | τῶν Corp. 231

VI, 1, 4, 1 (f. 233) : 10, 1 (f. 236) : 13, 1 (f. 238) : 13, ult. (f. 238^r) : 15, 1 (f. 236) : 24, 1 (f. 241) : pour le texte des scolies, voir *États*, pp. 365-366.

Le manuscrit ne porte pas de trace d'une deuxième main.

L'archétype immédiat de Corp. est R. De part et d'autre, mêmes « blancs » dans le texte, mêmes lacunes, ainsi en IV, 7, 10, 13-16, même manière de transcrire les scolies, comme cet *ἐπε* en IV, 4, 30, comme ce simple losange agrandi au lieu d'une scolie complète en IV, 3, 17, 16, enfin même titre exceptionnel : « le livre du philosophe Plotin ». Ce n'est pas assez. Du fait que deux manuscrits, dont l'un est plus ancien que l'autre d'un siècle et demi, présentent les mêmes caractères, on ne saurait conclure que le plus jeune est copié sur le plus vieux. Il faut découvrir en celui-ci des traits qui lui sont absolument propres et que « reproduit » celui-là. Telles sont bien les annotations originales de R², lecteur de R après 1492. Corp. en tient compte et dérive donc de R. Le copiste n'accepte que rarement dans son texte une correction de R², ainsi en I, 1, 1, 7, il écrit, comme le suggérait R², *ὅν* au lieu de *οὐδ*. En revanche il reproduit en marge la plus grande partie des corrections, notes ou conjectures de R², ainsi I, 3, 4, 2 ὅπως διαλεκτικῶς ; II, 4, 12, 17 οὐδ' ; III, 4, 3, 3 αὐτοῦ ; IV, 8, 8, 16 βουλεύεται. S'il rectifie l'ordre trouble

de IV, 7, 10 et IV, 8, 2, c'est que R² indiquait clairement ce qu'il y avait à faire. S'il ne remet pas en place le morceau qui débute à VI, 4, 5, 6, c'est qu'au folio 312^v R² se contentait d'écrire *ἀέτι* sans laisser soupçonner qu'on trouverait plus loin de quoi combler la lacune. Ce n'est que R² qui écrivait ici *ἐγγύς τοῦ ἀρχαίου*, laissant entendre par là que le texte est simplement déplacé. Le copiste de Corp. connaît donc déjà R² et ignore encore R¹.

La notice, fort précise, qui orne le bas du folio 1, permet d'éclaircir l'histoire ultérieure du manuscrit. Comme c'est très probablement le premier exemplaire grec des œuvres de Plotin qui passa la Manche, quelques détails sur l'humaniste qui l'apporta ne seront pas de trop.

Bien qu'il n'ait pas laissé d'écrits, William Grocyn (1446 ?-1519) est un des plus illustres représentants de la Renaissance en Angleterre. En 1467 il fut nommé « fellow » de New College à Oxford, et en 1481 il avait une chaire de théologie à Magdalene College. Érasme dit que Grocyn savait le grec avant d'avoir visité l'Italie ; on a donc conjecturé qu'il l'avait appris de Cornelius Vitelli, invité comme « lecturer » vers 1475 par Thomas Chaulder, le « warden » de New College. De 1488 à 1491 Grocyn séjourne à Florence, Rome et Padoue et poursuit ses études helléniques avec Démétrius Chalcondyle et Ange Politien. De retour à Oxford, il y demeure jusque vers 1499 ; en 1504 il se fixe à Londres. Il meurt en 1519 et Linacre, son exécuteur testamentaire, dépense l'argent reçu en dons aux pauvres et en achats de livres pour les étudiants besogneux¹.

Pour permettre à Linacre de faire ces largesses, il semble que « les héritiers de William Grocyn » aient vendu sa bibliothèque. Notre manuscrit en tout cas leur fut racheté en 1521 pour le collège de Corpus Christi nouvellement fondé par Richard Foxe (1447/8-1528) et dont Jean Claymond ou Claymund fut le premier président, de 1516/7 à 1537, date de sa mort². Bien que conservé à la Bodléienne, le manuscrit appartient toujours, depuis quatre siècles, au même Collège. Maintenant quelques hypothèses.

Lorsque l'on compare les dates et circonstances du voyage de Grocyn en Italie (1488-1491) et les dates probables de la transcription du manuscrit (1492/4-1500), on a l'impression ou bien qu'il fut commandé par Grocyn lors de son séjour dans la péninsule ou bien qu'il lui fut envoyé comme « souvenir » par l'un de ses maîtres, Chalcondyle ou Politien. Ce dernier, né à Montepulciano près de Sienna en 1454, vint à Florence en 1469 suivre les leçons de Ficcin et de Jean Argyropoulos. Or, tous deux s'intéressaient alors vivement à Plotin. Le premier l'avait lu et relu et allait bientôt le traduire, le second en avait recopié de main l'œuvre entière. Sous cette double influence, Ange n'a pas pu se désintéresser de Plotin. Peut-être Laurent de Médicis, qui en l'état attaché dès 1470 en qualité de secrétaire et auquel Ficcin dédiera ses travaux plotiniens, lui fit-il don de R. Il est hautement vraisemblable qu'en 1492, lorsque parut la version de Ficcin, Politien en acquit ou reçut un exemplaire. Ce serait lui qui aurait corrigé à l'aide de cette version le texte de R. Ce serait lui aussi qui aurait fait exécuter pour son élève Grocyn une copie de R, en enjoignant naturellement au copiste de tenir compte de ses corrections. Politien mourut en 1494, âgé seulement de quarante ans. Le manuscrit R resta vraisemblablement encore quelque temps à Florence, puisque R² le corrige d'après A ou l'une de ses copies. Or A ne paraît pas avoir quitté Florence depuis 1441 et plus d'une de ses copies, notamment celle de Ficcin, dut y rester jusqu'à la fin du xv^e siècle.

1. *The Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd. (1910), vol. XII, pp. 610 b-611 a.

2. Thomas Fowler, *Corpus Christi*, dans *Oxford University College Historian*, Londres, Robinson, 1898, pp. 47-50.

Olim Suppl. 129 : 2652. Chartac. 300 x 210 mm. Fol. I-III + II + IV-V. Saec. XVI. NLI *Oraio in herb. rorum incursione* (ff. 1-2^v). PLOTINI *Enn.*, I, 1-1, 1, 3, 11 *roi émbylax* 17 (ff. 3-3^v) ; I, 1, 7, 5 *don* 1400 *ndb* 7 — I, 1, 9, 4 *rai dibova* *ndb* 5 *ndb* 5 *ndb* 5 *ndb* 5 — CONSTANT. *Ad Fr. Franciscum*, O. P., *Episoda* anno 1523 scripta (ff. 5-6). SYNODI NICAENAE II *Actorum excerpta* (f. 7). ANONYMI *Libellum Contra Latinum Ecclesiam* tempore Caroli Quinti scriptum (ff. 9-10). *Nomina graecorum urbium* (f. 15) ¹.

POSSASSUR. — Au folio 3, en haut à gauche : *Dno Lodico*. A droite, dans le sens de la largeur, une addition : 158

150
332
36
220
249
1135

En bas, lin la main qui a fait cette addition : *pro Aristotele vel Plotino*. La même main indique en marge du folio 3 le début des chapitres suivants 2 et 3.

TATIE DE PLOTIN. — Écrit sur un papier mesurant 210 x 142 mm. Le copiste écrit 24 lignes à la page. Pas d'annotations marginales. L'en-tête du texte est la suivante : † *Βίβλος τοῦ φιλοσόφου Πλωτίνου | Περὶ τοῦ τοῦ λόγου καὶ τῆς ἐκείνου*.

L'en-tête montre que ces pages dérivent de K soit directement, soit plus probablement par l'intermédiaire de Corp. Entre les folios 3 et 4, écrits sur du papier, dont on ne peut déchiffrer le filigrane, manque exactement un feuillet. Si les folios 3 et 4 constituent un seul feuillet, — ce que nous ignorons — on en déduirait que le copiste n'eut jamais l'intention de transcrire toutes les *Ennéades* ; sinon il aurait pris pour premier cahier un quaternion complet. Le sens de l'addition faite « pour Aristote ou Plotin » nous échappe.

1. A. F. KOTLAK, *Ad P. Iamboci Comment. de Aug. Biol. Cass. Vindob. Supplementum*, t. I, 1790, col. 766-768 ; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 54.

Olim Rigault *CICCIXXXV* ; Dupuy 2252 ; Clement *Regius* 3069. Chartac. 220 x 147 mm. Fol. I-II + 257 + III-V. Saec. XV. POPEYRIU *Vita Plotini* (ff. 1-13). PLOTINI *Ennéades* complètes (ff. 15-257) ¹.

RELIURE. — Cuir estampé sur ais de bois. Les fermoirs constitués par trois cordelettes ont disparu. Les folios I et V étaient primitivement collés à la reliure et gardent encore la charge des rebords de cuir. Reliure et folios rouges par les vers. Le folio 50 bis n'est pas numéroté, mais il y a deux folios 237 ; le nombre de folios est donc bien 237.

CAMIERA. — 43 quaternions réguliers comprenant aussi les folios de garde. Les deux premiers (ff. I-14) ne sont pas numérotés. Les 41 derniers (ff. 15-V) sont numérotés par le copiste de a' à ka' en bas du premier folio recto et du dernier folio verso de chaque cahier.

FIGURANE. — *Licorne rampante ou furieuse* (groupe Briquet 9956-9962, notés entre 1405 et 1443), sur fine vergeure, assez proche de Br. 9957 (29 x 42, Venise, 1426) et de Br. 9960 (Hinterhausen en Bavière, 1436 ; var. simul. ; Ravensbourg, 1441) ; le type exact n'est pas reproduit par Briquet.

POSSASSUR. — Fol. I, en haut, d'une main antérieure à l'époque de la reliure : + *ἐγὼ* () δ *θεόδοτος δ' κωδίκος* *ἐκδοτος* *κωδίκος* *κωδίκος* *κωδίκος* | *τοῦ κωδίκου* *ἐκδοτος* *κωδίκος* *κωδίκος* *κωδίκος*. Plus bas : *Plotin*. Fol. II^v, en haut, d'une encre rousse, en assez grands caractères et d'une main qu'on ne retrouve pas ailleurs : + *τῆς κωδίκος* *τῆς φηγοδοτος*. Plus bas, d'une main plus récente : *Plotinus* (us biffé et changé en i) *Philos. Ennéades*.

Fol. I, en haut, les cotes de Rigault (collées-biffées par Dupuy), Dupuy et Clément. Dans la marge inférieure : 76.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 155 x 190 mm. ; 30 lignes à la

1. *Cod. coll. mss. Biol. 776*, t. II, p. 441 a et b ; H. P. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 ; H. OMONT, *Inventaire somm.*, 1886, t. II, p. 190 ; AXEL DARI, *Österr. Anzeiger*, 1934, pp. 62-63 ; P. HENRY, *Recherches sur la « Préparation Évangélique » d'Eusèbe et l'édition postérieure des œuvres de Plotin* publiée par Eusèbe, 1935, pp. 81 et 93-104 ; J. COCHERZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 46 ; *États*, pp. 31, 70-71 et 77-119 ; *Manuscrits*, pp. 231-236 et *Appendice* II, pp. 324-339.

4, 3	ἦ	ἦ J ^{ms} . uel J ^{ms} . 67 ^r
5, 15	ἀνθρωπος φράσι	ἡ. τοῦτον J ^{ms} . uel J ^{ms} . 67 ^r
10, 12	τὰ καὶ	ἡ. τὰ δὲ J ^{ms} . uel J ^{ms} . 67 ^r
III, 2,	1, 40	Χέρον (o in i)
10, 4	φθόρας	ἡ. φράσι J ^{ms} . 69 ^r
10, 7	οὕτω	ἡ. φράσι J ^{ms} . uel J ^{ms} . 69
III, 4,	6, 34	συνεπνεύματος
6, 35	φύλογενεως οὐκίας	ἡ. σὺν αὐτοῖς J ^{ms} . 81
III, 6,	7, 32	ἐστὶ
7, 32	κενὸν (e sal)	ἡ. ἦ τὰ J ^{ms} . 89
III, 7,	9, 11	συνεχόμενος
IV, 4,	15, 18	ἀλλὰ τοῦ
IV, 6,	3, 1	πρὸς πρὸς
V, 1,	4, 36	ἐν τοῖς
V, 2,	13	ἦ οὐ
V, 3,	8, 10	καὶ τὸ διφθέρ
V, 5,	4, 18	ὃ τὸ τοῦ
V, 6,	3, 16	ὑπερμεγέθους τῶς
6, 16	οὐ νεκ	ἡ. μέγας J ^{ms} . 174
V, 8,	10, 32	ἐκ βίβλου
V, 9,	6, 22	ἐρεθε
VI, 1,	11, 7	ἐκ βίβλου
25, 1	τερρεως πνεύματος	ἡ. ἦ τῶν J ^{ms} . 188
VI, 3,	23, 4	πνεύματος
23, 8	ὁπαρὸν	supra ἡ. sc. οὐ J ^{ms} . 210 ^r
VI, 9,	7, 23	ἀπαρὸν
		ἀπαρὸν J ^{ms} . 235

Deuxième main. — Un lecteur, d'une écriture plus fine encore que celle du copiste, annote par endroits le manuscrit, dans le texte et en marge, surtout aux traites III, 5, *De l'amour* et V, 1, *Des trois hypostases trinitaires*. Nous donnons seulement ici quelques spécimens de J¹.

III, 5,	2, 1	πρὸς	Devant πρὸς, un trait de séparation, J ¹ 83 ^r
2, 22	ὄν - βίβλου	Souligné par J ¹ 82 ^r	
2, 36		οἱ J ^{ms} . 82 ^r	
2, 41	ὁι αὐτοῦ	ὁι αὐτοῦ ἰα. J ^{ms} . 82 ^r	
3, 13	ἐκείνου	ἐκείνου οὐκία ἰα. J ^{ms} . 82 ^r	
3, 15		ἐκ τῶν τοῦ ὁπαρὸν τὸ ἐπὶ J ^{ms} . 83	
3, 19-21		trait vertical et οἱ J ^{ms} . 83	
3, 21	alt. καὶ - ὅς	Souligné par J ¹ 83	
4, 21		trait et οἱ J ^{ms} . 83	
4, 22	ἐπὶ - ὁπαρὸν	Souligné par J ¹ 83 ^r	
5, 1	ἐκείνου	id. J ¹ 83 ^r , et une main dont l'index	
6, 1		pointe vers 6, 1.	

Deuxième main. — Un lecteur, d'une écriture plus fine encore que celle du copiste, annote par endroits le manuscrit, dans le texte et en marge, surtout aux traités III, 5, *De l'amour* et V, 1, *Des trois hypostases patristiques*. Nous donnons seulement ici quelques spécimens de l¹.

1. Au même endroit, en marge de F, Parisinus 87, 1816, on lit sous *Myriophyllum* : *And. ref. in ref. de Paris F.* C'est une note de Marilte Fikm.

[illegible]

complexes. Si nous ne pouvons donner à tous ces problèmes une solution définitive et certaine, du moins convient-il d'en rassembler avec toute la clarté possible les éléments.

Avec B, J est le plus serré de tous nos manuscrits. En 235 folios de petit format, il condense toutes les *Ennéades*. L'écriture est si fine qu'elle est à peine lisible. Ainsi que le filigrane, elle permet de dater approximativement le manuscrit du deuxième tiers du X^e siècle.

Place de J dans le stemma.

Le fait le plus saillant est que J, de même que V, vient s'ajouter à M comme témoin de quelques-unes des pages de IV, 7 qui manquaient dans l'archétype, mais qu'Eusèbe nous a toutes conservées d'après une autre recension¹. Alors qu'il s'apparente donc ainsi d'une certaine façon à CMV, du groupe y, des variantes, au début peu nombreuses, mais caractéristiques, nous contraignent à le ranger dans la même famille que B et R.

Vita, 2, 38	ὁμοθυμῶν τῶν κατ'	ὁμοθυμῶν τῶν κατ'	BRJ
I, 1, 7, 21	τὸ	om. BRJ	
12, 5	ἐξελποι	ἐξελποι BRJ	
I, 4, 2, 33	τοῦς ἀν	transp. BRJ	
7, 29	8 ^e ἐν	8 ^e ἐν BRJ	
14, 26	βλέπω	βλέπω B ^o BRJ	
I, 6, 5, 54	φύγῃ	φύγῃ BRJ	
I, 8, 2, 10	τοῦς ἀν	transp. BRJ	
2, 27	ἀν B ^o	om. B ^o BRJ	
3, 25	εἰ	ἡ RJ ἡ B	
4, 20	ἡς B ^o	ἡς ἡ B (del. ἡ B ^o) RJ	
4, 21	μόνον διὰ βλέπω	β. ■ μόνον BRJ	
11, 1	ἀλλ' - πρὸς	om. BRJ	
13, 1	καὶ	τὸ καὶ BRJ	
13, 20	μεμνημένη	μεμνημένη B ^o BRJ ^o	
I, 9, 1, 1	ἐξέλε	ἐξέλε B (del. B ^o) RJ	
	ἐξέλε SCMN	om. B ^o BRJ ^o	
I, 7	ἐξορ add. J ^o B ^o	τὸ οὐκ ἄ. BRJ	
I, 8	ἀνθρῶπα τὸ οὐκ ἄ	transp. BRJ	
II, 1, 1, 3	ἀνθρῶπα	ἀνθρῶπα τὸ α. ἀνθρῶπα BRJ	
7, 47	ἀνθρῶπα τὸ οὐκ ἄ	μὴ μὴ BRJ	
III, 7, 11, 45	εἰ γὰρ	τὸ γὰρ BRJ	
IV, 7, 3, 25	τὸ γὰρ 8 ^e ἀν	τὸ γὰρ BRJ Q	

¹. Sur J et M, voir *Recherches*, pp. 93-104; sur J, M et V, voir *Manuscripts*, pp. 231-336 et l'Appendice II, surtout pp. 330-332.

IV, 7, 5, 47	τοῦς βουλομένους	τοῖς βουλομένοις BRJ	
5, 48	τοῦτο	τοῦτο (sic) B ^o R ^o J	
5, 51	βουλευόμενος CM	βουλευόμενος BRJ	
8, 13	χρεία	βίβλ. BRJ ^o R ^o	

On remarquera les doubles leçons de cette liste qui apparentent J tantôt à R, tantôt à B. Ce dernier cas paraît plus fréquent, surtout si l'on y ajoute quelques rares leçons où B et J font bande à part, tandis que R n'offre aucune anomalie; la première est surprenante:

Vita, 9, 1	σποκρούμενος R cett.	φίλοσοφία σποκρούμενος B	
I, 1, 7, 1	ἐόντω J ^o B ^o R cett.	ἐόντω B ^o J ^o	
7, 12	ἡν Ἀ ^o R J ^o cett.	ἡν Ἀ ^o B J ^o	

Si B, R et J forment une famille, quels sont leurs rapports mutuels? A défaut de précisions de détail, du moins quelques conclusions négatives s'imposent-elles.

J ne peut d'aucune façon être l'archétype de B ni de R. Ceux-ci sont d'un siècle au moins plus vieux que celui-là.

Inversément B a tant de fautes, qui lui sont propres, qu'il ne peut être l'archétype de J, ni d'ailleurs de R. Quelques spécimens suffiront.

I, 1, 3, 14	τοῦτο γὰρ	τοῦτο μὴ γὰρ B	
9, 13	ὁ δὲ ἀν	ὁ δὲ ἀν B	
II, 1, 2, 13	οὐκ ἄν	οὐκ ἄν B	
IV, 7, 3, 11	δ	om. B	
3, 13	ἀλλ'	om. B	
3, 24	ἐν δὲ	ἡ δὲ B	
3, 26	τὸ ἐξῆς	τὸ ἐξῆς B	
4, 1	καὶ	om. B	
4, 30	ἡ γὰρ codd. R ἡ J	δ γὰρ B	
4, 33	ποτέ	om. B	
5, 32	διῶκα	διῶκα B	
5, 38	πολλοὶ	πολλοὶ B	
5, 38-39	ἀδύνατον - ἀν	om. B	

J est de même indépendant de R. Dans la seule première *ennéade*, on compte une trentaine de « fautes » de J que ne reproduisent ni J ni B. Contentons-nous de citer les omissions:

I, 3, 1, 15	οὐκ	om. R	
I, 4, 2, 9	οὐκ		
7, 8	μὴ		

- 1, 4, 13, 11 $\delta\psi$ om. R
 14, 5-6 η $\pi\epsilon\pi\iota - \sigma\theta\omicron\gamma\varsigma$
 1, 5, 7, 30 $\chi\rho\omicron\upsilon\upsilon$
 10, 17-18 $\kappa\alpha\iota \tau\omicron - \alpha\upsilon\tau\omicron\eta$
 1, 6, 1, 31 $\kappa\alpha\iota$
 7, 27 $\delta\sigma\alpha$
 1, 8, 13, 8-10 $\alpha\upsilon - \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\gamma\alpha\delta\iota\upsilon$

En outre certains titres, notamment celui qui ouvre les *Ennéades*, sont tout à fait particuliers à R. Ni B ni J ne les connaissent.

De plus, $\mu\mu$ J comme en B, les blancs de R sont comblés et, en J, tantôt bien tantôt mal. On dira que le copiste de J, pour combler ces blancs de R, se sert d'un modèle auxiliaire ; mais alors pourquoi la restitution est-elle parfois fautive, comme en V, 1, 6, 37 et en VI, 7, 19, 7 ?

Enfin J ne présente aucun trouble dans le texte, tandis que μ et R ont des troubles communs. Sans doute le copiste est adroit et intelligent — à preuve la restitution qu'il exécute en IV, 7, sans doute il peut avoir trouvé dans la marge du modèle présumé les indications nécessaires ; toujours est-il qu'en R, on l'a vu plus haut, ces indications n'étaient complètes qu'à la fin du xv^e siècle. Corp., copié sur R bien après que J fut exécuté, n'a pu éviter tout à fait de reproduire quelques-uns des troubles de son modèle.

Il faut ajouter que J a une courte série de notes marginales inconnues de B, et de R et qui se trouvaient dans l'archétype premier, puisque A les conserve aussi. Mais J n'aurait-il pas connu A ? Hypothèse gratuite qui ne reposerait que sur le seul fait qu'elle est précisément censée expliquer.

En l'absence de collations complètes, les rapports entre les trois manuscrits indépendants, B, R et J, sont obscurs. Le problème se complique du fait qu'ils ne paraissent pas se grouper de la même façon dans toutes les parties du texte.

Dans les premières ennéades, outre les leçons communes, on relève une parenté plus étroite entre B et R qu'entre l'un d'eux et J. Déjà le trouble commun à B et à R en IV, 7 et IV, 8 prouve abondamment cette parenté¹, mais ne démontre pourtant

1. H. R. SCHWYZER, *Rheinis. Mus.*, t. 86, 1937, p. 359, n. 3, n'ayant pas connaissance du trouble en IV, 7 et IV, 8 (voir la note *Rheinis. Mus.*, p. 378), doute de

pas que J ne dérive pas du même archétype ; car il se pourrait qu'au moment où J fut copié, un lecteur ait déjà signalé ce trouble en marge de l'archétype commun à B, R et J. Plus parlantes sont quelques leçons fautives en BR, parfois d'ailleurs corrigées, mais dont J n'offre pas de trace.

- 1, 1, 1, 7 $\delta\psi$ B² R² etc. $\sigma\theta$ BR $\delta\psi$ $\kappa\alpha\iota$ R²
 4, 5 $\pi\rho\omicron\theta\eta\kappa\eta$ $\pi\rho\omicron\theta\eta\kappa\eta$ B (alt. η ex aut in alia
 4, 18 $\delta\alpha\tau\eta\lambda\epsilon\tau\tau\alpha$ AE DJQ $\delta\alpha\tau\eta\lambda\epsilon\tau\tau\alpha$ lit.) R
 10, 3 $\epsilon\phi\alpha\upsilon\epsilon\upsilon$ $\eta\mu\omicron\upsilon$ $\delta\alpha\tau\eta\lambda\epsilon\tau\tau\alpha$ B R
 IV, 7, 7, 28 η $\sigma\omega\mu\epsilon\tau\tau\iota$ transp. R
 $\eta\mu\omicron\upsilon$ om. B, ante $\epsilon\phi$, add. B²
 $\epsilon\psi$ $\sigma\omega\mu\epsilon\tau\tau\iota$ B R (η R)

La quatrième de ces variantes s'explique si l'archétype BR portait $\eta\mu\omicron\upsilon$ au-dessus de $\epsilon\phi\alpha\upsilon\epsilon\upsilon$. Détail notable, en B, la restitution de $\eta\mu\omicron\upsilon$ se fait *avant* et non après $\epsilon\phi\alpha\upsilon\epsilon\upsilon$. Si de pareils faits se multipliaient, on pourrait conclure que B² corrige d'après l'archétype de B. La leçon $\delta\psi$ placée par H² au-dessus de $\sigma\theta$ aurait la même origine ; mais d'où vient alors $\delta\psi$ $\kappa\alpha\iota$ de R ? Est-ce une conjecture ?

A partir de la cinquième ennéade, la situation change. À dire vrai, nos collations sont ici trop incomplètes pour citer des variantes communes à B, R et J. Il n'est pas sûr qu'elles existent. On sait aussi que le grand trouble de R en VI, 4 et VI, 7 $\mu\mu$ dépare pas cette partie de B due au copiste Bc. Ce qui s'affirme ici c'est l'étroite parenté de J avec R, et cela jusque dans le texte d'une scolie :

- V, 1, 2, 3 $\delta\psi$ $\delta\psi$ $\tau\omicron$ $\delta\epsilon\phi\alpha$ R J
 3, 1 $\kappa\alpha\iota$ $\delta\epsilon\iota\omicron\upsilon$ $\delta\epsilon\tau\tau\iota$ $\delta\epsilon\tau\tau\iota$ $\kappa\alpha\iota$ $\delta\epsilon\iota\omicron\upsilon$ R J
 V, 3, 11, 10 $\delta\phi\upsilon\varsigma$ η $\delta\phi\upsilon\varsigma$ R J
 V, 9, 11, 1 $\pi\epsilon\pi\iota \tau\omicron\theta$ (in scholio) om. R J
 VI, 1, 6, 5 $\mu\epsilon\upsilon$ om. R J
 6, 33 $\chi\rho\omicron\upsilon\upsilon - \delta\epsilon\tau\tau\epsilon\upsilon\upsilon$ om. R J
 10, 1 $\delta\phi' \eta\varsigma - \mu\omicron\delta\varsigma$ om. R J
 11, 7 $\epsilon\iota \delta' \eta\theta\eta$ $\epsilon\iota \delta' \epsilon\theta\eta$ R J
 14, 2 $\sigma\theta$ om. R J
 14, 10 $\lambda\epsilon\gamma\omicron\upsilon\epsilon\upsilon$ (etiam B) $\lambda\epsilon\gamma\omicron\upsilon\epsilon\upsilon$ $\alpha\iota$ $\delta\epsilon$ $\lambda\epsilon\gamma\omicron\upsilon\epsilon\upsilon$ $\lambda\epsilon\gamma\omicron\upsilon\epsilon\upsilon$ R J
 23, 11 $\kappa\epsilon\kappa\alpha\lambda\upsilon\mu\epsilon\tau\tau\iota$ $\kappa\epsilon\kappa\alpha\lambda\upsilon\mu\epsilon\tau\tau\iota$ R J

notre droit de grouper B avec R et J : « dans scholium n^o 14a geminassum lesartum zu spärlich zu sein ». Depuis les trois ou quatre leçons communes citées à la p. 270 des *Recherches*, la liste s'est allongée ; voir plus haut p. 140.

Comme on n'a aucune raison de penser que les copistes de R et de J changent de modèle, on est plutôt porté à croire que le changement de situation est dû au changement de main en B. A ce propos, il convient de signaler l'analogie entre B et E, tous deux dus à plusieurs copistes. Tandis que dans leur première partie B et E s'accordent respectivement avec le texte de RJ et de A, dans leur dernière partie ces deux manuscrits se séparent le premier de RJ, le second de A, ou plutôt n'ont plus les fautes, l'un de RJ, l'autre de A. Plus curieux encore est le fait que dans cette partie Bc et Eb sont positivement apparentés, comme le prouve notamment leur commune et caractéristique « soite » en VI, 8, 21, 11 ἀβουλοφύρος.

Quoi qu'il en soit du détail, et de la possibilité de reviser ultérieurement ces résultats, les conclusions suivantes paraissent acquises :

1. Dans leur ensemble B, R et J sont apparentés.
2. Au début, B et R se groupent contre J et les autres manuscrits, bien qu'on relève un cas marquant où J s'accorde avec B contre R et le reste de la tradition.
3. A la fin, c'est B qui rejoint le reste de la tradition : les leçons communes à R et à J sont ici particulièrement nettes et fréquentes¹.

Le copiste J.

Le petit manuscrit J paraît avoir été exécuté par le copiste pour son usage personnel. L'extrême finesse de l'écriture en est déjà un indice. Le fait d'avoir ajouté au bas du folio 13 un curieux texte prophétique, non identifié, et qui n'a rien à voir avec Plotin, en serait peut-être un autre. Le soin surtout que met le copiste à se procurer un exemplaire complet et riche en variantes, l'attention avec laquelle il copie et « corrige » certains textes, tout cela suggère qu'il travaille pour son propre compte. On peut noter ici la manière dont il comble quelques lacunes de son modèle. On se rappelle qu'aux ennéades V et VI, R laisse parfois en blanc quelques lettres. J retrouve parfois la vraie leçon, par conjecture, il semble, puisque ailleurs il corrige ou complète presque certainement de son cru. En V, 1,

1. H.-R. SCHWYZER (*Rheinis. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279) « remarqué lui aussi l'écriture parenté de J et de R ».

6, 37 au lieu de ἀνολαύει, B écrit ἰνο... et J écrit hardiment ἰνολάβει. En VI, 7, 19, 7 il est encore plus hardi : sur la foi d'un ἐρέπον, attesté par R, et qui invitait à chercher une « autre » leçon, au lieu de τῶν περὶ il écrit sans sourciller τῶν πέρων.

Toute une série de corrections marginales et interlinéaires sont de la main de J. Elles sont de deux sortes. Les unes rectifient un simple lapsus calami ou récrivent un mot sali et ne sont alors généralement pas précédées de γράφεται, ainsi I, 2, 5, 18 ἀποδοσίωv de la marge corrige ἀποδοσίωv du texte, ainsi III, 2, 1, 40 χερσὼν de la marge reprend le χείρῶν pâleux du texte. D'autres, beaucoup plus nombreuses, sont de véritables variantes, et proviennent non pas de l'archétype mais d'un manuscrit parallèle. A preuve, semble-t-il, la remarque explicite en marge de I, 6, 1, 50 τῷ ἀλλῶ · ἦ τὰ πᾶσι. A preuve aussi la nature de ces leçons : elles ne représentent pas l'état de BRJ, mais celui de la famille CMVNUS. La présence même de la péricope B de IV, 7 suggère que ■ manuscrit était apparenté de près à JMV, qui ont aussi cette péricope. Peut-être était-ce leur archétype immédiat. A ■ propos il convient de rappeler que le texte de cette péricope dans chacun de ces trois manuscrits JMV est indépendant de celui des deux autres¹.

Le copiste de J fait attention à ce qu'il lit. De temps à autre il rajoint l'orthographe de son modèle ; parfois il écrit πωλοφύλλων au lieu de πωλοφύλλων qu'ont les autres témoins. Là où son modèle portait probablement «² ἀνδρὶς il écrit καὶ δὲ ἀνδρὶς ». Ailleurs il transforme ἀνδρὶς δὲ θάρετον μωρεῖν θάρετον en ἀνδρὶς δὲ τῶν ἐρέπων μωρεῖν τῶν ἐρέπων. Enfin, prévenant la critique moderne, il biffe un φήσιν redondant³.

Ailleurs on ne sait s'il rétablit le texte par conjecture, ou au contraire si, par une voie mystérieuse, il a seul connaissance du texte transmis par l'archétype ou par un exemplaire perdu, plus fidèle que l'archétype même à l'original⁴. Ainsi en I, 2,

1. Voir Recherches sur *Enneades et Enneades*, pp. 109-111 ; H.-R. SCHWYZER, *Rheinis. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 283-284.

2. Notamment en I, 4, 5, 6 (ici avec B) ; IV, 7, 4, 9, *Ibid.*, p. 86.

3. VI, 1, 23, 21, *Ibid.*, p. 267.

4. II, 3, 4, 16.

5. VI, 3, 27, 23, *Ibid.*, p. 270.

6. Cette formule même est téméraire. Cet exemplaire perdu peut lui-même avoir été corrigé par conjecture.

demi-siècle plus jeune, Agostino Steuco, originaire de Gubbio, qui s'appelait en latin Augustinus Steuchus Eugubinus¹. Il mourut en 1548, après avoir occupé la charge de Bibliothécaire de la Vaticane. Ses œuvres complètes², où il utilise Plotin, ne furent publiées qu'en 1578, de sorte que la note qui le mentionne, et qu'il semble falloir attribuer à J^s, un lecteur distinct de J^s, date sans doute du dernier quart du XVI^e siècle.

Effectivement, comme le remarque J^s, Steuchus au chapitre XVI de son *De parenti philosophia* citant V, 1, 6, 50-53, au lieu d'écrire *verroſou*, complète et altère la phrase en y insérant comme sujet *re verroſuſeror*³.

Les lecteurs J^s et J^s, comme le copiste J, sont tous des inconnus, ou plutôt des anonymes. On peut supposer que J^s c'est Steuco lui-même, que J^s est l'un de ses héritiers, mais ce sont là pures conjectures.

On le voit, le petit manuscrit J pose plus de problèmes qu'il n'en résout⁴.

1. Sur le personnage voir la récente monographie de Th. FRAUDENBERGER, *Augustinus Steuchus aus Gubbio (1497-1548)... und sein literarisches Lebenswerk, dans Reformationsgeschichtliche Studien und Texte*, Heft 64/65, Münster i. W., Aschendorff, 1935.

2. AUGUSTINI STEUCHI EUGUBINI, episcopi Kisanii, Sedit Apostolicae Bibliothecarii *Opera quae extant omnia*, 3 vol., Sonoma, 1578. Le t. III porte la millésime 1577.

3. Pour tous ces textes, voir le détail aux *États*, pp. 135-136.

4. Deux de ces problèmes, connexes — origine de la pétichope B III IV, 7 et des leçons marginales J^{ms}. — ont été repris sous l'*Énumér. IX* de l'*Appendice II* (pp. 324-339) consacré au fragment T, qui n'a d'ailleurs avec eux aucun rapport essentiel. T laisse ces questions où elles en étaient après la découverte de V, lequel en constitue au contraire un nouvel élément; voir pp. 232-236.

CHAPITRE III

LE GROUPE Y

Une bonne moitié des manuscrits complets des *Ennéades* appartient à ce groupe. Malgré leur âge récent, et le grand nombre de petites omissions qui en déparent le texte et le caractérisent, leur accord constitue l'un des états médiévaux les plus importants.

Le manuscrit D prend place en ce chapitre parce qu'il n'a ni les leçons de w ni celles de m et qu'il n'appartient pas au groupe 2, mais il forme peut-être une classe à part; seules des collations complètes pourront en décider.

Les leçons essentielles de l'état y ne sont pas trop mal connues, car l'apparat de Creuzer contient des collations, souvent détaillées, de sept de ses témoins, CMVN Ciz. Leid. Vat. Mais comme les trois derniers sont des apoglyphes sans valeur, copiés au XVI^e siècle, et que les trois premiers appartiennent au même sous-groupe, Creuzer ne nous apprend rien sur les autres branches représentées notamment par U, S et Chis. Étant donné que ces exemplaires sont presque toujours dépourvus des vieilles scolies de l'archétype, l'absence de collations complètes rend très difficile l'établissement d'un stemma détaillé. Ce n'est pas une solution que de déclarer péremptoirement, sans avancer l'ombre d'une preuve, que U est l'archétype unique de tout le groupe. On ne résout pas ici le problème en le supposant résolu.

Avec les éléments dont nous disposons, collations personnelles de U et de S, collations de Creuzer, et sondages en quelques points des autres exemplaires, nous ferons effort pour dégager les grandes lignes de la solution en ayant soin de préciser chaque fois le degré de certitude de chaque conclusion. L'indépendance de certains témoins par rapport à U, et la nécessité d'en tenir compte pour l'édition des *Ennéades*, apparaîtra au nombre des

résultats non contestables de l'enquête. Pour ce qui est du reste il faudra se contenter de probabilités ; mais même s'il y a erreur, la reconstitution de l'état y — seul objet essentiel — ne serait pas remise en question. La frange d'incertitude, si large soit-elle, ne doit donc étonner ni effrayer le lecteur, si large s'il en a le loisir et le goût, débrouiller jusqu'à sa pleine satisfaction telle partie moins satisfaisante de l'enquête.

Autour de U nous rangerons le groupe de Chis. et celui de H, sans oser nous prononcer catégoriquement en faveur d'une filiation de dépendance ; pour Chis. au contraire, il y a présomption d'indépendance. L'étude très poussée de J. Cochez sur ϕ nous dispensera de nous y arrêter longtemps.

Autour de S nous grouperons N, qui paraît bien désormais en être une copie, et O qui l'est sans doute aussi.

Les exemplaires de Tribolès, C et M, vont évidemment de pair et l'appartenance de V à ce groupe ■ a été parfaitement établie par H.-R. Schwyzer, dont on lira avec profit la monographie.

Enfin, tout près de M, autour de Leid. et de Scorb, manuscrits tardifs, se rangent tout un lot d'exemplaires incomplets copiés par un groupe de copistes d'Espagne.

Récemment découvert par H. Dörrie, le fragment T ■ pu encore être étudié dans l'Appendice II. Ce n'est d'ailleurs pas un manuscrit des *Ennéades*, mais d'Eusèbe. Il confirme ou précise certains points de la notice relative à V — notice dont nous n'avons pas cru pouvoir retoucher la rédaction — et, avec V, les *Recherches sur la « Préparation évangélique » d'Eusèbe et l'édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eusèbe*.

MARCIANUS GRAECUS 202

D

Olim Arm. N. Theol. IV, 5; LXIX, 6; LXXXIX, 6. Nunc Colloc. 1023. Chartac. 230 x 165 mm. Fol. 140. Saec. XII. ARISTOTELIS *De anima*, liber I (ff. 1-28^v), II (ff. 28^v-42^v), III (ff. 42^v-62^v), *De motu animalium* (ff. 65-73^v), *De sensu et sensibilibus* (ff. 74-92^v), *De memoria et reminiscencia* (ff. 92^v-98), *De somno et vigilia et dissonantia per somnum* (ff. 98-114^v). PLOTINI *Enn.*, IV, 7 (ff. 119-130), I, 1 (ff. 130-137) et IV, 2 (ff. 137-140)¹.

RELIURE. — Moderne, aux armes de S.-Marc. Quatre folios ■ garde, deux devant (add. I-II), deux derrière (add. III-IV).

MOTILATION. — Un folio 1 au folio 114 inclinairement, excepté aux ff. 63-66, au coin supérieur et intérieur de chaque folio, on a découpé, après que le codex fut écrit, un rectangle mesurant de 1 à 1,5 cm. de hauteur et de 2 à 7 cm. de largeur. Auparavant, et sans doute pour faciliter l'opération, la partie supérieure et centrale du manuscrit paraît avoir ■ abondamment humectée ; que ceci ait été fait avant le découpage, ou en ■ la preuve aux folios 63 et 113, où l'on peut lire, en face du tronc actuel, les décharges des lettres aujourd'hui disparues. Le folio 96 a perdu la totalité des quatre lignes supérieures. Du folio 1 au folio 106 inclinairement, on a recollé, au xv^e ou xvi^e siècle, un petit morceau de papier sur les trous, et du folio 1 au folio 46, on a récrit, sur les deux côtés de ces pièces, mais non en 46^r, les phrases mutilées.

POSSESSEURS.

Fol. 1. En haut, à gauche, en rouge : 129. Dans la marge intérieure plusieurs annotations que l'on peut répartir en trois groupes.

I. Encore tout à fait pâle, presque illisible : ff. et en dessous : 67. En dessous de ceci : ff. 7 (le f est sahl). A droite de la marge : de (Bessarionis ?).

II. Cette main écrite en rouge ... (5 ou 6 lettres grecques illisibles) et biffe le 67 et le ff. 7 mentionnés. Sous ce dernier groupe elle écrit 68, qui sera ensuite biffé, et en dessous encore : 70.

III. Plus à droite : *Aristotelis* | *de anima et de motu animalium* | *de somno et vigilia*. Puis : *Plotini* | *Enn.* | *IV, 7* (chiffres biffés). En dessous : *Locus*

¹ A. ZANETTI, *Græca D. Marci bibl. codic. mis.*, Venise, 1740, p. 113 : F. CERVIER, *Plotini opera*, t. I, pp. XLIV-XLV ; MOLLER, *Hermetica*, 1879, p. 95. pp. 113-114 ; J. COCHEZ, *Philolog. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 49.

on ne trouve, sur la rive, entre ces deux ponts une église de saint Césaire¹.

Dans la bibliothèque de Bessarion, D occupa successivement diverses places et le folio 1 porte en conséquence non moins de quatre cotes successives, 67, 68, 59 et 49. L'ordre chronologique exact dans lequel elles se suivent n'est pas connu, mais leur nombre même fait croire que le manuscrit pourrait bien être un des premiers qu'acquît le Cardinal.

Comme pour le MarcB qui lui appartint également, Bessarion n'annote ici que le début du *Lept phuygōs* d'Aristote et se contente plus loin d'écrire en marge quelques rares *σγ*.

Au début du XIX^e siècle, pour Creuzer, W. Rinck a collationné le traité I, 1 et J. Morelli le traité IV, 7². Müller a refait cette collation, mais, dit-il, sans aucun profit³. D est un des quatre manuscrits qui servent de base à son édition de 1880-82.

1. Sur une indication du Père J. Simon et avec l'aide érudite du Père R. Fauti nous avons pu identifier au dernier moment l'église dont parle la note. Il s'agit de S. *Cesari de arenula* (ou della Regola), située entre l'actuel *Ponte Fabricio* et, au N.-O., le *Ponte Rotto* du moyen âge, l'actuel *Ponte Sisto* reconstruit en 1474 sur les ordres de Sixte IV; voir par exemple H. Gaisas, *Storia di Roma e dei Papi nel medio evo*, vol. I, Rome, 1908, Desclée, Livre I, chap. 5, n° 110, p. 119, et surtout C. Hülsen, *Die Kirchen des hl. Caesarius in Rom*, dans les *Miscellanea Fr. Ehrle*, Rome, Vatican, 1923, t. II, pp. 393-395; Id., *La Chiesa di Roma nel medio evo*, Florence, Olschki, 1927, pp. 230-231. Dans le *Libro anniversariorum de l'Arciconfraternita del Gonfalone* de 1470 (= Archiv. Vatic., Diversi E, t. 12-12^v) entre *in sancto Martinello* et in *panulo della Regola* on trouve in *seo Cesari* (sic) | *Per l'aita de Pietro tento* (ces cinq mots, biffés) *lento et (sic) posto* | in *seo panulo della regola qui de sotto*; le service funèbre s'est fait dans l'église voisine dont dépendait déjà alors, semble-t-il, S. Césaire. On comprend qu'elle n'ait eu qu'un recteur « temporaire ».

2. Creuzer, *Plotini opera*, t. I, p. XLV, note h.

3. Müller, *Hermae*, 1879, p. 113.

SCORIALENSIS φ. III. II

Chartac. 223 × 154 mm. Fol. 254. Saec. XIII-XV. *Miscellaneus*. PLOTINI excerpta *Em.*, IV, 7, 10 ad finem; I, 1, 10 ad finem; IV, 2 (ff. 184-188).

Ce *miscellaneus*, dû à diverses mains, ne nous est connu que par la courte description qu'en donne Cochez. Celui-ci le range auprès de D. Le fait même que les trois extraits plotiniens proviennent des trois seuls traités transmis par D, et dans le même ordre, confirme cette manière de voir. Il est infiniment probable même que ces extraits sont copiés directement sur D, et, puisqu'ils datent de la seconde moitié du XV^e siècle, il ne serait pas étonnant qu'ils aient été exécutés à Venise.

1. E. Müller, *Cat. miss. grecs de l'Escurial*, 1898, pp. 172-176; J. Cochez, *Plotin. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 50.

- Vita, 24, 13 *θεῖον μὲν* U13
 I, 1, 8, 4 *κρουὲν μὲν* U19^r
 I, 2, 2, 13 *πολεμικαὶ ἀγῶναι* U22^r Chis. 31^r
 I, 4, 3, 20 *ὁμωμένους τοῦ ἔργου* U29
 I, 16, 10 *δοξίας γὰρ καὶ ἰθαῖων* U35
 I, 8, 1, 9 *νοῦς μὲν γὰρ* U44^r
 I, 9, 1, 15 *εὐμαρμένος χροῖος* U53
 II, 2, 1, 38 *οὐδὲ παρὰ φύσιν* U59
 II, 4, 9, 2 *ὡς γὰρ διή τοῦ αὐ καὶ τὸ ποῦν παύσθαι* U72^r
 9, 5 *ἡ ποῦντος αὐτῇ οὐ ποῦν* U72^r
 10, 31 *οὐδ' αὐτῇ ἡ ἀπὸ αἰσθησῶς* U73^r
 II, 5, 3, 38 *καὶ ἐπέγεια τὰ πύρα* U79 Chis.
 II, 6, 2, 14 *ἀλλὰ τὸ εἶδος ποῦντος σὴ* U81
 II, 9, 1, 24 *γέλοιον γὰρ* U85^r
 9, 6 *βαρὺς ὁ ἀπὸ βίος* U90^r
 15, 38 *ἀρετῇ... θεὸν δεικνύων* U96
 III, 1, 2, 17 *δοκῶντος ποτὶ τὰ ὄντα* U100
 2, 24 *τῇ τοῦ πατρὸς φύσει* U100
 10, 2 *κατ' αἰτίας μὲν πύρα* U104
 III, 2, 4, 20 *πύρα γὰρ αὐ γὰρ* U107
 4, 47 *οἱ δ' ἀγαθοὶ μὲν αἰδούμενοι* U107^r
 6, 2 *οὐδὲν κακὸν τῷ ἀγαθῷ* U108
 8, 35 *οἱ δὲ ἀνελκόμενοι κεραιῶν* U110
 8, 37 *συνέσθια γὰρ ἐκ πύρων* U110
 9, 13 *τοὺς αἰσθῶν τοῦ ἀγαθοῦ* U110^r
 15, 53 *μὲν γὰρ τῷ ἀποδοῦν ἀποδοῦντος* U114
 III, 3, 5, 15 *ἐμμελὲς* ■ *ἀπὸ τοῦ χροῖος* U120^r
 III, 5, 6, 42 *βαλὺν μὲν τῶν σῶματος* U130^r
 III, 6, 2, 49 *αὐτὸν γὰρ τῶν αἰσθῶν* U134^r
 9, 31 *τὸ βαρύνον οὐκ ἐκ τοῦ τῶν* U140^r
 12, 36 *καὶ σῶμα ἀνελκόμενον αὐτῇ εἶνα* U143
 III, 7, 1, 14 *μαρτυρίαν φύσιν* U149
 6, 30 *εἶνα μὲν φύσιν, εἶνα N ὁ ἀπὸ* U152^r
 6, 52 *μὲν τῶν αἰσθῶν ἀπὸ ... ἀπὸ* U153
 8, 60 *ἀπὸ κεραιῶν δεικνύμενα ἐκ χροῖος* U155
 9, 25 *τὸ μὲν γὰρ τῶν αἰσθῶν* U155^r
 9, 51 *ὁ ἀπὸ τῶν αἰσθῶν* U156
 9, 75 *ἀπὸ τῶν αἰσθῶν* U156^r
 11, 2 *ἀπὸ τῶν αἰσθῶν* U157
 11, 20 *αἰσθῶν εἶνα τῶν χροῖος* U157^r
 11, 45 *εἰ γὰρ αἰσθῶν ἐκ τῶν* U158
 III, 9, 1, 36 *ὁ οὐ τοῦ ἔργου, ἡ δὲ αἰσθῶν* U170
 IV, 7, 1, 20 *ὡς τὸ πᾶν ἀπὸ τῶν αἰσθῶν* U236
 Les deux dernières enclitiques ne contiennent aucun de ces signes.

Tout récent qu'il soit, le manuscrit U, copié par le moine Daniel est, avec F, l'un des exemplaires dus à Jean Scouta-

riétés, le plus ancien manuscrit daté des *Ennéades* : ils sont l'un et l'autre de 1460.

Avec S d'une part, C et M d'autre part, U paraît être le témoin le plus autorisé d'un archétype perdu qui eut une nombreuse descendance et dont la principale caractéristique est l'abondance de petites omissions, dues pour la plupart à l'homotélie. J. Cochez fait de U l'archétype même de ce groupe, qu'il appelle le groupe « crétois » du fait que quelques-uns de ses membres ont été exécutés en Crète.

L'existence même de l'état y est hors de doute et la meilleure preuve qu'on en puisse donner est l'insertion, dans le texte même, d'une ancienne scolie à I, 6, 2, 5. D'après Creuzer, CMNV Leid. Ciz. Vat. et, d'après nos propres collations, non seulement U, mais S reproduisent ainsi, à une place induite, la glose à *ἀλλὰ*, aux troubles propres à AE et BR, et vont à lui seul une longue série de variantes ou d'omissions. Néanmoins, voici quelques spécimens de ces dernières, d'après les appareils publiés, complétés de quelques collations personnelles.

- | | | |
|----------------|----------------------|-------------------------------|
| I, 1, 12, 14 | εἴρεσθαι | ἀρετῇ USCMN Ciz. Vat. |
| 12, 15 | φύσιν | USCMN |
| I, 2, 1, 20 | ἐκ τῶν καὶ | transp. USCMN Leid. |
| 1, 37 | ἐκ τῶν | ἐκ τῶν USCMN Leid. Vat. |
| 2, 26 | ὁμωμένους | ὁμωμένους USCM |
| 3, 24 | ἡ φύσιν | ἡ φύσιν USCMN Ciz. Leid. Vat. |
| 3, 27 | ἐκ τῶν | ἐκ τῶν USCMN Ciz. Leid. |
| I, 4, 6, 23-24 | μὲν γὰρ - τῶν αἰσθῶν | om. USCM Ciz. |
| 6, 29 | ἐκ τῶν | om. USCMN Ciz. Leid. |
| I, 7, 2, 6 | εἶδος | εἶδος USC Ciz. Leid. Vat. |
| I, 8, 1, 6-7 | εἰ τῶν - τῶν | om. USCMN Ciz. Leid. Vat. |
| 8, 14 | ἀρετῇ - ἀπὸ τῶν | om. USCMN Ciz. Vat. |
| 13, 8-9 | οὐδ' - αὐτοκράτωρ | om. USMN Ciz. Leid. Vat. |

Il n'y a pas de raison de s'arrêter, d'autant que si le nombre d'omissions est considérable, les autres « écarts » de y par rapport au texte reçu sont en nombre encore plus considérable. Le tout est de savoir si le texte reçu est le bon. Car tout ■ ces variantes ne sont pas pour autant des « fautes ». Creuzer fait remarquer par exemple que cet *ἐκ τῶν* ■ I, 4, 6, 29 a les allures d'une glose ; le texte authentique serait ici celui de y ; au lieu d'« omission » de y, il faudrait parler d'« addition » des ■ autres groupes.

il aurait en l'attention attirée sur certains passages des *Ennéades*. On aura remarqué l'abondance de ces signes de lecture au traité III, 7, *De l'Hermitisme et du temps* et le fait qu'il n'y en a pour ainsi dire plus dans les trois dernières *ennéades*. Le lecteur a interrompu son étude de Plotin.

Le célèbre libraire Vespasienus a signalé cet exemplaire des *Ennéades*¹ et, à la fin du xve siècle, on le trouvait catalogué sous le n° 39 dans un *Index Vechio*².

1. STORRAJOTO, *Cat.*, p. xxii.
2. STORRAJOTO, *Cat.*, p. cxliiv.

CHISIANUS GRAECUS 19

Ch.

Olim R. IV, 19; 34; 346. Chartac. 215 × 142 mm.
Fol. 436. Saec. XV. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-22).
Tabula generalis (ff. 23-23^v). PLOTINI *Ennéades* complètes
(ff. 24-434)¹.

RELIURE. — Cuir rouge aux armes d'Alexandre VII (Chigi) (1655-1667). Au dos : *Plotini Vita et Ennéades*; plus bas, les parties constituant les armoiries des Chigi, et, en-dessous, à l'encre noire : 30, changé en 34⁸; voir folio IV. Les fibules dorées représentent des glands, marque de la famille de Chigi de La Rovere. En avant des folios anciens, quatre folios de garde, récents (= add. I-IV), dont le premier est collé à la reliure. Le copiste a numéroté les folios n° à 97, de a' à 48', en sautant par mégarde les numéros 75' et 77'. Le f. 436 bis est copié; le talon est collé au folio V.

CATINER. — 55 cahiers numérotés par les copistes de a' à 48' (ff. 1-431) au milieu et en bas du premier folio, et, de a' à 8' (ff. 1-71), également en bas du dernier folio verso. Quaternions réguliers, sauf a' qui ne compte que sept folios, et 48' qui n'en comptait que six.

FIBULAIRES.

I. Quat. a'-1' (ff. 1-79) : *Arc avec fêlde posée*, variante simulacre de Briquet 809 (Santa Fiora, près Sienne, 1410; var. ident.; Provence, 1409; Hollande, 1415; Perpignan, 1418-25; Cologne, 1419; Alfort, 1420; Putte (Pays-Bas), 1422; Luques, 1423; var. simil. sur papier 41,5 × 59; Chambréry, 1421-24; Bois-le-Duc, 1422; ms. de 1417, 1423/30. Voir *Tour.* 232).

II. Quat. 16'-77' (ff. 80-103), ainsi que le feuillet 1-8 (ff. 24 et 31) du quat. 8' : *Petites ciseaux* à couteaux presque parallèles. Le type n'est pas signalé par Briquet; sur le « parallélisme » des ciseaux, cf. Br. 3654 et 3716.

III. Cahiers 18'-48' (ff. 104-436) : *Grands ciseaux*, var. simil. de Br.

1. MONTAUDON, *Dicarium Italicum*, p. 238 : « Plotinus in codicis xiv saeculi, (cité par FABRICIUS-HARL., *Bibl. Gr.*, t. V, p. 669, n., repris par CERVIN, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xcxcvii, n.) : G. PIERALONI, *Stud. ital. di Filolog. class.*, t. 15, 1907, p. 323, n° 9; P. PRANCINI DE' CAVALLERI, *Cat. codic. Mus. Br.*, 1927, pp. 27-28; MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, ne cite pas ce manuscrit; J. COCHET, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 39 et 44; *Etats*, p. 34 et pp. 375-380.

2. PRANCINI DE' CAVALLERI, *Cat.*, p. 28, lit. lat. 81.

3. PIERALONI, *Stud. ital.*, t. 15, p. 323, écrit à tort : « ff. singula desunt post 85. 92 ».

3568 (Rome, 1454; var. simil.: Rome, 1456-60; Naples, 1459; Sal. boez, 1462; Péronse, 1458).

POSSESSEURS.

Folio IV: R. IV. 19 et 34, ce dernier chiffre étant le numéro d'ordre du manuscrit dans la bibliothèque avant qu'à la fin du XVIII^e siècle V. Germain en fit l'inventaire *κατ' ἀλφάβητον*.

Folio II, vers l'extrémité droite: 346.


MINIATURES.

Folio I, miniature grossière à l'encre jaune et rouge, de 12 x 7 cm., occupant onze médaillons dont six disposés en cercle. Ceux-ci contiennent chacun un animal: les deux médaillons supérieurs, deux vautours; les médaillons intermédiaires, celui de gauche, une cigogne, celui de droite, un aigle; les deux médaillons inférieurs, celui de gauche, un chevreuil, celui de droite, un lièvre. L'initiale II, haute III 55 mm., est artistiquement dessinée à l'encre ordinaire.

Folio 24, dans le même style, miniature de 10 x 4 cm., en forme de 8 horizontal formé par deux serpents dont l'un mange la queue de l'autre. Ces miniatures reproduisent peut-être celles d'un archétype de date plus reculée.

COPYISTES ET MARGES EN PAGE.

Copiste a: ff. 1-76, *Vita*, I, 1-II, 1, 2, 3 *τῶν φητόρων τῶν οὐρανίων*. Surface écrite: 155 x 95 mm.; 20 à 22 lignes à la page. Écriture large et forte. Le copiste numérote les cahiers au début et à la fin: il ne fait pas de croix au-dessus des folios. Pas de scolies, deux *σγ'* (ff. 32 et 33).

Copiste b: ff. 76-434, II, 1, 2, 6 *πρόσολογος* déi — VI, 9, fin *φύσις* *μύθος*:  Surface écrite: 182 x 100 mm.; 26 lignes à la page (ff. 76-79: 28 lignes). Le copiste numérote les cahiers seulement au premier folio. Il fait une croix, dès le f. 76^r, sur chacune des pages qu'il écrit: seules quelques pages, qui suivent le folio 106, font exception.

Aussi bien dans a que dans b tous les titres manquent, y inclus ceux de la *Vita*, de la table générale et en particulier de chacune des six cattedes. Parfois un espace blanc est laissé pour ces titres, mais après IV, 4, 30 (f. 225, l. 29), la division entre *οὐρανίων* et *ἐσθλόν* est indiquée seulement à la fin d'une ligne par un petit trait ondulé. L'initiale de chaque traité est rubriquée, sauf celle de I, II (f. 30^r) et de I, 8 (f. 63). Quelques traits sont accompagnés en marge de leur numéro d'ordre, à savoir II, 3-9 (3^r-9^r): III, 1 (1^r): III, 3 et 4 (3^r et 4^r).

I. *PARTE DE CAVALLERI, Cat. cod. Chis. G. pp. IX et 27.*

2. G. *Papazou, Stud. ixi, di Filolog. class., t. 15, 1907, p. 323*, écrit: «*Quam deinde Pappyr. vitas (f. 1) et Eusebius (f. 24) praemissae, tum libere libellus (seu) solummodo de f. 1) antiquiora scribendi rationem pure se tenent: ita et insignis talia rubricationem ex vestigiis archetypo expressisse*».

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste b a fait quelques corrections à son texte et a récrit verticalement en marge quelques passages barbouillés. Il écrit de même verticalement quelques très courtes scolies; nombreux *σγ'* de sa main. Deux *σγ'* du copiste a.

Voici un relevé de ces notes de première main: entre parenthèses, nature du texte visé ou concordance avec d'autres manuscrits.

- I, 2, 13-14 (f. 32); 4, 23 (f. 33).
- II, 3, 6, 18-19 (f. 84); II, 4, 9, 5-6 (f. 93) (avec M, sur *μοῦνος* *σγ'*); II, 5, 3, 39 (f. 99) (toutes choses dans le *σγ'* sont *ἐκπερ*); II, 9, 15, 32-39 (f. 116^r) (avec scolie AE).
- III, 2, 2, 17 (f. 126) (avec AE); III, 3, 6, 31-32 (f. 141) (phte de AE); III, 5, 8, 2-3 (f. 150^r); 9, 19 (f. 151).
- IV, 3, 6, 22-23 (f. 193^r) («la puissance la plus grande est celle qui ne petit pas en *ἐκπέσσει*»); 22, 1-2 (f. 202^r) (avec A); IV, 5, 2, 1-6 *σγ'* *σγ'* *φύσις* *ἐκπέσσει* (f. 236); 7, 17-27 *σγ'* *σγ'* *ἐκπέσσει* (f. 240^r); IV, 8, 2, 44-45 (f. 233^r) (avec scolie de AEBR).
- V, 1, 2, 35-36 (f. 261) (avec AE); 8, 3-4 (f. 264^r) (avec E); V, 3, 9, 5-6 (f. 273^r); 12, 23-24 (f. 275^r) (sur *ἐκπερ*); V, 4, 2, 27-35 *σγ'* *σγ'* *ἐκπερ* (f. 280^r) (*σγ'* AEBR); V, 5, 1, 62-66 *σγ'* *σγ'* *ἐκπέσσει* (f. 282) (*σγ'* AEBR); 7, 29-30 (f. 285^r) (avec AEBR); 9, 1-2 (f. 286); 13, 4 (f. 288^r); V, 6, 5, 9 (f. 291) (avec scolie de AEBR); 6, 4 (f. 291) (aucun *σγ'* ne possède à son tour un *σγ'*); V, 8, 3, 23 (f. 293); 4, 7-8 (f. 293); V, 9, 1, 8-9 (f. 301^r); 3, 25-26 (f. 302^r) (les quatre éléments); 4, 5 (f. 302^r) (la cause est nécessairement un être en acte); 5, 7-8 (f. 303) (sur *ἐκπερ*); 11-12 (f. 304^r) (probablement encore sur *ἐκπερ*); 12, 7-8 (f. 306).
- VI, 1, 13, 3 (f. 314^r); VI, 2, 8, 24 (f. 320) (sur la métaphysique du mouvement); VI, 3, 9, 4-5 (f. 342) (les quatre éléments); 18, 13 (f. 347^r); 22, 3-4 (f. 350^r) (définition de *κίνησις*); VI, 4, 1, 23 (f. 354^r); 8, 3 (f. 358^r); VI, 5, 6, 15 (f. 367); VI, 6, 4, 5 (f. 373); 8, 38 (f. 373^r); VI, 7, 1, 53 (f. 385); 35, 26 (f. 405^r); 37, 26-27 (f. 407); VI, 8, 14, 39 (f. 420^r); 9, 3, 34-35 (f. 427); 4, 11 (f. 428); 9, 19-28 *σγ'* *σγ'* *φύσις* (f. 433).

Un lecteur, peut-être Scolarius, a revu la première moitié du manuscrit, et comble surtout les lacunes, particulièrement fréquentes.

Le sous-groupe Chis., T et Ciz.

Parmi tous les manuscrits du groupe Y, c'est à U d'une part, à T et à Ciz, d'autre part, que Chis. s'apparente le plus nettement, un point qu'on est tenté d'en faire un chaînon intermédiaire entre U et T, celui-ci étant alors lui-même l'intermédiaire entre Chis. et Ciz. De ces trois manuscrits, Ciz. est le seul qui ait été collationné en entier; c'est donc à lui qu'il faudra bien comparer les deux autres. Au début T fait défaut.

<i>Vita</i> ,	1, 9	<i>αααααααα</i>	<i>αααα</i>	<i>αααααααα</i>	Chis. Ch.
	2, 23	<i>αα</i>			om. Chis. Ch.
I, 1, 1, 13		<i>αααα</i>			αααα Chis. T Ch.
2, 2	71				om. Chis. T Ch.

La parenté est marquée. D'autre part Chis. ne saurait être une copie de T, comme le montrent les variantes suivantes:

IV, 7, 1, 12	<i>αααααα</i>	<i>αααα</i>	T Ch.
1, 17	<i>αα αα αα</i>		om. T Ch.
1, 19	<i>αα αααα - αααα</i>		om. T Ch.
1, 23	<i>αααα</i>		αααα T Ch.
2, 16	<i>αα αα</i>		αααα T Ch.
2, 23	<i>αααα αααα</i>		αααααααα T Ch.

Afin de réunir au même endroit toute la documentation, nous ajoutons ici une liste de fautes de T et de Ciz., sans avoir cependant pu contrôler le texte de Chis. qui en a peut-être quelques-unes.

I, 8, 2, 29-30	<i>αααα αααα - αααα αααα</i>	om. T Ch.
III, 8, 9, 10	<i>αααα αααα</i>	om. Ch.
9, 36	<i>αααα</i>	om. T Ch.
9, 54	<i>αααα αααα</i>	αααααα T Ch.
10, 10	<i>αααααα</i>	αααααααα T Ch.
10, 27	<i>αααααααα</i>	αααααααααα T Ch.

Ciz. se distingue par un nombre considérable d'omissions: l'apparat de Creuzer ■ signale une presque à chaque page. Et, d'après nos sondages, T en a tout autant. Chis. en a beaucoup, mais un lecteur, Chis.³, que le Cardinal Mercati nous dit être le patriarche Scolarios, a revu la première moitié du manuscrit et comble les lacunes, ainsi:

I, 1, 3, 8	<i>αααα</i>	Chis. 25
I, 4, 10, 25-26	<i>ααα αααα - αααααααα</i>	om. Chis. 46
III, 1, 7, 15-16	<i>αα αααα - αααα αααα</i>	om. Chis. 124 Ch.
III, 3, 3, 17	<i>αααααα - αααααα</i>	om. Chis. 147 Ch. NVal

Résumons. La parenté de Chis., T et Ciz. est certaine, et Ciz., étant d'un siècle plus jeune, ne saurait être le modèle de T, avec lequel il a plusieurs particularités communes. Bien que l'indice décisif n'ait pas encore été découvert, il est sage de faire de Ciz. une copie directe de T.

T lui-même ne saurait être le modèle de Chis.; il en est probablement une copie, mais la chose non plus n'est pas péremptoirement prouvée¹.

Chis. est-il copié sur U?

Montaucou a daté Chis. du XIV^e siècle. Ce qui répondrait à la question par un non. Mais les filigranes et l'écriture suggèrent une date plus basse d'un siècle; on pourrait placer Chis. au dixième tiers du XV^e siècle et plutôt avant U qu'après; mais de nouveau, une présomption, aussi faiblement appuyée, ne suffit pas à trancher négativement la question.

Pierleoni ■ cru reconnaître dans les miniatures un style antérieur à l'époque du copiste et émet l'idée que celui-ci imite ici un archétype plus ancien. Mais de nouveau, même si l'hypothèse est fondée, il ne s'ensuit pas que cet archétype soit un manuscrit de Plotin, et Chis. pourrait nonobstant être une copie de U.

Pour ce qui est du texte, il est hors de doute que U et Chis. ont une étroite parenté. Qu'il suffise de rappeler ici la variante *φρονιμεία* de I, 2, 1, 5 et d'autres qui rattachent le sous-groupe, dont Chis. paraît être le chef de file, au manuscrit U de Daniel. Chis. est l'œuvre de deux copistes, complication du problème dont nos collations réduites ne nous permettent pas de tenir compte. En fait il semble bien que b, qui poursuit l'œuvre de a, ait disposé du même archétype. L'accord du sous-groupe de Chis. paraît se maintenir à travers toutes les *Emendat.*

Le caractère propre à Chis., ce sont ses scolies. Comme elles sont toutes de première main, elles paraissent remonter au modèle; et s'il en est ainsi, ce modèle n'est pas U, puisque U n'est pas annoté. L'origine des scolies n'est cependant pas précisée par cela seul. D'autre part, il y a souvent accord entre Chis. et les *αγ* ou scolies d'autres exemplaires, tels A, E, B, R ou C; même si l'on suppose que Chis. connaissait les signes de lectures de U, on n'explique pas adéquatement l'accord de Chis. avec un groupe de la tradition², en supposant que Chis. est une copie de U. Les annotations ■ marge de Chis. révèlent un philosophe plus préoccupé de problèmes péripatéticiens que de questions

1. Nous écrivions ceci avant d'avoir pris connaissance du schéma proposé par Cocher: Chis. → T → Ciz., et, sous réserve du coefficient de probabilité, nous sommes donc à même de le confirmer.

2. Consulter, à ce sujet, *États*, pp. 375-382.

tune penchée, plus épaisse ; encre rousse (ff. 49-117), puis noire. Le copiste ne fait pas de croix au-dessus des folios, il numérote les cahiers au début et à la fin, en bas. Le copiste b n'a probablement pas écrit les titres et les initiales des traités.

T ne paraît avoir ni scolies, ni *arg.*, ni corrections de première ou de seconde main.

T paraît avoir été écrit vers le milieu du X^e siècle, peu après ou, plus probablement, peu avant la chute de Constantinople, sensiblement à la même époque que le *Marcianus* gr. 241, dont les papiers sont presque tous antérieurs à 1453, que l'*Ambrasianus* gr. 55, que Chis., avec lequel il est en très étroite relation. Deux à deux ces quatre manuscrits présentent un, parfois deux papiers à filigrane identique. L'écriture de Ta est celle même, semble-t-il, d'*Ambr.* gr. 55 a. Quant au deuxième copiste de T, il pourrait bien ne faire qu'un avec le premier copiste de Chis. : ici comme là nous avons de plus même manière de numérotier les folios, de laisser en blanc titres et initiales, presque la même surface écrite, enfin, l'emploi de deux papiers semblables. On a vu plus haut que Chis. et T appartiennent au même sous-groupe. La convergence des indices est donc remarquable¹.

Tb est antérieur à Ta. En effet, la première partie de Ta s'achève au milieu d'une page, mais exactement à l'endroit des *Ennéades* où Tb « poursuit » sa transcription. Ta s'est arrêté pour rejoindre ainsi Tb. Et là où cesse Tb, Ta reprend la transcription, cette fois sans laisser d'intervalle. Ta connaît donc Tb et le complète. Il semble même qu'il ait rubriqué les titres laissés en blanc par Tb.

Comment expliquer que les cahiers de b soient numérotés à partir de a' : on ne le comprendrait pas si cette numérotation était certainement due au copiste b lui-même. Mais précisément toute certitude fait défaut à ce sujet. On peut se représenter

1. Nous avions écrit ceci depuis longtemps, quand nous lisons chez Coccaz, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 44 : « quat. 1-6 (de T) = quat. 1-8 van Christanus R. IV, 19 ». Si l'auteur veut identifier par là le copiste Ta avec le copiste Chis. a et s'il a raison, la confusion est de notre côté. — D'autre part plus loin (p. 57) même main de T, et croit, ce qui est fort possible mais dont nous ne pouvons juger, que ce copiste est celui du *Riccardianus* 76 (cité par nous p. 62, n. 1). L'identification serait intéressante, puisque ce petit manuscrit a été exécuté pour Ficin.

les choses de la manière suivante : le copiste b écrit un certain nombre de cahiers (trente, s'il commence à la *Vⁱⁿ*, comme c'est probable), dont les premiers (six dans l'hypothèse proposée) se perdent. Les cahiers restants furent remis à Ta ainsi que le modèle de Tb : ils étaient alors numérotés (par Tb ?) de a' à «δ'. Le copiste a recopia, en six cahiers, tout le début qui manquait à Tb : comme il avait passé deux pages de son quatrième cahier, les folios 27^r et 27bis recto, il fut obligé d'ajouter au sixième et dernier cahier un folio supplémentaire. On remarquera à ce propos que a et b écrivent un texte de longueur égale sur une page de manuscrit : si b écrit moins serré que a, il augmente le nombre de ses lignes. Ta écrivit aussi la fin des *Ennéades* en vingt-sept cahiers qu'il numérotait de «ε' à ν' et qui furent donc écrits après que les cahiers de Tb eussent été numérotés de a' à «δ'.

CIZENSIS BIBLIOTHECAE EPISCOPALIS 63 Cx.

Chartac. in-fol. min. 301 x 208 mm. Paginarum 744 (Foliorum 372). Scripsit Ioannes Moutmourens anno 1551. Porphyrii Vita Plotini. Tabula generalis. PLOTINI Epistolae completae 1.

Souscription. — το μαρτυρ βιβλίου πέρας εὐφρανθεντες οὗτοι καὶ ποῦτοι τοῦτον μαρτυροῦμεν τοῦ ἐκ ταύτης πόλεως τῶν τριχόρων δαὶ τῶν χρονοῦ γεννητοῦ ἀφ' ἧς 1.

FUGIANT. — Ancr. dans un cercle surmonté d'une étoile à six rais; contremarque: Lettres P avec un E retourné, surmonté d'une feuille de trèfle.

POSSESSEURS.

D'après Chr. G. Müller, le manuscrit appartient d'abord aux Schroeteri medici Ienenses, puis à D. Nasterius, physicus Roshkicensis. De ce dernier Rhodomanus l'acquit, en même temps que douze autres mss. grecs. Laurentius dans l'intention de s'en servir pour préparer une édition de Plotin à Mo princeps de 1580. Au folio III ce Rhodomanus écrivit cinq distiques pour remercier le médecin Jean Schroeter de lui avoir prêté un manuscrit de Zonaras et celui-ci de Plotin; ce distique est daté de : Ienae VII Feb. 1593.

ANNOTATIONS MARGINALES.

H. F. Müller a décrit sommairement les annotations qui couvrent ce manuscrit :
Avant la Vita et tout de suite après, Reinesius a fait diverses remarques d'ordre littéraire et historique sur la signification de Plotin et dans la Vita, Reinesius a fait plusieurs remarques, dont voici les premières, d'après Creuzer.

1. Chr. GOTTFR. MÜLLER, De codice Plotini manuscripto Cizensi, Leipzig, Hermes, t. 14, 1879, pp. 97-98; J. COCHER, Philol. Studien, t. 6, 1934-35, p. 45. — Nous n'avons pas eu ce manuscrit entre nos mains. Nous le décrivons d'après les travaux ici cités, surtout d'après le dernier. Du programme de 1798 nous avons pu prendre connaissance à la Bibliothèque Vaticane.
2. Chr. G. MÜLLER lit par erreur *ἀφ' ἧς* (1541).

1. τοῦ λόγου ἐπιβλεπόντος ἰμπερσίωντος ἰακένου πατρὸς
2. 10-12 morbum estumque Plotini graphica descripti sui. Firmic. l. 1.
3. Mathes., p. 3.
4. ἀντιγράφου, ποῖος ἀπορροῦ
5. Πορφυρίου ἰουνίωρ ἐνὶ σ. filius Gortiani l. senioris in Africa
6. Capeliano victus et occisus est. Capellian.
7. Terruandus Gentilianus an Quintilianus
8. Consul fuit A. U. 1028 Ch. 266
9. Πορφυρίου Ἰσὶα de Rogatione Senatore Romano cōlat Symb.
10. 32 rus in Catal. Aporisi. contra Podagran.

U ■ autre main annotée et traduit en latin certains passages de la Vita et corrigé le texte, en marge et dans l'interligne, jusqu'à l. 6. Les traités I, 9 et II, 3 présentent aussi diverses annotations latines, dont un renvoi à Platon.

Une troisième main apparaît au traité I, 8 et comble plusieurs des nombreuses lacunes. Ce correcteur travaille d'après Ficin et écrit par exemple (IV, 2 et IV, 3) : *desunt quaedam verba, desunt verba ut scribitur ex Maritimo*.

Une quatrième (?) main écrit en marge, à partir de III, 6, une vingtaine de gloses de toutes sortes et fait quelques conjectures ex Maritimo. Ce lecteur, Rhodomanus peut-être, n'avait pas, semble-t-il, d'autre manuscrit, ni sans doute l'*editio princeps*, à disposition.

Ce manuscrit tardif, conservé actuellement à Zeitz, en Saxe, n'a en soi aucune importance pour l'établissement du texte; comme il est soigneusement collationné, il nous donne pourtant une idée de l'état de Chis. dont il dérive, semble-t-il, par l'intermédiaire de T.

Le principal intérêt de Ciz. réside dans les nombreuses annotations qui révèlent ses possesseurs successifs. Du distique de Rhodomanus, daté de 1593, on peut conclure que treize ans après sa sortie de presse l'*editio princeps* des *Enneades* n'existait pas encore dans l'université de Saxe, récemment fondée (1556).

PARISINUS GRAECUS 1069

H

Olim Rigault DCXXXI ; Dupuy 685 ; Clément 2575. Chartac. 300 x 210 mm. Fol. I + 318 (immo 319) + II-III. Scriptus anno 1467. PORPHYRII Plotini *Vita* (ff. 1-14). *Tabula generalis* (ff. 14-14^v). Plotini *Enneades* completae (ff. 14^v-318^v)¹.

RELIGURE. — Cuir aux armes de Henri IV. Au dos, en haut : 13 ; puis : Plotinus ; en bas le millésime : 1603. Folios de garde récents en parchemin (add. I-IV + V-VIII) dont I et VIII sont collés à la reliure. Le folio 201bis n'est pas numéroté.

CARTONS ET FILIGRANES.

40 quaternions réguliers (ff. I-318), numérotés par le copiste, de α à μ, dans le coin inférieur gauche du premier folio. Suit un feuillet (ff. II-III) non numéroté.

I. Quat. α-κ' (ff. I-199), λ'-μ' (ff. 271-318), feuillet II-III : Cîteaux, var. simil. de Briquet 3670 (29 x 43^v, Trévise, 1458 ; var. simil. : Trévise, 1462 ; Ratisbonne, 1467-77 ; Pise, 1468 ; Pistole, 1468. Voy. Sotchiy (Typography, n° 82), Foligno, 1472 ; Likhatscheff (n° 377 et 393), mss. de 1460-70 ; Russie, 1451-69). Il semble qu'on trouve ici deux variétés du filigrane.

II. Quat. κ' (ff. 200-206 + 201 bis) : *Cher d deux roses*, var. simil. de Br. 3544 (42 x 39^v, Lucques, 1434 ; var. simil. : Dammé (Belg.), 1432-56 ; Lille, 1456-74 ; Rome, 1459-60 ; Lucques, 1463-79 ; Ulm, 1473. Voy. Jansen (n° 131), Mayence, 1473).

III. Quat. κ' (ff. 207-214), η' feuillet (<)-8 (f. 222), κ' feuillet (<)-8 (f. 230) et 4-(5) (f. 226), λ'-λ' (ff. 231-270) : *Hucliet*, avec deux traits au milieu de l'instrument, pour le dessin, var. simil. de Br. 7686 (29 x 44^v, Venise, 1426-34 ; var. simil. : Naples, 1414-35 ; Udine, 1425 ; Hollande, 1427 ; Florence, 1427-35 ; Pise, 1430 ; Bavière, 1436 ; Lucques, 1438-45 ; Bordeaux, 1431), mais sur une vergeure, ce qui paraît indiquer une appartenance à ce groupe pour très nombreux et on en trouve rarement d'identiques (f. II, p. 418).

IV. Quat. κ' feuillet (<)-5 (f. 203), η' feuillet 3-(6) (f. 209), η'-κ' (ff. 213-230) : *Croix grecque inscrite dans un cercle*, var. simil. de Br. 5576 (28,5 x 43^v, Naples, 1468. Voy. Jansen (n° 89), Venise, 1471).

1. Cat. Coll. Bibl. Reg. t. II, p. 426 ; H. Omont, *Inv. somm.*, 1886, t. II, p. 172 ; J. Cocheret, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 45 ; *Revue*, p. 34.

POSSESSEURS.

Fol. 1^r, en haut de la main de Matthieu Devanis, secrétaire du card. Nic. Ridolfi : μέγας | Πτοφύριου περὶ τοῦ Πλωτῖνου βίω καὶ τῆς τέξεως τοῦ βιβλίου αὐτοῦ | Πλωτῖνου φιλοσόφου βιβλία 18^v (v dans un grattage où se trouvait μ) ἐν ἑξ ἐννεάδῳ διγρηγμένη, καὶ πάλαι οὖν | πρὸ 31 | D'une autre main, celle de Sophianos peut-être : No 3 + C(145) p(171)a. En haut à droite : 13 ; voir le dos de la reliure.

Fol. 1. En haut à gauche : 13. Les cotes de Rigault, celle-ci biffée par Dupuy, de Dupuy et de Clément.

SOUSCRIPTION. — Au folio 318^v, après la fin de VI, 9, le copiste rubrique : τέλος ὅλως τῶν πλωτῖνων : ἐν τῷ α' τοῦ, μὲν μέρους τῆς κ' βιβλίας κρηματῆ τοῦ Ραλαῦ : —

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 x 130 mm. ; 29 lignes à la page. En haut du folio 1, le copiste écrit (signe-t-il ?) ἐν (ou ἢ) τῇ τοῦ : — Titres et initiales rubriqués. A l'intérieur même du texte de la *Vita* quelques rares initiales rubriquées, ainsi en 16, 14 Πτοφύριος (f. 7^v), en 17, 6 Ἀβρόν (f. 7^v), en 18, 1 Τῆν (f. 8), etc. — Écriture droite. Le papier est à gros grains et par conséquent l'aspect général assez laid. En marge ■ la plupart des titres, numéro d'ordre du traité, de (α) à κ'.

TEXTE. — Après une bande ornée, au folio 1 : Πτοφύριου περὶ τοῦ Πλωτῖνου βίω καὶ τῆς τέξεως τοῦ βιβλίου αὐτοῦ, dem. 1, 14 αὐτὸ ὀνομαζέτο ἔργον ; puis Πλωτῖνου φιλοσόφου, ἐννεάδων τε καὶ αὐτὸ τὰ ἐννεάδων ἐτηρησμένων τοῦ βιβλίου, προοίμειος, suivent en deux colonnes ■ 1, 14, en une colonne au f. 14^v, les titres des traités, sans incipit, accompagnés du numéro d'ordre de α' à ν' : dans cette table, les titres ne sont aucunement répartis d'ordre de α' à ν' : suivent sans intervalles. Fol. 14^v, Πλωτῖνου φιλοσόφου ἐννεάδος προοίμειος περὶ τοῦ τὸ τὸ ἔργον καὶ τὸ δ' ἐξ ἑαυτοῦ : + κεφάλαιον α'ον (i). Fol. 18^v, 1. 23 Πλωτῖνου ἐννεάδος πρῶτον (sic) περὶ ἀφροῦ. Au fol. 161^v, 1. 27, IV, 4, 30, 1 οὐκ ἔστιν ἔνδεον, sans aucune division du texte. Fol. 188, 1. 23 τέλος τῆς τριτάτης ἐννεάδος. Πλωτῖνου φιλοσόφου ἐννεάδος πρῶτον Πτοῦ τοῦ τῶν ἀφροῦ ἀφροῦ ἀφροῦ.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main ni scolies, ni σγ, ni numération intertextuelle. Le copiste corrige parfois une faute ou note une variante, ainsi :

Vita, 20, 56 δὲ δέξιμον HG γρ. οὐ γρηγμένη H^{ms}. C^{ms}, cett.

II, 1, 3, 26 οὐδὲν — ἀπορροῖ om. H. 45^v

III, 2, 1, 27 ἡ τοῦ τοῦ τοῦ H^{ms}. 85

III, 2, 11, 13 φέροισι Hgo G78 γρ. μέρους H^{ms}. C^{ms}, cett.

III, 2, 11, 15 τὸ ἑαυτοῦ Hgo G78 φέρει φέρει H^{ms}. C^{ms}, cett.

Voir aussi aux folios 153, 157^v, 171, 180, 187^v, 255, 293^v.

Un lecteur, au début de chaque traité, annoté par deux chiffres, en haut du folio recto, le numéro d'ordre de l'ennéade, puis le rang qu'y

de l'état *y* précédemment décrits, n'est pas encore identifié. Il ne saurait, vu les dates, être une copie de O, dont on a noté cependant comme en H les initiales rubriquées à l'intérieur du texte. N fait aussi difficulté en raison de son état inachevé. Peut-être faut-il s'orienter directement vers S ou vers U. L'un des papiers à filigrane sur lequel est écrit H paraît identique au papier de U, mais comme les deux manuscrits sont datés et que sept années les séparent, il ne semble pas qu'on doive retenir cet indice. Cochez, conformément à son idée, fait de H et de G les descendants de U. Schwyzer¹ par ailleurs ■ modestement noté quelques menus détails qui confirment cette hypothèse, et ces petites variantes rangent G et H à côté du groupe de Chis., dont les rapports avec U sont eux-mêmes incertains.

I. SCHWYZER, *Blattia. Mus.*, t. 86, 1937, p. 279

PARISINUS GRACUS 1968

CAHIERS ET FILIGRANES.

POSSIBILITIES.

Fol. 1, cotes de Rigault, celle-ci biffée par Dupuy, de Dupuy et de Cusment. Au-dessus de celle de Rigault : 45 (voir dos de la couverture).

Mise — **PAGE** — Surface écrite : 190 X 130 mm ; 30 lignes et 30 mots par ligne.

1. СКУДЗКА, *Potini opera*, 1835. t. I, p. xxviii note; Н. Ф. МОЛЛЕР, *Hermes*, т. IV, 1870, n° 100; H. ОУЭНС, *Ivan contra*, 1866, t. II, p. 172; ГАБДЯНОВСКИЙ, *et planche II*.

Gröck. *Palaeogr.*, 2e éd., Leipzig, Velt, 1911, p. 234, p. 239 et p. 240; H. OMONT, *Art. somnif.*, 1927, p. 100; J. COCHER, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 45.

TEXTE. — Après quelques lignes en blanc Πτοφύλιον περί τοῦ κ. γ. λ. des f. 12 αὐτὸ σῳμαίνεται τὸ ἔργον : — Πλατὼν φιλοσόφου, ἐνεδίδαν τε καὶ κερὰ τὰς ἐνεδίδας ἐμπράξαν τὸν βιβλίαν, ποικίλους, σὺν τῷ τε καὶ τῷ νουμῆρο d'ordre de α' à πδ'. Fol. 12^v, Πλατὼν φιλοσόφου, ἐνεδίδας πρὸς τὴν Περὶ τοῦ τί τοῦ ζῆλον καὶ τὴν δ' αὐτοῦ ποικίλους · κεφάλαιον α' (1). Fol. 16, 1. 22 Πλατὼν ἐνεδίδας πρὸς τὴν Περὶ ἀρετῶν. Fol. 164, 1. 28 καὶ λος τῆς δ' ἐνεδίδας (sic). Au milieu du folio 220^v, l. 12, le copiste s'arrête brusquement après les mots VI, 3, 18, 7 ἢ τοῖς ποικίλοις et, laissant en blanc le reste de ce folio, continue au folio 221, ἢ τοῖς τοιαύτοις. Le folio 229, recto et verso, est laissé en blanc ; pas de lacune dans le texte.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De Première main, ni scolies, ni σγ', ni numérotation intermédiaire. En marge et dans l'interligne, rares « variantes » et corrections du copiste ; voir H.

Un lecteur, H³, écrit un bâti σγ' en marge de IV, 4, 8, 44-45 (f. 132^v) ; 13, 18 (f. 134^v) ; 17, 30 (f. 135^v) ; 18, 1 (f. 136) ; 18, 20 (f. 136) ; 22, 4 (f. 137) (avec I) ; 28, 3 (f. 139^v) ; 28, 15-16 (f. 140) ; 28, 26 (f. 140) ; 28, 34-35 (f. 140) ; 28, 55-56 (f. 140^v) ; 28, 60 (f. 140^v) ; 28, 64-65 (f. 140^v) ; 28, 75-76 (f. 140^v) ; 36, 17 (f. 145) (avec AERM) ; IV, 7, 4, 3 (f. 155) (avec E) ; 7, 22-23 (f. 157) ; 9, 6 (f. 157^v) ; V, 1, 2, 21-22 (f. 165) ; 2, 34 (f. 165) ; VI, 3, 13, 10-12 (f. 218^v).

Le copiste nous apprend, en grec moderne, qu'il acheva son manuscrit, le vendredi 25 décembre 1496¹, en la fête de Noël. Nous avons là le seul manuscrit daté et, avec Corp., l'un des deux ou trois seuls manuscrits de Plotin qui furent écrits peu après la publication de la version latine des *Ennéades* par Ficini, et probablement pour satisfaire des humanistes mis en goût par cette publication.

Le copiste de G est d'une servilité enfantine, fantasque par surcroît et, plus que probablement, quelque peu impatient, voire paresseux. Voilà bien des griefs contre un pauvre diable de copiste dont nous ne savons à peu près rien. Sur quoi reposent-ils ? Décrire quelques-uns des enfantillages de ce personnage, c'est prouver, du même coup, qu'il se servit, comme modèle, de H, manuscrit copié en 1467.

Servile, il l'est jusqu'à s'efforcer de reproduire la linéation

¹. Non 1495, comme calcule H. OMONT, *l'ouv.*, p. 172, suivi par COCHET, *Philol. Stud.*, t. 6, p. 45 ; voir GARDTHAUSSEN, *Critica. Palaeogr.* 1, p. 234.

de H. Voici, **III** folio 1 de G et de H, quelques fins de lignes, dans le chapitre 1 de la *Vita* :

ὅτι ἐν τῷ H	ὅτι ἐν G
αὐτοῦ	αὐτοῦ
καὶ λέγει πρὸς	καὶ λέγει
ἀπὸ τοῦ δεξιῦ	ἀπὸ τοῦ δε-
ἐξωθεν συγκατα-	ἐξωθεν συ-
δέχεται	δέχεται
ἀπομύσει	ἀπομύσει
τὸν ἑαυτοῦ	τὸν ἑαυτοῦ
πᾶν	πᾶν
ἔσται	ἔσται

Hasard ! dira-t-on. Serait-ce encore un hasard le fait que les cinq premières pages de H et de G se terminent également par les mêmes mots ?

Vita, 2, 14	βροχῶντος αὐτοῦ	H1 G1
3, 8	αὐτοῦ τοῦ συγκατα-	H1 ^v G1 ^v
3, 45	Νουμῆνον καὶ γράμματα	H2 G2
4, 47	Ἐννομήνους διδασκάλους	H2 ^v G2 ^v
5, 28	τὸν τοῦ αὐτοῦ ἀνδρῶς	H3 G3

A ce jeu le copiste finit pourtant par se lasser. Dès la sixième page la finale est différente :

Vita, 6, 27	ταῦτα μετὰ τῶν	H3 ^v
6, 31	τὰ μὲν γὰρ πρὸς	G3 ^v

Il avait gagné deux ou trois lignes sur son modèle : effectivement, écrivant plus serré, et bientôt augmentant d'une unité le nombre de lignes à la page, il achèvera son manuscrit en 277 folios, alors que H avait eu besoin de 318 folios.

Il va sans dire qu'un tel copiste ne s'aviserait pas de corriger, où que ce soit, les fautes de son modèle ; voici quelques-unes de ces fautes de H religieusement transcrites par le copiste de G :

IV, 7, 1, 12	πρὸς τὸ αὐτοῦ	πρὸς τὸ αὐτοῦ GH
2, 4	eis ὅτι	ei ὅτι GH
3, 21	ἐν	τῷ GH
3, 22	πρὸς	πρὸς GH
3, 35	ἐν τοῖς	τοῖς GH
5, 30	ταῦτον	ταῦτον GH

La liste pourrait s'allonger indéfiniment, car H n'est pas très soignée.

Que G ne corrige pas le texte proprement dit de son modèle, il n'y a là rien d'étonnant ; mais qu'il aille jusqu'à reproduire, dans les titres, les plus grosses bévues, c'est chose moins ordinaire : qu'on relise les en-têtes des deux premiers traités des *Ennéades* ! Avec un tel copiste, il faut s'attendre à tout : il est arrivé à H de faire une erreur et de la corriger en marge ou dans l'interligne ; avec une fidélité, qui frise la paresse intellectuelle, G reprend et la faute et sa correction, ainsi *διδάσκων* pour *συγγράμματι*, *φύσσει* pour *μέμφομαι*, *τὸ δέμας* pour *φύσσει*. On ne voit même pas qu'il ait fait un effort pour réintégrer dans le texte la bonne leçon, quitte à laisser la « variante » fautive dans l'interligne, pratique courante chez beaucoup de ses confrères. Aux fautes de son modèle, notre copiste en ajoute quantité de nouvelles. Il suffira d'en citer trois ou quatre :

IV, 7, 1, 19	<i>μυρὸς</i>	<i>μαρὸς</i>	G
3, 13	<i>οὐκ οὐδὲν</i>	<i>δουοῖαν</i>	G
3, 26	<i>τὸ φύμα</i>	<i>τὸ φύμα</i>	G
5, 23	<i>φύσσει</i>	<i>φύσσει</i>	G (serait-ce intentionnellement ?)

L'une de ces fautes, outre qu'elle permet de mesurer le degré d'inadvertance du copiste, suffirait, à défaut de tout autre indice, à prouver que H est l'archétype de G :

IV, 7, 3, 23 *οὐδὲν* codd. : *οὐδὲν* H qui surcharge son *η* d'un *ο* et donne ainsi l'illusion d'avoir écrit *α* puis ajouté *α* : *οὐδὲν* G

Ce copiste n'aime pas se donner beaucoup de peine : dans un de ses quinions il avait glissé un feuillet d'un papier plus léger, de moins bonne qualité, que celui sur lequel il s'était habitué à écrire : aussi longtemps qu'il remplissait le recto tout allait bien. Quand il tourna la page, il vit que le papier buvait l'encre de façon désagréable ; il continua d'écrire quelques lignes encore, puis impatienté — on voit le geste de dépit — il s'arrêta. Allait-il reprendre un autre quinion, remplacer le folio ? Rien n'eût été plus facile. C'était l'affaire de quelques minutes. Non pas, il laisse le reste du folio 220^v en blanc et passe papier « buvard » : il se garda d'écrire dessus. Il commença un 24^e quinion. Suprême insouciance : quand le *codex* fut terminé, il ne prit même pas la peine de couper le folio blanc.

pour tromper l'ennemi, les paresseux cherchent à se distraire. Ainsi de notre copiste. Il écrit naturellement penché. A deux reprises on le voit redresser son écriture, et imiter, semble-t-il, celle de son modèle : au folio 102, l. 19, à partir de III, 7, 3, 3 *αἰών* et au folio 103^v, l. 10, à partir de III, 7, 6, 4 *καὶ καὶ*. Aucune des deux fois il ne fait merveille ni ne persévère bien longtemps. Ces lubies lui viennent quand il passe d'une page de son modèle à la page suivante : *αἰών*, dans H, est le premier mot du folio 117^v, et le folio 119 commence par *καὶ ἐν* *καὶ*.

Chose curieuse, c'est chez ce copiste capricieux et sot que Gardthausen a été chercher des spécimens de la minuscule récente, « jünge Minuskel », à sa dernière phase intéressante, au moment où elle va se fixer dans les caractères d'imprimerie. Dans *Græchische Palaeographie*, il fait à sa main l'honneur de le citer trois fois : à la page 234, pour donner un exemple de l'évolution du iota (i) en i surmonté d'un seul point, évolution qui se fait, dit-il, sous l'influence des occidentaux¹ ; à la page 239, à propos du φ ; enfin, à la planche 11, où il en reproduit en fac-similé, à la dernière colonne, sous le millésime 1496, une cinquantaine de lettres ou de groupes de lettres.

S'il offre quelque intérêt au point de vue paléographique, s'il illustre assez la psychologie des copistes, en revanche pour l'érudit le lecteur du texte de Plotin, G n'a aucune valeur.

Un lecteur, peut-être le personnage pour lequel fut copié le manuscrit, a lu quelques traités. Il disposait, semble-t-il, d'un autre manuscrit, puisqu'il a comblé quelques lacunes de G, notamment aux folios 21 et 56^v. Comme on peut le voir d'après les *σγ*, il s'intéressait surtout à la psychologie des passions : au chapitre 18 du traité IV, 4 qui traite de la colère, il n'a pas fait moins de onze petites notes.

1. Voir plus bas, p. 209.

SCORIALENSIS Φ. II. II

Φ

Olim II. 4. 20; III. K. 1. Chartac. 288 × 195 mm.
Fol. XVIII + 500. Saec. XVI. ΠΟΡΕΥΗΤΗ *Vita Plotini*.
Tabula generalis (ff. I-XVIII¹). PLOTINI *Enneades* non
completæ (ff. 1-289), et iterum saltem partim *Enn.* III,
6 (l. 291); III, 7 (l. 313²); III, 8 (l. 336²); III, 9 (l.
352); IV, 2 (l. 357); IV, 8 (l. 362); IV, 4, 1, 1-8, 27 et
28 (l. 380²); V, 5 (l. 380²); V, 6 (l. 397²);
V, 7 (l. 402²) (vix completum putamus); V, 8 (l. 403²);
V, 9 (l. 423²); IV, 7 (l. 436); IV, 9 (l. 453²); IV, 4, 8, 27
et 28 (l. 453²); IV, 4, fin (ff. 473-500²). PSELLI *Exp.*
de dogm. Assyry. (459-460²). *Historia* (ff. 464-466). *Rhe-*
torica (ff. 466-472)¹.

FILICRANES. — D'après Cochez, surtout *Arbelle encorelle*. — Fol. I-XVIII, 1-50, 59-289, 462-472: *Petite encore inscrite dans un cercle*. — Fol. 290 (ou 291) à 460 (ou 461): *Por.* — Fol. 51-58, 473-500: *Ant.*

POSSESSEUR. — Fol. II: *De los francos Particio*.

COPISTES.

Copiste a: ff. 1-289 (sauf ff. 51-58) et ff. 464-472. *Vita* = *Enneades*, sauf II, 4 (ff. 51-58); III, 7; III, 8; IV, 4; IV, 8; IV, 9; V, 5-9. Au folio 289², ou lit: *τὸς ἀνθρώπου ὃ βιβλος τοῦ ἀνθρώπου ἐν τρεῖς τόμοις* (156). *μυστ. ἀνθρώπου. ἐκδ. 5²* (ou *κς²*?)

Πόρην μύστων ἀνθρώπου ταύτην τὴν βιβλόν

Τὸν δὲ βιβλόντα νεκρόν

Τὸν δὲ ἀνθρώπου μύστων ὃ βιβλόντα

Θεοῦ βιβλόντος οὐδὲν λόγον φέροντος

Θεοῦ τοῦ βιβλόντα καὶ ὑπογράφου ὃ μύστων

Copiste b: ff. 291-460, compléments à la première partie, dus, d'après Cochez, au scribe Jacques Diasorinus, qui écrit aussi le *Scorialensis* T. III. 1. Au-dessus du fragment de III, 6, il écrit le titre de II, 4: *Περὶ ὄψεως*.

Copiste c: ff. 51-58 et ff. 473-500, partie de IV, 4. Le copiste c insère le premier quaternion qu'il écrit, contenant II, 4, entre le titre (f. 50²)

1. E. MULLER, *Cat. des mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 158-159; J. COCHEZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 5-7, 49.

et le texte (f. 59) de II, 8; au-dessus du titre incorrect de III, 6, au folio 291, il biffe *Πόρην* et écrit audacieusement *Μουσίων*. A la fin de IV, 4, 8, 27, il écrit *us ad segno + 460*, c'est-à-dire au folio 473, copie de sa main où il rappelle le signe fait plus haut et le numéro 360 du folio.

Le manuscrit, exécuté en 1563, probablement sur commande même de son premier possesseur, François de Patrizi (1539-1597)¹, fut ensuite complété.

Les troubles de Φ ont été décrits ■ détail par J. Cochez. On ne sait pas trop s'il attribue la partie c également à Jacques Diasorinus; il semble que oui. Il fait remarquer que si celui-ci répète, en b, III, 9; IV, 2 et IV, 7, c'est sans doute à cause des troubles de a, et que la commande des compléments a dû être faite par correspondance.

Diasorinus était à Fontainebleau le collaborateur de Constantin Palaeocappa, le faussaire. Cela n'explique-t-il pas la tentative de faire passer pour du Numénios un simple fragment du *Περὶ ὄψεως* de Plotin? Bien des savants, depuis Thedinga, s'y sont laissés prendre².

Cochez fait de ce manuscrit, Φ, une copie de U. Il lui est certainement apparenté de très près.

1. Voir E. MULLER, *Cat.*, p. xvi et Ch. GRAUX, *Essai*, pp. 127-129.

2. Outre COCHEZ, *loc. cit.*, voir C. BRUNER, *Hermes*, t. 22, 1893, pp. 156-158.

Nunc *Gr. Quart. 72*; olim *B. M. 92*. Chartac. 290 x 215 mm. Fol. I-IV + 322 + V-VI. Saec. XV. Scripti Michael Apostolis. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 1-13). *Tabula generalis* (ff. 13-14). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 15-322) ¹.

RELATURES. — Moderne. Les folios I-II et V-VI, dont I et VI sont collés à la reliure, sont modernes. Dans les coins intérieurs du folio III, en parchemin ainsi que IV, décharges d'une ancienne reliure.

COMPOSITION DES MANIERS. — 40 cahiers réguliers numérotés de 1 à 40, par le copiste, dans le coin inférieur du premier folio; sans réclames. Tous quaternions, sauf μ' (ff. 313-322) qui est un quinon.

FILIGRANES.

1. Quat. $\alpha'-\pi'$ (ff. 1-184). $\kappa''-\lambda''$ (ff. 209-256) et λ'' (ff. 289-296), sauf un feuillet de κ'' et de λ'' : *Triple mont*, analogue à Briquet 1170a (29,5 x 44, Piso, 1440); voir *Mon. gr.* 215.

II. Quat. $\kappa^{\circ}-\kappa^{\circ}$ (F. 183-208), le feuillet 292-(293) de κ° , quat. $\lambda^{\circ}-\lambda^{\circ}$ (F. 257-288), le feuillet 292-(293) de λ° , quat. $\lambda^{\circ}-\lambda^{\circ}$ (F. 305-311), quat. μ° (F. 313-322) : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identiques de Brûquet 8941 (30 x 44', Palerme, 1467; var. simil. : Bavière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; voy. Schuler von Libbey; Trausylvanie, 1471) : voir *Mon. gr.* 215.

SUBSCRIPTION. — Au folio 322, après la fin de VI, 9 : *ἔδωκεν τοὺς οὐρανούς καὶ τὸν ἰσθμὸν τῆς θαλάσσης ἡμῶν* 'Amorrahns bezúgatos meta tōu | tēs arxēs pambos dōrou, penig ougān, madoū kai toūro tō paglōn d' Kpōn | it' ypaon | a | totuaf : —

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 180 x 130 mm. : 30 lignes à la page. On connaît assez la jolte, claire et régulière écriture du célèbre copiste, Michel Apostolia. Il achève en triangle plus d'un traité. Au folio 178^r, il essaie un autre style d'écriture. Au folio 209^r, reprise d'encres ou nouvelle plume. Le traité IV, 1 figure à la suite de III, 9 au folio 126.

1. J. B. MITCHELL, *Bibliotheca cod. mss. Monasterii S. Michaelis Venetiarum prope Atrium*, Venice, Typogr. Fentiana, 1799, p. 911; F. CAROTTA, *Piovin opera*, 1835, t. I, p. xiv, note 1; De BOON, *Verrekeniss Griekh*, HSS. Prussische Staats-bibl., 1897, p. 218; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1937 p. 45; *Etats*, p. 33.

187
qu'il décore d'une belle finale, et est repris, après IV. 2, aux folios 128
et 138.

possesseurs. — D'après Mitarelli, à l'une des pages, on lisait : *Alexandri prohi et mansueti emphis decem aureis*. Au folio II, trois notices, dues à trois mains successives : *Αντοχου ιουδαιου τοδ Αλεξανδρου* !

Πότος μὲν Πικρῶν, πάλαι ἦτοε παρῶντα |
 Βιβλὸς· δ' ἐνήμερον νῦν κτήνη· Ἀλεξάνδρου :
 Ημεῖς ἐμὶ ἄγοι Ἡμερόχους Βαρβάρους εἶναι Ζαχάρω :

1489 *II aug(vesti) ā(uacis) septem auris ab Alex(andro) predicto.
Platininus (sic) Emendades | porfirius de platinii Via, et ordine librorum
civis.*

ANNOTATIONS INITIALES.

[illegible]

Porphyrinus εἶχε γὰρ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα ἐφ' ἡμέρας τῇ | τοῦ θεοῦ
προσέλευσιν ὁδῶν, εἶναι δὲ τὸν μὲν | αὐτοκράτορα θεῶν ἱερέα, μὲ' αὐτὸν
δὲ καὶ βασιλέα, τὸν δὲ μισσοῦν, ἡλίαν ☉ τῇ τοῦ | ἡλίου φέρῃ. ἔπει-
τὰ φέρῃ τῇ θεοκράτῃ | προσέλευσιν ἁπλοῦς δὲ τὸ εἶδον αὐτοῦ τῇ | οὐρανῶς
ἐπιφάνει διαφωρᾷ.

Plato ἐκ τῶν ὑδάτων τοῦ νοῦ, ἀπὸ δὲ τοῦ νοῦ, τῆς φύσεως.
Plato ὁδὸν μὴν τοῦ διανοητοῦ φῆκε τεύχεος · ἐξ αὐτοῦ (sic) ἐκ μὴς ἐκασ-
 τῆς (sic) νοῦν καὶ νοῦτον εἶναι τοῦ ποιοῦχ'· τοῖ | κἀναρτα βλαψαίνοντες
 ἐκ αὐτοῦ νοῦν καὶ πλοῦτον · | καὶ γὰρ τῇσι εὐδοκίαις ψυχῇ, ὅφ' ᾗ τὰ μέγιστα
 κινεῖσθαι φησι.

καταστασι φησιν.
Παύλου· δι' Ἰλλέων προσεχθ' τοῦτε τοῦ οὐρανοῦ θύματα θυποποιήθη-
τε. Ἰλλέων μὲν, τέτρατον ἀπὸ τοῦ πρώτου θύματα αἰῶνα· Ἰλλέων δέ,
τρίτον· Ἰουλιανὸς δέ, δεύτερον· παρὰ Μαξιμὸν τὸν οὐρανόν (sic) ὁδοῦ-
μάνος· Δουκὶ (sic) δὲ Ἰλλέων οὐρανόν (sic) μακρὸν ἐξέσθ' καὶ οὐρανόν Ἰλλέων
καὶ Ἰλλέων ἐξέσθ'· ἐξ οὗ ἐν τῇ ψευδογράφῃ τῇ πρώτῃ φησὶν τοῦ
ποταμοῦ αἰετῶν ὄντων, ὅτι τοῖς ἀέροις ἀπόστην γενομένη καὶ γενεθῆναι·
ποταμὸν αἰετῶν ὄντων, ὅτι τοῖς ἀέροις ἀπόστην γενομένη καὶ γενεθῆναι (?)

En bas, vers la droite, on lit le chiffre 6, puis, plus haut, 9 (?), lequel est biffé.

ANNOTATIONS MARGINALES.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste est si soigneux que lorsqu'il fait un p^{er}ché, il écrit en marge la syllabe ou le mot sali, même si l'orthographe s'impose, ainsi aux folios 40^v, 63^v, 64, 64^v.

Les variantes :

II, 4, 11, 41 τῆς κακίης 557 γρ. δὲ πο σμ.

III, 7, 8, 52-53 καὶ τὸ διωκόμενα αὐτῶν οὐκ ἀπὸ χριστοῦ; ἀλλ' ἐκ χριστοῦ.
 Et de om. S. 114^v add. Smg. lat. (occupe exactement une ligne, la 31^e,
 homoioteleante; 45 lettres).

IV. 7. 9. 7-8 *αὐτῇ* de ἐξ *καυτῆς κρυομένη καὶ ζοῦσθ' τοῦ ἐμβόλου οὐρανὸν*
δαδόντα om. S 174 add. S^{ms}. (non pas homoioteleute; 50 lettres).

Lorsque le copiste signale les citations en marge par des guillemets, comme il le fait de temps à autre, il a soin de laisser dans le texte un blanc avant le début et après la fin de la citation, ainsi, au folio 45^v II, 1, 7, 20-21 φέρεται - περιφέρου et au folio 38^v-39, I, 8, 7, 4-6 περιγράφεται.

Deuxième main, Si. — De cette époque date peut-être la numérotation des cahiers en bas et au milieu du dernier folio verso, en chiffres Romains de I à 39. Le lecteur Si

1. Divise le texte de certains traités par des traits en équerre, ainsi du folio 171^r au folio 174, devant IV, 7, 4, 21 $\overline{\epsilon\tau\iota}$ $\delta\epsilon$ (dans l'archétype: $\epsilon\varsigma$; en marge S¹ écrit: *alia r(espensi)o*): 5, 25 $\kappa\alpha\iota$ $\mu\eta\gamma$ (dans l'archétype: η ; r(espensi)o S^{ms}); 6, 1 $\overline{\sigma\tau\iota}$ $\delta\epsilon$ (dans l'archétype: θ): 6, 38 $\kappa\alpha\iota$ $\mu\eta$; 7, 1 $\overline{\delta\iota\alpha}$ δ' $\alpha\upsilon$ $\mu\epsilon$ (dans l'archétype: ϵ); 8, 1 $\overline{\sigma\tau\iota}$ (dans l'archétype: ϵ): 8, 27 $\pi\omega\varsigma$ δ' $\alpha\upsilon$ (dans l'archétype: $\mu\theta$). Ce sont là les seules divisions marquées en IV, 7. Elles concordent partiellement avec les chapitres *Incipiens* et, de plus près, avec la numérotation marginale de l'archétype.

2. Ne paraît pas écrite de $\sigma\eta'$, à moins que ne soient de Σ les $\sigma\eta'$ en marge de I, 1, 8, 4 *nouveau pétréon* (I. 17) (avec CN); 9, 20 *θεωπεύ* (I. 17) (avec CNO); 10, 5 *ἀρρὼν οὐρ* (I. 177) (avec DCO); mais ces $\sigma\eta'$ sont plutôt de Σ : le copiste Σ , par contre, multiplie les signes d'appel à l'attention formés de trois points surmontant un trait ondulé, le premier affectant, au folio 1^r, *Vida*, 2, 26 *τὸ ἐν γῆν θεῶν*, le dernier, au folio 32^r, affectant VI, 9, 11, 48 & *ἀπερὶς ἐν τοῦ βίου*. Ils sont particulièrement fréquents en I, 7: II, 1: III, 2 et 3: III, 8: IV, 7: V, 3: V, 9 et VI, 9; dans ce dernier traité, ils sont tous, Σ nombre de dix-huit, écrits à l'encre rouge. Σ accompagne certains passages d'un trait ondulé, ainsi en marge de I, 8, 2, 1 et suiv., au folio 36, où il écrit aussi *ἀνδρῶν*. De temps à autre, il dessine grossièrement une main, ainsi au folio 84.

3. Si gl'ose tantôt en grec, tantôt en latin, tantôt dans les deux langues, tels passages plus intéressants, ainsi :
 5. ἀνθρώπων ἀνθρώποις : *indominatus* S^{mg},
 3. *vid.* 3. ἀνθρώπων ὅτι καὶ ἀνθρώπων ἀνθρώπων

3. 11 πρόσ Ἀρμύων] Platonis *Armonion philosophum* *audiri*
Sma8.2

3, 17 Topolovoi] *Coridians imperator* Smir. 2

4. 8 *liopopopos*] a *otipopos* tempus Smg₂;
7. 1 *deporas*] de *disipulis* Plotini Smg₄
7. 1 *il n'y* ■ pas d'autres choses de S¹ 1
7. 1 *avec*

Dans la *twi*, n. 1, les traites les plus abondamment annotés sont III, ■ et 3 (ff. 80-92). Si à même pris la peine d'écrire en haut de chaque recto le titre courant : *De providentia*. La dernière scolie, en grec, à l'encre rouge se trouve au folio 320^v, en regard de VI, 9, 9, 1 [ἡμεῖς ἰσὺς ζωῆς, etc.] ἡμεῖς ζωῆς | ἡμεῖς τοῦ ἀποστόλου αἰσάδοι | ἡμεῖς ψυχῆς | αἰσάοι ὅτι ἡ ἀρετὴ αἰσάει, ἀσάει καὶ αἰσάει. Dans la marge intérieure, une main à l'encre rouge ajoute Sime, 320^v. Dans la marge intérieure de IV, 7, 1, 1, l'encre rouge ajoute au folio 176 en regard de IV, 7, 1, 1, l'encre rouge

phoenix: anima immortalis ἡ ἀφύπνῃ μετὰ τῆς φθούρας.

4. Outre les gloses proprement dites, S¹ amène aussi des *bona parallel* ainsi au folio 176, à la fin de IV, 7.

κατὰ ἰουδαίον, ἡ λογικὴ τῆς εὐφροσύνης εἶναι |
κατὰ Πλάτωνα, ἡ λογικὴ μετὰ τῆς φρόνης |
κατὰ βουκράτιον καὶ Ἰαμβλίχου καὶ πελάγον (1) |
ἡ λογικὴ μέγιστος τῆς ἀφροσύνης |
κατὰ Πρόκλον καὶ Πορφύριον μέγιστος ἡ | λογικὴ |
κατὰ πολλοὺς τῶν μεταπυθαγορείων μέγιστος ὁ νοῦς |
κατὰ τινάς, μόνη ἡ οὐσία (sic) φρογῆ.

Troisième main, S², celle d'Hermolaus Barbarus. Certainement postérieure à S¹, comme on peut le voir d'après la notation folio 37, en regard de I, 8, 3, 38 καὶ ὁ δὲ σὺν οὐδὲ : καὶ οὐδὲ καὶ τὸ αὐτὸ καὶ τὸ ἡ ὡς Stam.

Les premières notes de S^a sont, outre la souscription
 Vita, I. II Κασέριος ὁ ὑπάτος S^{ms} I. 1

2, 1 καλυπτή] καλυπτή νόσος ΣΠΕ.Ι

2, 9 *κυαρχου*] *κυαρχης* 3
2, 18 *Καυτανίαν*] *moritur in Cam*

2, 27 ὁρακτοῦ] ἀπ' οὗ δι' ὁποῦ οὗ ὁρακτοῦ ὁρακτοῦ
2, 28 ὁρακτοῦ] ὁρακτοῦ ἐπὶ Κλαυδίου Σιμῶν

2, 37 *Ευρύπου*] *Nathilas Pictus* anno 17

2. 39 γεθάνον] γεθάνος ημερα ~
gloses au folio 5
curieuse est la troisième des quatre gloses au folio 5.

9, 1 *ymuikas*] *Muieres Plomo* *Muieres* *Samb.*

9. 7 φέροντες τὰ ἑαυτῶν τέκνα] procurator S. Macc.
bringing infants διὰ τὴν φιλοπρωσίαν

10, 1 'Ολύμπιος] Olympius
— 255: 'Ανελίαν Σαυε

III, 1, 8, 5 ὁ τοῦ πατρὸς]
ἐκδοτοῦ Σμα.

Comparez notamment le 4 de 42 et le 9 de 69 avec les chiffres
dominants du millésime 1489 ■ folio IV.

I, 1, 12, 2-3. οὗς φησιν αὐτῶν] οὗς φησιν αὐτῶν καὶ ἀναγράφουσιν καὶ τὴν ἰστορίαν Σαμ. 17^v.

C'est sans doute une somme à peu près égale ou supérieure que dut recevoir pour son travail Michel Apostolis. On connaît son histoire. Né vers 1422, il fut fait prisonnier par les Turcs lors de la prise de Constantinople. Peu après, mis en liberté, il arrivait en Italie et faisait à Bologne la connaissance du Cardinal Bessarion, le protecteur attiré des réfugiés grecs. Apostolis retourne bientôt en Grèce et s'installe en Crète où, comme il le dit tristement au colophon même de notre exemplaire, loin de sa patrie, il vivait dans la pauvreté et gagnait sa vie en copiant des manuscrits « pour de l'argent ». Émouvant refrain de nombre de ses amis. C'est

L'un de ces ours.

Alexandre, le premier possesseur identifié et probablement le premier lecteur de S, revendit son exemplaire au non moins célèbre Hermolaus Barbarus. Il avait trois ducats.

La manière

C'est lui aussi, semble-t-il, qui transcrit, sur une page de garde, certains textes choisis de Cyrille, de Platon, de Porphyre et de Georges Gémiste Pléthon.

2. Mais la notice descriptive, p. 188, attribue ceci à St. II ■ nous a pas

Possibile de verificare

Olim Fugger: 5. n. 24. Chartac. 280 x 205 mm. Fol.
I + 457 (+ 270 A et 270 B = 459) + II + III. Sec.
XV (Plotinus) et XVI (Corpus Music). PORPHYRII *Vita*
Plotini (ff. I-13). *Tabula generalis* (ff. 13^v-14^v). Plotini
Enneades completae (ff. 15-270^v). Varia Opuscula de
musica, sc. CLAUDII PROLEMAEI, PLUTARCHI, PORPHYRII,
ARISTIDIS QUINTILIANI, ANONYMI, BACCHI (ff. 271-457).
ordine foliorum perturbato). *Hymni aliquot* (ff. 457-457^v)¹.

RELURE. — Cuir rouge de J. J. Fugger. En haut à droite, à l'entrainée : 5. n. 24. Au repoussé : *Προφύγιον περὶ τοῦ Μαννίου βίου*. Au bas, à l'encre noire : *CLIV*. Feuilles de garde récents (add. I-II + III-IV) dont le premier et le dernier sont collés à la reliure.

CABERS IN FILIGRANES.

Sous la même reliure ont été réunis deux manuscrits indépendants et complets, écrits chacun par un seul copiste, et sur différents papiers. Les traits de musique sont écrits sur des quaternions portant comme légende *Deux pièces en sautoir* du type Br. 6280-81 (début du ^{xvii} s.).

Le manuscrit de Plotin est composé de 28 cahiers (ff. 1-270 A) non numérotés : quinions, sauf le 14^e (ff. 130-137), le 26^e (ff. 246-253) et le 28^e (ff. 264-270 A) qui sont des quaternions. Les quinions 20^e (ff. 188-196) et 22^e (ff. 207-215) ne comptent que 9 folios : les folios 195 bis et 211 bis, dont les talons sont encore visibles, ont été coupés avant d'avoir été écrits.

I. Cahiers 1^{er}-4^e (ff. I-39), 6^e-8^e (ff. 50-79), 10^e, feuillets (>)-10 et 2-(<9) (ff. 99 et 91), 12^e-16 (ff. 110-157), 17^e, feuillets 1-(<10) et 4-(<1) (ff. 158 et 161), 19^e-26^e (ff. 178-253), 27^e, feuillet 1-(<10) (f. 254), 18^e (ff. 264-270 A) : *Trois monts*, var. simil. ou identique de Br. 11702 (195 x 44, Pise, 1440). Voir *Berol.* gr. 375.

II. Cahier 5^e (H. 40-49) : *Deux pluches en sautoir*, variante divergente (un peu plus grand) de Br. 6273 (30 x 43^e, Vienne, 1467; var. ident.: Montone, 1468).

III. Cahiers 9^e (ff. 80-89) et 10^e, feuillets 3-4 et 4-7 (ff. 92 et 93); *Grands ciseaux*, var. identique de Br. 3668 (Rome, 1454; var. *simil.*: Rome, 1456-60; Naples, 1459; Salzbours, 1462; voy. Likhtscheff [1932]; Pérouse, 1458).

1. HANDE, Cal. *codd. mss. Bibl. Reg. Bavariae*, 1806, t. II, pp. 418-421;
F. CASPER, *Platinæ opera*, 1835, t. I, p. XLIII; J. COCHETZ, *Physiol. Suedica*, t. 6,
1934-35, pp. 45-46 et p. 39; *Misc.*, p. 33.

IV. *Cahiers* 10^e, feuillet 35-6 (f. 93), 11^e (ff. 100-109), 17^e-18^e (ff. 158-177), 27^e (ff. 254-263) : *Lettre R symphonie d'une croix*, var. ident. de ff. 904^r (30 × 44^r, Palerme, 1467 : var. simil. : Bayère, 1470 : Naples, ff. 904^r : Amalfi, 1471 : Catane, 1472 : vov. Schuler von Libby : Transylvanie, 1470 : Voir *Mon. gr.* 449, *Mon. gr.* 240 et Berol. gr. 375.

POSSESEURS ET LOCATEURS.

Fol. add. IV : sur deux cartons de papiers, anciens sommaires, l'un en latin, l'autre en grec, du manuscrit. Fol. add. II, en haut, au crayon, déjà très effacé : *Verzeichnis von Lud. Doederlein bis Ensaad. III Lit. VI* | *im Juni 1817* ? sur le reste de la page, est collée une prétendue notice d'*Aug. Nauck* qui restitue l'ordre des folios de la seconde partie du manuscrit. Cette notice est datée de 1846.

SUBSCRIPTION. — Au folio 270^v, après la fin de VI, 9, deux lignes en blanc, puis : τὰ κατὰ τὴν ἐξέτασιν τοῦ κορυφίου τοῦ Πανδίου, | ἔργον πρὸς τὸν Μωϋσῆν ὁ Δαυΐδ.

[illegible]

TITRE. — Fol. I, après 4 lignes en blanc, † Πποφύλιον ἐπὶ τοῖς Πιστοῦ βίβλιν καὶ τῆς ῥάξεως τῶν βιβλίων ἀποθ. inc. Μουσίου (le π est rubricqué avec soin), des. f. 13, ligne 18, en triangle adn ὀργανοὺς ῥάξου. Dans la Vita, les différentes tables sont disposées avec art, plusieurs initiales sont rubriquées, ainsi en 17, 16 *Αγέλου (non Αἰών comme dans G H); en 18, † Ταύτην (non Τη, comme dans G H) et plusieurs autres. Les vers de Vita, 22 (ff. 9-10*) sont écrits en une colonne. — Fol. 13* † Μουσίου φιλοσόφου Εὐκλείδαν τε καὶ τῶν κεινὰ τὰς ἑξηρατάων τῶν βιβλίων : ἐπεὶ αὖτε ἀποτίμῃ; suivent en une colonne des chiffres numérotés de α' à νδ'. — Sans

la première ligne, tout le folio 14^v est blanc. — Fol. 15, après trois lignes en blanc, † *Μαριου φλοοφου δωεαδος παρηνς* *Πει τοσ τε τε λοσ* *και τς δ δωπορος* (rubrique) (†) *δωαυ* *και λωαυ*. Au folio 135, l. 14, IV, 4, 30, 1 *οκρετορ τοσ δ ερεωδ*, sans aucune division du texte. Au folio 113^v, après IV, 3, 1, 25 *τη ημερεω*, le copiste avait écrit une ligne environ de texte en trop ; il gratte soigneusement le tout et trace une ligne horizontale au milieu du grattage. De même au folio 176^v, après V, 7, 2, 20 *δωμετωρ*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, quelques *ση* et d'autres signes de lecture en forme de N majuscule dont la seconde haste verticale serait aussi un T. De même quelques corrections. Voici quelques spécimens, et les concordances avec d'autres manuscrits :

I, 1, 8, 4-5	<i>ση</i> N17 U ^s S
9, 21	<i>ση</i> N17 ^v OS
I, 4, 11, 14	<i>παρδωτωρ δω</i>
II, 2, 1, 37	<i>ση</i> <i>τωσ δω</i> (sic) N26 ^v S
II, 9, 8, 1	<i>ση</i> N44 ^v COS Baroc.
9, 6	signe N64 <i>ση</i> C nihil S
13, 38	signe N64 ^v <i>ση</i> C nihil S
III, 7, 3, 24	signe N <i>ση</i> AESchia.
6, 52	<i>ση</i> N99 ^v nihil S
IV, 7, 4, 3	signe N101 <i>ση</i> S
V, 3, 9, 24	<i>πρεβυα</i> N148 S
	<i>πρε</i> † N165 ^v SO

D'une seconde main on ne trouve, semble-t-il, que deux traces dans tout le manuscrit. Au folio 15, au début de I, 1, N^s ajoute à l'encre notre l'initiale η de *ηδωαυ* ; au folio 44, sans l'accentuer, le titre de II, 2 *πρεσ κωπορος ουραου*.

Le nombre assez considérable de filigranes, dont les variantes identiques sont fréquemment notées entre 1454 et 1471, semble indiquer que Michel Lygizos écrivit le manuscrit N entre ces deux dates, plus probablement entre 1460 et 1470.

C'est vers la même époque qu'il travaillait avec son ami Tribolès à la confection de C. Toutefois il ne semble pas qu'il ait utilisé pour N le même modèle que Tribolès pour C et M. Le manuscrit N s'apparente plutôt à S et à U qu'à C, M et V ; or, on lit de U et de S entre eux, il n'est guère de particularité qu'on ne puisse expliquer par l'hypothèse de sa dépendance vis-à-vis de S.

La variante qui caractérise éminemment le groupe S, N et O est ce *πρε* † en marge de V, 3, 9, 24 † *πρεβυα* ; de plus S et N

ont en commun un certain nombre de signes de lecture, tel cet étonnant *ση* *τωσ δω* en marge de I, 4, 11, 14. L'absence de deux ou trois *ση* en S ne paraît pas suffire pour établir que S serait une copie de N. Contre cette hypothèse on peut faire valoir l'absence presque totale de titres en N : Apostolis aurait donc dû les tirer tous d'un autre exemplaire. En outre, des deux souscriptions, qui ont indubitablement un air de famille — à cet endroit *τωσ σοφοσ τοσ Μαριου* n'est pas fréquent — c'est celle d'Apostolis qui paraît avoir inspiré celle de Lygizos. Un dernier détail suggère l'idée que N est une copie directe de S : au folio 209, Apostolis commence ■ 4^e ligne par les mots V, 7, 2, 19 *δωμετωρ δωπορος* et la 5^e par *δωμετωρ ημερεω* ; or, en N, Lygizos, après avoir écrit le second *δωμετωρ*, écrit puis gratte toute une ligne. C'est que son oeil ■ retrouvé au modèle le premier *δωμετωρ* placé au-dessus ; il y a eu véritable ditto-graphie due à l'état matériel de S. Au folio 129 de même, la première ligne de S s'achève par *τη ημερεω*. S paraît donc bien être l'archétype de N.

Vita, 3, 14 *ὅτι δὲ ἀποκρίθη τῷ Ἀγασθῆνι ὁ Πλάτωνος ὁ γυμνασιάρχης* Or. 2, *Platonis* S²⁴
hanc Aristonem philosophum audisti S²⁵
Vita, 7, 1 *ὅτι ἐξήκουσεν τοῦ Πλάτωνος διαπορεῖν* Or. 4, *De discipulis*
Platonis S²⁴
Vita, 24, 16 *ὅτι περὶ τῆς ἐκείνου Or. 12 nihil* S
Enn., 1, 8, 2, 1 *994 στίχ. τοῦ ἀγαθοῦ (verticalement)* Or. 35, *ἐπεὶ*
et trait onduleux S²⁵
 En marge de quelques passages essentiels, notamment au début de
 I, 2, 1 (f. 19) ; III, 2, 1 (f. 76^v) ; V, 1, 1 (f. 178-178^v) et VI, 1, 1 (f. 215^v)
 une seconde main (?), probablement identique de fait à la première,
 traçait, le plus souvent à l'encre rouge, les extraits de Porphyre,
 d'Aristote, de Proclus, de Simplicius et de Pythagore, parlant son plus
 authentique dialecte.

L'écriture de O a fait croire qu'il est du XVI^e siècle, alors que
 les filigranes — ils sont nombreux — le datent plutôt de la fin
 du XV^e. Le manuscrit, par le genre adopté, un filigrane et l'écriture,
 n'est pas sans similitude avec Corp., daté pareillement du
 XVI^e siècle, alors qu'il est encore du XV^e.

L'archétype de O est tout trouvé. C'est le manuscrit S que nous
 avons « retrouvé » après avoir rédigé la description de O. Que
 l'on compare les notes marginales dues aux lecteurs de S, et
 transposées ou transcrites par le copiste de O ; s'il s'agit bien
 du copiste, la certitude est immédiate¹.

A noter cependant qu'avant d'avoir vu S, nous pensions que
 N était l'archétype du *texte* de O, et cela en nous basant sur un
 fait assurément curieux. Nous vîmes de même O avant N, qui
 en juillet 1932 n'était pas à Munich, et nous écrivions, à propos
 de l'omission ■ *Vita*, 3, 1-2 : « le copiste omet manifestement
 une ligne de l'archétype ». En 1933, le manuscrit N nous fut
 envoyé à Paris, et nous pûmes voir qu'en N ce texte occupait
 exactement une ligne.

Comme N est lui aussi une copie de S, il n'est pas impossible
 qu'il ait servi parfois de modèle au copiste de O, lequel emprun-
 tera forcément à S et ses titres — qu'il écrit soigneusement en
 capitales et donc après coup — et les scolies de toutes sortes,
 écrites de même après coup, d'une autre encre, voire d'une autre
 écriture.

1. Corrigez *États*, p. 34, reposant sur des notes plus anciennes : O y est précédé
 à tort comme une copie de U.

Nunc 4732. Chartac. 330 × 225 mm. Fol. 196^v + I.
 Sacc. XV exeunt². PLOTINI *Enneades* très postérieures,
 IV, 1^a - VI, 9 (ff. I-196^v)¹.

RELIURE. — « Cartonnage moderne »³. Six folios de garde récents (add.
 I-III + IV - VI), contemporains de la reliure à laquelle le premier et
 le dernier sont collés.

État ACTUEL. — Le manuscrit se compose aujourd'hui de 23 ou 24
 cahiers, probablement quaternions. Ces cahiers ■ sont pas numérotés,
 cahier, probablement d'entre eux le copiste écrit verticalement le pre-
 mier mot du cahier suivant.

État ANTÉRIEUR. — Complet, le manuscrit devait compter environ
 330 folios. En effet les 196 folios de la partie restante correspondent à
 511 pages de l'édition teubnérienne de Volkmann ; dans cette édition, la
Vita et les *Enneades*, sans IV, 2, remplissent 341 + 516 = 857 pages.
 Pour découvrir le total des folios primitifs, il suffit d'appliquer la règle
 de trois, soit (196 × 857) : 511 = 328 folios.

FLUORÉANTS. — « Deux ou trois filigranes différents, mais peu visibles »,
 dont une *Échelle* dans un cercle et une *Arbelle* dans un cercle.

1. E. MILLER, *Cal. mss. gr., Supplément au Catal. d'Irlande*, dans *Notion et*
Extraits des mss. ■ la Bibl. Nat., etc., t. XXXI, 2^e partie, Paris, 1886, p. 90. On
 sait que J. Iudarte avait préparé un manuscrit le tome second de son *Regius*
Bibl. Matrit. cod. gr. mss., t. I, Madrid, 1769, Paris de Soto : ce tome second ne
 parut jamais : le codex O. ■ y aurait porté le n° 63. — Nous devons à M. P. Costil
 de nombreux renseignements sur ce manuscrit.

2. Lorsque MILLER vit ces folios, ils n'étaient sans doute pas numérotés ;
 il écrit en effet (*ibid.*, p. 90) : « de 350 feuillet environ ».

3. M. Costil nous écrivait : « d'après l'écriture, du XVI^e ou de la fin du XV^e
 siècle ». On verra plus loin le prix de cette estimation d'un expert.

4. Il convient de rappeler ici que dans tous les manuscrits de Plotin, où il
 se présente comme un traité indépendant, IV, 3 prend place après IV, 2. Ce
 dernier traité manque donc en ■ 65.

5. GAUX, *Essai orig. fondé grec. Enn.*, p. 71, dans la description des collec-
 tions du Cardinal de Burgos, écrit : « ... huit des manuscrits de Caloxyas et
 un de Darmariens ont une couverture en parchemin vert ; trois autres volu-
 mes couverts de même ; sept autres le sont en parchemin rouge... Les parche-
 mins verts et rouges doivent constituer deux fonds distincts de celui du Cardi-
 nal ; leur provenance ne nous est pas connue » ; dans la note de la page 71,
 Gaux range O. 65 parmi les manuscrits reliés en parchemin vert.

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Fol. 1, en haut, d'une main récente : *in-
guile*, la cote, O. 55 et le cachet de la bibliothèque. Après quatre petites
courbes ouvertes vers la gauche, alignées et espacées de 2 centimètres :
Παρθένου διωκτοῦ 89^r παρὰ φ (sic) *σώλων φηγῆς 89^r*. Ce traité se termine
en triangle, et IV, 3 commence en haut du folio 1^r. — Surface écrite :
205 x 135 mm. ; 30 lignes à la page. Écriture penchée, très régulière,
mais peu élégante. Titres et initiales rubriqués. Sauf IV, 1 (f. 1), les
traitements sont numérotés jusqu'à 20. Ils sont séparés par l'ornementation
signalée au folio 1. — Au folio 196^r, le traité VI, 9 s'achève en deux triangles
et est suivi d'une sorte de doxologie, ainsi : ... *μήνον | πρὸς | μὴλοψ |*
δὲς βασιλῆος καὶ σωτηρίου | ἡμεῶν καὶ τοῦ ἀγίου | ἐκκλησίας (sic).

ANNOTATIONS MARGINALES. — « Plus rapidement et sans doute à une
révision (encore plus claire) », le copiste ajoute en marge, en les faisant
précéder du signe Δ, de nombreux passages que lui-même ou son modèle
avait omis. On n'a relevé dans les marges ni scolies, ni *arg*, ni numé-
rotation intermittente.

Les seuls indices matériels font penser que le copiste de Ma-
trita, O. 55 pourrait être le même que celui de Corp. Christ 117.
Voici un simple tableau comparatif :

Indices	Corp. (117)	Matritā (O. 55)
Dimensions	320 x 215 mm.	330 x 225 mm.
Nombre de folios écrits	330	<328>
Cahiers	Réclame verticale	Réclame verticale
Surface écrite	205 x 120 (?) mm.	205 x 135 mm.
Nombre de lignes à la page	30	30
Écriture	Fin xv ^e , penchée	e. xv ^e ou fin xv ^e , pen- chée
Débuts des traités	Si poss., en h. d'une p. Si poss., en h. d'une p.	
Finales des traités	Souv. en 1, 2 ou 3 tr. Voir f. 1 et f. 196 ^r	
Finis des traités	Échelle dans un cercle	Échelle dans un cercle
	Arbal. dans un cercle	Arbalète dans un cercle
	Tripie mont dans un cercle	?

Si Matritā fut écrit par le même copiste que Corp., il n'appar-
tient pas pour autant à la même famille. Corp. porte l'état x,
Matritā, l'état y. Des sondages faits dans le texte des premiers
chapitres de IV, 6 montrent que Matritā est étroitement appa-
renté à Vat. Amatus, avec un soin qui frise la minutie, à colla-
tionné en entier Vat. Creuzer faisait grand cas de ces leçons et
elles encombraient son appareil critique. On prouvera plus loin
que Vat. fut copié sur O et qu'une bonne moitié de ses fautes —

il en a tant ! — lui viennent de son modèle. En attendant, il
nous sert à assigner à Matritā ■ place approximative dans la
famille y.

IV, 6, 1. 1 <i>ἐκφραστὸς λέγοντες</i> cett. 1 <i>ἐκφραστὸς λέγοντες</i> Matritā	om. CM
1. 2 <i>τε</i> etiam Matritā	
1. 3 <i>παθῆναι</i>	<i>παθῆναι</i> Matritā Vat.
1. 4 <i>δς</i>	<i>δς</i> Matritā
1. 12 <i>ἐκφραστὸς</i>	<i>ἐκφραστὸς</i> Matritā
1. 13 <i>μεταφύρατος</i>	<i>μεταφύρατος</i> Matritā
1. 18-20 <i>ἀπὸ μὲν</i> — <i>ἐκκλησίας</i>	om. et mg. in: Matritā
1. 22 <i>καὶ</i>	<i>καὶ</i> Matritā
1. 22 <i>τοῦτο</i> <i>τὸ</i> <i>ἐκ</i>	<i>τοῦτο</i> <i>τὸ</i> <i>ἐκ</i> Matritā
1. 23 <i>βλέπει</i>	<i>βλέπει</i> Vat. Matritā
1. 28 <i>τοῦτο</i>	<i>τοῦτο</i> Vat. Matritā
1. 29 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
1. 37 <i>τὸ</i> <i>ἐκ</i> Matritā	<i>τὸ</i> <i>ἐκ</i> Matritā
1. 39-40 <i>δεῖ</i> <i>ἀπὸ</i> — <i>μή</i> <i>κελεύει</i>	om. Vat.
etiam Matritā	
2. 7 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 7 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 7 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 12 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 13 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 16 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 19 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 22 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 23 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
2. 23 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā
3. 1 <i>ἐκ</i> Matritā	<i>ἐκ</i> Matritā

Étant donné ces leçons, et puisque O est copié directement
sur S et est à son tour l'archétype immédiat de Vat., il semble
qu'une seule place convienne à Matritā, c'est d'être une copie
de O. Les leçons communes à Vat. et à Matritā doivent se retrou-
ver en O : les leçons propres à Matritā d'une part et à Vat.

1. La première leçon est celle de l'édition Brédier. Chaque fois que Creuzer
cite Vat., nous le citons après lui. La mention « cett. » ne doit pas être prise au
sens strict.
2. Les collations sont trop incomplètes pour fournir une preuve décisive.

d'autre part sont le fait des copistes de chacun de ces manuscrits. Quelques leçons même sont plus anciennes que O, peut-être même que S.

En confirmation de cette conclusion sur l'archétype de Matritā, on peut apporter un menu fait qui s'explique par elle le mieux du monde.

On se rappelle que les titres de O sont écrits en grandes capitales et qu'au titre de IV, 1, au-dessus du mot $\psi\gamma\chi\eta\zeta$ le copiste de O écrit en minuscule le mot $\sigma\beta\omicron\lambda\varsigma$ qu'il avait oublié. Le copiste de Matritā n'aperçoit tout d'abord que $\pi\epsilon\gamma\iota\ \psi\gamma\chi\eta\zeta$ $\beta\epsilon\varsigma$, mais comme il écrit $\pi\epsilon\gamma\iota\ \psi$, il remarque $\sigma\beta\omicron\lambda\varsigma$, comprend et poursuit sans biffer le ψ , $\sigma\beta\omicron\lambda\varsigma\ \psi\gamma\chi\eta\zeta\ \beta\epsilon\varsigma$.

Écrit probablement vers 1495 par le copiste de Corp. et d'après O, le codex *Matritensis* O. 55 fut mutilé à une époque indéterminée ou plus exactement coupé en deux. On n'a pas retrouvé la première partie.

BAROCCIANUS GRAECUS 116 Barc.

Chartac¹. 280 × 210 mm. Fol. I + 279 + II. Saec. XV-XVI a pluribus manibus conscriptum. *Miscellaneus*: *varia theologica*, *philosophica*, *historica*. *Nonnullae illustrationes pictae animalium*, *personarum*, etc. *Plottini Epist.*, I, 7 - II, 9, 14, 3 $\omicron\upsilon\ \mu\acute{\omicron}\nu\omega\nu\ \pi\rho\acute{\omicron}\varsigma\ \psi\upsilon\chi\eta\pi\ \delta\lambda\lambda\alpha\ \kappa\alpha\iota$ (ff. 113-144^v)².

RELIURE. — Byzantine, en maroquin brun. Au dos, en lettres dorées : *Chrysostomus, Origenes, Athanasioras, etc. etc.* — A partir du f. 60 (crayon) le manuscrit a deux numérotations, l'une à l'encre de 30 à 255 (ff. 60-279) le manuscrit à chaque folio, l'autre, en dessous au crayon (Coxe ?) sur régulièrement à chaque folio. Comme elle correspond à l'état actuel du manuscrit, c'est cette dernière numérotation qui sera adoptée ici.

CARÈRES ET FILIGRANES. — ff. 113-144^v [87-118]. Quatre quaternions non numérotés dont le 1^{er}, le 3^e et le 4^e (ff. 113-120, 129-144) présentent comme filigrane *Un triple mont surmonté d'une croix au bras vertical légèrement courbé*, proche de Br. 11699 (pour la vergeure et les pontuseaux) et 11709 (pour la croix) (Br. 11699, 30 × 44, Padoue, 1432; 11709, 29,5 × 43¹, Pise, 1466; voir aussi 11694, 30 × 43, Laek, 1423; 11702, 29,5 × 44, Pise, 1440). Le filigrane du 2^e quat. (ff. 121-128) est une *Lettré M surmontée d'une croix*, var. identique de Br. 8941 (30 × 44¹, Palerme, 1407; Bavière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; Transylvanie, 1471).

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 195 × 130 mm.; 32 lignes à la page. Écriture très régulière et très belle; titres et initiales soigneusement rubriqués; à la fin des lignes le copiste ne coupe jamais les mots; de ce fait les lignes sont d'inégale longueur. Fol. 113 : *Μωρθου φιλωοφου θωελδος ηρωιτης Ηπει του ηρωου δωαδου και του ελλωυ δωαδου* (l. 7); les titres de l. 8 et 9, II, 2, 4, 6, 7 et 9 sont accompagnés de leur numéro d'ordre dans la numérotation continue.

ANOMALIES. — Le copiste ne signale pas la fin des quaternions. On comprend donc qu'à la reliure les cahiers aient été mal disposés. Le premier quaternion se termine au f. 120^v par II, 1. 5. 18 *μῆξις σελήνη*.

¹ Cat. *mus. Angl. Hib.*, 1907, t. I, pars 1^a, pp. 18b-19a (= n^o 145); H. O. COXE, *Cat. *cod. mus. gr. Bibl. Bodl.**, t. I, 1853, pp. 245-251; J. COXWELL, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 54.

² Et non pas, comme dit un catalogue : *Membran*.

Le quaternion qui lui fait suite aujourd'hui (ff. 121-128^v) est le quatrième dans l'ordre original¹ (II, 6, 3, 15 εὐδοκῆς τῶ ἐὶνα τοῦ — II, 9, 14, 3 οὐ μόνον ἀπὸς φερέν ἀλλὰ καὶ). Le troisième quaternion, le deuxième dans l'ordre primitif, commence au f. 129, II, 1, 5, 18 ὁ ἀποστόλ. Une main récente a écrit correctement les renvois aux folios anciens 94^v (= 120^v), 103 (= 129), 118^v (= 144^v).

Nous avons, dans ces quatre quaternions de Plotin, une partie d'un manuscrit, probablement complet autrefois, aujourd'hui disparu : le dernier cahier s'achève en effet au milieu d'une phrase ; d'autre part il n'est pas vraisemblable qu'on ait désiré posséder seulement les traités I, 7 à II, 9 ; enfin il est frappant de constater que les quatre quaternions conservés couvrent une partie du texte (édit. Volkman, pp. 99-203) égale à celle de la *Vita* et des six premiers traités manquant (édit. Volkman, pp. 1-99), ce qui laisse supposer que ces quatre quaternions étaient primitivement précédés de quatre autres quaternions.

D'après les filigranes et l'écriture cette fois, ces cahiers paraissent avoir été écrits dans la cinquième ou sixième décennie du xve siècle, au moment où l'on transcrivait de tous côtés le texte des *Ennéades*. Le seul σγ, noté plus haut en II, 2, 1, 37 et qui ne se retrouve qu'en CSON ainsi que quelques variantes suggère que le manuscrit complet appartenait au groupe SON. Les dates suggérées par les filigranes excluent l'hypothèse que O puisse être l'archétype de Baroc. On n'a pas pu préciser davantage la place de cet exemplaire dans le *stemma*.

Ces cahiers passent à la fin du xve siècle aux mains du collectionneur vénitien Giacomo Barocci. Au grand déplaisir des « continentaux », Will. Herbert, Earl of Pembroke et Chancelier de l'Université d'Oxford, acheta les 242 volumes de la collection Barocci et les offrit en 1629 à la récente fondation de Thomas Bodley. On les y consulte encore dans les belles salles de travail trois fois séculaires et de ce fait pas très confortables, mais en revanche délicieusement hospitalières.

¹. Aussi lit-on dans le *Catalogue* de 1697 : « A capite 5 lib. I-II Enn. ad cap. 3 lib. 6 omnia intercederunt » (p. 19 a). C'est inexact.

MONACENSIS GRAECUS 440 C

Chartac. 285 × 185 mm. Fol. A + I + II + III (add.) + 273 (immo 296) + B. Scriptor Demetrius Tribolus anno 1465. PORPHYRII Plotini *Vita* (ff. 1-13^v). *Tabula generalis* (ff. 14-14^v). PLOTINI *Ennéades* olim completae (ff. 15-262^v)¹.

RELIURE. — Maroquin brun estampé à froid. Parmi les lers employés, Agiles biéphales couronnées et Lions. Des fermoirs seul un pignon est encore en place. Au dos, après un chiffre ou un signe illisible : 5. N. 17. Sur les tranches latérales, réuni et disposé dans trois cercles, on lit : Φλωδοφόρου | Πλωρίου | τοῦ μακαρυποῦ. Les folios A et B, collés à la reliure, font partie du manuscrit primitif.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Après le folio 176 suivent encore une fois 157-176, aujourd'hui 157a - 176a. Après le folio 188, suit 190, sans que rien ne manque au texte. Les folios 13 = (blanc), 224 a et 263-273 (blancs) ainsi que A, I, II, III et B sont numérotés au crayon. Le centre du manuscrit (ff. 1-262) compte donc 262 + 20 + 2 - 1 = 283 folios. Les folios, outre le folio III, sont donc au nombre de 296.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 29 quinions (ff. A-262) et 1 sénon (ff. 263-273 + B). Aucun cahier n'est numéroté. Le premier cahier est un quinion, non un quaternion, comme le dit Oppermann ; mais deux folios précédaient A. Le feuillet central est constitué par les folios II et I. — Le folio 14 était suivi d'un folio dont ne subsiste plus que le talon. Du 11^e cahier (ff. 104-112) fut détaché le feuillet central, ff. 107 bla-108, la première partie, contenant *Enn.*, III, 8, tit. - 4, 9 εὐδοκῆς μὴ, s'est perdue ; la seconde (ff. 108) fut recollée au folio 109. Il semble donc que les copistes aient disposé de vingt-neuf quinions complets et d'un sénon, soit 302 folios.

FILIGRANE. — Un seul papier, lissé du folio 1 à 13^v, non lissé à partir du folio 15 : *Lettre R surmontée d'une croix*, variante identique de Briquet

¹. J. HARDT, *Cat. cod. msc. Bibl. Reg. Bav., Cod. gr.*, t. IV, 1810, p. 404 ; P. CAPOZZI, *Plotini opera*, t. I, 1835, p. XLII ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, t. 14, 1879, p. 96 et pp. 114-118 ; H. OPPERMANN, *Plotinhandschriften*, dans *Rhein. Mus.*, t. 77, 1928, pp. 417-421 ; P. HENRY, *Recherches sur la Préparation Évangélique d'Évangelie et l'Édition perdue des œuvres de Plotin publiée par Eusebius*, Paris, Leroux, 1935, pp. 105-111 ; J. COCHER, *Philol. Swissh.*, t. 6, 1934-35, p. 46 ; H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, t. 86, 1937, p. 284.

8941 (30 x 44, Palerme, 1467; var. **mmil.** : Bavière, 1470; Naples, 1470; Amalfi, 1471; Catane, 1472; voy. Schuler von Libloy : Transylvanie, 1471).

POSSESSEURS ■ LECTEURS.

Fol. A^v, ■ crayon, de la main de W. Meyer, de Spire, comme nous l'apprend M. A. Hartmann : *Aus der Otter Bibl. VIELLECHT aus der des Math. Corvinus, vgl. am Deibel die Lössen und gekündeten Adler.* Plus bas, de la même main : vgl. *Lud. Fischer K. Math. Corvinus u. s. Bibliothek, Wien 1878, p. 24.* A gauche, à propos de Corvinus de la première note, un autre savant, F. Boll, écrit : *Dagegen, vgl. Comossi, Literar. Berichte aus Ungarn.*

Fol. III, alligraphe : *Asie à deux léses avec les lettres I et B, var. ident. de Br. 295 (29,5 x 38, Rideaupierre, 1590). On y lit : B. F. | Ad Bihkolsam. Rev. Liter. Optimo. Publ. Instruissimam | Nobiliss. R. P. Augusten. Vinde! exaugendam | Hocc. Plotini Platonici Philosophi | Ex Budensis Biblioth. diversione felici manu | creptum. Eximium | Et, ab Opt. Max. Ferdinando Imp. Ac. August. | Jac. Scheglio. Medico. et Philosopho. | cuius. subinde. ad. oram. glossae | In. sing. dem. testim. D. Datum | Opus. ut. Manuscriptum | Ita. ubi. paucissima. casus. per. Europam | exant. exempl. manuscript. | carum. ac. rarum | Ampliss. Nobiliss. Splendissiq. Senat. | ac. Pop. August. Vinde! | Jac. Scheglius J. N. Juriscons. | D. N. D. G. F. | L. M. Offerebat ac Donabat. | M. : D. : XCV | David. Haschelio V. Cl. | Annalen. Scholae. Redors. | Nolore ac Conciatore. F. Boll souligne au crayon Haschelio et écrit : von ihm selbst stammend dieser Notiz (bii) Eintrag.*

SUBSCRIPTION. — Au folio 127, après la fin du traité IV, 3, le copiste signe son œuvre : "H βιβλος ἔχει ἐνδόξην διὰ τῆς ἐλπίς χερσὶ ἀμνηστικῶν Τριπόλου μελετωμένων ἐκ Ζηδότῃς διατεταγμένων ἐκ μέλει Κρότῃς Ἰωαννῆς μετὰ τῶν τῆς ἐλπίς μαρτύρων διωκτῶν ἐν ἐτει 1570'.

TEXTE ET MISE EN PAGE.

Copiste a : ff. 1-13^v. Vite. Écriture fine et élégante. Les différentes tables sont disposées avec art, avec de nombreuses initiales rubriquées. Au folio 1, après une bande ornée, très réussie, et l'initiale rubriquée. Προφύλου περί Πλωτίου βλου καὶ τῆς τρέψης τῶν βιβλίων αὐτοῦ. folio 13^v, après quelques très beaux, à l'encre rouge τῶν τῶν Πλωτίου βλου τῶν περὶ τῶν Προφύλου μελετωμένων.

Copiste b : ff. 14-262^v. Tabula et Enneades. Écriture plus rapide, mais toujours nette et élégante. Surface écrite : 180 x 105 mm. : 30 lignes à la page, rarement 29, 31 ou 32. En-têtes et initiales, numéros d'ordre des traités, scolies ou initiales de scolies, numération intermittente, ἀνὰ τὸν τόχον, aux folios 1, 15, 104 et 143 rubriqués avec soin. Plusieurs finales en un ou plusieurs triangles. Le copiste s'évertue à commencer

les traités en haut d'une nouvelle page. L'en-tête de chacune des enneades est magnifiquement rubriquée. Les enneades III et IV commencent ■ milieu d'une page (ff. 69^v et 113) et le titre, rubriqué, est écrit dans la marge supérieure.

Fol. 14 : Πλωτίου φιλοσόφου ἐνδόξων τε καὶ τῶν κατὰ τὴν ἐνδόξων ἐμπειρίαν τῶν βιβλίων προτάξεις. Suivent les titres des traités, par enneades, avec incipit, numérotés de α' à ρ'. Disposition parfaite de clarté et d'élégance. — Fol. 15, des deux côtés d'un ornement rubriqué : Πλωτίου φιλοσόφου ἐνδόξων ἀπάντης Περὶ τῶν πλὴν τῶν κατὰ τὴν ἐνδόξων. — Au folio 112^v, la fin de III, 9 est suivie immédiatement du texte de IV, 1, répété une seconde fois au folio 114^v, précédé de son titre, après IV, 2. — Au folio 138^v, après IV, 4, 29, 56, onentélov suit dans le texte, en onciales, la scolie "Εὐς τοῦτο ἐν τοῖς Εὐτοχίου τὸ βέλτερον Περὶ φερῆς καὶ ἡγοῦτο τὸ ἡτόν. ἐν δὲ τοῖς Προφύλου συνεστήται. τὰ ἐξῆς τὸ β, puis IV, 4, 30, 1 Νῦν δ' ἐνδοξ. Dans la marge, le copiste écrit verticalement : διὰ τὴν κατὰ τὴν κατὰ τὴν. — Au folio 152^v, après IV, 7, 8, 28 οὐκ οὐκ καὶ συνεστήται, comme dans presque tous les manuscrits de Plotin, IV, 7, 8, 30 οὐκ οὐκ καὶ συνεστήται, le copiste fait un signe à l'encre rouge, le reproduit en marge et écrit, toujours à l'encre rouge, σγ'.

ANNOTATIONS MARGINALES.

De première main, numération intermittente rubriquée en marge de quatre traités, IV, 6 (ff. 150^v-152), IV, 7 (ff. 152^v-157^v), V, 6 (ff. 163 a^v-165 a), VI, 8 (ff. 247^v-256^v). Plusieurs σγ', et à partir de l'enneade V, des scolies originales de plus en plus fréquentes. Les σγ' de la Vite et quelques-uns des enneades sont dus au copiste b, Démétrius Tripoles, mais sont postérieurs à la transcription du texte.

Un lecteur, C¹, vraisemblablement Démétrius lui-même, a mis en marge un très grand nombre de minuscules σγ'.

Au XVI^e siècle, C², J. Schegk, corrige le texte par endroits et ajoute le manuscrit de réflexions grecques et latines. Le plus souvent les notes grecques résument le contenu du texte, parfois dans les termes mêmes de Plotin, comme celles du folio 15 :

1, 1, 2, 6 πρὸς τὸν αὐτὸν ἢ φερῆς. αὐτὸ δὲ φερῆς ἐστὶν C¹ et C².
1, 1, 2, 14 ἀρετὴ φιλοσοφίας δὲ διαφέρει τοῦ αὐτοῦ C¹ et C².

Le copiste de C², qui est aussi celui de M, n'est pas un inconnu. Démétrius Tripoles de Sparte fut classé de sa patrie par l'invasion ottomane. Dès 1462 nous le trouvons à Corinthe, achevant de copier un manuscrit de Platon, le *Scorialensis* p. 1. 1. Trois ans plus tard, comme nous l'apprend la souscription de C², il est à Gortyne, en Crète, où il copie deux fois, d'après le même archétype, les *Enneades* de Plotin. Vraisemblablement déjà en 1467,

il est à Rome où il exécute sur parchemin pour son protecteur Bessarion successivement un exemplaire de Porphyre, la *Grande Morale*, puis la *Rhétorique* d'Aristote, c'est-à-dire les *Marciani graeci* 234, 213 et 215. En 1469, il exécute sur papier l'*Odyssée*, actuellement à Cracovie, *Jagelloniensis* 543, puis, en 1472, l'*Anthologie*, *Marcianus graecus* 621, et se donne comme le possesseur de ces deux manuscrits. Le *Monacensis graecus* 222 aussi lui a appartenu. Un exemplaire de Pléthon, au Brera de Milan (A. D. XV. 9²⁹), est écrit de ■ main. Peu après la mort de Bessarion, survenue le 18 nov. 1472, il ■ peut-être quitté Rome. Nous le perdons de vue pendant une dizaine d'années. En 1481 il est de nouveau à Corfou, où il copie, peut-être pour le médecin Georges Éparque, le traité de botanique médicale de Dioscoride. Vers cette époque il collectionnait des manuscrits et en 1491 il s'était constitué à Arta une assez jolie bibliothèque particulière : qu'acquît, en tout ou en partie, Janus Lascaris. Celui-ci, on l'a vu plus haut, parcourait alors l'Orient à la recherche de manuscrits grecs pour le compte de son puissant mécène, Laurent de Médicis.

Telle est, à grands traits, la carrière pérégrinante et sans doute besogneuse du copiste des deux plus jolis manuscrits de Plotin. Car Démétrius a du goût pour l'art comme pour la conjecture. Tout le manuscrit C n'est pas écrit de sa main, bien que le papier soit partout le même. Démétrius avait commencé par les *Ennéades*, qu'il acheva en vingt-sept quinions, numérotés sans doute autrefois de α' à κ'. Avec ce goût qui le caractérise, il avait laissé en blanc, comme page de garde, le premier folio du premier quinion, 14 bis. Il demanda à son ami Michel Lygizos d'exécuter la *Vita Plotini* en la faisant commencer au sixième folio du premier des deux quinions supplémentaires : les deux derniers folios du second de ces quinions restaient libres. Sur le tout dernier folio, aujourd'hui 14 et 14 bis, Démétrius dressa avec grand soin la table générale des *Ennéades* ; on ne sait si c'est ou non d'après l'archétype. Il tint à rubriquer lui-même les treize folios dus à son collaborateur et le fit avec la même élé-

gance que le reste du manuscrit. Ces rubriques, d'un rouge flamboyant, d'un dessin net et gracieux, font bel effet. En revanche, l'écriture de Tribolès n'a pas l'extrême distinction de celle de Lygizos, encore que les *rov*, les *κ* se développent dans les marges en des courbes sinueuses et délicates. Du folio 132 au folio 133, sur non moins de trois pages, Démétrius a même réussi le tour de force de commencer toutes ses lignes par un *τ*, ce qui encadre agréablement le texte. On se rappelle qu'en I, Jean Argyropoulos avait essayé quelque chose de semblable, mais avec un moindre succès.

Pour l'histoire de la paléographie grecque, il n'est pas sans intérêt de noter que Démétrius écrit aussi souvent i et v que i et v. En G, le *Parisinus gr.* 1868, copié en 1496, Gardthausen avait noté le point unique sur l'iota et attribuait cette particularité à l'influence occidentale. Mais en 1465, une telle influence n'a guère pu agir encore sur un copiste réfugié en Crète, au point de modifier ses habitudes. Il faut donc, semble-t-il, découvrir au iota pointé une autre origine que l'i occidental.

Tribolès a revisé les quelques pages écrites par Lygizos. Il a marqué, dans la *Vita*, une douzaine de σγ', dont près de la moitié coïncident avec ceux de M, d'autres avec ceux de A et E, ici fort rares ; tous les σγ' de C ne sont donc pas des marques propres à Tribolès, mais témoignent d'un état plus ancien. Dans les *Ennéades* de même, les σγ' que Tribolès écrit, soit lorsqu'il transcrit le texte, soit lorsqu'il le revise, concordent presque tous avec quelque autre témoin de la tradition, souvent avec M, copié sur le même exemplaire, parfois avec U, Chis. ou N qui, tout en étant proches de C et de M, n'en sont ni des apographes ni des archétypes ; nouvel indice qu'il y a là des vestiges d'une tradition plus ancienne.

Les σγ' de C² posent un problème difficile, mais dont la solution n'importe guère. A première vue, la facture est différente de celle, si caractéristique, de Tribolès. Les σγ' de celui-ci sont gras, aussi noirs que le texte, aussi grands que les autres lettres ; ceux de C² sont menus, gris, fins, tracés d'une main souseuse apparemment de n'abimer ni de salir le manuscrit, détail qui suffit seul à distinguer cette main de C², la main sale et négligée de J. Schegk. En fait une étude plus attentive nous invite à attribuer cette abondante série de minuscules σγ' à Démétrius Tribolès. Il est parfois difficile de les distinguer ; les σγ' de

1. *Oppenheim (Rhein. Mus., 1928, p. 219)* n'a pas osé conclure à l'identité du copiste *Δημήτριος Τριβόλης* avec le *Δημήτριος Τριβόλης* que visita Lascaris en 1491. Comme le copiste se donne parfois explicitement comme bibliophile, il n'y a pas lieu de douter de cette identité.

C² comme de C sont souvent soulignés d'une fioriture identique qui rappelle de près le trait ondulé accompagnant en M les chiffres des quaternions et d'autres lettres du texte de Tribolès. Le tracé, lorsqu'il n'est pas réduit à sa plus simple expression, est celui de C. Sous ce rapport, les *épicoles* sont plus frappants encore : on comparera, par exemple, celui du folio 115, dû à C², avec celui du folio 261^r, dû à C : de part et d'autre les éléments sont disposés exactement de la même façon et sont accompagnés du même trait de plume ondulé. Cette fioriture se retrouve, tracée par C², en dessous d'un *σγ*' de C ; ceci paraît décisif : un lecteur ordinaire n'enjolive pas de la sorte son manuscrit ; au contraire, chez un copiste qui se relie et qu'on sait, par ailleurs, épris d'élégance, le geste est moins précieux. Enfin, on constate, non sans surprise, qu'un bon nombre de *σγ*' de C² — pas tous, assurément — correspondent à des *σγ*' de témoins indépendants. Chis, par exemple. On peut donc supposer que Démétrius s'est relu deux fois, la première pour reviser et rubriquer son manuscrit, en bon copiste soucieux d'achever son travail, la seconde fois en amateur, pour étudier Plotin, et que les deux fois il avait à ses côtés — peut-être — un autre exemplaire des *Ennéades*.

Parce que les derniers folios de C sont blancs et que les folios de garde collés aux plats de la reliure sont du même papier que le reste du manuscrit, on a supposé que le manuscrit fut relié avant d'avoir été écrit¹. Ce n'est pas possible. Se figure-t-on le malaise d'un copiste obligé d'écrire sur les premiers folios d'un *codex* de plusieurs centimètres d'épaisseur ? S'imaginerait-on Démétrius Tribolès faisant venir d'Italie en Crète un manuscrit tout relié, le passant à Lygizos pour qu'il y copie la *Vita Plotini*, poussant l'adresse jusqu'à laisser en blanc le premier folio du premier quignon des *Ennéades* et jusqu'à signaler par des *dyadē* *τὴν* le début de deux quinions déjà perdus dans un exemplaire tout préparé, enfin s'arrangeant pour terminer sa transcription au dernier folio verso de l'avant-dernier cahier. Ce qui est exact, c'est que le *codex* ne fut relié qu'une seule fois, qu'il reçut du premier coup la reliure qu'il garde encore aujourd'hui.

Sur cette belle reliure exécutée à froid on a beaucoup discuté. Les fers représentent un lion et un aigle bicephale. L. Fischer et, après lui, à en croire la note au crayon du folio A^v, W. Meyer

se sont appuyés sur ces motifs pour faire de Mathias Corvin, roi de Hongrie, depuis 1458, puis de Bohême, le premier propriétaire du manuscrit¹. Mais le lion de Bohême est caractérisé par une double queue, et l'aigle bicephale est un motif décoratif trop fréquent au X^ve siècle, notamment sur les reliures, pour qu'on puisse rien tirer du motif de ces fers. Cosntosi l'avait déjà remarqué, suivi en cela par Oppermann². Tous deux assignent à la reliure comme patrie le Midi de la France ou l'Italie du Nord. C'est une reliure du type, trop mal connu, dit « byzantin », dont plusieurs exemplaires proviennent d'Orient ; d'autres au contraire, dont probablement le manuscrit C, furent exécutées en Italie, peut-être par des réfugiés grecs. Mais si C fut relié à Venise, ou mieux encore à Florence vers 1470, rien n'empêche qu'il ait été relié pour Mathias Corvin ainsi que tous les autres exemplaires grecs sortis du même atelier³.

Oppermann a le mérite d'avoir établi que C a réellement appartenu à la célèbre bibliothèque de Mathias Corvin. Les spécialistes de ce sujet se sont presque exclusivement occupés des manuscrits de luxe, dont les miniatures ou la riche reliure aux armes de Bohême et de Hongrie constituent assurément le plus irréusable indice d'appartenance à la collection. Mais ces indices ne sont pas les seuls, et tel exemplaire grec de Chrysostome, conservé à Paris, figure dans les relevés corviniens uniquement sur la foi d'un *Re d'Ungaria* écrit au dernier folio du manuscrit. A ce même titre, C aussi doit figurer sur ces listes. Le feuillet inséré par David Hoeschel vers la fin du XVI^e siècle dit que C « attaché par bonheur à la dispersion de la bibliothèque de Bude » fut donné par Ferdinand I^{er} au médecin et philosophe Jac. Schegk. Son petit-fils, le juriconsulte du même nom⁴, offrit en 1595 ce manuscrit à la ville d'Augsbourg⁵, par l'inter-

1. L. FISCHER, *König M. Corvinus und seine Bibliothek*, dans *Jahrbuch über das R. K. Staatsstudien-Gymn.*, II, Vienne, 1878, p. 27.

2. COSNTOSI, *Litterar. Berichte aus Ungarn*, 1879, p. 96 (cité par OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

3. Nous avons retrouvé dans les principales bibliothèques d'Europe plusieurs dizaines de reliures sorties du même atelier que C et nous pensons qu'elles ont été exécutées pour le roi Mathias, dont on ne connaît jusqu'ici que huit manuscrits grecs. Nous espérons disposer quelque jour du loisir nécessaire pour compléter notre inventaire et présenter nos conclusions.

4. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 96, a rectifié l'erreur.

5. *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, a rectifié l'erreur.

6. Dans l'ouvrage de D. H. HORSCHEL, *Catal. grec. codic. qui sunt in bibliotheca rei A.*

médiaire du conservateur Hoeschel (1556-1617). Pour celui-ci, la bibliothèque de Bude est évidemment celle du roi Mathias. A. de Hévesy a sans doute raison de faire remarquer qu'il y avait plusieurs bibliothèques à Bude et qu'un *codex* provenant de cette ville n'a pas nécessairement appartenu à Corvin ; mais à l'époque de Hoeschel, où l'on recherchait avec telle passion des corviniens qu'on en fabriquait des faux, la bibliothèque dispersée de Bude est évidemment celle de Corvin, à laquelle l'épithète ne s'applique, hélas, que trop bien. Car, dès avant la victoire des Turcs à Mohacz, en 1526, les successeurs mêmes du roi bibliophile se firent une joie de dissiper les trésors qu'il avait accumulés pendant plus de trente ans à prix d'or. Sauf preuve du contraire, sur la seule foi de la notice inscrite au début du manuscrit, C est un authentique corvinien. La chaîne des témoignages est ininterrompue. L'anneau essentiel est J. Schegk l'ancien. Celui-ci avait reçu le Plotin de Ferdinand I^{er}, le frère puîné de Charles-Quint. Né en 1503, Ferdinand I^{er} devint roi de Bohême et de Hongrie en 1526. Il héritait donc de la bibliothèque de Corvin au moment où celle-ci, par la chute de Buda-pest, allait achever de se disperser. Comme Marie de Hongrie, Ferdinand s'est vraisemblablement attribué à temps quelques-unes des pièces des collections en péril. Comme elle et comme son prédécesseur Louis II, il en fit largesse à ses amis, et C, à la belle reliure estampée, demeure ainsi l'un des types les plus sûrs et les plus beaux des manuscrits grecs « ordinaires » — non de luxe — de la bibliothèque de Mathias Corvin.

Un autre témoignage, retrouvé par Oppermann, confirme et précise à son tour celui de Hoeschel. Au folio 303 du manuscrit grec de Tubingue, coté Mb34, qui contient diverses notes de Crusius, cet humaniste écrit : *D. D. Schegkianus ait se habere manuscriptum, Plotinum, ex Bibliotheca Budensi regis Matthias Ungaricae*¹. Le premier possesseur connu du manuscrit C est donc Corvin, et comme le *codex* ne fut relié qu'une fois et que le copiste l'achevait au moment même où Corvin faisait exécuter à Florence et ailleurs des manuscrits grecs, il est probable qu'il fut relié pour lui, peut-être même fut-il copié pour lui. L'*Odyssée* de Cracovie, due au même copiste, porte en effet une reliure sortie

¹. *Diarium Martini Crusti 1506-1597*, hmg. von W. Gös und E. Conrad, 1927 (édité par Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420).

du même atelier. C'est en constatant l'identité du copiste et l'appartenance de cet exemplaire à la bibliothèque des Jagellons, successeurs de Corvin en Bohême, que l'idée nous vint de faire prendre un frotis de la reliure, qui fut d'ailleurs plus tard restaurée. Le manuscrit C a une autre particularité très importante et non encore relevée : ce sont les cartouches dessinés, ou mieux peints, sur les tranches latérales et mentionnant le contenu de l'ouvrage ou plutôt le nom et les titres de l'auteur, « Le philosophe Plotin, le platonicien ». C'est là une marque de bibliothèque ou de possesseur ; on la rencontre parfois sur des manuscrits appartenant à des couvents d'Orient, mais de façon plus grossière, plus rarement sur des manuscrits grecs occidentaux du début du xvi^e siècle, assez souvent au contraire, sous une forme ou sous une autre, sur des manuscrits relisés dans le même style que C. Il suffit de signaler ici ce caractère de quelques manuscrits byzantins qui pourraient bien être identifiés, par là, comme d'authentiques corviniens.

Jacques S. Schegk¹, né en 1511 à Schöndorf dans le Wurtemberg, fit ses études à Tubingue, y conquit en 1530 sa maîtrise ès arts et y fit en 1531 des leçons sur la langue et la littérature latine. Il se consacra à la médecine et obtint à Tubingue peu après 1531 une chaire de cette science. Il mourut le 5 mai 1587. C'est à lui qu'on attribue, avec raison, semble-t-il, les plus récentes notes marginales, grecques et latines, de C ; Schegk ne paraît pas connaître la version latine de Ficini, mais il a lu très attentivement tous les traités de son exemplaire grec : il n'est pas de page qui n'ait plusieurs mots, souvent même plusieurs lignes soulignées de sa main.

Du grand-père, on l'a dit déjà, le manuscrit passa au petit-fils. Celui-ci en fit don à la ville d'Augsbourg, dont les collections enrichirent plus tard la bibliothèque royale de Bavière.

¹. Voir H. Oppermann, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 420, note 1 ; *Ueberweg-Mooch, Philosophie der Natur*, 12^e édit., 1924, p. 105 et p. 112.

Nombreux $\sigma\eta'$, surtout vers la fin, et quelques scolies à partir de la sixième eunéade.

A partir de V, 3 (f. 166^v), en marge de certains passages qui présentent le plus souvent une variante ou une faute, on trouve en M, comme en C, de menus signes, en M presque toujours le même (σ —), une sorte de σ allongé, surmonté ou non de deux petits points. Ci-joint la liste complète de ces passages de M et de C; par contre les remarques qui les accompagnent ont un caractère fragmentaire et seules des collations intégrales de tous les manuscrits permettront de les compléter ou de les corriger.

V, 3. 2, 4-6 C169 M167. Le $\tau\theta$ manque deux fois en C16.

12, 39 C174^r qui écrit $\epsilon\phi\theta\mu\alpha$ sans accent.

M172 qui écrit trois points au-dessus de $\epsilon\phi\theta\mu\alpha\delta\mu\alpha$.

V, 4. 2, 18 C157a^r M175 qui écrivent tous deux $\delta\alpha\mu\pi\epsilon\tau\theta\upsilon$ pour $\delta\alpha\mu\pi\epsilon\tau\theta\upsilon\sigma$.

V, 5. 8, 4 C161a qui omet avec M $\tau\epsilon$ après $\phi\alpha\lambda\epsilon\upsilon\mu\alpha$.

11, 10 C162a

12, 22 C162^r M180^r qui écrivent tous deux $\tau\theta$ $\delta\epsilon$ $\kappa\alpha\lambda\theta\upsilon$ $\sigma\theta\epsilon$ $\pi\delta\upsilon\tau\epsilon$ $\epsilon\delta\omega\upsilon$ $\gamma\epsilon\upsilon\phi\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ $\tau\theta\epsilon$ $\kappa\alpha\lambda\theta\upsilon$ $\alpha\beta\tau\theta$ remanié par Müller.

13, 13 C163a M181: $\sigma\theta\omega$ $\sigma\iota$ (et s. l.) M; $\sigma\theta\omega$ $\epsilon\iota$ (et s. l.) C et tous deux, deux points dans la marge.

13, 19 C163a qui n'a rien de spécial.
M181 qui écrit deux points dans l'interligne entre $\tau\theta\epsilon$ et $\lambda\theta\upsilon$.

V, 8. 10, 24 C170a^r. Équivalent d'un $\sigma\eta'$?
V, 9. 3, 19 C173a qui écrit $\delta\lambda\gamma\varsigma$ $\gamma\theta\phi$: en C, Schlegk biffe le sigma, comme les éditeurs modernes.

5, 30 Un gros point en C171a. Dans ABR on lit α' , β' , γ' , δ' .
5, 37 Item. Rien de spécial ailleurs ni dans le texte de C.
VI, 1. 10, 46 C180^r. Après $\sigma\theta\omega$, dans l'interligne, deux points.

22, 15 C184^r. Quatre points, signe rare.

26, 21 C186^r qui écrit $\mu\alpha\delta\gamma\tau\upsilon\kappa\theta\upsilon$ pour $\mu\alpha\delta\gamma\mu\epsilon\tau\upsilon\kappa\theta\upsilon$.

M204

VI, 2. 21, 12 C197 qui écrit $\tau\theta$ $\pi\epsilon\phi\iota$ $\alpha\beta\tau\theta$ puis δ dans le grattage de α .

M213^r

VI, 3. 4, 28 C200. M216^r qui écrit $\delta\lambda\lambda\omega\varsigma$ $\delta\epsilon$ $\tau\theta$, cet omicron se trouvant dans un grattage où il y avait ω .

5, 20 C200 qui écrit $\tau\theta\upsilon$ $\tau\upsilon\alpha$ $\delta\epsilon\phi\theta\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$, $\theta\mu\epsilon$ étant dans un grattage.

9, 15 C202 M218^r qui écrivent tous deux 9, 13 $\kappa\alpha\iota$ $\epsilon\upsilon$ $\tau\upsilon\phi\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ $\delta\epsilon\delta\sigma\tau\epsilon$.

17, 1 C205 qui écrit $\epsilon\iota$ $\mu\alpha\delta$ $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\delta\omega\mu\epsilon\iota$.

M221^r qui écrit $\epsilon\iota$ $\mu\alpha\delta$ $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\delta\omega\mu\epsilon\iota$ et s. l. $\sigma\epsilon$.

18, 7 C206 qui écrit $\pi\delta\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ et ν entre ϵ et σ .

M221^r qui écrit $\pi\delta\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$.

C207 qui écrit $\tau\theta$ $\pi\theta\lambda\omega$ avec un point au-dessus de ω .

M223^r qui écrit $\tau\theta$ $\pi\theta\lambda\omega$ avec deux points au-dessus de ω , de α et de ω .

VI, 5. 4, 17 M235 qui écrit $\epsilon\sigma\mu\alpha$ dans un grattage.

11, 38 C221^r M238 qui écrivent $\mu\epsilon\tau\upsilon$, pour $\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$, mais M écrit le iota dans un grattage de deux lettres.

12. 3-4 C221^r M238. A cet endroit, rien de spécial dans le texte,

mais C écrit 12, 6 $\sigma\iota$ $\gamma\theta$ $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma\upsilon$ (sic) et M: $\sigma\iota$ $\gamma\theta$ $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma\upsilon$, le dernier υ étant dans un grattage; en

marge de M, à cette hauteur, deux petits points qui se réfèrent sans doute aux signes de 12, 3-4. Voir

Müller qui signale un blanc de A entre $\epsilon\upsilon$ et $\delta\lambda\gamma\upsilon$.

C222^r qui écrit le η de $\delta\lambda\lambda'$ η , dans un grattage.

M238 qui écrit $\delta\lambda\lambda'$ δ pour $\delta\lambda\lambda'$ η .

12, 13

C223^r

VI, 6. 5, 28

C224^r qui écrit $\kappa\alpha\iota$ $\gamma\theta$ $\delta\epsilon\omega\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ et insère $\delta\eta$ a. l.

7, 14 C226 M243^r qui écrivent $\phi\epsilon\alpha\iota\tau\epsilon\varsigma$ $\epsilon\delta\omega$, là où Kirchhoff

écrit $\phi\epsilon\alpha\iota\tau\epsilon\varsigma$ $\epsilon\delta\omega$. Au lieu de ces deux mots, R a ici un blanc.

C227 qui écrit $\epsilon\iota\varsigma$ $\delta\upsilon$ $\epsilon\chi\alpha\gamma\epsilon$ $\epsilon\upsilon\mu\iota\tau\alpha$ en $\delta\upsilon$ et surmonté de deux points.

M244^r qui écrit $\epsilon\iota\varsigma$ $\epsilon\upsilon$ et au-dessus de υ deux points.

C228^r qui écrit $\gamma\theta$ à la fois dans l'interligne et en marge.

C231 qui écrit $\delta\upsilon$ $\tau\theta$ $\epsilon\delta\omega$, avec les autres témoins.

M248^r qui écrit $\delta\upsilon$ $\tau\theta$ $\epsilon\delta\omega$, avec A. s. s. et Müller.

C237 qui écrit $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\sigma\theta\epsilon$ et $\sigma\upsilon$ supra $\sigma\upsilon$.

M234 qui écrit $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\delta\upsilon$ $\sigma\theta\epsilon$.

Les autres témoins écrivent $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\sigma\theta\epsilon$.

C237 qui écrit $\sigma\theta\omega$ et $\epsilon\iota$ $\delta\epsilon\phi\theta\epsilon\tau\upsilon$, $\epsilon\iota$ étant dans une autre

lettre, et α et ω sous des grattages de l'interligne.

16, 34

M254

C246 qui n'omet rien.

M263^r qui omet une ligne et écrit: $\delta\epsilon\upsilon\varsigma$ $\tau\upsilon\phi\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ $\sigma\theta\epsilon\delta\alpha\varsigma$ $\kappa\alpha\iota$ $\pi\epsilon\phi\iota\tau\epsilon\varsigma$ $\delta\eta\iota$ $\tau\epsilon$.

C255 M275

C258 qui écrit $\kappa\alpha\iota$ $\delta\upsilon$ $\sigma\theta\epsilon\tau\upsilon$ $\tau\theta$ $\delta\epsilon$ $\epsilon\delta\omega$.

M275 qui n'offre rien de spécial dans le texte.

C259^r qui écrit $\delta\alpha\gamma\mu\alpha$ $\tau\theta$ $\delta\upsilon$, avec signe sur $\mu\alpha$.

M276^r qui écrit $\delta\alpha\gamma\mu\alpha$ $\tau\theta$ $\delta\upsilon$ et en marge, de première

En Q203 on lit: $\delta\alpha\gamma\mu\alpha$ $\tau\theta$ $\delta\upsilon$ et en marge, de première

main, $\gamma\theta$. $\delta\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$.

C259^r qui écrit $\pi\theta$ $\tau\upsilon\phi\epsilon\upsilon\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ $\delta\upsilon$ (c'est dans un

grattage) $\epsilon\iota$ $\delta\epsilon\phi\theta\epsilon\tau\upsilon\sigma$.

M276^r

C259^r qui paraît écrire $\epsilon\delta\omega$, puis ajouter les accents de

façon à faire $\delta\upsilon$ $\sigma\iota$.

M276^r qui écrit $\delta\upsilon$. $\sigma\iota$. Les autres paraissent avoir $\epsilon\phi\theta\upsilon$.

Müller: $\epsilon\phi\theta\upsilon$.

C260^r qui écrit $\tau\theta$ $\sigma\upsilon\mu\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ pour $\tau\theta$ $\sigma\upsilon\mu\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$.

C261 M278^r qui écrivent $\mu\upsilon\mu\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$ pour $\mu\upsilon\mu\mu\epsilon\tau\upsilon\sigma$.

M278^r en marge —, peut-être l'équivalent d'un $\sigma\eta'$.

Un lecteur, M¹, qui n'est autre que Bessarion, écrit dans les marges de la *Vita* et des *Ennéades* quelques rares notes du même genre que celles du *Marc. gr. 241*. Voici des spécimens :

Vita, 2, 30 $\xi\zeta$ καὶ ἐξήκοντα ἐπὶ ἐξήκω *Πλουτῖος* M^{ms}.

ἐπὶ Κραδίῳ τέρῳκε *Πλουτῖος* M^{ms}.

1, 1, 2, ■ $\omega\varsigma$ τὰς τὴν ψυχὴ καὶ ψυχὴ εἶναι M^{ms} 12

VI, 9, 6, 46 εἰ τὰ εἰς ἑστὶν ἀνὰ ὄρι, οὐ ποῖ

Ni Bessarion ni aucun autre lecteur ne paraît avoir corrigé le manuscrit.

La parenté de M avec C d'une part et V d'autre part est manifeste. A trois ils forment un sous-groupe distinct : de manuscrits-sources et ne dérivent d'aucun autre manuscrit connu des *Ennéades*. Oppermann¹ a démontré que M n'est pas copié sur C, les fautes propres à M relevées dans la péricope A du traité IV, 7 suffisent à prouver l'affirmation de Müller² que C n'est pas copié sur M.

Des problèmes relatifs à M et à C, nous ne reprendrons pas ici ce qui a été longuement traité ailleurs³ et les éclaircissements qu'apporte V à ces problèmes seront plus à leur place dans la notice consacrée à V.

Par contre il convient de discuter soigneusement la théorie d'Oppermann suivant laquelle C serait excellent et M peu digne de foi. De même seront étudiées ici quelques questions propres à M.

Indiscutablement M est écrit, et tout entier cette fois, de la main de Démétrius Triboles, le copiste de C. Le fait a échappé à Oppermann. On peut même préciser l'âge respectif des « ju-maux ». M est le plus jeune⁴. Et la preuve est facile. C tout entier et la majeure partie des *Ennéades* de M sont écrits sur le même papier, tandis que la fin des *Ennéades* et la *Vita Plotini* de M sont écrits sur un autre papier. Le stock de papier marqué au filigrane R s'était épuisé. C a plus de scolies, plus de σγ' originaux, plus de traites numérotés que M ; quand il copie

1. Voir notamment H.-R. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, pp. 277-279.

2. OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 428, n. 2.

3. MÜLLER, *Horae*, 1879, p. 111 ; *Recherches*, p. 103 ; *États*, pp. 78-104.

4. *Recherches*, pp. 81-115.

5. *Recherches*, pp. 106-107 ; H.-R. SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 278) en renvoyant à la p. 105 des *Recherches* nous fait dire que M fut exécuté en 1465 : ce n'est pas tout à fait ce que nous écrivions.

pour la première fois une œuvre donnée, le copiste se montre plus respectueux de ces détails.

De même que M est postérieur à C, et pour les mêmes raisons, la *Vita* de M est postérieure aux *Ennéades* de M. On se rappelle qu'au sujet de la chronologie de ces parties en C, on avait formulé une conclusion identique. Ici la chose est claire : M numérote les quinions à partir du premier quinion des *Ennéades*, non à partir du premier quinion du corpus plotinien. Ce premier quinion sur lequel est écrit la *Vita* est formé du même papier que les derniers quinions des *Ennéades*. Après qu'il fut écrit, Démétrius le glisse dans un feuillet de même papier, sur le second folio duquel (f. 11) il écrit la table générale des *Ennéades*, puis il ajoute par devant deux feuillets blancs, et ce manuscrit comme C est ainsi précédé de 5 folios de garde. Comme C aussi il compte 300 et quelques folios.

La postériorité de la *Vita* de M par rapport à l'ensemble de C et aux *Ennéades* de M explique enfin un fait étrange et dont les conséquences pouvaient paraître graves. On peut se rendre compte par l'apparat de Creuzer, et Oppermann a mis fortement en relief qu'aux chapitres 4 à 6 et 24 à 26 où les cinquante-quatre titres des traités sont énumérés une première fois dans l'ordre chronologique de leur composition, une seconde fois dans un ordre méthodique, par *Ennéades*, les énoncés de ces titres sont corrigés chaque fois qu'ils sont en désaccord avec les intitulés qui divisent le corps même du texte. Le copiste prend même des libertés plus grandes. Au chapitre 4, il supprime la phrase qui annonce les *inicipti* et, en bonne logique, les *inicipti* mêmes. Dans la phrase 5, 56 $\omega\varsigma$ ἐκ τῶν κερδάλων ἰκάνου τῶν βιβλίων ἐξηλώσαντες, il remplace — tout à fait mal à propos — κερδάλων, par ἐν γυνάμει, faisant ainsi allusion à ces titres qu'il avait altérés ; de même, il corrigera la grammaire de Porphyre et écrira deux fois, en tête d'une énumération, τὰς pour τὰς (24, 30 et 26, 7). Dans l'oracle en vers du chapitre 22, à la ligne 39, le copiste change ἀνὰ, forme bizarre à ses yeux, en ἀνὸ : sur la foi de M sans doute, Volkmann introduit ἀνὸ dans le texte, et cette forme, chez Bréhier, s'y maintient. Ces exemples renforcent la note sa rivale, la seule authentique. Ces exemples renforcent la conclusion d'Oppermann, semble-t-il : le copiste de M fait de la critique conjecturale, et dès lors son témoignage est suspect. Et Oppermann, ignorant que ce copiste était Démétrius Tri-

boles, poursuivrait : il faut donc s'en tenir à C, témoin sûr de la « deuxième famille ».

Le copiste de C est le même que celui de M : faut-il donc englober C dans la réprobation dont M est l'objet, ou passer l'éponge sur les fantaisies de Tribolès pour faire de M comme de C des témoins fidèles du texte des *Ennéades* ? Le problème n'est pas aussi simple à résoudre qu'on pourrait le croire : c'est uniquement dans la *Vita* qu'ont été pris les exemples de conjectures qui discréditent M. Or, nous ne pouvons être *absolument* sûrs que Démétrius se livre ici à l'art que pratiqueront si brillamment ses lointains successeurs du XIX^e siècle : en effet, la *Vita* de C, le plus proche parent de M, est écrite de la main de Michel Lygizos et s'il est peu probable, il est néanmoins possible que ce copiste ait utilisé un autre exemplaire que CM, l'archétype de tout ce que transcrit Tribolès. S'il en était ainsi, la *Vita* de M serait le seul témoin de la *Vita* de CM et tout élément de comparaison nous ferait défaut pour juger les incartades de Tribolès.

Même si Tribolès pratique la conjecture en recopiant la *Vita* de M, — et toutes les vraiesemblances vont de ce côté — il ne s'ensuit nullement qu'il ait agi de même ailleurs. C et M « se ressemblent comme des jumeaux » non seulement par leur présentation, leur ornementation, etc., mais par les leçons du texte. A moins de douter notre copiste d'une mémoire et d'une attention prodigieuse, il faut donc admettre qu'il a copié, à quelques détails près, C avec la même fidélité que M, M avec la même fidélité que C, bonnement, comme tous ses confrères. Il reste un doute dans l'esprit, précisément celui d'où ont germé ces discussions. Si Démétrius a retouché la *Vita* de M, pourquoil'a-t-il fait et comment l'a-t-il pu ? Parce qu'après avoir copié deux fois en entier les *Ennéades*, il était facile et tentant d'harmoniser avec ceux du corps de l'ouvrage les intitulés de la *Vita*. Une fois mis en branle par cette réduction de divergences, il s'essaya à de vraies conjectures. Il ne l'eût pas fait, s'il n'eût déjà bien connu, lu et probablement relu sur C, les œuvres de Plotin. Ainsi le fait que la *Vita* de M est postérieure, non seule-

1. Ainsi la variante de *Vita*, 2, 18 *κεντρικῶς* MN pour *κεντρικῶς* et cetera. codex. semblerait indiquer que M et N reproduisent fidèlement une faute de l'archétype tandis que Michel Lygizos en C corrige ou trouve son modèle ailleurs.

ment à la transcription de C, mais à celle de M même, explique les leçons divergentes de M, sans qu'il faille cesser d'écouter avec déférence le témoignage de CM fidèlement transmis par Tribolès.

Cette fidélité paraît même aller très loin. En marge de C et de M, à partir du traité V, 3, Démétrius trace quantité de petits signes cabalistiques, réduits parfois à un trait courbe, à un point et qui signalent, semble-t-il, une leçon du texte. Presque toujours ces signes se trouvent simultanément en C et en M, mais souvent le texte n'offre de particularité qu'en un seul des deux manuscrits : on pourrait, à première vue, penser que c'est en les revisant soit sur l'archétype, soit l'un sur l'autre, que le copiste trace ces signes. Mais pourquoi alors ne corrige-t-il pas des très rarement le texte, pourquoi surtout n'efface-t-il pas des fautes manifestes comme V, 4, 2, 18 *δυσπρόσ* pour *δυσπρόσ*, VI, 1, 26, 21 *μαθηματικῶν* pour *μαθηματικῶν* ? Dans le premier de ces deux exemples, comme plus d'une fois ailleurs, le texte de C est identique à celui de M et diffère de celui des autres manuscrits-sources. Il est dès lors évident que Démétrius se fait ordinairement scrupule d'altérer le texte de son archétype : il en transcrit même les fautes, mais les signale.

Il est même possible que les signes de M et de C ornent déjà les marges de l'archétype MC.

Si l'on étudie attentivement un à un les textes ainsi annotés, on n'échappe pas à l'impression que Démétrius recopie fidèlement son modèle. Il semble qu'en C il ait parfois marqué d'un *ση* de ces traits un passage que l'archétype signalait par un *ση* ou quelque autre note de ce genre : ainsi en marge V, 9, 5, 30-31 ou quelque autre articulent le texte en α', β', γ' et δ', tandis que Démétrius se contente de faire un gros point.

Ces mêmes signes critiques n'apparaissent dans les deux manuscrits M, copié après C.

Enfin le contact direct des manuscrits fait voir que ces signes critiques ne sont que très rarement placés à la hauteur exacte de la variante à laquelle ils se réfèrent : il n'est pas impossible que Démétrius n'ait pas toujours su exactement ce qu'ils signalaient.

Démétrius est un copiste fidèle. Néanmoins, on le conçoit, plus il se familiarise avec le texte de Plotin, plus il prend de libertés. Il laisse tomber en M nombre de notes marginales, de numérotations, de *ση*, de signes critiques, qu'il recopie encore en C. Peut-être, vers la fin de M, se permet-il déjà quelques conjectures, comme V, 3, 12, 39 *ἐφ' ὅπου*, pour *ἐφ' ὅπου* de C, VI, 5, 11, 39 *μὲν* *π* écrit dans un grattage, au lieu de *μὲν*, etc. Mais qui oserait affirmer ici que ce n'est pas M qui se tient le plus près de l'archétype ? Cet *ἐφ' ὅπου* sans accent de C n'indique-t-il pas que l'archétype en cet endroit était illisible ? Des variantes comme celles de VI, 5, 12, 13 où C avait sans doute d'abord écrit ce qu'a M, puis l'a corrigé, montrent que M parfois est un plus sûr témoin que C.

M non seulement fit partie de la bibliothèque du Cardinal Bessarion, mais fut annoté par lui. MarCB, on s'en souvient, portait en marge de la *Vita* de nombreuses notes de Bessarion : en M, il n'y en a que quatre ou cinq. Il paraît assez vraisemblable que la première fois que Bessarion annota la *Vita Plotini*, il en ait dégagé soigneusement tous les passages essentiels, tandis qu'au cours d'une seconde lecture il n'ait fait que reprendre, souvent en les résumant, les notes plus abondantes écrites au premier contact. M aurait donc été acquis par Bessarion après MarCB. Celui-ci a dû être copié vers 1460, tandis que M est postérieur à 1465. Aussi s'explique-t-on facilement que M n'ait porté qu'une seule cote dans la bibliothèque de Bessarion, tandis que MarCB en reçut trois successivement, la dernière étant sans doute postérieure à 1468, date à laquelle Bessarion légua ses manuscrits à la République de Venise. Au n° 425 de l'Inventaire¹ de cette donation on lit : *Item Plotini Platonici omnia opera in papyro*. Il semble que soit ici désigné M dont la notice, écrite par Bessarion, est très semblable à cette rédaction : *Plotini philosophi Platonici omnes orationes sive omnia opera*. Bessarion, gardant pour son usage personnel MarCB, son exemplaire de travail, envoyait à Venise la copie exécutée par Démétrius Tribolès. Cet envoi fut fait au moyen d'une trentaine de caisses pesant chacune de 200 à 250 livres. La « lettre de voiture » qui les accompagnait est un véritable catalogue, conservé encore

1. *Inscr. miss. gr. et latines données à Saint-Marc de Venise par le Card. Bessarion, en 1468*, publiée par H. Oumont, Paris, Bouillon, 1894.

dans un manuscrit de la *Riccardiana* de Florence, *Plotinus S. oratione II num.* 1. On n'y trouve, comme dans l'Inventaire de 1468, qu'une seule notice relative à un Plotin complet : *In capsula signata D. ponderis librarum 225, sunt volumina in papyris... Plotini opera omnia in papyris*... Si on désigne par la un seul exemplaire, ce qui est probable, il s'agit vraisemblablement de M. Au contraire dans une copie de Constantin Palaeocappa, le *Parisinus gr.* 3064, ff. 16-31, donnant la liste des manuscrits de Bessarion à Venise², tant M que MarCB sont mentionnés ; en effet des quatre manuscrits de Plotin ayant appartenu à Bessarion, ces deux-ci seuls contiennent *omnia opera* ; or, aux folios 28^v de cette liste, on lit : 3 *γ* *Plotini Platonici omnia opera in papyro*, 719, ce qui rappelle le n° 425 de l'Inventaire ; au folio 29, on lit : 4 *ϖ* *Plotini philosophi Platonici omnia opera in papyro*, 716, ce qui rappelle plutôt la notice de M, que nous avions pourtant rapprochée du n° 425 de l'Inventaire ; on le voit, l'identification de ces entrées n'est pas facile.

Copie dès 1465 ou peu après, M appartenait donc, semble-t-il, à Bessarion, dès avant 1468. On peut conjecturer que Tribolès, sans l'avoir précisément écrit et complété sous sa direction, comme le pense J. Cochez³, l'offrit ou le vendit à son protecteur en arrivant à Rome, peut-être vers 1467. On comprendrait ainsi pourquoi le premier folio de la *Vita*, de cette *Vita* par laquelle le copiste acheva son ouvrage, n'est pas rubriqué comme les autres en-têtes de C et de M, mais présente une véritable miniature, médiocre, mais sans laidet. Cette tête barbare coiffée d'un chapeau à larges bords pourrait bien être Bessarion lui-même, dont Démétrius, suivant la mode du temps, aurait fait, de son mieux, le portrait. Portrait assez peu ressemblant, si l'on en juge par le tableau d'André Previtali conservé au couvent de S. Maria della Carità à Venise. Il est vrai que Previtali peint le Cardinal de profil, tandis que Démétrius le représente (?) de face, ce qui rend la comparaison plus difficile.

A une date mal déterminée, peut-être du temps de Bessarion,

1. Reproduit dans MIGNE, PG, CLXI, col. 702-712.

2. Cette liste de Palaeocappa est reproduite par MONTFAUCON, *Bibliotheca MSS Nova*, t. I, pp. 467-477 ; ce qui concerne Plotin est à la page 475.

3. J. COCHEZ, *Philol. Studien*, t. 5, p. 178. Cela est d'autant plus difficile à admettre que J. Cochez pense, comme nous (*Recherches*, p. 103), que M fut écrit en Crète, bien loin de Bessarion...

peut-être un siècle plus tard, quand Perna fit préparer à Venise son *editio princeps*, M, le manuscrit de Démétrius, servit à corriger MarcB, celui de Jean Scoutriotès ; une copie de celui-ci ayant servi de base à l'édition de 1580, dès l'origine quelques leçons de M ont passé dans le texte imprimé des *Ennéades*.

Au début du XIX^e siècle M fut soigneusement collationné pour l'édition de Creuzer. A son tour Müller en affirma la valeur, mais il se contenta de collationner C parce qu'il était daté et signé et que M ne lui paraissait pas nécessairement plus ancien. Dans ■ monographie sur ces deux manuscrits, Oppermann a cru pouvoir déclarer que M ne devait pas entrer en ligne de compte pour une édition critique, conclusion qui, par les motifs invoqués, entraînerait également le rejet de C. Les deux manuscrits jumeaux ont sensiblement même valeur, pour l'ensemble du texte C l'emporte sur M ; en un point important, le traité IV, 7, c'est M qui a le pas sur C.

BARBERINIANUS GRAECUS 116 Barb.

Olim 409 : II, 96. Chartac. 340 × 230 mm. Fol. I + 293 + II-III. Saec. XVI. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. I-IV). *Tabula generalis* (ff. IV-12^v). PLOTINI *Ennéades* completae (ff. 13-293^v)¹.

RELIGURE. — Als de bois, partiellement recouvert de cuir. Sur le plat antérieur, à l'encre noire : *Plotinus platonicus graec. cum Porphyrii commentario*.

CAVIERES. — 29 quinions non numérotés et 1 tesson (ff. 290-293 + II + III). A la fin de chaque cahier, le copiste écrit verticalement les premiers mots du cahier suivant.

FIGURANES.

Fol. I : *Arborea*, du type Briquet 744 (33 × 43, Trévise, 1518).

Fol. I-293 : *Deux fleches en sautoir*, analogue à Br. 6269 (28,5 × 43¹, Venise, 1454 ; Barcelone, 1456 ; Venzone (Udine), 1456).

MUTILATION. — Tout le bas du folio I et, au bas du folio 293, un rectangle ont été coupés ; c'est malheureux ; on eût sans doute trouvé là des indications concernant le propriétaire du manuscrit, peut-être une souscription de copiste.

MISE EN PAGE. — Écrit tout entier de la même main, ainsi que les accolies et *arg.* Surface écrite : 295 × 135 mm. ; 30 lignes à la page. Titres rubriqués ; numérotés dans la marge de a' à x8'. En marge du titre de la *Tabula generalis* on lit : *dyobn* *xyx*.

ANOMALIE. — Le traité IV, 7 (ff. 155^v-162) contient la péripécie B (inc. 158^v, des. 160) et la scolie *arg.* *ἀνὰ τοῦ ἀπείρου κ. τ. λ.* (f. 158^v), tout comme M. Au folio 160 entre les péripécies B et D, une ligne en blanc.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Les cinq ou six premiers traités de la première *ennéade* ont été lus par quelqu'un qui y fait de rares annotations latines et note quelques chapitres fictivement d'après l'*editio princeps* de 1580 ou la version latine de 1492.

1. F. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note g (fin). Voir t. II, p. 863 ; t. III, p. 253 a ; H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 115 et OPPERMANN, *Rhein. Mus.*, 1928, p. 426, ne connaissent ce Barberinien que d'après les renseignements fournis par AMARIUS à CREUZER ; SEYMOUR DE RICCI, *Liste somm. des mss. gr. de la Bibliotheca Barberina*, dans *Revue des Bibliothèques*, t. 17, 1907, p. 101 (n° 275).

Un examen superficiel de ce *Barberinianus* suffit à nous convaincre qu'il fut copié sur M, et qu'il n'a, par suite, aucune valeur. La place insolite de l'ἔκδοξή τήν γ' au folio 11^r, la transcription par le copiste des cinq notes que Bessarion avait écrites en marge de la *Vita* de M, la présence dans le traité IV, 7 de la péricope B, ainsi que de la scolie qui l'accompagne sont des indices qui dispensent des recherches plus approfondies. Veut-on des variantes ? Toutes les fautes de M se retrouvent dans le *Barberinianus*, ainsi :

IV, 7, 1, 16 εἰς τοῦτον C contre M Barb.

2, 25 δ' δ' γ' γ'

4, 29 φηγοὺς ὁμοῦ φηγοὺς τοῦ ὁμοῦ

Aux fautes de son modèle, le copiste de Barb. en ajoute de nouvelles ; ainsi dans la scolie du folio 158^r il écrit ἐνέλεσται pour ἐνέλασται.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 226 V

Olim 13. Chartac. 220 × 145 mm. Fol. I-II + 119 + III-IV. Saec. XV. PLOTINI *Enneades* incomplete (ff. 1-118^r)¹.

RELIEURE. — Vellin blanc avec armoiries et initiales dorées. Le plat antérieur porte, au centre, les armes d'Autriche ; en haut, les lettres B. A. B. C. V, initiales de *Ex Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* ; en bas, entre les chiffres 17 et 54, qui indiquent le millénaire, les lettres G. L. B. V. S. B., initiales de *Gerardus Liber Baro Vassae Sveciae Bibliothecarius*, qui fit relier la plupart des manuscrits de la Bibliothèque impériale. — Le plat postérieur ne porte que les armoiries. — Au dos, en haut : *Plotini | Dissertationes* ; en bas : *Cod. Ms. | Phil. graec. | N. CCXXVI | ol. 13*.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Double ; l'ancienne comprenait les folios blancs ; l'actuelle, en surcharge, les omé et va de 1 à 119 ; les folios blancs sont 8 bis (olim 9), 100 bis (olim 102), 106 bis (olim 109), 119 (olim 122).

COMPOSITION ET NUMÉROTATION DES CANTIERS.

Les faits sont difficiles à démêler : certains folios sont tombés et quelques cantiers ont une double numérotation. Originellement, la plupart des cantiers étaient des sénonas. Le copiste numérote d'habitude ses cantiers en bas à droite du dernier folio verso, sauf γ' (d'après Schwyzel), δ' et i', au bas du premier folio recto. La numérotation postérieure, que nous appelons celle du relieur, figure généralement en bas à droite du premier folio recto, sauf le δ' que nous croyons avoir relevé au folio 20^r (collé à un taillon) constituant avec les folios 9-18 et le folio 19, également collé à un taillon, le 3^e ou 4^e cahier. Voici un tableau approximatif de ces particularités.

1. DANIEL DE NISSELI, *Catalogus sive recensio speciei omnium codicum manuscriptorum graecorum, necnon linguarum orientalium Augustissimae Bibliothecae Caesariae Vindobonensis*, Vienne, 1690, t. IV, p. 126 ; LAMBERT-KOLLAR, *Stecae Caesariae Vindobonensis*, Vienne, 1890, t. I, p. 126 ; H. F. COLE, t. VII, 1781, p. 76 ; F. CRUKER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. xlv ; H. P. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 100 (n^o 20) ; H. OPPENHEIM, *Recht. Mus.*, 1928, p. 431 ; J. COCHER, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 47 ; H.-R. SCHWYZEL, *Der Plotin-Codex Vindobonensis Phil. graec. 886*, dans *Recht. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 270-285 ; cette parfaite monographie nous a permis de contrôler, par la comparaison — c'est le cas pour les filigranes, les possessions et la péricope B de IV, 7 — notre notice sommairement rédigée dès 1933, d'après des photographies et des renseignements fournis par MM. Bick et Gerding, puis totalement reformée lors d'un séjour à Vienne pendant l'été 1935.

FOLIOS	COMPOSITION DU CAHIER	CORISTE	RELECTEUR
1-8 + (1 ^{re} et 1 ^{re})	} ancien sésion (?)	<α>	<β>
8 bis			
9-18 + α ⁹	} ancien sésion	<β'>	<γ>
19 collé à un talon			
20 collé à un talon	} ancien sésion	γ' (f. 20)	δ' (f. 20 ⁹)
21-30			
<30 ⁸ >			
31-40 + <35 ⁸ -35 ⁹ >	} ancien sésion	δ' (début)	<ε>
41-50 seul quinon original			
51-98 4 sésions numérotés		ε' - δ'	ε' - δ'
99 collé à un talon		ε' (début)	γ' - αε' / αβ' /
100 collé à un talon	} sésion		
101-106 + 100 bis + 106 bis + 2 talons			
107-118 sésion		αα'	αα'

FIGURES

- I. Fol. I : *Triple mont surmonté d'une croix*, du type Briquet 11689-11726, assez semblable à Br. 11719, noté plus de dix fois de 1401 à 1430.
- II. Fol. II et fol. 119 : *Type non identifié*, mais distinct du précédent et du suivant.
- III. Fol. 1-118 : *Huchel*, type intermédiaire entre Briquet 7685 (29 x 42⁵, Toulouse, 1423 ; Périgueux, 1437 ; mss. de 1420, 1426 ; Russie, 1436) et Br. 7702 (28 x 43¹, Florence, 1512 ; Cettigné, 1494). D'après Schwyzer, le type le plus proche est Briquet 7684, noté entre 1416 et 1430.
- IV. Fol. 106 bis (blanc) : *Chas dans un cercle*, analogue à Briquet 3473, noté à Ferrate en 1472.

POSSIBILITIES

Fol. II, en haut, deux lignes de texte grattées : le dernier groupe de lettres commence par $\epsilon\tau\langle\kappa\rangle\alpha\upsilon\sigma\alpha\iota\delta\kappa\tau\iota\sigma\iota\sigma\epsilon\upsilon\sigma\kappa\omicron\gamma\omicron\upsilon$?...), puis, $\varsigma\eta\epsilon$ dont le η est absolument sûr : ce serait le millésime 1487, la deuxième ligne étant, nous semble-t-il, par $\langle\alpha\rangle\phi\lambda\theta$: —, c'est le millésime 1539 (année du monde $\acute{\alpha}\mu\tau$, indiction 12^e). — En bas, déchiffré par N. A. Bees, le monogramme : $\delta\tau\alpha\upsilon\epsilon\upsilon\delta\mu\eta\tau\omicron\mu\omicron\kappa\iota\tau\iota\varsigma\Delta\phi\iota\alpha\upsilon\varsigma$? $\Theta\epsilon\delta\upsilon\lambda\omicron\varsigma$.
Fol. II^v : *Augurios de Busbeche comparant Constantinople* ; plus bas : *Ποτίνι ταγμα*.

1. SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 276, écrit: « auf zwei Zeilen eine griechische Bemerkung, die bis auf unkenntliche Reste ausgedient ist ».

2. Comme au folio 119, là où Bees lit *Δρῶμας*, Beck lit *τῆς Δρῶμας*.

Fol. 1, en haut : *Platius libor* ; puis, biffé par Lambek : *N. 168*, puis encore, non biffé : *N. 168*. — En haut, dans la marge de droite, d'une autre main, mais également biffé : 56. — En bas, de la main de Lambek : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *Codex manuscriptor philosophicus graecus* | *N. 168* puis deux chiffres sauts, puis 13. Fol. 106^v d'après Schweizer-Ziegler : *arwawonari* —

Fol. 106 d après Schwyz-Ziegler : *νεμεσσομένη τοῦ τοῦ ἐξου (2)* τοῦ κρηίου Θεοδω(α)ίου ἐπει τοῦ ποῦο βιβλίου καὶ τοῦ ἐπεσοῦ ἐπὶ τοῦ περὶ τοῦ(α) τῆς Ἀπόκας δὲ ἀποκα Ν ἀπὸ τοῦ μετονομασθέν κρηίου 'Ιωαννῆ· Fol. 119^r. Tout en haut, de la main du copiste : † πᾶσι(π) πᾶσι δ' ἐπὶ τοῖς οὐρανῶσι. — Plus bas : *Augustinus de Busbeke composuit*! *Constantinopoliti*. — En haut, à droite, le monocoondyle : ὁ τανταυτῶν ὑπονομασθῆς θε(α)ὸς οὐ(α)ς > τῆς Ἀπόκας (Bick. *Apokas* Schwyzar). — En bas, retourné : † τοῦ ποῦο βιβλίου(α) ὑποδοχῇ τῆς μετ(α)δο(μ)ατικῆς Ἀπόκας (sic legit Bick. *Apokas* Schwyzar) ἀλλοῦ οὐ(α) καὶ 'αὐ(α) ἀνθρῶπου (sic, διβιβλου Bick et Schwyzar) ἄλλου. — En bas, renversé, le monocoondyle : ὁ τανταυτῶν ὑπονομασθῆς τῆς Ἀπόκας θεοδω(α)·

ÉQUIVALENT DE SOUSCRIPTION. — Au folio 107, après II, 1, on lit :
ἀντὶ τῆς ἀποδοχῆς αὐτῆς.

USE EN PAGE ET CONTENU.

Surface écrite : 160 x 90 mm. ; 27 à 30 lignes à la page. Voici un état du contenu et des lacunes, avec à gauche le numéro d'ordre donné par le copiste, à droite un tableau de présence des titres et initiales. On comparera cet état avec celui qui donne la composition des cahiers.

Police	NUMÉRO	RÉFÉRENCE	CONTENU	TITRE INITIAL
	<1°-1°0°>	Perit	IV, 3, 1, 1-3, 25	
	1-8°	Perit	IV, 3, 3, 25-19, 3 etc. 1h - av° 1he v°	
	8 bis	Decet	IV, 3, 19, 3-24, 15 <i>dequarner - decusq</i>	
	9-13°	y°	Blanc	
	13°-20°	Decet	IV, 3, 24, 15 - finis <i>qf popf - opof</i>	
	20°-30°	8°	IV, 4, 1, 1-29, 56 <i>vf obf lpet - crerelw</i>	
<30°>	Decet	IV, 4, 30-45	IV, 7, 1, 1-3, 28 <i>et 8f fern - orcheorofing Tit.</i>	
31-33°	Decet	IV, 7, 1, 1-3, 28 <i>et 8f fern - orcheorofing Tit.</i>		
34-35°		IV, 7, 3, 28-5, 17 <i>rel vf 8v - nls wlv</i>		
<35°>	Perit	Blanc		
<35°-35°>	Perit	5, 17 - 8, 28 <i>phyeoerew - ducacofing, malphew</i>		
36		IV, 7, 8, 28 (=8°, 50) <i>and ducacofing, dndof - wolexg</i>		
36-41°	e°	8, 28-8°, 13 <i>re rel ducacofing, dndof - wolexg</i>		
41°-48°	f°	8°, 13-8°, 28 <i>duerora 8f obw - f phg dndof</i>		
48°-56	7°	8°, 13-8°, 28 <i>duerora 8f obw - f phg dndof</i>		
56°-61	—	10, 8-14, 1 <i>gnoofofoerew - 8era ylt</i>		
61°-74	—	IV, 7, 14, 2 <i>spus mbrw opaficow - 8malphew</i>		
74-78	—	IV, 8, après une ligne en blanc		
	—	V, 1, à la suite, sur la même ligne		
		II, 4		
		III, 1		
		III, 2		
		III, 3		

Folios	Número	Référence	Contenu	Titre initial
78 ^v -81	IV, 6			Tit. me. Init.
81-83 ^v	IV, 3			Tit. me. Init.
83 ^v -89 ^v	I, 6, à la suite, sur la même ligne			Tit. me. Init.
89 ^v -97	I, 8, initiale T au lieu de O			Tit. me. Init.
97-100 ^v	II, 1, 1-6, 54 τὸν κείνον - δὲναμα αὐτοῦ			Tit. Init.
	Deest II, 1, 6, 54 - 7, 22 καὶ ἕξ - τὸν ἑαυτοῦ			Tit. Init.
100 bis	Blanc			
101-101 ^v	II, 1, 7, 22 - finis τὸν αὐτὸν - εἰρηται			
102-109	II, 3. Lacune située prob. peu avant 106 ^v			
	Deest II, 3, 13, 8-13, 36 ὅσων ὁρίων - μετὰ φασται			
<106 ^v >, 106bis, <106 ^v >	Tous trois, blancs			
110-116 ^v	IV, III, 5			Tit. ?
116 ^v -118 ^v	III, 6, 1, 1-3, 23 τὰς ἀσθενείας - ἐν λογισμοῖς			Tit. ?

Le copiste transcrit les traités dans un ordre fantaisiste, dont on cherche en vain la loi¹. En marge il numérote habituellement les traités d'après le rang qu'il leur donne dans son florilège. Au début, il n'écrit pas le titre et ne rubrique pas l'initiale. Parfois il écrit deux traités immédiatement à la suite l'un de l'autre, avec ou sans le titre du second.

ANOMALIES. — Les folios 8 bis, <30^v>, 100 bis et le groupe de 106 bis ont été laissés en blanc par le copiste au voisinage immédiat d'une lacune; pour combler la lacune de IV, 3 il faudrait au copiste la valeur de cinq pages ou deux folios et demi; pour IV, 7, deux pages; pour II, 1, une page; pour II, 3, une page. — Au folio 29^v, le titre de IV, 7 est *Περὶ ἀθανάσιος ψυχῆς καὶ ἐν ὁδῶνται σωματικῇ εἰς αὐτὴν ψυχῇ*. Au folio 33, après *δυνατόν*, un signe pour indiquer la lacune, puis tout le long du texte, jusqu'en bas du folio 33^v, des guillemets.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste fait quelques rares corrections en marge, par exemple au folio 31, en IV, 7, 5, 30, où il ajoute *ἐστὶ καὶ ἡ ποσόν*. — De la même main, semble-t-il, trois chiffres relevés en IV, 7 et qui ne coïncident pas avec la numérotation intermittente habituelle; voici l'endroit approximatif de chacun d'eux:

IV, 7, 5, 31	<i>ποσόντι ἐξέσθαι τῆς ποσόντος</i>	8 ^v	Vms. 31
6, 35	<i>ἀνείπου καὶ ἀσθενείας</i>	ε'	Vms. 32
6, 44	<i>ὅσων ὁρίων ἐννοησάμεθα</i>	ς'	Vms. 32

Un lecteur, d'après le folio 106^v, Théodule lui-même, fait en marge quelques corrections et jusqu'au folio 38 de nombreuses annotations, toujours d'une encre pâle, mais tantôt en traits plus fins, tantôt en appuyant davantage. Il s'intéresse beaucoup à la doctrine de la double âme (ff. 3^v, 10^v, etc.), comme en fait foi déjà la double scolie du folio 1^r qui illustre bien ses deux manières; il écrit d'abord en regard de :

¹ SCHWYZER (*Rhein. Mus.*, 1937, p. 273) non plus ne peut découvrir la principe qui préside au choix des morceaux transcrits.

IV, 3, 4, 28 *ἐκείναι*: οὐδ' ἐστὶν ὁμοίαι ἡμῶν αὐτῶν. ἡ μὲν τοῦ οὐρανῶν *ἐκείνη* οὐδὲν τὸν αὐτὸν μέτρον φέρει γενεαίαν. μέτρον οὐδὲν τῆς *ἐκείνης* τῆς ἀνθρώπων τὸ φέρει δυνάμεως δὲν. ἡ δὲ *ἐκείνη* τῆς ἀνθρώπων *ἐκείνη* καὶ θεωρητικῆς τῶν ὁρίων ἀνθρώπων. Vms.

Toute cette scolie est biffée et le même lecteur lui substitue: ἡ μὲν τοῦ φέρει φέρει ἐκείνη ἀνθρώπων τῆς ἀνθρώπων τὸ φέρει. ἡ δὲ τοῦ οὐδὲν αὐτῶν τὸ φέρει ἐκείνη.

Après le folio 40, il n'y a plus guère de cette main que quelques οὐ et de rares corrections.

Une troisième main, semble-t-il, écrit quelques phrases peu lisibles au folio 88^v, où K. Ziegler a déchiffré: *ἐκείναι φέρει ἐκείναι τοῦ οὐδὲν φέρει*. Aux folios 95^v et 96, traces de corrections faites d'une encre aujour-d'hui d'un roux très pâle.

Le manuscrit V, en apparence l'un des plus insignifiants, est en réalité l'un des plus intéressants. Sa date, ses richesses et ses lacunes, également extraordinaires, et le rapport des unes et des autres tant avec les manuscrits C et M, auxquels l'apparente le texte, qu'avec le manuscrit L dû au même copiste, enfin ses possesseurs successifs, autant de questions à poser et, si possible, à résoudre.

V est certainement du xve siècle. Suivant la juste remarque de Schwyzzer, deux des filigranes identifiés le datent de la première plutôt que de la seconde moitié du siècle: le troisième filigrane, noté en 1472, apparaît sur un folio ajouté peut-être après coup. Ces indications, insuffisantes pour engendrer une certitude, rendent cependant dès l'abord vraisemblable l'antériorité de V par rapport à C, copié en 1465, auquel V est étroitement apparenté. Outre des variantes communes à C, V et M, le titre de IV, 7 en ces trois manuscrits constitue une preuve suffisante de leur parenté, sans compter la lacune de la péricope B, signalée m C et en V, et comblée au bon endroit en M, et non loin de cet endroit en V. Pour déterminer avec plus de précision l'origine de la péricope B en JMV, il importe de savoir si V est une copie de M ou de C. Dès l'abord, et même sans tenir compte du rapport des dates, ceci paraît improbable. Il devrait à tout le moins être copié sur les deux manuscrits: le titre de IV, 7 à M plutôt l'apparente à C plutôt qu'à M, le texte de IV, 7 à M plutôt qu'à C encore que, au folio 33, la lacune ne soit pas comblée, pas plus qu'en C. Enfin, au folio 101^v, après avoir copié le traité II, 1, le scribe nous confie qu'il a exécuté V d'après un exemplaire

tés défectueux », ce qui, de toute évidence, ne s'applique ni à C ni à M.

L'étude des variantes ¹ confirme l'indépendance de V par rapport à C, à M et à J, lui aussi témoin de la péricope B de IV, 7.

V, 1, 11	ἐν etiam V	ἐν C	ἐν M
2, 1	ἐκείνο	ἐκείν C	
3, 16	αὐτῇ	αὐτοῦ M	
3, 19	τῆς	om. M	
4, 33	τὸ ποιεῖν	κατὰ τὸ ποιεῖν M	
6, 37	ἀποκλίνει	ἐνὸς M	J
9, 27	ὅρα	om. M	
10, 23	τῆς φυχῆς τὸ ἐν τῷ νοητῷ etiam V	τὸ ἐν τῷ νοητῷ τῆς φυχῆς C	

La découverte d'un nouveau témoin indépendant de la péricope B permet de corriger, de compléter ou de confirmer les conclusions, plus ou moins certaines, présentées, autrefois par souci de clarté plutôt que de logique, sous forme de théorèmes². Le même souci nous fera reprendre ici cette forme déductive pour exposer des résultats dus tout entiers à l'induction. On verra de la sorte le lien qui rattache les résultats nouveaux aux anciennes hypothèses.

Proposition I : *Le texte de la péricope B en M et en J ne dérive pas du texte de la péricope B de V.*

L'intérêt de cette proposition est d'autant plus grand que V paraît être antérieur à J et à M.

Il suffit, pour faire la preuve, d'aligner les fautes propres à V. Elles sont nombreuses.

8, 36	φύγετε etiam JM	φύγετε V	
8, 37	μαλακός τινι καὶ δαυλαῖς etiam JM	μαλακός τινι καὶ μαλακός V	
8, 12	ὁμιλεῖ	ὁμιλεῖ V	
8, 20	μουήρης	καὶ μουήρης V	
8, 27	δουδαῖς	post δουδαῖς repetit 24-27 ἀπεκρίσας -δουδαῖς eodem omnino modo V	
8, 11	τῆς	τῆς V	
8, 14	μῆ	om. V	
8, 22	αὐτ. καὶ	om. V	

1. D'après SCHWYZER, *Rhein. Mus.*, 1937, p. 278.

2. *Recherches sur ... l'édition portée des œuvres de Platon*, pp. 81-116.

Proposition II : *Le texte de la péricope B de V ne dérive pas du texte de la péricope B de J ni de celui de M.*

Il n'y a, pour la péricope B, comme pour l'ensemble des *Ennéades*, que peu de fautes propres à J ; voici fautes et graphies relevées en IV, 7, B.

8, 32	τῶνος etiam MV	τῶνος J	
8, 38	μέλλει	μέλλει (recte)	
8, 11	δουδαῖον	δουδαῖον	
8, 1	οὐδὲν ἢ φυχῇ	ἢ φυχῇ οὐδὲν	
8, 4	ψύχῃ	ψύχῃ	
8, 6	ψυχολογῶν	ψυχολογῶν	
8, 11	αὐτῇ	αὐτῇ	
8, 12	ψυχολογῶν	ψυχολογῶν	
8, 23	οὐδὲν	οὐδὲν	

On voit que se confirme la preuve indirecte de l'ancien *Théorème II* établissant l'indépendance de M par rapport à J. Le fait que V se range à côté de M prouve bien en effet que toutes les « fautes de M » ne sont pas dues au copiste de M, Tribolès.

Proposition III : *Pour le texte de la péricope B, les manuscrits J, M et V dépendent d'un même archétype, dont M et V dérivent par l'intermédiaire d'un même archétype prochain MV.*

La preuve de la première partie n'a pas besoin d'être faite : les leçons où J et M s'accordent contre Ennéade sont également attestées par V qui ne se sépare du groupe JM que pour faire des fautes ou de rares conjectures.

8, 6	ἐν Eus. J	om. MV	
8, 20	ἐν Eus. J	ἐν MV	
8, 30	προσβολῶν Eus.	προσβολῶν MV	
8, 32	ὁμιλεῖ Eus. J	ὁμιλεῖ MV	
8, 19	ἀδύνατος Eus. ἀδύνατος J	ἀδύνατος MV	
8, 21	X. δυνάμει τὸ αἶμα	δ. τὸ αἶμα xupen MV	
8, 3	ψυχῇ ψυχῇ Eus. J	ψυχῇ MV DV	
8, 12	τὸν Eus. J	om. MV	
8, 8	δουδαῖον Eus. J	δουδαῖον MV	

Proposition IV : *L'archétype MV peut être identifié avec l'archétype CM.*

En effet, comme l'a remarqué Schwyzler, le titre de IV, 7 est identique en C et en V, alors que M ajoute, non seulement καὶ

ἀδούρητος, mais peut-être aussi *καὶ πρὸς τοὺς Διοκράτους*. Mais cette dernière addition fait difficulté. Elle est dans Eusèbe et n'est donc pas une pure invention de Tribolès. Ou bien celui-ci connaît aussi Eusèbe ou bien l'auteur de la restitution et de la scolie a lui-même ajouté en surcharge au titre de *CMV* les mots *καὶ πρὸς τοὺς Διοκράτους*, dont seul M aurait tenu compte, comme il est seul à avoir conservé la scolie.

Il se confirme donc que Tribolès, copiant C, omet la péricope M qui figurait dans l'archétype commun *CMV*.

Proposition V : *La scolie de M figurait déjà dans CMV et est due peut-être à l'auteur de la restitution en JCMV.*

Oppermann tenait déjà que la scolie figurait dans l'archétype de C. Les *Recherches* signalaient que le chiffre de « 88 lignes », correspondant au nombre de lignes occupées par la péricope B en M, était dû à Tribolès et soutenaient que la rédaction primitive de la scolie remontait plus haut et était due à un seul critique. V confirme cette double assertion. Le copiste de V, ou de son modèle, a connu toute la scolie et l'a interprétée comme autrefois nous-même. Le scolaste, disions-nous, croit devoir choisir entre deux rédactions, l'une qui commence avec *δυνασύνῃ σωζόμενον*, l'autre avec *δυνασύνῃ ἀνδρά τε*. Tandis que le scolaste condamne franchement *σωζόμενον* et toute la fin du traité, pour terminer celui-ci à 84, 28 *ὥς ἀπὸ τῆς ψυχῆς ἀπονοῖα*, le copiste de V ou de son modèle cherche un moyen terme : comme Schwyzer l'observe, par prudence, il recopie sur une page à part le texte de la péricope B, en ayant bien soin de marquer explicitement et de renforcer par un *τε* la liaison qui séduisait le scolaste : *τε καὶ δυνασύνῃ ἀνδρά τε ;* mais d'autre part, tout le début de la péricope D, *σωζόμενον καὶ ὅσον κ. τ. λ.*, est signalé par des guillemets, et ces guillemets, pensons-nous, signalent l'athétèse proposée par le scolaste ; ils ont en tout cas quelque rapport avec la scolie et prouvent soit que le copiste de V ou de son modèle connaissait la scolie, soit qu'il en est lui-même l'auteur. Si nous acceptons cette dernière hypothèse, le scolaste ne serait pas lui-même l'auteur de la restitution ; celle-ci figurerait déjà en *JCMV*, le manuscrit subsidiaire qui servit à J pour compléter son texte et le reviser en entier, tandis que la scolie aurait été ajoutée en *CMV* par le copiste de l'exemplaire *πρὸς ἐπιβαλόμενος*.

Proposition VI : *Le manuscrit V dépend de CMV par l'intermédiaire d'un manuscrit mutilé, qui contenait la péricope B et peut-être la scolie.*

Le premier indice est décisif : au dire même du copiste, son modèle était « très défectueux », tandis que le modèle de Tribolès était, au contraire, excellent et complet. On n'aurait pas ce témoignage, qu'on pourrait néanmoins s'assurer de l'état imparfait du modèle de V : le folio 30^r, dont seul le talon demeure, était en blanc et cependant il y a une lacune dans le texte, tout juste de la valeur d'un folio de V : Schwyzer a déduit de ce double fait que la lacune déparait déjà l'archétype de V et que cet archétype contenait à la page un texte égal à une page de V ; les troubles analogues notés aux folios 8 bis, 100 bis et 106 bis montrent que le copiste de V était conscient des lacunes de son modèle et qu'il avait l'intention d'y remédier : de là les folios blancs ménagés par lui.

On ne sait si la péricope B figurait dans l'archétype V sur une feuille séparée comme en V, ou à sa vraie place comme en M ; ceci est moins vraisemblable que cela. Les guillemets de la péricope B en V figuraient-ils dans l'archétype de V, sont-ils seulement du copiste ou même d'un lecteur de V ? En tout cas, ils ont un certain rapport avec la scolie de *CMV* : on ne sait si cette scolie, qu'ignore ou que néglige J, figurait déjà en *JCMV* ; on ne sait pas davantage si elle figurait encore dans l'archétype de V. Schwyzer a noté que deux des variantes propres à V paraissent être des conjectures — le *καὶ* de 81, 20 et le *μὴ* de 81, 18 — et qu'elles semblent devoir être attribuées au copiste du modèle de V plutôt qu'au copiste même de V ; indice de plus de l'existence d'un intermédiaire entre V et *CMV*.

Conclusion.

Ainsi V a non seulement valeur de témoin indépendant de la péricope B de IV, 7, mais fait avancer la reconstitution de cette branche difficile de la tradition. Les principaux résultats entrevus autrefois se trouvent confirmés. La péricope ne provient d'aucun manuscrit connu d'Eusèbe, ni même de leur archétype commun. Sans doute provient-elle d'un manuscrit de la *Préparation*, plutôt que directement d'une édition eustochienne de Plotin, mais elle est rentée dans la tradition porphyryenne par l'intermédiaire d'un manuscrit de cette tradition, appelé

JCMV, lequel est l'ancêtre commun de C, M et V et l'archétype subsidiaire où J a puisé et le texte de la péricope B et les variantes de l'état Y dont il orne ses marges ; on ne sait si JCMV portait déjà la scolie et le titre développé de IV, 7. Sous lui, les variantes communes de M et V d'une part et C et V d'autre part nous contraignent de postuler un exemplaire CMV, porteur de la scolie, qui est l'archétype immédiat de C et de M, mais dont V ne dérive que par un intermédiaire mutilé. Tribolès n'est pas l'auteur de la scolie et rien n'indique que ce soit Bessarion ; par contre ce pourrait être le copiste même du modèle de V. De toute façon, l'unité de rédaction de la scolie et son ancienneté paraissent renforcées grâce aux particularités de V.

Par contre, il devient improbable que *ναι πρὸς τοὺς Εὐαγγέλιους* ait figuré à la manière normale dans l'archétype CMV, mais ces mots peuvent avoir été ajoutés après coup par l'auteur de la restitution et les copistes de C et de V (ou de son modèle) peuvent les avoir omis tout comme ils se sont gardés d'insérer la péricope II à sa vraie place entre *ὁ κακοσύνη* et *οὐλόγηρον*.

* * *

Le manuscrit V est un véritable florilège, dont la date de composition est d'ailleurs incertaine. L'auteur du florilège n'est-il pas plutôt le copiste du modèle ? Peut-être, car le copiste de V a également transcrit des fragments d'un autre florilège, dont les témoins principaux sont les manuscrits Q et P. Ces fragments copiés par V sont conservés dans le manuscrit L, *Ambrosianus gr. 667*, mais dont les premiers traités ne s'apparentent ni à l'état z de Q et de P, ni à l'état Y de CM, mais à l'état w de Coisl. et de A ; L paraît même tout proche de Coisl., dont il ne saurait être l'archétype ; la réciprocité au contraire n'est pas prouvée. Lorsqu'on compare le contenu de V à celui de L, on constate que jamais ils ne se recouvrent ; les florilèges se complètent, sans d'ailleurs nous donner toutes les *Εκτάδες*. Le fait que V omet la dernière partie de IV, 4, qui fait précisément le début de la Dissertation I, attestée par L, doit être relevé. V est d'ailleurs incomplet.

Le contenu primitif de V est difficile à fixer. Il est très probable qu'après le cahier *α'*, venait au moins un cahier *β'*, puisque le texte s'interrompt là brusquement, en III, 6, 3, 23.

Si l'on attribue à un folio de V un contenu égal à 59 lignes de l'édition de Bréhier, on constate que le cahier *β'*, de 12 folios, se serait terminé probablement à la fin du chapitre 1 du traité III, 7. Or, c'est au début du chapitre 2 de ce même traité que reprend L, au début d'un nouveau cahier. Il se peut donc que le cahier *β'* ait été le dernier de V. En L, le copiste écrit plus serré qu'en V, puisque III, 2, 2, 1 - 6, 50, correspondant à 197 lignes de Bréhier, n'occupent que quatre pages ou deux folios. De sorte que les groupes de cahiers de V et de L n'ont pas nécessairement fait partie du même manuscrit.

Pour déterminer le nombre de folios manquants en avant de V, il existe deux séries d'indices : les numéros d'ordre des traités, et ceux des cahiers. Le folio 20 est le premier du cahier *γ'* ; le folio 9 ou le folio 9* doit avoir été le premier du cahier *β'* ; dès lors le folio 1*, qui contenait certainement avec le folio 1** le début de IV, 3, doit avoir porté le chiffre *α'* ; d'après ceci, il n'y aurait pas eu de cahier en avant de l'actuel premier cahier de V. Seulement, la seconde numérotation des cahiers, due peut-être au relieur, marque le folio 20 d'un *δ'*, ■ qui normalement nous invite à postuler l'existence d'un cahier supplémentaire en avant du premier cahier actuel ; à moins que cette numérotation ait une fois au moins porté sur des folios isolés ajoutés après coup ; d'autre part, le traité IV, 4 étant marqué *γ'*, IV, 3 débutant au folio 1* devait être marqué *β'* et de nouveau apparaître probable, en avant de IV, 3, l'existence d'un traité *α'* ; on ne sait quel peut avoir été ce traité ; on songe à IV, 1 et à IV, 2, que le copiste pourrait avoir réunis sous un seul numéro d'ordre, comme il le fera pour III, 2 et III, 3 ; mais même en réunissant le texte de ces deux traités, absents de L, on n'obtient que la valeur de deux folios et demi de V. Le problème n'est pas résolu. Le fait que les cahiers de V ont été numérotés deux fois, qu'à partir de *ε'* ou *ζ'* il y a un décalage non seulement d'un, mais de deux cahiers, le fait aussi que l'actuel premier cahier paraît avoir été préservé de l'humidité à la différence des cahiers suivants, ne font que souligner l'existence du problème ■ sans en avancer la solution.

Les possesseurs ou lecteurs successifs de V ne nous retiendront qu'un moment.

Du chiffre 3 relevé avec certitude au folio II, tout ce qu'on

peut tirer est que la date marquée est de la fin du x^ve siècle, probablement 1487. Le manuscrit fut-il alors copié, vendu, transféré, relié, ou simplement lu et annoté ? On ne le sait. D'autant que le même grattage paraît contenir une date de plusieurs décades postérieure, l'année 1539. Nous ne pouvons d'ailleurs garantir ni l'exactitude de ces dates ni surtout leur appartenance à la même main.

Deux noms propres sont sûrs ; ils figurent tous deux au folio 106^r. Joachim, élu métropolitain de Dramas en Chalcédoine, en 1498, ■ vendu son exemplaire de Plotin à son successeur Théodule, qui inscrivit son nom et son titre en divers endroits du manuscrit et l'annota. Schwyzzer a parfaitement raison de lui attribuer les notes et corrections de V², notamment la leçon γρ. ἐμβλῆνέρος, apposée, au folio 34^r, en marge de IV, 7, 8^r, 10 ἀποβλῆνέρος ; il s'agit probablement d'une conjecture puis-que J et les manuscrits d'Eusèbe ont ἐμβλῆνέρος ; Théodule n'avait donc pas d'autre source à sa disposition.

De 1555 à 1562 Auger de Busbecke fut ambassadeur de Ferdinand I, auprès de Soliman II à Constantinople et à Amasie, au Nord de l'Asie Mineure¹. Il profita de cette légation pour recueillir un grand nombre de manuscrits grecs. En 1555, le manuscrit V se trouvait donc encore en Orient. Il vaut la peine de citer quelques lignes de la lettre du 16 décembre 1562 :

Reporo item magnam varietatem veterum numismatum, quorum praecipuis donoabo Dominum meum. Ad haec librorum graecorum manuscriptorum loti pluresque, totas novas. Sunt credo libri haud multo infra 240, quos mari transmissi Venetias ut inde Vicentiam deportentur. Nam Caesareae bibliothecae eos destinant. Sunt aliquot non contentuendi, communes multis. Conueni omnes angulos ut, quicquid restabat huiusmodi mercis, longquam nobilissimo spectlegio cogere. Unum reliquit Constantinopolit, decriptae uetustatis, totum descriptum littera maiuscula, Dioscoridem...

En 1576 Busbecke, comme il ■ le proposait, fit don de la collection à l'empereur Maximilien II, mais reçut en échange une gratification de 1000 ducats, qui lui fut payée seulement en 1583. Le manuscrit V faisait partie du lot, à preuve les notices

1. J. BICK, *Wanderungen griechischer Handschriften*, dans *Wiener Studien*, t. 34, 1912, pp. 143-154.

2. AUGUST GISELHART BUSBECK *Legationis Turcicae epistolae quatuor*, Francfort, 1595, 4^e lettre. Voir LAMBECK-KOLLAR, *Cat.*, t. I, p. 76.

au début et à la fin. Ces notices, nous apprend Bick¹, ne sont pas de la main de Busbecke, mais de son secrétaire ou même ne furent écrites que lorsque les manuscrits entrèrent à la Bibliothèque Impériale.

Au début du xix^e siècle, B. Kopitar collationnait V pour Creuzer, qui le cite souvent dans son apparat sous le sigle VindA. Il était réservé à H. R. Schwyzzer de révéler tout l'intérêt de ce florilège.

1. BICK, *Wiener Studien*, 1912, p. 147.

SCORIALENSIS E. III. 13

ScorB

Olim II. 4. 14; III. K. 20. Nunc graecus 112. Chartac. 270 x 195 mm. Fol. 218. Scriptis partim Darnarius saec. XVI. ΠΟΡΦΥΡΙΙ *Comment. in Ptolemaei Harmonica* (ff. 1-146). ΠΟΡΦΥΡΙΙ *Vita Ptolemaei* et ΠΛΟΤΙΝΙ *Enn.*, I, 1-II, 7 finis (ff. 148-215)¹.

RELIURE. — Veau noir. Au plat antérieur, au centre, l'écusson royal aux armes de Philippe II, en or, et la légende, également dorée : E FLAM. MIS AD SIDERA. Au plat postérieur, dans un médaillon ovale, image de S. Laurent, en or. Sur les tranches : S. ΠΟΡΦΥΡΙΟΣ † φ. 14. Quatre folios de garde, avec table gréco-latine du contenu au dernier folio de garde.

COPISTES, CACHERS, CONTENU.

Copiste a : ff. 1-146, quinze cahiers, quinzième saut le premier et le dernier qui sont des quaternions.

Copiste b : ff. 147-215, neuf quaternions numérotés dans la marge inférieure et portant chacun, en tête, ἀριθμὸς τῆς φύλ. *Vita* et *Enn.*, I, 1-II, 7, 1, 16 ἡ ἀρετὴ καὶ σοφία.

Copiste c : ff. 216-218, écrits par Darnarius qui poursuit le traité II, 7, depuis l. 16 δὲ οὐκ ἀνέβητα jusqu'à la fin.

RUBRIQUES ET NOTES MARGINALES.

Outre le copiste, on distingue en b probablement deux mains :

La deuxième main, ou b², est celle du rubricateur et lecteur. Au folio 148, le copiste b n'écrit pas d'en-tête ; b² rubrique un ornement assez grossier et au-dessous trace le titre Πτολεμαίου ἐκ τῶν βλῶν τοῦ Πτολεμαίου ; au-dessus du même ornement, une autre main, qui ne paraît pas être b², a écrit ou écrit a † Πτολεμαίου πρὸς Πτολεμαίου βλῶν καὶ τῶν ὑφ' αὐτοῦ βλῶν ἀνέβητα. — Au folio 148^v, le lecteur b² note par un ση¹ le passage de *Vita*, 2, 26 et plus bas d'un autre signe *Vita*, 3, 2.

1. E. MILLER, *Catal. mss. grecs de l'Escurial*, Paris, Imprimerie Nationale, 1848, p. 100 ; Ch. GRAUX, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, Paris, 1880, p. 132, 150, 152, 499 ; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 26 ; P. A. REVILLA, *Catalogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de el Escorial*, t. I, 1936, Madrid, Imprenta Helena, pp. 367-369. Dès avant la parution du tome I du catalogue, le Père Alexis Revilla voulait bien me communiquer renseignements et photographies sur les manuscrits de l'Escurial ; je l'en remercie ici de tout cœur, ainsi que M. Pierre Costi que j'ai pu consulter sur ces manuscrits lors de son voyage en Espagne, au cours de l'année 1933.

La troisième main, ou b³, est celle même de Darnarius, le copiste de c. Du folio 148 au folio 161, il écrit quelques notes marginales dont voici les premières, toutes précédées et suivies d'une croix :

- | | | |
|------------|---------|---|
| Vita, I, 3 | γέγονος | γέγονος, παρὰ δὲ, παρὰ δὲ |
| 1, 8 | ἐβλῶν | οὐκ ἔβλεν εἰς τὴν ἀνὰ τοῦ Πτολεμαίου |
| 1, 11 | Καρτέου | Καρτέου ἐκ τῶν βλῶν, ὅς ἐστιν ἀνὰ τὴν ἐν τῷ ἐν τῷ |
| 2, 6 | τρίβων | τρίβων ἐν τῷ Πτολεμαίῳ καὶ οὐκ ἔβλεν ἀπὸ |
| 2, 9 | κατέχων | ἐκ κατέχων τῶν Πτολεμαίων |

J. Cocher, qui a étudié les manuscrits d'Espagne directement sur les originaux, serait enclin à reconnaître dans le copiste b Démétrius Tribolès lui-même, et date par conséquent ScorB de la seconde moitié du xve siècle. Les photographies dont nous disposons témoignent bien de quelque similitude paléographique entre ScorB et C, mais par plus d'un trait les écritures diffèrent. L'ornement du folio 148 paraît bien être inspiré de C ou de M, et de même les ἀριθμὸς τῆς φύλ, qui caractérisent Tribolès, peuvent avoir été repris par le copiste de ScorB, quel qu'il soit, comme ils l'ont été par le copiste du *Barberinianus* 409. Cette identification, dubitative d'ailleurs, ne paraît donc pas devoir être retenue.

Le fait que la partie de ScorB qui contient des œuvres de Plotin est précédée, au dire de A. Revilla, le meilleur juge en la matière, d'un traité copié par un « scriptor Darnarii »¹ et est elle-même complétée et achevée par André Darnarius, permet de dater avec vraisemblance après un *terminus a quo* qu'on fixerait vers 1560. En effet, d'après Ch. Graux², le premier document daté écrit par André Darnarius est un manuscrit de Gallien, le *Consilium* 163, achevé à Padoue le 10 octobre 1560. Le dernier³ est un mélange de traités juridiques, *Sargass. Pinar.* 220, achevé à Venise le 11 mars 1586. Quoi qu'il en soit, A. Revilla date avec raison, semble-t-il, tout le *codex* du xvi^e siècle. Six autres manuscrits, semblables à ScorB, dérivent avec lui de M. Avant de les décrire les uns après les autres, établissons leur parenté mutuelle — certaine — et leur dépendance — probable — par rapport à M ; les collations sont fragmentaires

1. Le même qui copie les ff. 1-65 de Z. I. 19, ScorC.

2. Ch. GRAUX, *Essai fonds gr. Esc.*, p. 288.

3. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die griechische Schreiber*, p. 22.

et, suivant les variantes, les témoignages sont plus ou moins complets.

Vita, 1, 11 $\pi\eta\varsigma$ etiam C om. M Scorb VindB Leid. Palat.

2, 17 $\pi\delta\iota\upsilon\tau\alpha\varsigma$ $\pi\pi\omicron\sigma\tau\upsilon\gamma\omicron\pi\epsilon\iota\upsilon\varsigma$ etiam C

2, 25 $\pi\pi\omicron\sigma\tau\upsilon\gamma\omicron\pi\epsilon\iota\upsilon\varsigma$ $\pi\delta\iota\upsilon\tau\alpha\varsigma$ Scorb VindB Ambr. Palat.

2, 25 $\alpha\epsilon$ $\epsilon\tau\iota$ CM $\epsilon\tau\iota$ $\alpha\epsilon$ Scorb Leid. VindB Ambr. Scora Palat.

2, 42 $\lambda\omicron\gamma\omega\upsilon$ etiam C $\lambda\omicron\gamma\omega\upsilon$ M Scorb VindB Ambr. Scora

1, 1, 1, 13 $\tau\alpha\upsilon\varsigma$ CM¹ $\tau\alpha\upsilon\varsigma$ M Leid. Ambr. Scorb

2, 2 $\epsilon\iota$ $\gamma\alpha\upsilon\phi\upsilon\gamma\eta$ CM om. Leid. Ambr. Scorb

Mieux encore que les variantes, le contenu même de ces manuscrits en établit la parenté. Leid. s'arrête exactement là où s'arrête le copiste b de Scorb, en II, 7, 1, 16 $\tau\omicron\omicron\sigma\theta\epsilon\tau\omega$. Trois autres, Scorb, VindB et Ambr., s'arrêtent plus tôt au traité II, 6 et ne sauraient donc être l'archétype de Leid. et de Scorb. Enfin Palat. n'a que la *Vita* et dans Scora seule la *Vita* appartient à ce groupe.

De Leid. ou de Scorb, quel est l'archétype du groupe ? Il semble que ce soit Scorb¹. En effet, seul — avec N cependant — M porte en *Vita*, 2, 18 $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\omega$ pour $\kappa\alpha\mu\tau\alpha\lambda\omega$ et Scorb a de même $\kappa\alpha\tau\alpha\lambda\omega$, mais au-dessus de π on lit un μ écrit de première main ; le copiste s'est aperçu de la faute de son modèle et la corrige sur-le-champ. Au contraire Leid. a simplement $\kappa\alpha\mu\tau\alpha\lambda\omega$. Si Scorb était une copie de Leid., on ne voit pas comment le scribe aurait « retrouvé » et maintenu la faute de M pour la corriger aussitôt.

Scorb aurait donc été exécuté à Venise, où se trouvait M. C'est d'autant plus vraisemblable qu'en marge de Scorb, André Darmarius reporte la plupart des notes écrites par Bessarion sur son exemplaire de travail, le MarcB. Ce travail n'a guère pu se faire qu'à Venise. Darmarius a de même complété, en Scorb,

1. Indépendamment de nous, J. Coccazz (*Philol. Stud.*, t. 6, p. 39) avait déjà affirmé que Scorb était le chef de file de ce groupe de manuscrits incomplets. Sur l'archétype de Scorb il ne se prononce pas clairement. — H.-R. SCHWYZER (*Abh. M. W.*, 1937, p. 382, n. 1) a lui aussi reconnu l'existence du groupe, mais le rattache à C plutôt qu'à M. Les indices qu'il présente donnent à réfléchir : Ambr. en *Vita*, 4, 26 atteste la phrase $\theta\epsilon\omega\varsigma$ $\delta\acute{\epsilon}$ — $\beta\eta\beta\lambda\omega\varsigma$ omise par M et d'autre part dans la table générale en tête d'Ambr. le titre développé de IV, 7 rappelle celui de C ; mais celui de M est-il ici différent ? — Il convenait de signaler cette incertitude relative à l'archétype éloigné du groupe.

le traité II, 7 ; on ne sait d'après quel exemplaire, probablement d'après ce même MarcB.

La valeur de Scorb et de son groupe est nulle, même pour l'histoire du texte. On ne peut néanmoins se dispenser de décrire brièvement chacun des représentants de cette obscure « pléiade ».

LEIDENSIS VOSSIANUS GRAECUS FOL. 8 *Leid.*

Chartac. 335 x 245 mm. Fol. I + I - 138 + II. Script Nicolae Turrianus anno 1562. ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ *Vita Plotini* (ff. 1-12). *Tabula generalis* (ff. 12-13). *Plotini Enneades*, I, I - II, 7, 1, 16 ἡ δεύτερον ἢ τοσοῦτον (ff. 13-61^v). Fragmentum alicuius *Commentarii in Porphyrium*, inc. - πορον συμβεβηκός · ἐν δὲ τῷ λέγειν... des. τῶν δὲ συμβεβηκότων τῇ μὲν μάλλον τῇ δὲ ἥττον. Ταῦτα ἔχει ἡ παρῶσα θεωρία · συγκαταμύεται αὐτῇ οὐν θεῶ καὶ ἡ πραγματεία τοῦ Πλοπόρου (ff. 62-63^v). *Nota brevis*, inc. ἐν μάλλ τέρῃ ταῦτα ἐπεται τὰ πύρε (f. 63^v). (ELIAE), *In Catalog. Arist. Comment.*, XVIII, 1, P. 107, 3 (Τῶν ἀποστολῶν κῶν ἀρχόμενοι λόγων... des. τῶν πρῶτων οὐνοῦ, ἀλλ' ὁμωμῶς · ὡς (ff. 64-125^v) (Fol. 124^v post ed. Busse, P. 184, 33 τέρῃ ἀπορία ὅτι πῶς ἡ αὐτῇ κίερος περὶ immediate ἡ δὲ ἀποστολῆς ἀπορεῖ πρὸς ἐκινῶν · ὅτι πῶς διωρεῖται δευτέρας οὐδας εἴματα γένη καὶ τὰ εἶδη καὶ φησὶ ὡς μὴ συμβεβηκότες περιλαμβάνειν usque ad ὁμωμῶς ὡς). ΑΥΤΟΛΥΧΙ, *De ortu et occasu siderum*, libri duo (ff. 126-131^v; 131^v-136^v); HYPICIS *Anaphoricos* (ff. 136^v-138^v).

RELIGIE. — Moderne, avec des folios de garde récents.

CARTERS. — 18 cahiers, dont le troisième (ff. 16-21) et le dernier (ff. 134-138 + II) sont des ternions. Les 8 premiers sont numérotés de la main du copiste, au milieu et en bas du premier folio recto et du dernier folio verso. Le quinzième (ff. 110-117) est également numéroté, mais non de première main. Le dernier folio verso de quelques quaternions et notamment du premier (I + I - 7) est plus sale que les autres folios, comme si les cahiers étaient restés un certain temps non reliés.

PAPIER. — Un seul filigrane, Couronne à trois fleurons (sur fleuron central et deux parties) et deux deniers surmontés d'une étoile à six pointes; variante identique de Briquet 4835 (41 x 55^v, Prague, 1561; var. ident. :

1. Cat. Codd. Angl. Hibern., 1617, t. II, Pars I, p. 58a, n° 2116 et n° 5; VAN DER Aa, *Cat. Libr. impr. et mss. Lugd. Batav.*, 1716, p. 391a; F. CREUZER, *Plöbisch*, t. I, p. XLII, note b (description assez détaillée d'après Wyttenbach); H. F. MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 98, n° 13; H. OMONT, *Catal. des mss. grecs des Pays-Bas, dans Centralbl. f. Bibliotheksw.*, t. 4, 1887, pp. 189-190; J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 48.

Laques, 1563-1566; Rome, 1567-68; voy. ... hartsch (n° 3639); Italie, 1577).

CORISTE ET POSSESSORS. — En bas du folio I, au-dessus de e^o, signature du cahier, on lit: *Scriptis Nicolae Turrianus Impensa factus* (sic) *aureorum* 3 (ce chiffre et ces deux mots biffés) 1562. — De la même main, en haut: *Ex Bibliotheca Jo. Huruli Boissellarii*, le tout oblitéré. Dans le coin supérieur droit, d'une autre main: *Premier et*, plus bas: *as Bibl. Melchisedec Thévenot*; c'est cette main, semble-t-il, qui oblitére les notices précédentes. Enfin, en haut, au centre, une main plus récente écrit: *Ms. Gr. Voss. | Fol. 8.*

MISE EN PAGE. — Surface écrite: 245 x 190 mm.; 30 lignes à la page. Grandes fioritures du p en bas des pages, et petites fleurs à la fin de chaque traité. Turrianus a laissé un blanc l'espace convenable pour les titres et pour une grande initiale. Le texte ne porte aucune correction. Au folio 22, en marge de I, 4, 2, 43 φησιν, Turrianus écrit γιγνώσκει φησιν.

L'ex-libris de Leid. nous apprend qu'il appartient à Jean Hurault de Boissallé, mort en 1572. Ce seigneur français, écrit Omont, « recueillit au cours de ses ambassades à Constantinople et à Venise près de cent cinquante manuscrits grecs, dont un catalogue fut rédigé au xvi^e siècle par le crétois Zacharie Scordylis ». Puisque le modèle de Leid. est Scorb, il est donc probable que Leid. fut exécuté quand Scorb était encore à Venise et avant qu'il eut été complété par Darnarius. Il est probable aussi que Jean Hurault a commandé ce manuscrit à Nicolas de la Torre, lequel reçut pour son travail trois pièces d'or. La même année déjà, Turrianus avait copié, pour l'ambassadeur français à Venise, le *Vossianus graecus fol. 17*, qu'il s'était fait payer plus cher, *impensa aureorum* 7. Au xvii^e siècle, ces deux manuscrits de Turrianus appartenaient à Melchisedec Thévenot, qui fut conservateur de la Bibliothèque du Roi de 1684 à 1692.

Bibliothèque du Roi de 1684 à 1692. Dans son édition de 1835, Creuzer cite abondamment les variantes de Leid., dont beaucoup sont communes à tout le groupe dérivé de M par l'intermédiaire de Scorb.

1. OMONT, *Inv. somm. mss. grecs Bibl. Nat.*, p. XLX. — Le catalogue de Scorb, aujourd'hui ms. de Bern 360, a été publié dans le *Sammlung*, *Intelligenzblatt*, t. 19, 1838, pp. 161 et 169. 2. OMONT, *ibid.*, p. XXX. Thévenot, dit Omont, « possédait une quinzaine de manuscrits grecs dont la liste a été imprimée dans la *Bibliotheca Thevenotiana*, Paris, 1694, in-12, p. 206 n.

Olim II. I. 14; III. A. 19. Chartac. 277 x 195 mm.
Fol. I-VI + 292 + VII-X. Saec. XVI. ARISTIDES QUINT-
ILIANI *Harmonica* (ff. 1-65). PTOLEMAEI, *Harmonica*
(ff. 68-142). PORPHYRII *Plotini Vita* (ff. 148-163). *Tabu-*
la generalis (ff. 164-165^v). PLOTINI *Enn.*, I, 1-II, 6 uel 7 (?)
(ff. 148-233). NICEPHORI PHOCAS *Tactica* (ff. 245-292)¹.

RELATURE. — Vean noir. Au plat antérieur, armes de Philippe II et
légende : au plat postérieur, effigie de S. Laurent, comme le *Scorialensis*
E. III. 13.

COPISTES.

Copiste a : ff. 1-65, ff. 83-142, le même « scriptor Darmarii », qui écrit
les ff. 1-146 de *Scorialensis* E. III. 13.

Copiste b : ff. 68-82, ff. 230, 1.23-233 : Nicolas Turrianus.

Copiste c : ff. 148-230, l. 19. Sur le même papier, semble-t-il, que les
folies de garde de l'*Ambrosianus* gr. 863 ; filigrane : *Triple mont dans*
un cercle, surmonté d'une croix. Le copiste écrit 25 lignes à la page.

Copiste d : ff. 245-292.

Folios blancs : 66-67^r, 143-147^r, 234-244^r, 292^v.

Notre documentation sur ScorC est très incomplète. Nous
ne savons pas où s'arrête, dans le texte de Plotin, au folio 230,
le copiste c ; c'est probablement à la fin du traité II, 6. Nous ne
savons pas où reprend Turrianus ni où il s'arrête ; il s'arrête
peut-être à la fin du traité II, 7, bien que Cochez signale comme
contenu *Enn.*, I, 1-II, 8.

D'après les collations du début de I, 1, faites sur photographies,
ScorC appartient certainement au groupe de ScorB et paraît
en dériver par l'intermédiaire d'Amb. En effet il a, pour ces
pages, une faute commune avec Amb.

1. MILLER, *Cat. mss. grecs de l'Escurial*, 1848, pp. 72-73 ; CA. GRAEVE, *Essai*
crit. fonds grec Esc., p. 132, n. 5 ; J. COCHEZ, *Philol. Scandin.*, t. 6, 1934-35,
p. 48.

I, 1, 1, 11 *επερρεσε* *επερρεσε* Amb. ScorC
D'autre part, ScorC a des fautes à lui, absentes de Amb.
I, 1, 2, 11 *ελλω ετιαν* Amb. *ελλω* ScorC
I, 1, 2, 12 *επος ετιαν* Amb. *επο* ScorC

Avec Amb. et d'autres dérivés de M, ScorC écrit à la fin de
la table *τελος του τελους* mais ajoute de son cru *εργη του*
βιβλιου.

Jusqu'à preuve du contraire, nous tiendrons donc que ScorC
est une copie d'*Ambrosianus* græcus 863.

Les ff. 1-70^v de ce manuscrit, décrit plus loin¹, sont d'ailleurs
dus à Turrianus qui achève son travail à la fin du traité II, 6.
Les variantes de cette partie de Amb. l'apparentent nettement
à la pléiade groupée autour de ScorB et comme le texte de
celui-ci continue jusqu'au début de II, 7, il ne semble pas que
ScorB puisse dériver de Amb. ; au demeurant celui-ci, comme
Leid., a-t-il en *Vita*, 2, 18 *κατασκευα*. Il semble donc que Tur-
rianus ait exécuté deux copies d'après ScorB, la première, Leid.,
jusqu'à l'endroit où cessait ScorB, II, 7, 1, 16, la seconde — cela
se comprend, — jusqu'à la fin du traité II, 6. Turrianus aurait
alors passé cette seconde copie à un autre scribe pour qu'il exé-
cute ScorC et aurait peut-être complété cet exemplaire d'après
ScorB complété entre-temps par Darmarius.

1. Voir p. 301.

VINDOBONENSIS THEOLOGICUS GRAECUS 68 VindB

Olim I. C. 21; *Theol. gr.* 293; *Theol. gr.* 175. Chartac. 290 x 200 mm. Fol. I-III + 3r6 + IV-V. Scripsit par-
 tim Michael Microcephalitis anno 1563. PROCOPII *Epi-*
stome in Genesis (ff. 1-136). PORPHYRII *Vita Plotini* (ff.
 137-158). *Tabula generalis* (ff. 158-160). PLOTINI *Enn.*,
 I, 1 - II, 6 finis (ff. 161-240). NEMESII EMESENI *De*
natura hominis (ff. 241-315)¹.

RELIGURE. — Vêlin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millésime : 1755. Au dos, en haut : *Procopii Soph.* | *Epistome* | *in Genesis*; en bas : *Cod. Ms.* | *Theol. graec.* | *N.* | *LXVIII*; à l'encre, sur le vélin : *ol. 175*. — Les folios I et V sont collés à la reliure et sont du même papier que les folios II et IV, tandis que le folio III est d'un papier plus ancien. — Sur les tranches, quatre traits distinguent les quatre parties du manuscrit.

CARTELS. — Le texte de Plotin est écrit sur 14 cahiers non numérotés, munis d'une réclame horizontale; quaternions, sauf quatre qui sont des ternions, ff. 207-212, ff. 213-228, ff. 229-234, ff. 235-240. Le texte de Némésius seul est écrit sur quaternions numérotés de α à γ.

FLORISANT. — *Aucun dans un cercle surmonté d'une étoile à six rais.*

NOTICE DE POSSESEUR. — Au folio III, on lit : *Procopii Sophistae Epistome in Genesis* | *Plotini (sic) Vita Auctore Porphyrio* | *Plotini Emeasdes* 1 lib. | *Nemesii Ephi. Emeaseni tractatus de homine*.

COPYISTS ET SUBSCRIPTION.

Copiste a : ff. 1-136.

Copiste b : ff. 137-315. Signe au folio 315^v : τὸ παρ(αὐ) βιβλίον ἐτύπην ὡς χερὸς τοῦ Μηνελίου | ἐς τὰς κ' τοῦ ἀποστολίου α^ο φ^ο 3^ο γ^ο : ~

TEXTE ET MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 x 115 mm.; 27 lignes à la page. Le copiste rubrique les en-têtes, sauf au folio 185^v, où l'espace

nécessaire au titre de I, 5 est laissé en blanc. L'en-tête de la *Vita*, au folio 137, est libellée : *Πορφύριου ἐκ τοῦ βίω τοῦ Πλωτίνου*. Les finales de certains morceaux sont écrites en forme de triangle, ainsi au folio 158, *οὐκ αὐτὸς τὸ ἐργον + τέλος τοῦ ἐκ τοῦ (sic) βίω τοῦ Πλωτίνου κατὰ τοῦ Πορφύριου συγγραμματος*

J. Bick a pu identifier le copiste Michel de VindB avec celui qui écrit les ff. 265-284 du *Vindob. Theol. gr.* 47 et dont la souscription, au folio 284, est libellée dans les termes suivants : *καὶ οὗν θεὸς τῆς ἀποστολῆς τῶν ε' δούκων ἀπὸ δούκων τοῦ φιλολογοῦ βιβλίον τοῦ θεοῦ Δαυὶδ, ἐτύπηκε (sic) διὰ τὴν χερὸς τοῦ Μηνελίου τοῦ Μηνελοφίλου ἐκ τῆς Κιβωτίας, τὸν πατέρα τοῦ Μάρκου ἐκ τῆς Ἰ' αὐτῆς* : ~

D'après Vogel², le même Michel Microcephalitis achevait à Venise, le 25 mars 1563, un autre exemplaire de David, l'*Isaagen Porphyrii, Ambros. gr.* 1061, I. 117. in., et le 6 juillet, toujours en 1563, un exemplaire de Georges Codinus, le *Boet. Canon. 56*.

Il est donc vraisemblable que le VindB, datant de la même année 1563, fut également exécuté à Venise.

Le 4 novembre 1567, Michel transcrivait les Actes du Concile de Ferrare-Florence, le *Scorialensis R. II. 5*. Vogel pense même qu'il pourrait être identique à *Μηνελῖ Μακροκεφαλῆτος ὁ Κρητῖς*, qui achève le 15 décembre 1560 un manuscrit ἐν Τετάρῃ, puis un autre en 1562.

L'archétype de VindB paraît être Ambr. Une faute commune a été relevée :

Vita, 3. 1 ἀφ' αὐτοῦ etiam Scarb. 4^o αὐτοῦ Ambr. VindB.

Comme Ambr., VindB s'arrête à la fin du traité II, 6 et le fait même que son dernier cahier est un ternion, montre bien que le copiste ne comptait pas aller au delà.

Michel fait un nombre considérable de bévues, dont une au moins s'explique par l'écriture de Turrianus, le copiste d'Ambr. En *Vita*, 2, 16, Michel écrit ἐκτελεσθέντων pour ἐκτελεσθέντων ; c'est qu'en Ambr. le ρ est lié au τ et raccourci de telle sorte qu'il n'a l'air d'un iota.

1. J. BICK, *Die Schreiber der Wiener gr. Handschr.*, p. 105.

2. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die griech. Schreiber*, p. 315. n. 9 et p. 316.

1. NISSELT, *Catal.*, 1690, t. I, pp. 151-152; H. F. MÜLLER, *Harvard*, 1879, p. 100; J. BICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, dans *Mission*, t. I, Vienne, 1920, p. 93, n° 107; J. COCHER, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, pp. 48-49.

PALATINUS GRAECUS 464 Palat.

Chartac. 300 × 200 mm. Fol. I + 168. Scriptus anno 1579. *Miscellaneus*. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. 107-137)¹.

COPISTES ET SOUSCRIPTION.

Copiste a : ff. 1-25, un copiste de l'atelier de Darnarius.

Copiste b : ff. 25^v-168^r. Darnarius, dont on lit la souscription au folio 68^v : ὁ γὰρ Ἀπόστολος Δαδύλαος τοῦ Ἐπισκόπου ἐλπίσας τέρψας ἐν τοῖς ἐν αὐτοῦ ἀποστόλοις βέλτερον ἐν Μακάλλῳ τοῖς ἱεροῦσιν ἐδάη ἡ κερτολῶντος Ροδόλου ἱερομνήμων.

RUBRICANES. — Les types exacts ne sont pas signalés par Briquet. Au folio 1, une *Croix grecque* dans un *des* en forme de cœur (voir Br. 5483-5485). De part et d'autre du pied de la croix, B et R. Aux ff. 107-137 : *Croix grecques inscrites dans un cercle* : de part et d'autre, B et R. Sous la rubrique : *Lettres assemblées BR*, Briquet signale quatre types (nos 9304-9307) qu'on rencontre de 1546 à 1584 en Provence, et dont deux sont certainement de provenance française. Ces renseignements concordent très bien avec ce que nous savons de la date et de la patrie du manuscrit.

TEXTE. — Fol. 107 : *Πορφύριος εἰς τὸν βίον τοῦ Πλατῶντος*. Fol. 137 : *τοῦτο τοῦ εἰς τὸν βίον τοῦ Πλατῶντος τοῦ ἡγουμένου τοῦ Πλατῶντος ἀποφύλακτος*.

Écrit à l'Escorial en 1579, il est vraisemblable que Palat. a été copié sur l'un des deux manuscrits de Plotin achetés et reliés pour Philippe II, à savoir ScorB et ScorC. Il y a trop de fautes de ScorA qu'ignore Palat., pour que celui-ci soit une copie de celui-là. Entre les deux autres manuscrits de l'Escorial qui appartiennent au groupe I, il est bien difficile de choisir. En *Vita*, 2, 29, Palat. écrit ἐγγ' ὑπερωὺς εὐαγγελ, ce qui en fait un frère de VindB qui écrit ἐγγ' ὑπερωὺς εὐαγγελ; ScorC ou Ambir.

1. H. STEVENSON, senior, *Codex mss. Palat. gr. Bibl. Vaticanae*, Rome, 1885, p. 263; J. COCHERET, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 49. — Ce Palat. gr. 464 est-il identique au Palat. 129 cité de loin en loin dans l'apparat critique de CAUVENOT, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. 1 ? C'est probable.

ont peut-être fait les premiers cette omission; ScorB a le texte complet¹. ScorC serait donc le modèle de Palat. :

D'autre part une note marginale de Palat. paraît indiquer que Darnarius avait devant les yeux ScorB. En marge de *Vita*, 2, 9 *κυνέγκου*, leçon de tous les manuscrits, y compris Palat., ScorB, ScorC, Darnarius écrit *ἴσους κυνέγκους*. Comment expliquer cette conjecture ? On se souvient qu'en marge de ScorB, Darnarius avait transcrit les notes de MarcB; or, à cet endroit, Bessarion avait écrit, et Darnarius avait recopié : ἐκ κυνέγκους *κυνέγκους Πλατῶντος*.

Ainsi, pour exécuter la *Vita Plotini*, Darnarius aurait utilisé les deux manuscrits reliés aux armes du roi Philippe — qu'il nomme dans ■ souscription — en première ligne celui qu'il écrit un sous-ordre de son collègue Turrianus, ScorC, en seconde ligne celui qu'il avait lui-même complété et annoté, ScorB. Comme l'affirme un autographe de Sylburgius dans le *Palat. lat. 429bis*, folio 107, ce manuscrit a appartenu à Julio Paccio de Berge², auquel Sylburgius, bibliothécaire du Palatinat, l'achète en 1591³.

1. Il semble donc peu probable que ScorB soit le modèle principal de Darnarius. Confirmation : là où ScorB a *επισκοπῶν*, Palat. écrit correctement *επισκοπῶν*.

2. Nous ne savons pas si Palat. reproduit ■ toutes propres à ScorA.

3. D'après H. STEVENSON, *Codex mss. Palat. gr.*, p. 263.

4. STEVENSON, *ibid.*, p. xxvii.

CONCLUSION SUR LE GROUPE DE SCORB

Des sept manuscrits qui constituent ce petit groupe tant dérivé de M, nous en avons étudié cinq. D'un autre, Ambr., nous avons écrit quelques lignes. Le dernier, Scora, ne s'appartient à Scorb que par le texte de la *Vita* : il convient de le ranger avec la famille z dont il est d'ailleurs un représentant sans importance.

Afin de faciliter les recherches, il paraît utile de reprendre ici ou d'anticiper toutes les conclusions relatives au groupe de Scorb. Ces conclusions ont des degrés de probabilité variables.

- Scorb Copié sur M à Venise, entre 1360 et 1362, dans l'atelier de Darmarius qui le complète après 1362.
- Leid. Copié par Turrianus en 1362, à Venise, d'après Scorb, probablement sur commande expresse de Huraud de Boistallé.
- Ambr.a Copié par Turrianus, à Venise, après Leid., d'après Scorb.
- Scorb Copié sur Ambr.a, complété par Turrianus, peut-être d'après Scorb.
- VindB Copié en 1363, à Venise, par Michel Microcephalitis, d'après Ambr.a.
- ScorAa Copié à Venise sur VindB.
- Palat. Copié en 1379, à l'Escurial, par Darmarius, probablement d'après Scorb et Scorb.

La parenté de ces manuscrits, leur filiation par rapport à M (ou C), le rôle intermédiaire que joue Scorb entre M (ou C) et les six autres paraissent hors de doute. Vu leur date, leur texte incomplet, l'existence de leur archétype éloigné et de leur chef de file, il n'y a pas lieu de s'y attarder davantage.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE z

Caractérisée par une sélection peut-être inachevée et un regroupement des œuvres de Plotin, cette famille ne compte pas moins d'une dizaine de membres, dont trois ou quatre tout au plus, peut-être deux seulement, méritent de retenir l'attention.

Le plus ancien témoin de cet état est Q. A son sujet ■ pose tout naturellement le problème de l'origine et de la date du florilège. Il est trop complexe et dépend de trop d'éléments encore mal connus, pour qu'on puisse le traiter ici. Jusqu'à preuve du contraire, et à ne considérer même que le seul manuscrit Q, il paraît prudent d'admettre que l'auteur du florilège n'est pas le copiste de Q. D'autre part rien n'autorise à faire dériver le florilège d'une autre tradition que la tradition directe : tout au plus pourrait-on tenir pour vraisemblable, sinon pour certain, que le texte de Q sort du *stemma* à un point plus élevé que l'archétype de tous les autres manuscrits.

Une copie de Q, VindD, n'a d'autre intérêt que ses possesseurs successifs et le grand nombre de ses apoglyphes. C'est au cours de l'étude sur Q que sera discuté le problème de l'origine du traité IV, 2 de VindD.

Le genre de parenté de L avec Q ne peut être non plus définitivement établi que par des collations détaillées de ces manuscrits. Avec Schwyzer, et sur d'autres indices, nous pensons que L ne dérive pas de Q et qu'il est un témoin indépendant de l'état z. Au contraire, il semble que P soit une simple copie de L, sauf peut-être pour la Dissertation III ; celle-ci pourtant se distingue nettement des deux autres dissertations et ne paraît pas remonter jusqu'à la même époque.

POSSESSORS ET LECTEURS.

Fol. I add., an crayon: LXXXIX, 3.

Fol. I, au crayon rouge : 8 ; à l'encre noire : dix-sept — otto — 18.

Fol. 1, de la main de Bessarion : τόνος οὐδ' ἄλλα

fol. 88, en haut, quelques lettres difficiles à déchiffrer : † als (ou as) rbe
du 88.

μνηδ' ἀποκλῆναι.

FOL. 31^r. en haut, Bessarion écrit : *ἡμέτερον εἰς ἡμᾶς τὸ βιβλίον τοῦτο ἐκ ἀποκριτῶν μετὰ κοινῆς αὐτῶν* (1458). Plus bas, d'une encre grecque, la deuxième main écrit : *↓ ἀς τῶν ἐν δεξιῇ (δὲξῃ ?) τὰ τοῦ φρονήματος τοῦ καὶ πᾶσι τῇ ; plus bas encore μετέδωκεν (sali), puis ἀς τῶν ἐν (sali), début de la souscription précédente qui se retrouve écrit de la même main en haut du f. 88 (εἰς ? τὸν ἐν 86) (voir aussi f. 135). Vers le bas : *ὁνομα τὸ δεῖν εὐχαρίστησαι* . + *αφ' οὗ τῆς τοῦτοῦ ἀπὸ τοῦ μεταστροφῆς ἐκ τῆς μεταφρῶ-**

1. Comme dans les notices de *Merc.* 57. 240 et 264, le η du *καρδιοπρεπτος*, lit au 8, peut passer pour un α . Voir MÜLLER, *Hermes*, 1879, p. 95.

MISE EN PAGE.— Surface écrite : 198 x 140 mm ; 30 lignes à la page. Les titres (rubriqués), le texte, les scollies, les *oy* et les corrections sont de la même main, régulière, épaisse, lisible. Dans le texte, peu d'abréviations. En marge, pas de numérotation imprennante.

Text. — Fol. 1 ✕ *Μαθητον φιλοσφου ενεδος πρσιης αδρα*

ἡγεμῶνς Πῑπῑ τοῦ πῑ τοῦ ἔχου καὶ τῖς ὁ δυνος; ... Titre analogue pour III, 1 (f. 75) ; les autres omettent φλοοῦου et comportent en abrégé le numéro de l'ennéade et du traité dans l'ennéade. En marge des traités I, à III, 7, de la copiste numérote les traités à la suite : α', β', γ', δ', ε', ζ', etc... Au folio 74^r, après II, 9, fin ἔχουου οἰουου, on lit : τῶος οἰο βῆσ τῖς τοῦ φλοοῦου Πῑπῑου δυνος τῶος. Au folio 122, l. 25, le texte cesse brusquement avec les mots III, 7, 9, 72 μῦθος βῆ οἰουου ; les quatre lignes et demie qui suivent restent en blanc, ainsi que les ff. 122^v-123^v.

ANOMALIES.

Fol. 126. *Marbouz émedeos 999 Tepi roš vorroz kélbous* (V, 8 et 9). Ce titre ne donne pas le numéro du traité dans l'encadé; en marg aucun numéro d'ordre. Le traité V, 8 cesse au folio 133, l. 24 et est suivi immédiatement de V, 9, l. 1, et *rdars ašpours*. Le traité V, 9 se termine immédiatement de V, 9, l. 1, et *rdars ašpours*. Le folio 138 est blanc.

Fol. 139. *Πρωτίου ἐπεὶ δὲ* 94^o *Ἰππὶ τοῦ τοῦ δὲ ἐπὶ καὶ τοῦ τοῦ δὲ ἐπὶ*
 πρῶτον ἐπὶ δὲ ἐπὶ (VI, 4 et 5) : ce titre ne donne pas le numéro d'ordre
 du traité dans l'ennéade ; en marge, aucun numéro d'ordre. Le traité VI
 cesse au folio 147^o, l. 19 *ἀποφύει* et est suivi immédiatement, non d
 début de VI, 5, mais de VI, 5, l. 14 *τοῦ ἐπὶ πρῶτον* *μὲν ἐπὶ ὁρῶν*. Manquant

i. Dans sa description de *Marc.* gr. 208, D. MÖLLER, *Hermes*, 1879, p. 9, écrit : « Vier Subscriptionen von unwissenden Schreibern, theils ganz unverständlich, theils nichts sagend. z. B. die letzte *ἀφοῦ, xpõu nou aydãu ypõd̃ ym̃para kã* ». Cette phrase aurait dû trouver place dans la description du f. 35^v de *Marc.* gr. 828. Q. Au demeurant, il n'est pas sûr du tout que ces souscriptions ne signifient rien, pas plus que *Μελλοῦ* nous ne voyons la sens qu'elles peuvent avoir.

2. Les variantes du *pinar* seront données en note ci-dessous.

[illegible]

Fol. 217, l. 19. *Καὶ τοῦτο λέγει τῆς πρώτης ἀρχῆς τῶν πύλων ἵπτα πέρι τοῦ ἐκὸς* (Dissect. Villotii, II), inc. *ἑκείνητε δεῖ εἶναι*, des. f. 220^v, l. 27 *τελευτῶντος γὰρ*. — Le folio 210^v est blanc.

Fol. 222. Ἐφ' ὃν τὸν τραγῳδῶν ποιητὴν ? ἰδε. ἐνὸς μοι ποτε
πρωτοφύης... des. l. 231^v, l. 6 πὰ ὄντα ἰδ' αὖ. Fol. 231^v. *Ὅποι Ἀκκηνίαν
πρὸς Ἀλφειὰ παύειν. Ἐπὶ θεοῖ, Ἐπὶ ἄνθρ. etc., ἰδε. μέγας οὐ λόγος,
de Pachtel... des. l. 250^v προέβηκε τοῖς ἀκούσιν.

Fol. 269, l. 16. *Ἰπὸς τοῦ Στρατοῦς ὅτι αὐθιγὰν οὐκ ἐκέρχοντο* ἐκιν. 7
 ψυχῇ ἀπὸ τοῦ ἀποστόλου Παύλου *ἡ ψυχὴ* (EUSEBIUS Praep. Ev., XV,
 32 = Emn., IV, 7, 1-84, 28), inc. 6 ὁ δὲ ἔσται..., des. 1. 275, l. 7 οὐκ ἀπο 7
 ψυχῇ ἀποκινῶν.

* *Apoteuon* ἐπὶ τῆς ἀποτείας ψυχῆς δευτέρου πρὸς Ἐρμ. (Euzani Prax., XV, 10 = *Ermi*, IV, 7, 8* = IV, 7, pétiope C). Fol. 27v. 1. 207.

XV, 13).

5. *Pinus*: *Eukaryot* and *Chlorophyta* *photosynthetic* *green* *primary* *producers* *in* *ecosystems* *and* *forests*

Fol. 280^v, l. 6. *Περὶ τῶν τριῶν ἀρχαίων ὑποστάσεων* (Eus., XI, 20), inc.

Εφ' 282 Ι 15. 'Από του πάλι του έμβουλου Νουμίου του μακροβίου

Рол. 282^в, л. 11. *Παυροφου από τον άγιεργαφειον συρράφματος* ! ε

τοὺ μὴ ὄντας. — Sont blancs le reste du folio 283 et le folio 287.

Мороз а, инс. полиакрис етупиат. FOL 230 мороз р!

... ага, толо 314' өргөтгөн үнэмлэх...

Dans les manuscrits de Platin. O occupe une place à part.

Il est une érudition particulière qui le distingue de tous les

Il y a une physiologie particulière à l'écologie. Dans son contexte surtout il est singulier : avec Vindd,

il est censé à ne pas faire précéder les

et ceux qui en devaient, il est sûr qu'il s'interrompt brus-

Entreées de la Vite Fournie de 200 f-3...

quement au milieu du tracé 111, /, s'ap-

aqueil il soude V, 9, saute a VI, 4, qu'il soude

de VI, 5, non sans amputer certaines parties du texte. Mais après VI,

Avec VI, 6, le copiste cesse d'arrêter :

9, il transcrit deux centons provinciaux, à savoir : le premier de celui qui les publia

6. *Pinar* OM. 708.

7. Pinas om, syypäpuosot

pour la première fois... et qui les croyait absolument inédites. Enfin, ces divers blocs extraits du *corpus* plotinien sont suivis d'autres œuvres, où réapparaissent des centons et des remanements : ce sont d'abord les *Hermetica*, puis un centon de Philon, des extraits de la *Préparation Évangélique* d'Eusèbe, souvent écourtés, et, pour terminer, deux livres des *Memorabilia* de Xénophon.

Tous ces morceaux sont copiés de la même main, mais, en de petits *codices* composés et écrits séparément. Il faut mettre ce point en relief. Un tableau y suffira.

Folios	CONTENU	CADRENS	Folios BLANCS
II-IV ^a	<i>Table générale</i>	Trois demi-feuillets	1 ^r
I-122	Emm., I, 1-III, 7, 9, 72	Quat. a'-a'	122 ^v -125 ^v + 3 (folios)
		1-125 + 3 talons	
126-138	Emm., V, 8 et 9	Quat. a' et a'	138 ^v
		126-138 + 3 talons	
139-152 ^v , 1, 1	Emm., VI, 4 et 5	Quat. a', terminon a'	152 ^v
153-207 ^v	Emm., VI, 6-9	Quat. a'-a'	208 et 208 ^v
209-220 ^v	Dis. I et II	Quat. a' et a'	221 (souscriptions)
		209-221 + 3 (folios)	221 ^v + 3 (folios)
222-283	<i>Hermetica, etc.</i>	Quat. X'-A'	283 ^v
		Numéros aussi a'-a'	
284-314 ^v	<i>Memorabilia</i>	Quat. a'-a'	315
		284-314 + 1 talon	

En tout, on le voit, sept fascicules matériellement distincts les uns des autres, ponctués non seulement par des pages blanches, mais par des cahiers qui prennent fin en même temps que le texte. Ainsi, lorsqu'il commençait de transcrire VI, 4, le copiste savait que pour l'achever et lui souder VI, 5, il suffisait d'un quartier et d'un terminon. Les cahiers qui contiennent les *Hermetica* et d'autres extraits groupés dans un unique fascicule ont même reçu une numérotation spéciale, comme s'ils avaient été écrits à une date où on ignorait le nombre définitif des cahiers plotiniens, à tout le moins où l'on hésitait à leur annexer d'autres œuvres. Toutefois, et la seconde numérotation de certains cahiers et les souscriptions aux folios 221^v et 315^v groupent aujourd'hui les sept fascicules en deux ensembles. Il n'y a pas de souscription à l'intérieur du florilège plotinien, ni de la seconde partie. Mais que vaut un tel indice ? De quand datent ces souscriptions qui décorent aussi le folio II ?

La table des matières pose un problème. On a voulu la rapprocher de celle de M, qui contient aussi des *incipit*, et les attribuer toutes deux à un *amanuensis* de Bessarion¹. Rien ne l'autorise, au contraire. Si elle a été établie par son ordre, c'est-à-dire après 1458, date où lui fut apporté de Florence le manuscrit, comment expliquer que tant de gens obscurs ont pu griffonner leurs noms, invocations, essais de plume, sur le folio de garde que venait de faire exécuter le bon Cardinal. Au demeurant, le papier date exactement de la même époque que les autres papiers du *codex*, de la première moitié du XIV^e siècle ; le folio I, ajouté sans doute par Bessarion ou par la Sérénissime République, son héritière, fait saillir par contraste cette parenté². L'écriture des folios II à IV paraît contemporaine du copiste ; en tenant compte de la technique différente d'un scribe qui rédige un *pinax* compliqué ou qui transcrit un texte suivi³, on pourrait même être tenté, à tort sans doute, d'attribuer l'un et l'autre au même personnage. Ce Michel Anagnostès est-il le réviseur ? Serait-il même le copiste, puisque l'écriture est pareille ? Il vaut mieux s'abstenir de répondre à ces questions. Qu'on puise les poses prouve assez que l'écriture de la table n'est pas de beaucoup postérieure à celle du texte. Et l'on comprend en effet qu'on n'ait pas laissé longtemps un tel *paragraphe* sans un *index* approprié.

Plus tard — à dessin il faut demeurer dans le vague — les folios en surnombre ont été coupés. Il y a une exception significative. Comme le montre un calcul facile, au premier fascicule on a laissé tout juste assez de pages blanches pour permettre d'achever le traité III, 7, interrompu au milieu d'une phrase. Les folios coupés n'auraient cependant pas pu contenir les traités III, 8 et III, 9, qui terminent l'ennéade et même le *symposium* ; ce qui n'autorise pas à conclure que le copiste, tout habile à calculer qu'on le suppose, comptait s'arrêter avant la fin de l'ennéade ; en effet il pouvait, même dans son système de fascicules, constituer un dernier cahier plus mince que les précédents. Mais est-ce ce copiste qui coupe ces folios superflus et « plus tard » devient-

1. J. COCHER, *Philol. Studia*, t. 5, 1933-34, p. 180.

2. Il est vrai que les quelques folios de la table, tout en ayant été fabriqués au début du XIV^e siècle, peuvent n'avoir été employés que beaucoup plus tard. Une telle supposition n'est invraisemblable que lorsqu'il s'agit de questions entières.

3. La différence est sensible dans les manuscrits de Trébula, C et M.

il « aussitôt » ? A-t-on même « réfléchi » lorsqu'on ■ laissé trois folios blancs après III, 7 ? Nouvelles questions sans réponse.

Un problème plus gros de conséquences est celui du traité IV, 2. Dans le VindD, une copie de Q, entre III, 7 inachevée et V, 8, s'insère le traité IV, 2. On pourrait supposer qu'il était écrit sur les folios coupés. En effet, en Q ce traité eût exigé un petit peu plus de quatre pages. Mais les trois folios coupés ne se suivent pas. Si le copiste de Q serrait un peu le texte, il pourrait les caser cependant en deux folios, 124 bis et 124 ter, qu'auraient alors précédé les trois folios nécessaires pour compléter III, 7. L'état même de VindD paraît favoriser cette hypothèse : en effet, dans ■ manuscrit, entre III, 7 et V, 8, il y a six folios, dont deux et quelques lignes d'un troisième portent le texte de IV, 2 ; nulle part ailleurs le copiste de VindD n'a ménagé de ces blancs. N'est-ce pas signe qu'il reproduit ici l'état matériel de son modèle, et par conséquent qu'il a tiré de Q le texte de IV, 2 comme celui de tous les autres extraits, plotiniens et non-plotiniens ?

Mais si IV, 2 figurait primitivement dans Q, pourquoi l'auteur de la table n'en a-t-il pas fait mention ? On ne peut rétorquer qu'elle fut dressée à une époque où déjà IV, ■ avait disparu puisque cette table paraît être du XIV^e siècle¹ et que VindD est certainement du XV^e. Bessarion ignore IV, 2, puisqu'il ne compte que 31 *ἀόλοι* dans le manuscrit et qu'avec IV, ■ il y en aurait 32. Mais ce fait n'est un indice ni dans un sens ni dans un autre. Peut-être une collation détaillée du traité² IV, 2 conservé par VindD avancera-t-elle la solution de ce petit problème.

Les souscriptions du folio II et du folio 315^v n'ont pas non plus livré leur secret. La première indique le propriétaire du papier ou du volume : *Καθ' ἑμὲν*. La seconde, de la même main, ne nous permet même pas de savoir si *ἀνεγνώστους* est un nom propre ou le nom d'une fonction : « réviseur ». Jean de Gata-parrasent désignent des monastères : *Ἀγία Μαγνήτα*, peut-être *Καρθαρος*, et ces noms propres sont à l'accusatif, après les prépositions *ἀντὶ* et *ἐκ*, comme dans le grec moderne. Le folio 221r^qter) portait au verso une souscription de quatre ou cinq lignes, comme on peut le voir par la décharge qui tache le recto du folio 222.

¹. Si la table n'est pas du XIV^e siècle, la présence ■ IV, 2 en Q devient probable.

Au mois de juillet 1458, Bessarion devint le propriétaire du manuscrit. On le lui avait apporté de Florence. Il n'y fit aucune note marginale. Dans l'Inventaire de 1468 il figure sous le n° 432 : *Item Plotini Philosophi et Hermelis Trismegisti orationes et quadam alia in papyro*, libellé qui s'inspire de la notice manuscrite de Bessarion lui-même. Dans la « lettre de voiture »¹ qui accompagnait l'envoi des manuscrits à Venise, on lit : *Ricard. S. 11 : In capsula inscripta B, quae est ponderis librarum 230, sunt volumina inscripta... Plotini novemdecim orationes in pergamenis*. Il ne peut s'agir que d'un des deux manuscrits d'extraits, soit Q soit P, le *Marc. gr. 244* ; mais celui-ci est en papier, tandis que Q est sur « bombycin », ce qui seul explique « in pergamenis ». Le catalogue copié par Palaecappa au milieu du XV^e siècle, *Parisinus gr. 3064*, mentionne également notre exemplaire au folio 28^v : *de Plotinus* (corr. *us in* ?). *Philosophus* (corr. *us in* ?) et *Hermelis Trismegisti orationes et quadam alia in papyro*, 724^v.

Le manuscrit Q paraît n'avoir jamais été revisé ni collationné. On n'a pas la preuve qu'il ait été lu. Une fois au moins il fut copié et cette copie, VindD, aura une histoire plus mouvementée et une plus nombreuse descendance.

¹. Reproduite dans *Minut. PG*, t. LXI, col. 702-711.

². *Montfaucou. Bibliotheca MSS Nova*, t. I, p. 475.

ANOMALIE. — Au fol. 106^r, *Παρθένου περὶ οὐρίας ψυχῆς. ἐκείνης δε.*
 ὁ ἀπὸ πέντων τῶν περὶ ψυχῆς λόγων ἐφέδει ἀνυψώσεσθαι δεσ. l. 106.
 1. 10 ἂν μάταιον. Sambucus écrit : *Nelera*. Les folios restant du cahier
 blancs.

SUITE DU CONTENU. — Les ouvrages ou fragments se présentent exactement comme dans le *Manusc. gr. 242*, Q. Voici quelques différences : an fol. 119^v, l. 2 *Παύλου ἐπείθεος εἰς λόγος εἶς* *ἐπεί τοῦ τὸ δι' αὐτ.*, etc. An fol. 234^v, dans le titre de IV, 7... *πρὸς Ἀποστολὴν ἐπὶ ἐκείνων τῶ φηγῶν εἰς ἀφῆκτος* (pour *ἀφῆκτος*). En revanche au fol. 237, dans Eus., XI, 18... *καὶ δυνάμει καὶ πᾶσι* (rien en marge), et plus loin, Vlg. 537 *Παύλος* (Eus., XI, 19). An t. 239^v, les mots *ἐπεί τοῦ δι' αὐτοῦ Νουμῆου* sont ajoutés en marge, de première main. Partout ailleurs Vindd est conforme à Q.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Une seconde main, VindD¹, a corrigé tous les morceaux platoniciens du manuscrit, ainsi :

I, 2, 5, 20 **портрета едина Vinid**

II, 9, tit. **πρωτοῦ C**
Προς τοὺς Πυγμαλίωνες
πρωτοῦ M Vindob.

Προς τοὺς Γνωστοὺς CM. Γνωστοὺς VinDDing.

A partir de II, 9, une main récente, peut-être la même, ou encore Sambucus, a marqué en marge les paragraphes qui divisent le texte de la version latine de Ficcin.

En marge des extraits d'Eusebe, un moderne (Lambek ?) a noté les références à la *Préparation Évangélique*, par livres et chapitres, comme dans le catalogue de Lambek.

Bien qu'il contienne, sous un titre fort long et exact, le traité IV, 2 que ne contient pas Q, le manuscrit VindD est cependant, pour tout le reste de son contenu, une copie de Q. L'extrême similitude des deux manuscrits ne permet pas de douter de leur parenté et suggère, sans le prouver, que VindD est une copie de Q. Les dates rendent impossible la supposition adverse. La dépendance est prouvée par un indice décisif, mais que seul un examen direct des originaux a pu déceler. Au folio 111, Q est troué, par suite d'une brûlure, semble-t-il; au recto et verso manquent les mots ou caractères suivants d'Em., III, 6, 12, 7-11 et de 12, 42-47.

YINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 162 267

Recto

—how terrible
—suffering to the people—
—every day is pain—

—Συνάφης καί—

πολ-

YOUNG

—5 ἡγοιοι κει-
 πους δι' ἡγοιοειν
 —ως οὐκ ἐν ἀλλ-
 —ου οὐκ ἐν ἀλλ-
 ἀποδο

Or, en VinDD, aux folios 97 et 97^r, à la place de ces lettres il y avait primitivement des blancs. Le correcteur a ensuite comblé très habilement ces lacunes en imitant l'écriture du copiste, au point que des photographies donneraient sans doute le change ; la différence d'encre est indéniable et prouve péremptoirement que VinDD est une copie de Q. Même la table est copiée sur Q, puisque le traité IV, 2, écrit pourtant de première main par le copiste — d'après un exemplaire inconnu — n'y est pas mentionné.

Quand et où Vindd fut-il exécuté ? Cet assassinat eut lieu au XVIII^e siècle et peut-être dès avant 1458, date où Besaron fit l'acquisition de Q. Le fait que les deux premiers possesseurs de Vindd, Marc Mamounas et Georges Corinthios, sont des byzantins suggère l'idée que Vindd fut copié sur Q alors que celui-ci se trouvait peut-être encore en Orient.

Marc Mamounas était Crétois. Il avait une jolie collection de manuscrits grecs. Voici un relevé, dressé au hasard des recherches et sciemment incomplet :

Windob. Theol. IV. 65, Baile, Grégoire de Nyssa, Carinthios et Sambucus

Vindob. Theol. gr. 09, D. 24

Yinshoh. Theol. 87. 44 Chrysostome in Genesim -- Symbuc

Vinob. I mes. fr. 2-3; Damascène, Louas
 et al. 1906, Jean
 Crathius at Sambucus

Vindob. Linc. 87. 225. Euthyme — Corinthe
— Theop. 17. 225. Sambucus

Demetrius

Epîtres de S. Paul
Palaf. 67. 204. In Journal
de la Société de la Bible

Palat. 87. 208. Theophrastus, Tichonius, Moschopoulos, et

Angelic. Ev. 74. 1180.

1. Voir PROLOGUE, *Suivi* vol. de 1^{re} class., t. 6, p. 17, p. 2.

Angelic. gr. 30, Miscellaneus

Angelic. gr. 45, Miscellaneus Patrologicus — Corinthios

Angelic. gr. 47, Aristotle, Ethica — Corinthios

Angelic. gr. 56, Maxime, In Dionysium

Angelic. gr. 66, Palamas

Angelic. gr. 106, Varia, Jean Comnène — Corinthios

Angelic. gr. 116, (Didyme) De Trinitate

Barocc. gr. 155.

Un certain nombre de ces exemplaires, on le voit, passeront au comte Georges Corinthios, originaire de Monembasie et neveu ou cousin du célèbre archevêque de cette ville, Arsène Apostolios (1465-1535), lui-même fils et héritier littéraire du célèbre copiste Michel Apostolios (1422-fin du x^v s.). E. Legrand nous apprend que Georges Corinthios était très apprécié de ses contemporains, de Paul Manuce notamment qui l'engagea à acquérir une gloire littéraire égale à celle de Bessarion, de Gémisthe Pléthon et de Théodore Gaza¹. Le fait est qu'on ne connaît de Corinthios qu'une seule lettre adressée à Hermodore Laestarchos et datée de Gortyne le 20 octobre 1539². « Il prétait complaisamment ses livres, nous dit encore Legrand, à ceux de ses compatriotes qui pouvaient en avoir besoin ». Ceci explique le grand nombre de copies qu'on a de VindD : quelques-unes datent sans doute du temps où VindD appartenait à Corinthios. Il avait une riche bibliothèque de manuscrits, dont voici, à titre d'indication, quelques exemplaires :

Paris. gr. 1358, Théodore Hermopite

Paris. gr. 1805, Batrachomachie, Iliade

Paris. gr. 2112, Platon, Extraits.

Paris. gr. 2992, Georges Pléthon, Théodore Gaza, etc.

Vatic. gr. 219, Philon, Jules l'Africain

Palat. gr. 359, Varia ecclesiastica

Palat. gr. 362, Nicolas Cabasilas

Angelic. gr. 25, Maxime de Tyr

Angelic. gr. 39, Miscellaneus

Angelic. gr. 48, Caton traduit par Planaude — Arsène Ap.

Angelic. gr. 82, Nicéphore Grégoras — Arsène Apostolios

British Museum Add. 18222

Holzkam 243 (Lectoster)

Barocc. 4

Barocc. 231.

1. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique*, Paris, t. I, 1885, pp. 232-253. Voir aussi SATRAS, *Nouvelles études philologiques*, Athènes, 1868, pp. 139-140.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 182

209

En tête d'un des manuscrits qu'il hérita de Marc Mamounas, *l'Angelic. gr. 46*, Georges Corinthios a écrit cette note mélancolique :

« Cet exemplaire appartenait autrefois à Marcus Mamounas ; maintenant il est au comte Georges Corinthios ; après cela il sera à un autre, à celui auquel le sort le donnera, tant sont instables et changeantes les choses humaines ».

Cet autre fut Jean Sambucus (Samboly), dont il convient de retracer brièvement la carrière à la suite de H. Gerstinger¹. Né le 25 juillet 1531 à Tyrnau (Nagy-Szombat) en Hongrie, il reçoit une éducation soignée, fréquente de bonne heure les universités et, dès sa jeunesse, voyage beaucoup. Le 29 juin 1545, il est immatriculé à Wittenberg, où il entre probablement en relations avec Mélancthon. On ne sait combien de temps il demeura dans ce foyer du protestantisme naissant. Toujours est-il qu'il garda de ce séjour un certain penchant pour les réformateurs, bien qu'il n'ait jamais cessé d'être catholique. En 1548 il est à Ingolstadt, dont en 1550 Pierre Canisius devient le Recteur : il y suit les leçons de Vitus Amerbach, le cicéronien, et de Pierre Apianus (Bienewitz), mathématicien et philologue. En 1550 il est à Strasbourg où il se met à l'école du latiniste Jean Sturm. En 1551 il arrive à Paris et c'est là qu'à l'âge de vingt ans, il commence à collectionner des manuscrits. En 1552, il y prend la maîtrise en philosophie et, après un retour dans sa patrie, repart en 1553 pour l'Italie. En 1555 il conquiert à Padoue la licence en médecine. A cette époque nous le trouvons aussi à Venise et à Bologne. En 1557 il achète VindD, ainsi que cinq autres manuscrits², et note la date à l'actuel folio 4 : il l'avait payé un bon prix : 18 ducats d'or hongrois. En 1558 il est de retour à Vienne et repart avec le titre de « Familiaris Aulæ », une pension de 50 thalers. Mais il ne peut rester en place : de 1558 à 1564, il ne fait que voyager, en France, en Belgique et surtout en Italie où il descend jusqu'à Brindisi et Tarente. Enfin il se fixe à Vienne et y épouse, en 1567, Christine Eger. Dès 1570, pressé par les difficultés financières, *pro externis pacis necessitatibus*, il doit songer à vendre

1. HANS GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Humanistischer Sammler*, dans *Festschrift der Nationalbibliothek in Wien*, Vienne, 1926, Österreichische Staatsdruckerei, pp. 251-400. Préface est la liste publiée aux pp. 349-395.

2. *Op. cit.*, pp. 304-305.

ses chers manuscrits. Il s'y résout en 1578 et les cède pour 2,500 ducats à la Bibliothèque impériale ; celle-ci s'enrichit ainsi de 300 ouvrages grecs et de 150 latins ; plus de 60 étaient inédits ; un des commissaires de la vente fut Busbeck et Sambucus, paraît-il, n'eut pas à s'en féliciter. Le 28 juillet 1578 il écrivait à son mécène, le baron de Dietrichstein, Préfet du Palais, une lettre assez triste où on lit ces phrases :

Nihil mihi ex tot antiquis libris quam parvulus quinquaginta annorum vulgares, tantum in memoriam aliorum. Ei quos cotidie describi curro, curantque manus recentis Florentiae, Venetiae, etc., aliquot pro meo usu et gusto...

Quelques-uns de ces exemplaires qu'il s'était réservés ou qu'on procura par des voies détournées n'entrèrent que plus tard à la Bibliothèque impériale, soit après la mort de Sambucus, survenue le 13 juin 1584, soit au XVII^e siècle, comme c'est le cas du VindD et des autres manuscrits de Teugnagel.

Celui-ci, aide de Blotius depuis 1602, fut conservateur en chef de 1608 à 1636, année de sa mort¹. En 1633 il légua par testament ses 4000 volumes à la Bibliothèque impériale. Dès 1613 il avait dressé un catalogue de ses imprimés, avec les prix qu'il les avait payés. Ce catalogue est conservé dans le *Vindob. lat. 9539* sous le titre *Catalogus librorum meorum* ; Plotin n'y est pas mentionné ; au folio 3^r, on lit : *Plurimi libri mei necdum Catalogo huius sunt adscripti 20 mart. 1626*. C'est peut-être de cette année que date la liste de 83 *Libri manuscripti graece* dressée par Teugnagel et conservée aux folios 78-86 du *Vindob. lat. 12650*. Au folio 82 on lit : 34 *Plotini philosophi phalonicæ opera quaedam*. C'est le VindD dont Teugnagel écrit la cote aux folios 1 et 4.

Tandis que Q à Venise reste et restera ignoré même des critiques et éditeurs modernes², VindD, plusieurs fois copié au XVI^e siècle, fut aussi plusieurs fois consulté et collationné.

Dans sa préface à l'*editio princeps* de 1580, Perna raconte lui-même qu'il obtint le VindD de Jean Sambucus pour le collation-

1. O. Sarral, *Die Hofbibliothek*, dans *Die beiden Hofbibliotheken und die Hofbibliothek* de H. Zimmermann, A. Handlirsch, O. Sarral, Vienne, 1922, pp. 49-110 ; voir p. 34.

2. Notamment des éditeurs d'Eusebe et de Pallon, mais non pas de Crenner ; and H.-R. Schwyzler se rendit à Venise pour étudier Q, celui-ci était à l'étranger, à Lovenain, où je le consultais pour la question des fois ; M. Schwyzler dut se rabattre sur le VindD.

ner. Et ceci nous est confirmé par une lettre de Sambucus à Crato¹, datée du 15 avril 1577 : *Missi Plotini codicem graecum et collatum ad Ficinii editionem Pernaë flagrantem*. En quel sens faut-il entendre ici le terme *collatum* ? Sambucus a-t-il corrigé le manuscrit ? Ce n'est pas sûr. Ce qu'il a certainement fait, c'est d'en comparer le contenu avec le contenu de la version latine de 1492 ; ses notes aux folios 108, 177^r et 184^v, témoignent de l'importance des divergences et justifient amplement l'emploi du terme *collatum*.

Toujours est-il que datent très probablement de la même époque la plupart des corrections marginales, faites au moins en partie d'après M, comme le prouve le *Pernaë* en regard du titre de II, 9. VindD ne passe donc pas à la Bibliothèque impériale avec le lot principal des manuscrits de Sambucus. Celui-ci annote dans l'exemplaire même le jour où il le reçoit de retour à *prolo Pernaë*. C'était le 15 avril 1581.

1. Manuscrit de Breslau, Stadtbibliothek, Cod. Mss. 166 (Bibl. 148, n° 363) ; voir H. GERTSCHOW, *Joannis Sambucus*, p. 346, n. 2.

CANTABRIGIENSIS COLLEGI SANCTISSIMAE TRINITATIS
MANUSCRIPTUS GRAECUS B. 9. 2 Trin.

Olim *sin. med.* 28. Nunc 205. Chartac. 340 x 240. Fol. 1 + 243 (non 239) + II-III. HERMETIS TRISMEGISTI *Orationes* (pp. 2-53). ASCLEPII *Definitiones* (pp. 53-62). *Tabula Plotini fragmentorum* (pp. 67-68). PLOTINI *Enn.*, I, 1-III, 7, 9, 72 *sursum* de *oñois* (pp. 69-286); IV, 2 (pp. 286-290); V, 8 et 9 sine distinctione (pp. 290-313); VI, 4 et 5 sine distinctione (pp. 313-342); VI, 6-9 (pp. 342-452); *Dissert. Villois.* I (pp. 452-469), II (pp. 470-477) ¹.

RELIURE. — Cuir sur bois. Plats aux armes et aux initiales dorées de Silvius Elwes. Quatre folios additionnels récents, dont I et IV sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES PAGES. — Contrairement à l'habitude, le manuscrit est numéroté, non par folios, mais par pages, de 1 à 477, mais seuls les numéros impairs ont été marqués, et l'on a sauté quatre folios, à savoir les pp. 69 bis, 139 bis, 155 bis et 161 bis.

COMPOSITION DES CAHIERS. — 30 quaternions (pp. 1-69) et un terminal (pp. 471-477).

FIDELISIMAE.

I. Fol. 1: Lettre *P* gothique surmontée d'une fleur. Pas signalé dans Briquet. Le type le plus proche est Br. 8809 (30 x 42, Cologne, 1520; Brunswick, 1521; Montjoie en Prusse rhénane, 1522) ou Br. 8810 (28 x 38, Fontaine-Guérard, 1540).

II. Quat. 1-20 (pp. 1-309): *Ancore dans un cercle surmonté d'une fleur*, contremarqué des Lettres assemblées *F* et *C* séparées par une tige portant un fleuron, variante identique de Briquet 518 (31 x 42², Verone, 1545).

III. Quat. 21 (pp. 311-325): *Ancore etc.*, contremarqué des Lettres assemblées *B* et *S* surmontées d'un fleuron, analogue à Br. 515 et probablement identique au filigrane d'*Ambro.* gr. 863 et de *Vindob. phil.* gr. 188.

IV. Quat. 22-23 (pp. 327-357): *Ancore etc.*, contremarqué de *P* et *S*

¹ *Col. mss. Angl. Hibern.*, 1697, t. II, pars 1^a, p. 96b, n° 318; M. R. JAMES, *The Western Manuscripts in the Library of Trinity College, Cambridge*, University Press, 1900, pp. 271-274, n° 205; P. HENRY, *Recherches*, p. 43, n. 3; J. COCHER, *Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, pp. 31-52.

(ou de *B* et *S* ?) surmontées d'un fleuron; le papier, liant, est plus fin que le précédent; variante similaire ou identique de Briquet 523 (42 x 57, Reggio d'Émilie, 1551).

V. Cahiers 24-31 (pp. 359-477): *Ancore etc.*, contremarqué des Lettres assemblées *B* et *E* sans fleuron, probablement identique au premier filigrane de *Vindob. phil.* gr. 188. Seuls le cahier 24, écrit par le copiste b, et le cahier 25, dont la première page est écrite par le copiste b, sont liants.

POSTSCRIPTA.

Fol. I addit. est découpé pour laisser apercevoir sur le folio correspondant au fol. III la cote B. 9. 9. écrite à l'encre rouge.

Fol. III, en haut: *In hoc Volumine continetur Hermes Trismegistus Plotini Enneades*. Plus bas, d'une autre main: *Plotini Enn. I, 1-9; II, 1-9; III, 1-7 usque ad p. 334 edit. Basil. IV, 2; V, 8-9 in summa confusi. Nomen inscripti Mss. p. 304 fin. 5; VI, 4-9 (4-5 in summa confusi. Finis quatuor Mss. p. 332, fin. 25) puis, après un grattage: *Ille qui non nōs hōi q' obsequia dāderet. inc. p. 452; Ille qui nōs hōi nōs nōs hōi* p. 470.*

Fol. I, en haut, de la même main qui écrit les trois premières lignes du folio III: B. 9. 9.

CORPUS ET MISSA EN PAGE.

Surface écrite: toujours 220 x 130 mm. et 30 lignes à la page.

Copiste a: pp. 1-314, l. 13, *Hermética*, etc. — *Enn.*, VI, 4, 1, 24 *τὸ ἐν ἀλλοῦ πρὸς*: Écriture légèrement penchée, presque droite, identique, nous le pensons, à celle d'*Ambro.* gr. 863 b. Le copiste ne numérote pas les quaternions, mais écrit perpendiculairement la réclame. De temps à autre il fait précéder l'en-tête d'une ligne ondulée se terminant à droite par un fleuron relevé, à gauche par un fleuron abaissé. Après avoir écrit les *Hermética* (pp. 1-62) il laisse en blanc les dernières pages du quat. 4 et reprend, pour les *Enneades*, un nouveau cahier, dont il laisse en blanc le premier folio, et dont le second (pp. 67-68) lui servira à écrire la table des extraits; dans cette table, privée des *inscripti*, tous les titres sont rubriqués; le traité IV, 2 n'y figure pas.

Copiste b: pp. 314, l. 14-375, l. ult., *Enn.*, VI, 4, 1, 24 *τὸ ἐν ἀλλοῦ*. — VI, 7, 11, 3 *πάλιν οὖν ἔχει δόξα*. Belle écriture ronde et régulière. Au début, pour ménager la transition, le copiste s'efforce d'imiter le *diastichus* de son prédécesseur; après avoir achevé le quat. 22, commencé par le copiste a, il lisse son papier. Il ne signale d'aucune manière la fin des quaternions. Il orne les titres, non plus par une fine bande ondulée, mais par un chevron de gros points enfilés sur un trait. Il dispose les scolies, parfois même les *arg.*, avec un souci de la symétrie et de l'harmonie qu'on ne rencontre dans aucun autre manuscrit des *Enneades*.

Copiste c: pp. 376-477, *Enn.*, VI, 7, 11, 4 *ἐν ἑαυτῷ* — *Dissert. Villois.* II, fins *recherches pour ydo.* Écriture rapide, penchée, *very scratchy* and

ngly, dit James, mais d'une belle régularité. Réclames comme en 1. Aucun titre n'est orné.

ANOMALIES. — A la page 173, le titre de II, 9 est *Πρὸς τοὺς Πνευματικοὺς*. — A la page 286, après III, 7-9, 72 *οὐλοῦς*, une bande ornée, puis *Περὶ τῶν Ἱεροῦ ὁλοῦς φηγῶν*, *ἐνδόξος δ', ὅς ἐπὶ μέντοι τοῦ πρὸς φηγῶν καὶ τοῦ ἀπὸ τοῦ ἀντιπροσώπου*.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste a rubrique quelques scolies seulement de VindD.

Le copiste b paraît avoir toutes les scolies de VindD, sauf en VI, 6, 6, 19.

Le copiste c ne transcrit que la première scolie qu'il remonte, en marge de VI, 7, 11, 13 à la page 376 et le *σγ'* qui termine VI, 7, 42; 9 à la page 410.

D'après les dates notées pour les filigranes identiques ou semblables à ceux dont se compose le manuscrit, il semble avoir été exécuté dans le troisième quart du XVII^e siècle.

Le copiste a de Trin. paraît bien être identiquement le copiste b d'Ambros. gr. 863, lequel aurait également exécuté, toujours sur le même papier aux contremarques FC, BS et EB un autre exemplaire donné à Trinity College par Silvius Elwes, actuellement coté B. 9. 8. L'écriture de ce dernier serait à rapprocher de celle des manuscrits jumeaux de Plotin, Darm. et Monb. et tout ce groupe pourrait bien être dû au même copiste.

Trin. dérive non de Q, mais de VindD et probablement sans intermédiaire. A noter le titre de II, 9, qui tient compte de la « correction » apportée en VindD, et qui fixerait peut-être ainsi la date de Trin. après 1580. Par contre Trin., en III, 8, 9, 7 (Dissert. I) ne tient pas compte du *v* ajouté au *συνέγραψεν* fautive VindD et reproduit la faute.

Silvius Elwes conquiert son B. A. à Cambridge en 1596-1597, puis en 1600 son M. A. De 1601 à 1637, il fut chapelain de Trinity College; c'est à cette époque qu'il fit don au collège du florilège de Plotin, ainsi que de deux autres manuscrits, B. 9. 8 et B. 16. 16, après les avoir magnifiquement fait relier.

OXONIENSIS CANONICIANUS GRAECUS 83 Ox.

Nunc 18536. Chartac. 310 x 410. Fol. I-III + 401 (immo 406) + IV-V. Saec. XVI. PHILOPONI *In Nicom. Ceras. Arithm. Introduct.* (ff. 1-81^v). ANONYMI *In categ.* (ff. 82-105^v). PSELLI *In decem cat., pract. et syllog.* (ff. 106-110); EUSDAMI *In Arist. De interpretatione* (ff. 110-126^v). ANONYMI *De mensis* (ff. 127-130). CONSTANTINI LASCARIS *Prolegomena In Orphicum* (ff. 131-134). PLOTINI *Enn.*, I, 1-III, 7, 9, 72 *κρυπτοῦς* 84 *οὐλοῦς* (ff. 135-286); IV, 2 (ff. 286^v-289); V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 290-298-305); VI, 4 et 5 sine distinctione (ff. 305-317-323^v); VI, 6-9 (ff. 323^v-386^v). Dissert. *Vindob.* I (ff. 386^v-396^v), II (ff. 397-401)¹.

RELIURE. — Cartonnée XVIII^e s., dos et cotés cuir. I-II et III-IV, feuillets additionnels dont I et IV sont collés à la reliure.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Les folios sont numérotés au crayon de 1 à 401 : les cinq folios blancs (81 bis, ter, 126 bis, 134 bis, ter) n'ont pas été numérotés. En bas du f. 401 on lit à l'encre noire : 406.

TROUVAUX DES CAHIERES. — Le dernier folio du cahier 6^e (ff. 166-173^v) se termine par I, 8, 14, 35 *σπουδαίον*. Le cahier 7^e (ff. 182-189) (I, 8, 14, 35 *καὶ οὐλοῦς ἐντολῆς* — II, 2, 1, 42 *μετὰ τὴν ἐντολὴν*) a été placé après 7^e (ff. 174-181^v) (II, 2, 1, 42 *καὶ ἐντολῆς ἐντολῆς* — II, 3, 14, 26 *ἐν τῷ βιβλίῳ*). Le cahier 7^e (ff. 190-197) commence par les mots II, 3, 14, 26 *καὶ ἐντολῆς*.

CAHIERES ET FILIGRANES. — Le manuscrit se compose de plusieurs parties, probablement toutes écrites par le même scribe, mais à différentes époques.

I. Les feuillets de garde I-(II) et III-(IV) portent comme filigrane une *Couronne à deux fleurons et à deux demi-fleurons* (c'est-à-dire un diadème simple ?) non signalée par Briquet.

IIa. Fol. III-81 ter : 11 cahiers dont les 10 premiers, tous quaternions, sont numérotés par le scribe en bas du dernier folio de *a* à *i*. Le dernier cahier (ff. 80-81 ter) ne compte que deux feuillets. Filigrane : *Ancor*.

¹ COXE, *Catalogus codic. mss. qui in Collegiis Anglicis Oxoniensibus habentur*, 1852, t. III, pp. 80-81; J. COCHRAN, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 33-34.

111b. Fol. <8r ter>-134 bis : 7 cahiers quaternions numérotés par le scribe en bas du dernier folio. Filigrane : *Lettres assemblées* BG, type très semblable à Br. 9288 (32 × 44, Ferrare, 1561), mais la croix est en bas.

c. Fol. 134^{ter} - 401 : 34 cahiers. Quaternions, sauf les deux derniers (ff. 390-395, 396-401) qui sont ternions. Ils sont numérotés par le copiste de a' à h' en bas au milieu du dernier folio. Deux filigranes.

IV. Cahiers $\beta^2\epsilon'$ (ff. 142-173), s' feuillet 1-(8) (f. 182) et (185), $\mu^2\epsilon'$ (ff. 22-233), κ^2 feuillet 1-(8) (f. 341) et 2-(7) (f. 33), λ^2 feuillet 1-(8) (f. 379) et 4-(5) (f. 378), $\lambda\theta^2$ -(8) (ff. 389-401) : *Anciens un cercle surmonté d'une étoile et placé au-dessus de* \blacksquare *lettre M.* variant, un peu plus grande de Br. 531 (42,5 x 56, Mantoue, 1542 ; Var. ident. : Reggio d'Émilie, 1539-1547 ; var. sur papier de 32 x 45 : Vicence, 1542 ; Parme, 15^e s. ; 1575). Il est probable que le filigrane de notre manuscrit est celui signalé par Briquet en dernier lieu, sur papier de 32 x 45.

V. Cahiers α^2 (f. 134 ter-141^v), ξ' (ff. 174-181), s' feuillet 3-(6) (f. 187) et 4-(5) (f. 186), η^2 -10^a (ff. 190-221), κ^2 - λ^2 (ff. 342-373), $\lambda\theta^2$ feuillet 1-(8) (f. 381) et 2-(7) (f. 380) : *Anciens dans un cercle surmonté d'une étoile*, du même type que le précédent, mais plus petit (pour les dimensions voir Br. 487 et 538), sans contremarque ; l'une des dents est plus rapprochée de la circonférence que l'autre ; non signalé par Briquet.

POSTSCRIPTS

Fol. III, en haut, à gauche : *iii*; plus haut, vers le milieu *jo. Grammaticis*; puis (à la hauteur de *iii*) in *Nicomachi Arithmeticon Iagage*, | *II* in *Categories Anonymus*, | *XII* *Plinius super animam*, |

Fol. 82, en haut, à gauche, toujours de la même fine écriture : // ; vers le milieu : *In Categorias Anonymus* (sic).

-- Fol. 134 tr., en haut à gauche : *XII* ; vers la droite, d'une autre écriture plus forte et plus noire : *Pistino sopra l'ona* | *cato 867* (écrit dans un autre chiffre plus fin, peut-être déjà 867).

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 210 x 120 mm. : 29 lignes à la page. Écriture régulière et jolie, presque sans ratures. Titres et initiales rubriqués. Les folios 1, 82, 106, 110, 127, 131 et 135 portent des dessins géométriques enluminés au minimum : les folios 1 et 135, aux miniatures plus considérables, ont un certain air de famille ; les folios 82 et 106 sont pareils ; les folios 110 et 127 rappellent le type précédent, mais simplifiés.

FENTE DE PLOUM. — Écrit un peu plus large que celui de a et de b, mais les caractères sont pareils. De loin en loin, le copiste c termine par une boucle compliquée quelque r de la première ligne, quelque w à abréger tecto. — Au folio 286, après III, 7, 9, 7^e, *notos* de *otos* écrit à la ligne 10, suivent 17 lignes laissées en blanc, puis aux lignes 28 et 29 :

Les derniers mots de Diassé. Villal, I sont :
 « Je t'en prie, ne t'en va pas, ne t'en va pas, ne t'en va pas... »

ANNOTATIONS MARGINALES. — Les scolies, écrites à l'encre rouge, de première main, reproduisent celles de Vindl. Les *of* sont écrits à l'encre noire sauf, au folio 164, celui en marge de 1, 6, 9, 8 qui est à l'encre rouge.

Le manuscrit est une copie directe de VinDD. La preuve principale, elle, n'est pas directe ; elle ■ fait par exclusion.

D'après le contenu, les seuls archétypes possibles, outre Vindl, sont Trin. et Scorr. Or, Ox. a plus de scories que Trin. et est, en plus, exempt de certaines de ses fautes ; en III, 8, 9, 7 par exemple il tient compte de la correction faite sur Vindl et écrit correctement *συνεφευκτα*. En revanche Ox. n'est certainement pas non plus l'archétype de Trin. ; voici en effet à titre d'exemple, deux des fautes qui lui sont propres :

[illegible]

1, 1, 1, 7
Vindd Vindc Vmde Trin. weil Ox.

Ox. n'est pas davantage une copie de Scora, qui fourmille de fautes et qui est privé de toute annotation marginale. Scora est une copie directe de VinDD.

Une preuve directe serait peut-être fournie par une singularité haplographique de Ox, qu'explique seule, semble-t-il, la séparation des lettres dans VindD.

III, 8, 9, 10 το ποτόν αὐτὸ εἶναι ὁ Τρίν. Vind.

VindD elva aðrir

τὸν αὐτὸ εἶναι Οκ.

Le mot *oxyde* n'ayant aucun sens, le copiste de Ox. le saute
uniquement et simplement.

Nous ne connaissons ni le copiste ni les premiers possesseurs de ce manuscrit. Nous ne connaissons ni le copiste ni les premiers possesseurs de Ox. Celui qui lui donna le nom générique par lequel on le désigne aujourd'hui est Matteo Luigi Canonici¹ (1777-1803). Ancien jésuite, il devint en 1796 le successeur de Altò à la bibliothèque Palatine de Parme. Il possédait à Venise une riche collection de livres qui comprenait, dit-on, 4000 Bibles. En 1817, la Bodléienne acheta, pour 6000 Livres sterling, 2047 manuscrits de cette collection ; d'autres furent mis en vente publique en 1821 (vente Celotti) : les derniers manuscrits, au nombre de 915, furent achetés en 1835 par le Rév. Walter Soeiyd.

1. S. DE RICCI, *English Collectors of Books and Manuscripts*, 1930, p. 136.

Olim *III. E. 22; IV. 1. 15*. Nunc *171*. Chartac. 240 x 165 mm. Fol. 316. Scripsit partim Theoplopos anno 1562. PORPHYRI *Vita Platini* (ff. 1-28). *Tabula generalis* (ff. 29-31^r). PLOTINI *Enn.*, I, I - III, 7, 9, 72 *κρυπταὶ* δὲ ὄψους (ff. 34-183^v); IV, 2 (ff. 188-190^v); V, 8 et 9 sine distinctione (ff. 191-200-206^v); VI, 4 et 5 sine distinctione et VI, 6-9 (ff. 206^v-297). *Dissert. Villois*. I (ff. 297-309^v). II (ff. 309^v-315). EUSEBII, *Præp. ev.*, XI, 10, *Enn.*, IV, 7, 8^v, inc. τὸ δὲ τῆς ἐκκλησίας (ff. 217^v-219) 1.

RECHERCHES. — Veau noir, aux armes de Philippe II et du monastère de Saint-Laurent. Sur les tranches : 11. K. *MASTINOZ*. 22. Trois foies de garde, avec table au début du manuscrit et à la fin.

PULGARINA. — Difficile à distinguer. On note une *Étoile*, une *Comète* et d'autres emblèmes.

POSTSCRIPTUM. — A appartent à D. Antonio Augustin, Bibliotheca 198.

COPIES AT DISPOSITION.

Copiate a: ff. 1-31v, Vite, de l'abbé de Dornatus
Copiate b: ff. 32-34v, Vite, de l'abbé de Dornatus

[illegible]

Theoleptos est effectivement très pressé². Il fait ainsi quantité de fautes grossières qui nous apprennent qu'il s'est servi directement de Vindl pour modèle.

1. E. MILLER, *Cal. mus. grecs de l'Eucuriei*, 1848, p. 137; GAYOT, *Essai orig. fondat grecs*, pp. 460, 497; J. COCHER, *Philol. Sicilicæ*, t. 6, 1934-35, pp. 52-53; A. REVILLA, *Catalogo de los Códices Griegos de la Biblioteca de A. P.*, pp. 524-525.

2. On ne connaît l'édiction que par ce seul manuscrit : voir *Vozel-Guerra*, *Manuscrits*, p. 143.

1. 1, 2, 18. *μαρτυρεῖται καὶ κενωμένη* Q Thn.
κενωμένηου καὶ μαρτυροῦν VinDD (β... = 2, 1) Or. VinDC
βρωμύετρος καὶ μαρτυρεῖται Socra
3. 11 *εὐδιδύται* etiam VinDD qui accentum prope ult. a ponit
εὐδιδύται Socra
3. 19 *μαρτυρεῖται* etiam VinDD, sed ult. a s. l. uidetur θ esse
μαρτυρεῖσθαι Socra

Ces trois fautes nous suffiront. Théolèptos corrige de temps à autre le texte de son modèle.

- | | | |
|-------------|-------------------|-------------|
| 1, 1, 2, 20 | orenda etiam SCOR | orenda VIND |
| 3, 18 | q' d'iquero SCOR | q' d'iquero |
| 3, 21 | divelous placique | divelous |
| 4, 5 | divelous SCOR | divelous |
| | id'fox SCOR | id'fox |

C'est le 18 novembre 1562 que Théoleptos achevait — nous ne savons où — peut-être à Venise — son travail bâclé.

Darmarius s'est ensuite chargé de compléter ou de faire compléter d'une *Vita Plavii* ce recueil d'extraits. Le modèle sera VindB, l'exemplaire exécuté en 1563 par Michel Microcephalitis d'après une copie de Turrianus, Ambroise. C'est toutes les trois lignes que le « scriptor Darmari » recopie les bêtes de Michel :

- | | | |
|-------|----------|----------|
| 2, 16 | директор | директор |
| 2, 4 | директор | директор |
| 2, 1 | директор | директор |
| 2, 18 | директор | директор |

A celle-ci nous pouvons nous arrêter. Mais quelle preuve a-t-on que Scora n'est pas le modèle de VindB ? Le contenu même des manuscrits ; inutile d'insister. N'aurait-on de part et d'autre que la *Vita*, on peut y relever des indices paléographiques décisifs. En *Vita*, 2, 32, Michel divise le mot *Barpibow* et écrit *âd yrbôw*. Le scribe de Scora copie d'abord servilement son modèle puis s'aperçoit qu'il faut lire *Barpibow* en un seul mot ; il biffe donc le premier accent. En *Vita*, 2, 33 le texte porte *Kaarpakios* ; Michel écrit *koï* en fin de ligne ; de nouveau le scribe reproduit l'état du modèle *koï orpâkos*, en deux mots et sans accents sur le *koï*, puis le corrige en plaçant un *a* dessus de *koï*.

Ailleurs encore, il lui arrive de changer son nom en *Vila*, 2, 34. SCORÁ porte *Esoróchos* au lieu de *Esoróchos*.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 182 Vind

Olim 12; III. F. 25. Chartac. 200 x 155 mm. Fol. I-III + 219 + IV-VIII. Saec. XVI. PLOTINI *Enn.*, I, 1-III, 6, incomplete (ff. 1-148); III, 7, 1, 1-9, 71, *γερουσιου* *χρόνου* sed incomplete (ff. 148-152²); IV, 2, 1, 1-1, 20 *ἐκείνου* (sic) ad finem (ff. 153-154²) et sine distinctione V, 9 (ff. 154²-161) omisso V, 9, 8, 1-10, 1 *τὸ ἐδος* — *ἐν τῷ αἰδοῦντι* (ff. 159); VI, 4 et 5 sine distinctione et incomplete (ff. 161-173); VI, 6-VI, 8, 1, 17 *τὸ ἐφ' ἡμῶν* sed incomplete (ff. 173²-206); VI, 9, 8, 37 *οὐκ ἐλ* *δὲ eis* *ἀντὶ* — 11, 18 *ἀντὶ* *ἐλδοῦς* (ff. 206-208²). *Dissert. Vilhois*. I et II incomplete (ff. 208²-214²-217²). *EUSEBII Praep. ev.*, XV, 10; *Enn.*, IV, 7, 8² inc. *τὸ δὲ τῶς ἐντρεχέλης* (ff. 217²-219²)¹.

REUTER. — Vellin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Van der Swieten. Millénaire : 1734. Au dos, en haut : *Plotini opera*; en bas : *Cod. m. phil. gr. N. CLXXXII. ol. 18.*

CANTER. — Tous les cahiers sont des quaternions réguliers numérotés par le copiste au milieu du premier folio recto : Le folio 8 ■■ isolé.

FUTERAR. — *Ancore dans un cercle surmonté d'une étoile* (groupe Briquet 548-572, venu tardivement; le premier spécimen est de 1563), variante similaire de Briquet 562, noté à Verone de 1580 à 1587, mais accompagné de contre-marcas différentes, qu'on rencontre ailleurs.

I. *Lettres assemblées B et E*, sans fleuron; voir *Cambrévis*, Trin. B, 9, 9, ff. 359-477.

II. *Lettres assemblées B et S* surmontées d'un fleuron; voir *Cambrévis*, Trin. B, 9, 9, ff. 311-323 et *Amb.*, gr. 863 ■■

III. *Deux V enchevêtrés*, dont l'un est renversé; voir *Oxonienensis*, Lincoln. gr. 32, ff. IV-103.

I. *Nissen*, *Catal.*, 1690, t. IV, p. 103; *LAMBER-KOLLAR*, *Catal.*, 1781, t. VII, pp. 75-76; H. F. MOLLER, *Hermes*, 1879, p. 101, n° 101; J. BICK, *Die Schriften des Wiener griech. Handschr.*, 1920, p. 11, n. 1; H. GERSHBERGER, *Johannes Philol. Studien*, t. 6, 1934-35, p. 52.

Fol. III, en bas, trois signes bittés : 2. 4. 5.

Fol. 1, en haut, de la main de Sambucus : *Plotini Enneadum* lib. 5 (le 5 changé en 6) | *libellus de immortali ani(ma)*; à droite, bitté : N° 51. En bas, à droite : *Ex libris Sebastiani Teugnagelii* (vers) *n(um)er(um) d(octo)ri* *Caes. Met. Consil. ac Bibliothecar.* Vers la gauche, en bas, de la main de Sambucus : *Soudi* 5. Tout en bas, de la main de Lambert : *Augustissima Bibliotheca Caesarea Vindobonensis* | *liber manuscriptus Philosophicus Graecus*. N. 12. Puis, au crayon : CLXXXII.

Ménagos à *Bodlèos*, lecteur assidu du manuscrit, se représente lui-même à genoux, aux folios 11² et 146; également debout, au folio 29², où il se nomme simplement *à Bodlèos*, enfin encore à genoux, au folio 216, où il orthographe son nom *Ménagos Bodlèos*.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 135 x 95 mm.; 19 lignes à la page. Le copiste rubrique soigneusement titres et initiales.

ANOMALIES. — Nombreuses omissions volantes dans plusieurs traités; voici quelques exemples. Au folio 142 manque III, 5, 7, 46-9, 49 *καὶ τὸ αἶμα* — *μύθη* *ἀντὶ* *Περικ*, c'est-à-dire tout le mythe de Zéus, Poros et Penia. Au folio 143 manque III, 6, 2, 6-4, 8 *βέβη* *δονδον* — *οἱ ἐνερει*. Au folio 145 manque III, 6, 5, 30-13, 13 *ἀλλ' ἢ ἰαγν* — *ἐν* *δὲ καὶ τῷ*. Au folio 147² manque III, 6, 15, 33-19, 9 *νὲ γροῦρα* — *νεγρὸν* *τὸ οὐρανα* *αὐτὸ*. Du traité III, 6 le copiste ne transcrit donc que des fragments; et la même remarque vaut aussi pour d'autres pièces.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste n'écrit en marge que deux *οἱ* en regard de VI, 7, 32, 14 *αἰνῶν* *δὲ* *νοῦν* *δονδον* *οἱ* *VindCae* 200² VI, 7, 35, 7 *ἐντὶ* *δ'* *ἐκείνου* *δοῦν* *τὸν* *VindCae* 203²

Un lecteur, qui se nomme *Ménagos Bodlèos* ou *Bodlèos* illustré de dessins à la plume ou de peintures sommaires tout le texte de Plotin.

Le même lecteur, outre quelques annotations, écrit dans la marge, tantôt un mot du texte, tantôt un demi-mot, tantôt, comme au folio 17², une seule lettre. Il ne s'agit certainement pas de fautes ou de lettres mal écrites. Parfois il emploie pour ce travail l'encre verte, comme au folio 150², et parfois l'encre rouge, comme aux folios 145 et 146.

Du même lecteur, semble-t-il, sont les nombreux coups d'ongle qu'on remarque en marge, ainsi au folio 24.

On ne voit pas bien quel principe, autre qu'une idée métrique et maladroite, a pu guider le copiste dans la transcription de ces fragments de traités. Les premiers sont peut-être complets. Les derniers sont tous abrégés, mutilés. Les lacunes commencent

et finissent **uu** milieu d'une phrase, mais il ne semble pas qu'on puisse leur assigner une cause mécanique, la chute de quelques folios, ni davantage la simple distraction du copiste. Celui-ci paraît s'être arrangé pour transcrire tout juste assez pour faire passer VindC comme une copie fidèle de son modèle.

Le modèle de VindC est VindD. Déjà le titre et la présence du début de IV, 2 le suggèrent. Les nombreuses ligatures, abréviations ou corrections de VindD, correctement déchiffrées ou reproduites par Trin., expliquent — et expliquent seules — certaines des fautes de VindC. Ainsi en III, 8, 9, 7 au-dessus du κ de *σωφίστρα*, VindD porte un ν , que le copiste de VindC substitue sottement au κ , et écrit *σωφίστρα*. Mais comme Trin. a également le κ au-dessus du κ , la preuve n'est pas encore concluante. En III, 8, 9, 16 VindD lie fortement le ϵ de *συνω* **uu** σ qui précède ; en Trin. le ϵ est bien lisible ; en VindC, qui écrit *συνω*, il a disparu.

Comme ce manuscrit est venu en la possession de Teugnagel, on peut conjecturer, en s'aidant de la remarque générale de Gerstinger¹, que Sambucus l'acquiert après 1578, pendant son séjour à Vienne. C'est peut-être vers la même date qu'il fut copié, comme le suggère le filigrane. D'autre part, avant Sambucus, un lecteur avait eu le temps de l'illustrer abondamment.

Ce premier lecteur n'est pas moins excentrique que le copiste. Le personnage se présente à nous par quatre fois sous forme de petites vignettes ornées d'une légende. Le voici d'abord au folio 11^r, à genoux, haut de 16 mm., implorant sans doute du ciel les vertus purgatrices dont il est question dans le texte en regard, I, 2, 5, 27. Au folio 29^r, le lecteur barbu s'est redressé de toute sa taille de 28 mm. ; il lève les mains vers le soleil, représenté par un disque muni d'un nez, d'une bouche et de deux yeux ; Marc ne se nomme plus ici que *δ Βαβύλος*² et l'on ne voit pas bien ce qu'il vient faire en face de I, 5, 10, 2-6 où il est question du bonheur. Au folio 146, illustrant III, 6, 14, 12 *αὐτὸς δ' ἠγορεύει* revoici *Μάρκος δ' Βαβύλος* en attitude de supplication ;

1. H. GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, pp. 345-346.

2. Sur le nom, notez que *Βαβύλος* est une localité d'Arcadie. — « Tielenthal », traduisent W. PARE-BANSELER, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1884, t. I, p. 191. — signalée par Pausanias, 8, 29, 1. *Βαβύλος* est un nom d'homme qu'on rencontre sur des monnaies d'Arcadie (MOMMSEN, II, 78, 82).

l'ample bure noire qui enveloppe notre ami, en cette vignette colorée, suggère qu'il est moine. Au folio 216, on le retrouve une dernière fois, agenouillé comme au folio 11^r, mais il s'appelle ici *Μάρκος Βαβύλος*. Entre ces quatre vignettes, si l'on ose ainsi parler, la ressemblance est frappante.

C'est tout le texte que Marc « Profond » commente par l'image, tel un écolier inventif et farceur qu'ennuie — et qu'amuse — Virgile ou Tite-Live. Plotin parle-t-il d'Hercule (I, 1, 12, 33), en quelques traits Marc croque un homme musclé (f. 7). Au folio 59^r, en regard de II, 3, 9, il s'applique à une composition plus élaborée : les *Μοῖραι*, assises et au travail, filant le destin des mortels. Au coin supérieur du folio 165^r, parce que le texte dit VI, 4, 10, 8 *εὐ αἰθέρι τὸς ὑπέριον*, il compose toute une miniature de 60 x 50 mm. : dans un atelier, l'artiste s'est installé en face d'un miroir et fait son propre portrait. S'agit-il d'une hache (I, 8, 8, 13), Marc aussitôt dessine un personnage la brandissant (f. 43). Ailleurs c'est une lyre (I, 4, 16, 25, f. 27), un *codex* ouvert (II, 7, 2, 15, f. 86^r), la lune, sans oublier ses rayons (f. 133), en marge du célèbre passage qui cite le traité I, 6 (f. 131), le soleil, plus loin encore le soleil (III, 6, 14, 35, f. 146^r), enfin, quelques lignes avant la fin de la Dissert. II (IV, 4, 45, 38, f. 214), dans leur modeste splendeur, « le soleil, la lune et les autres astres », c'est-à-dire les étoiles.

Marc utilise aussi son talent pour illustrer des idées abstraites. Et combien concrète parfois l'illustration ! Ainsi, en II, 9, 4, Plotin explique que l'âme a trois parties, dont l'une est toujours tournée vers les choses d'en haut, une autre vers la terre, tandis que la dernière se tient « au milieu » ; au folio 90^r, nous voyons un homme debout, la tête levée vers le soleil, un bras pointé vers le sol, tandis que l'autre bras est étendu horizontalement entre ciel et terre.

Il ne manque pas d'humour. En II, 6, 1, 11, Plotin revient sur une de ses doctrines les plus graves : tout est dans tout ; la main n'a pas d'existence séparée et la tête non plus. Voici donc le dessin d'une main, d'une tête et en regard celui d'un monstre qui porte la main à la tête.

Il ne craint pas les spectacles tristes ou macabres. Au folio 32^r, I, 6, 4, 6, il dessine un aveugle, les yeux bandés. Plotin, parlant du sort malheureux de celui qui est privé de sépulture, disait : « s'il n'est pas enterré, son corps pourrira aussi bien sur

terre que sous terre » (I, 4.7, 28) : l'artiste esquisse, dans la marge inférieure du folio 21^r, un squelette couché sur une dalle de pierre.

Il n'est pas toujours aisé de saisir l'allusion, ni même de repérer le texte visé. Que vient faire, au folio 19, en regard de I, 4, 4, 8, ce personnage couronné d'une auréole et qu'un soleil éclaire ? Est-ce la réponse à la question de Plotin : « est-ce que l'homme possède cette vie comme on possède une chose différente de soi-même ? » Au folio 38^r, en I, 7, 2, 5-7, il s'agit encore de participation au Bien. Mais quel rapport peut avoir avec cette théorie un personnage en marche qui tient en main un bâton ? Ou serait-ce un flambeau ? Et s'agit-il d'illustrer ces mots : « à l'âme appartient la vie » ? Peut-être.

Après avoir amusé Marc Bathéos, le manuscrit fut acheté par Jean Sambucus. Il le paya, nous dit-il, cinq *scudi*, c'est-à-dire, cinq écus d'or français. Il est rare, nous dit Gerstinger, que Sambucus emploie ce mot dans ses notices¹ ; le plus souvent il se contente du signe pour les ducats — comme ici au folio III — sans nous dire s'ils sont vénitiens, hongrois ou français ; le manuscrit VindD, où il est question d'*autres panemoni*, est précisément une autre exception à cette règle.

Dans le catalogue que Teugnagel dressa en 1613 de ses propres livres, le *Vindob. lat.* 9659, aucun manuscrit de Plotin n'est signalé. Dans un catalogue postérieur, le *Vindob. lat.* 12650, au folio 84, on lit sous le n° 61 — celui de notre exemplaire — l'entrée : *Plotini Enneades VI. Ia. De immortalitate animae. 4o Chart. eleganter script.*

Par son testament de 1633, on l'a dit, Teugnagel légua ses collections à la Bibliothèque impériale.

1. GERSTINGER, *Johannes Sambucus als Handschriftensammler*, p. 258.

VINDOBONENSIS PHILOSOPHICUS GRAECUS 36 Vind

Olim 14 ; III. B. 9. Chartac. 310 x 210 mm. Fol. I-II + 404 scripti + alii non scripti + V-VIII. Saec. XVI. PROCLI *In thelogiam Platonis*, I-VI (ff. 1-26^v), *Institutio theologica* (ff. 268-318^v). PLOTINI, *Dissert.*, *Vitios.* I (ff. 319-327), II (ff. 327-330^v). EUSEBII *Præf.* c., XV et XI. PLOTINI *fragmenta* (ff. 331-337). SYNESSI *Dion.* etc. (ff. 338-404^v)¹.

RELIURE. — Vellin, aux armes d'Autriche et aux initiales de Vau der Swieten. Müllésime : 1734. Au dos, en haut : Procli in Platonem (ff. 1) | Plotini, Eusebii | Synesii Opus. ; en bas : Cod. Mz. | Phil. grec. | N. XXXVIII | ol. 14. — Tranches ornées de peintures multicolores avec prédominance du rose et du vert. — Les folios I-II et VII-VIII, dont I et VIII collés à la reliure, sont récents et présentent comme figurant un *Aigle impérial*.

COMPOSITION DES CARRIERS. — Le codex, dit Cochez, est un *terzo* de quatre manuscrits distincts : le troisième, contenant des fragments de Plotin, se compose de deux quaternions numérotés α' (ff. 318 *ter* et 319-323) et β' (ff. 326-333) et d'un biniton (ff. 334-337). Seuls les ff. 319-327 sont numérotés de α à 17 en haut du coin extérieur de chaque page.

FRAGMENT. — Aux folios 318-337 : *Autres dans un cercle surmonté d'une étoile*, analogue à Briquet 483 (32,5 x 44, Padoue, 1547 ; var. d'ant. : Parme, 1553 ; voy. Lalbacheff, *ms.* de 1538-61).

POSSESSEURS.

Fol. IV^r : Table des matières de tout le manuscrit et, en dessous, de la même main, en guise peut-être de signature : *Stenhardt* Erich A. F. Plus bas, vers le milieu, probablement de la main de Lambek (1663-1680) : *Codex hic manuscriptus | pro Augustissimis Bibliothecis Caesaris Vindobonensis | emptus est Venetiis A. 1672 florentis 130. Vindobonensis | Fol. 1, en bas : Augustissima Bibliotheca Caesaris Vindobonensis | Codex manuscriptus Philosophicus graecus N. 14.*

1. NASSERL, *Catal.*, 1690, t. IV, pp. 27-28 ; LAMBECK-KOLLAR, *Catal.*, t. VII, 1781, p. 76 ; J. BRICK, *Die Schreiber der Wiener griechischen Handschriften*, 1920, p. 98, n° 123 ; J. COCHEZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, p. 33.

J. Bick nous apprend que les folios 1-318 sont écrits par Sebastianus Ericus (1531-1585), ainsi qu'un exemplaire d'Olym-
piodore, *Vindob. phil. gr.* 221, qu'il signe au folio 205^r. On s'aper-
çoit tout de suite qu'Erizzo « poète, sénateur et célèbre philo-
sophe » s'intéresse aux néoplatoniciens.

Le modèle qu'il utilise pour ces quelques extraits de Platin
est toujours VindD.

III, 8, 9, 7 *ovéξεωρα* Q Ox.

ovéξεωρα VindD (u.s.l.) Trin. VindE

ovéξεωρα VindC

9, 9 *τὸ πῶτερον* Q VindD^{ep}, Trin.

τὸ πῶτερον VindC

τὸ πῶτερον VindE

10, 3 *ἀτρέπον* VindD (*εἰσὺ* del., *ov* supracr.)

ἀτρέπον VindE (*εἰσὺ* non del., *ov* supracr.)

VindE pourrait bien être la plus ancienne copie de VindD.

AMBROSIANUS GRAECUS 667

L

Olim Q. 13. *sup.* Chartac. 220 × 146 mm. Fol. 339 +
I. Saec. XV-XVI. *Miscellaneus philosophicus*. PLUTINI
Emm., I, 1 (ff. 261-265); 1, 2 (ff. 265-268); V, 8 et 9 sans
distinctione (ff. 268-274^v-279); VI, 4 et 5 (ff. 279-287-
291); *Dissert. Villots*. I abbeuclata (ff. 291-297^v). II
(ff. 298-300^v); *Excerpta Emm.*, III, 7, 2, 1-6, 50 (ff.
301-302^v, 1, 28) et III, 7, 11, 11-58 (ff. 303).

RELIURE. — Moderne, en cuir.

NUMÉROTATION DES CAHIERS. — Lorsque le manuscrit actuel fut com-
posé, à l'aide de plusieurs morceaux indépendants, les cahiers ont reçu
une numérotation suivie; ainsi les quaternions platoniciens sont numé-
rotés λ<ε> (ff. 261-268), λς' (ff. 269-276), λγ' (ff. 277-283), λδ' (numi 8',
de la main du copiste) (ff. 285-292), (λδ') (ff. 293-300), μ' (ff. 301-306;
ternion).

FILIGRANES.

I. Quat. λ' et λς' dans le pli des feuillets, un filigrane non identifié;
sur une partie du feuillet on distingue deux appendices perçés d'un trou,
sur l'autre partie une droite (verticale par rapport aux ponteaux) qui
coupe une demi-circonférence dont les extrémités sont recourbées vers
l'intérieur.

II. Cahiers λγ'-μ': *Cloche*¹, var. analogue à Br. 3981 (30 × 42, Hollande,
1419; var. ident.: Udine, 1420).

POSSÉSSEURS ET LECTEURS.

Fol. 303, d'une écriture différente de celle du copiste mais assez sem-
blable: γρηγορίου ιεροπολιτου: ~ 6

Fol. 335^r: εὐὸς λέως · λεπὸς τῶν καὶ θῆρας · et en bas: Ἰωάννης τῶ
Χάρις τοῦ φιλίου(φωμ)ε.

Fol. 339^r: τοῦτο τὸν βιβλίον ἐκ τοῦ π(α)τ(ε)ρ(ος) λέων τοῦ π(α)τριάρχου: ~
καὶ ἔχει μῦ. s. etc.

1. H. F. MOLLER, *Herms*, 1879, p. 101, n° 38; MARTINI ET BASSI, *Catal. codic. gr. Bibl. Ambrosianae*, t. II, 1906, pp. 747-751; H.-R. SCHWYZER, *Bibl. Mus.*, t. 86, 1937, pp. 363-366; *États*, p. 32.

2. Nous n'avons pas retouché cette notice descriptive écrite en 1931; mais nous transcrivons ici ce que Schwyzler dit des filigranes: « ff. 261-268, un *Fw* à cheval, f. 269, une *Méste* (?); on cherche en vain l'un et l'autre chez Briquet ».

TEXT.

Fol. 265: *Illustration d'un trou. Les p. apertum p.*

papers (V, 8 et V, 9).

Fol. 291: Τὸν αὐτοῦ Περὶ τοῦ πᾶς θεοῦ ἡ οὐρανία οὐδέποτε εἰς τὸν πᾶν.

номера: 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52.

δρεπον γὰρ (Dis. II).

2, 1 - 5, 50}

«*proskrepiavies* et *etv* et *etv* (III, 7, 11, 11-58, *prosopopee* du Temps).

H.-R. Schwyzer a montré que, pour le traité I, I et probable-

1, 1, 2, 11-13	αὐτὸ - ἀπερίττωτον	om. C ^{ms} . L
2, 23	ἡγορησάμενον	ἡγορησάμενον C ^{ms} . L
5, 28	ἐλθῶ	τὰ ἐλθῶ C ^{ms} . ῥῥῥῶ L
7, 15	ῥῥ	ῥῥ C ^{ms} . L
8, 10	ῥῥ	ῥῥ C ^{ms} . L
10, 4	ἡγορησάμενον	ῥῥ C ^{ms} . L
13, 3	ῥῥ	ῥῥ C ^{ms} . L

La parenté est indéniable. Outre que les dates respectives s'y opposent, deux omissions propres à L., citées par Schwyzel, prouvent que celui-ci n'est pas le modèle de Coisl. Mais n'en est-il pas la copie ? Ce n'est pas exclu, bien que de minimes variantes orthographiques et, en I, 1, 8, 13, l'addition d'un *tr* par Coisl., ne renforcent guère l'hypothèse plausible.

Mais les vrais problèmes

... problèmes sont ailleurs. Le copiste de L, un florège, est bien identiquement celui de V, un autre florège.

1. H. R. SCHWYZER, *Rain, N.M.*, 1937, p. 365.

mais appartenant au groupe y. Ainsi ce copiste utilise un texte w pour deux traités, un texte y pour dix-sept autres, enfin le texte ■ pour la majeure partie de I. Quel texte utilise-t-il pour l'extrait de III, 7, 11 ? le texte de Q s'arrête en III, 7, 9, 72. Schwyzer tire argument de cet extrait pour affirmer que le

pendance de L. par rapport à Q. Ceci n'est pas concluant lorsqu'on a affaire à un copiste comme le nôtre. VindD, qui est très certainement une copie de Q, contient, à la différence de Q, le traité IV, 2. Mais le fait est que L paraît se ranger à côté de Q et non sous lui, comme, au premier abord, on serait tenté de le croire; en effet, à la fin de Dis. I, on lit, en Q, *νοοῖται δευτέρου*, tandis que L (et P) avec *νοοῖται τρίτου* conservent la leçon de la tradition ordinaire à la fin de IV, 4, *νοοῖται τρίτου*. Seules des collations détaillées permettront de résoudre le difficile — et important — problème des rapports de L et P avec Q.

Les quaternions ploutiens de L, dus au copiste de V, pourraient donc bien dater de la première plutôt que de la seconde moitié du x^v siècle. Un détail non encore observé est que le quatrième de ces quaternions est effectivement numéroté δ^4 par le copiste, ce qui prouve qu'entre I, 2 et V, 8 le copiste n'a pas voulu écrire d'autres traités. Le début du manuscrit au moins se présente à nous dans l'état original. On ne pourrait garantir la même chose pour les extraits de III, 7. Tous deux — c'est remarquable — commencent au début d'une phrase; le premier pourrait être complet, le second ne l'est certes pas; il se termine au milieu d'une phrase inachevée en bas d'un folio; les collations nous apprendront si les deux extraits proviennent de la même source et si cette source pourrait être l'archétype même de Q et de tout le groupe Z.

Pareillement la Dissert. I ? Simple question.

Les possesseurs ou lecteurs n'ont pas non plus livré leur signature. On connaît un hiéromoine Grégoire qui écrit une souscription dans le *Rollianus Seld.* 5 et qui en est, comme ici, possesseur ou lecteur¹. En L. à la suite du nom se trouve un article suivi de quelques lettres non encore déchiffrées et qui ne paraissent pas pouvoir se lire *ypôphos* ; n'est-ce pas plutôt le nom d'un monastère ou d'une localité ?

1. VOGEL-GARDTHAUSEN, *Die griechische Schrift*, p. 94; sur les souscriptions des ff. 335^v et 339^v cet ouvrage ne nous apprend rien.

ἔχειν. Ἐπειὶ οὖν ὅτι καὶ οὐ πάλιν ἔχει· ὁ γὰρ ἰ καὶ οὐδὲν οὐ φησὶ ἐν ἐνδεκά-
 πύλῳ, ἀλλ' ἐν αὐτῷ τῷ ἐν αὐτῷ· τὸ νοσηρὸν ἔχειν. "H τὸ μὲν νοσηρὸν
 οὐδὲν καὶ νοσηρὸν εἶναι ἐν ὁσέων καὶ ἐνδεκάτῃ καὶ ἡγουμένῃ, τῇ δὲ τοῖς
 φέρον τοῖς ὁσέων ἔκλειον τοῖς νοσηρὸν ἐν αὐτῷ ἐνδεκάτῃ τῷ ἀν' ἐνδεκά-
 τῃ ὁρᾷ ἔκλειον· ὁσέων δὲ ἔκλειον οὐδὲν ἔκλειον εἶναι νοσηρὸν ἔκλειον, ὅτι νοσηρὸν
 ἔκλειον· νοσηρὸν δὲ ἔκλειον καὶ αὐτὸν νοσηρὸν καὶ νοσηρὸν ἀλλῶς εἶναι τῷ
 μεμνημένῳ. Τοῦτο οὖν ἐστὶ τὸ διακρίνειν, ὃ ἐκεῖ ὁρᾷ, ἐν τῷδε τῷ κοινῷ
 ἐκ τῶν νοσηρῶν. "Αλλ' ἐκ τῆς ὁρᾷς λέγειν ἀπὸ τοῦ· πῶς γὰρ διακρίνει τὴν
 κριτήριον ἀπὸ τῶν χειρῶν παρὰ τοῦτον, ἀπ' αὐτῶν καὶ ἐκείνη εἰς τοῖς φέρον
 παρὰ τοῦτον. "Αλλ' οὐδ' ἡφ' αὐτῶν παρὰ τοῦτον διακρίνειν· ὅτι οὐδὲν τῶν
 φέρον ἐκείνῃ παρὰ τοῦτον· χρίσκει δὲ καὶ τὰ εἰδὴ τῆς ὁρᾷς πρὸς τὸ νοσηρὸν.
 Τὰ νοσηρὸν ἐν ἀλλὰ τὸ εἶναι ἔχοντα ἐκείνῃ παρὰ τοῦτον οὐδὲν· ἀλλῶς τὸ
 ὅτι καὶ τὸ παρὰ τοῦτον, εἰ παρὰ τοῦτον, οὐκ ἐστὶ· πῶς οὖν τὸ μὴ ἐν δεκά-
 τῃ παρὰ τοῦτον; "Αλλὰ τῶν ὁρᾷς πρὸς τὸν νοσηρὸν τὰς ἰδέας δὲ εἶναι παρὰ τοῦ
 νοσηρῶν, ὅσῳ ἐν τῇ τοῖς ἰδέων φησὶ τῇ τῆς κλήρος ποσότητος καὶ
 καὶ παρὰ τοῦτον τὰ εἰδὴ τὰ αὐτῶν. Διακρίνειν δὲ τὰ ὁρᾷς εἰς τὸ νοσηρὸν
 καὶ αὐτῶν· ἡμεῖς οὖν οὐδὲν εἰς τὸ νοσηρὸν εἰς τὸ νοσηρὸν καὶ οὐδὲν τῶν
 νοσηρῶν καὶ εἰς τὰ διακρίνειν· διακρίνει δὲ λέγονται τὰ τῇ διακρίνειν ἡμεῖς
 οὐδὲν τὰ παρὰ τοῦτον καὶ τὰ εἰδὴ, ἀπὸ τοῦ τῶν τῆς παρὰ τοῦτον· καὶ τὰ
 αὐτῶν τὰς διακρίνειν εἰς τὸ τὰ εἰδὴ, οὐκ εἶναι τὰ ἐν καὶ οὐδὲν
 καὶ τὰ νοσηρὸν αὐτῶν.

ANNOTATIONS MARGINALES. — Bessarion annote tout le manuscrit, surtout au début. Dans les feuillets plotiniens on ne lit qu'une seule note du Cardinal, au bas du folio 103, relative au titre de VI, 4 : *νοσηρὸν καὶ ἐνδεκάτῃ· ἐστὶ γὰρ ὁ λόγος περὶ φησὶ· οὐ τοῖς φέρον.*

Réserve faite de la Dissertation III, dont il est l'unique témoin, P a tiré de L tous ses fragments plotiniens. Tous deux ont de III, 7 les mêmes extraits. Ceci constitue une forte présomption, mais ne prouve pas immédiatement la dépendance d'un de ces manuscrits par rapport à l'autre. La preuve est toute matérielle. En L, le deuxième fragment commence à la première ligne d'une page et à la dernière ligne de la même page demeure inachevé. A moins de supposer qu'il reproduise identiquement une particularité de son modèle — et ce n'est pas absolument exclu, vu les habitudes du copiste de L et V — cette particularité doit être attribuée au copiste de L. Or, en P, rien de pareil; les deux

fragments sont même écrits à la suite, sans être séparés par quelques millimètres de blanc. Le copiste de P copie donc ou L ou un modèle de L exactement pareil à celui-ci.

D'où vient alors la Dissertation III? Mystère. Toujours est-il qu'elle se distingue nettement des Dissertations I et II, celles-ci sont faites exclusivement d'extraits plotiniens connus par la tradition ordinaire; celle-là se compose d'une vingtaine de lignes du début de III, 9, écourtée, et d'une vingtaine de lignes qui ne figurent pas dans les *Ennéades* et où on ne retrouve aucune des caractéristiques de Plotin. Bien plus, cette division dichotomique des êtres, ni par le fond ni par la forme, ne paraît cadrer avec ce que nous connaissons de Plotin. Le mot *διακρίνειν*, employé au langage d'Aristote, n'est jamais employé par lui; *ἡμεῖς* au langage néo-grec. Bref, si la doctrine de ce texte n'est pas en opposition formelle avec celle de Plotin, la manière dont on l'expose autorise à rejeter jusqu'à plus ample informé l'authenticité plotinienne de la Dissertation III. L'autorité du témoin, unique et tardif, est, de plus, très fragile.

1. Inter *φῆσ* et *δ* γὰρ plura habet Ean.
2. Sic etiam codd. Ean.
3. *δὲ* τὸν πρὸ Ean.
4. Sic etiam codd. Ean.
5. Abhinc textus non exstat in Ean.

CHAPITRE V

AUTOUR DE L'EDITIO PRINCIPS

Outre VindD, étudié plus haut, Perna a préparé l'*editio princeps* de 1580 d'après trois autres manuscrits.

Déjà Creuzer avait identifié l'un d'eux, Vat. Après l'avoir décrit, nous montrerons, contre Miller, qu'il a effectivement servi à Perna, au moins dans la première partie, riche en corrections marginales. Cette copie de O n'a pas d'autre intérêt que d'expliquer quelques particularités de l'*editio princeps* ; ses variantes notamment n'ont pas d'autre autorité que celle des manuscrits-sources, encore existants, d'où elles sont tirées.

Les deux autres exemplaires dont parle Perna n'avaient pas encore été retrouvés. Ce sont deux manuscrits tardifs, écrits tous deux par deux copistes, d'après des archétypes différents.

Ambr.a est une copie de VindB, dérivé de M par l'intermédiaire de ScorC, et ne semble pas avoir joué un grand rôle dans la constitution du texte de Perna. Ambr.b, au contraire, dérivé de MarCB, copie de A, a servi de modèle à Li.b qui servi à son tour de texte de base pour la majeure partie de l'*editio princeps*. Li.a, copié sans doute directement d'après le MarCB, fut également livré à l'imprimeur.

Vat. et VindD servirent probablement deux fois à l'éditeur, la première fois lorsqu'il se constitua un exemplaire de base, la seconde lorsqu'il revit les épreuves.

Il est à remarquer que seul l'état x n'a pas contribué à constituer le texte de la vulgate.

VATICANUS GRAECUS 239

Val.

Olim 4 : IIII. Chart. 360 × 255. Fol. I-II-408. Saec. XVI. PORPHYRII Vita Plotini (ff. 1-16^v). *Tabula generalis* (ff. 16^v-18). PLOTINI *Enneades* completae (ff. 19-407^v).

RELIURE. — Cuir rouge ; au dos, armoiries de Pie IX et de A. M., Cardinal-bibliothécaire.

NUMÉROTATION DES FOLIOS. — Double : l'une, à l'angle externe du folio, a généralement disparu ; l'autre, qui concorde avec la première, est près de l'angle de la surface écrite.

CANURES. — 31 quaternions (ff. 1-408) non marqués.

FULGURAMES.

I. Fol. I-II : *Agnes pascalis* dans un cercle, analogue à Briquet 47 (30 × 43^v, Venise, 1484).

II. Quat. <1>-<7> (ff. 1-80) : *Couronne surmontée d'une étoile à six rayons*, var. identique de Briquet 4835 (41 × 55^v, Prague, 1561 ; var. ident. : Lucques, 1565-66 ; Rome, 1567-68 ; Italie, 1577).

III. Quat. <8>-<24> (ff. 81-192), feuille <2>-7 (f. 391) du quat. <49>, *supportant un marteau, inscrit dans un cercle*, lequel est surmonté d'une croix, var. identique de Br. 5865 (42 × 55^v, Rome, 1578-80).

IV. Quat. <25>-<48> (ff. 193-384) : *Etoile dans un losange couronné*, 67 ; Fabrizio, 1572 ; Rome, 1567 ; Rome, 1571).

V. Quat. <49>-<50> (ff. 385-400) : *Trois monts dans un cercle surmonté d'une étoile à six branches*, Briquet 11932 (28 × 40^v, Rome, 1578 ; var. 90 ; Fabrizio, 1584).

VI. Quat. <51> (ff. 401-408) : *Aigle sous une boule*, le tout dans un déssous de forme allongée. Pas signalé dans Briquet. Franchi de Cava-lieri dit « alla ».

POSSÉSSIONS.

— Fol. II, d'une main du XVIII^e ou XVIII^e siècle : *Itinéraire de Plotin* par son fils Plotin ou son fils révisé par Plotin. *Itinéraire de Plotin*, 1879, pp. 98-99 ; C. Mercati et P. Franchi de Cava-lieri, *Codices Vaticanus graeci*, 1923, pp. 306-307 ; J. Cocherus, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35, pp. 39 et 45.

τὸν πᾶν ἀποδορῶν | τὸν πᾶν. | Πλωτῖον φιλοσόφου ἐνδεῶς φ. 19.
ἐνδεῶς : 239.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 350 × 150 mm., 26 lignes à la page, écriture large et régulière. Souvent le papier boit, surtout aux ff. 193-384. Titres et initiales rubriqués.

TEXTE. — Fol. 1. Πλωτῖον περὶ τοῦ Πλωτῖου βίου κ.τ.λ. : la première ligne du texte (= Πλωτῖνος δὲ καὶ ἡμᾶς γενοῦν φιλοσόφους ἐκείνῳ παύσθαι.) est également rubriquée ; des. 1. 16^v, où suit Πλωτῖον φιλοσόφου ἐνδεῶς τὸν καὶ τὸν κῆρὰ τῶν ἐνδεῶς ἐντυπῶν τοῦ βιβλίου διδασκῶντος ποτὶ αὐτοῦ... des. 1. 18 τῶν τῶν ποτὶ αὐτοῦ. Fol. 19. Πλωτῖον φιλοσόφου ἐνδεῶς περὶ τοῦ Πλωτῖου (sic) καὶ τῶν δ' Ἀλφειῶν. Le copiste met régulièrement l'iota souscrit.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste de loin en loin gratte un mot et le récrit dans le grattage. Il est rare qu'il se complète ou se corrige en marge du manuscrit comme il le fait, au folio 156, en III, 8, 3, 17, où après avoir écrit τὸν καὶ καὶ il écrit en marge γρ. ὅτι.

Un correcteur, Vat. 1, a soigneusement revu le premier tiers du manuscrit (ff. 1-129) : il souligne ■ faute dans le texte, écrit la correction en marge, puis fait à l'extrémité de la marge une petite croix, qu'il trace aussi parfois sans faire de correction. Il lui arrive de récrire le même mot, mais avec une autre accentuation, tant sa minutie est grande. En marge de II, 3, 5, 21, au folio 61, Vat. 1 écrit tout le passage inséré à cet endroit par Ficini, à savoir II, 3, 5, 21-41 et ■ folio 63, où le dit passage fait suite comme partout ailleurs à II, 3, 12, 11 ἐξῆς. Vat. 1 le marque d'un trait vertical et d'un obel, >.

A partir du folio 129, où débute III, 6, ces corrections se font plus rares. La dernière paraît être au folio 147^v, en marge de III, 7, 6, 45 ὅ τὸν ὃν Vat. 1. écrit ἐνδεῶς.

Val. est l'un des manuscrits les plus récents, les plus mauvais et les mieux connus de Plotin. Creuzer lui consacre la plus longue de ses notices. H. F. Müller, d'ordinaire si concis, aura besoin de toute une page pour résumer Creuzer. C'est un des rares exemplaires qui figure dans l'apparat de Vollmann¹ et dans celui

1. Creuzer, *Plotini opera*, t. I, p. XLV, note 6, écrit à propos de Vat. 1 : Codex est integer sed abaque Plotini Vita. Creuzer ne connaissant les mss. de Rome que par les collations d'Amelius, il faut croire que ce dernier n'avait pas collationné la Vita.

2. Müller, *Hermet.*, 1879, p. 99, a distingué deux mains de correcteurs, il fait probablement allusion aux grattages à même le texte que nous attribuons au copiste.

3. Au tome II de son édition, Vollmann accepte parfois une leçon sur la seule autorité de Vat., ainsi p. 412, 29 ; p. 419, 11 ; p. 422, 7 ; p. 510, 17.

de Bréhier on le rencontre fréquemment. Il importe donc de faire sur lui la pleine lumière.

A l'origine de cette faveur on trouve une note de Hieronymus Amatus, *scribtor* à la Vaticane au début du XIX^e siècle et correspondant de Creuzer. Il écrivait à ce dernier : « En marge il y a des corrections faites d'après un plus vieux manuscrit ; aussi ce manuscrit en vaut-il plusieurs ; il rapporte avec une parfaite fidélité, en même temps que les vieilles fautes, toutes les leçons des grammairiens, des critiques et des scribes eux-mêmes. Il n'est pas très ancien, mais il provient certainement de plusieurs exemplaires très anciens ». Et, faisant allusion sans doute à la cessation des notes marginales à partir de l'ennéade troisième, il ajoute : *Desest aliquantulum in Enneade tertia* !

Sauf les deux folios de garde, peut-être plus anciens, les papiers, aux filigranes connus, datent le manuscrit du troisième, voire du quatrième quart du XVII^e siècle.

L'archétype de Vat. est O, lui-même une copie de S.

Quelques particularités ne paraissent pas pouvoir s'expliquer autrement.

- Vla. 3. 5 ἀρπύων Or¹ (entre μ et τ un point sale) ἀρπύων Vat. 2
5. 15 ἀρπύων O3 (deuxième ϵ formé par une simple boucle reliée à ρ) ἀρπύων Vat. 3¹
9. 9 ἰσχυρὸν O5 (même remarque) ἰσχυρὸν Vat. 6
I. 1, 12, 37 ἰσχυρὸν O18 (du minuscule ἰσχυρὸν, ressemble à τ , accent non incurvé) ἰσχυρὸν Vat. 23¹
III. 8. 3. 17 τοῦτο ἔχει καὶ novē O16 (ὄν, dont le δ est un point sale, à insérer devant ἔχει, est placé au-dessus)
τοῦτο ἔχει καὶ novē Vat. 136 $\eta\phi$. ἔχει Vat. m.

Creuzer déjà avait supposé que Vat. avait dû servir à Perna pour l'*editio princeps* du texte grec de Plotin ; il s'appuyait sur ce fait que nombre de leçons du texte de Vat. se lisaient en marge de l'édition de 1580, et qu'inversement cette édition avait dans le texte nombre de leçons des marges de Vat.

Müller a accumulé contre Creuzer une série de raisons qui illustrent bien le danger des arguments *ex silentio* et des études partielles sur la tradition manuscrite. Dans le traité I, 1, dit-il, en marge de Perna il trouve 34 leçons, en marge de Vat., 62,

1. Cité par Casuzza, *Plotini opera*, t. I, p. XLIV. H. F. MOLLER, *Hermes*, 1879 p. 96, comprenant de fâcheux au sens de lacune, déclare qu'Amatus se trompe.

dont 8 seulement (en réalité 9) vérifient la loi d'inversion notée par Creuzer ; le *pharimas* de ce dernier était une légère exagération, mais que *quelques* échanges de ce genre se soient faits, c'est déjà chose frappante.

Que sont devenues la cinquantaine d'autres variantes marginales de Vat. ? Quatre ou cinq ont passé dans les marges de Perna, en même temps que la leçon du texte de Vat. était adoptée dans le texte de Perna ; presque toutes les autres ont chassé les mauvaises leçons — elles sont nombreuses — et apparaissent seules dans le texte de l'*editio princeps*. Rien n'a contredit l'hypothèse de Creuzer. « Parfois, comme le dit Müller, la leçon du manuscrit ne se retrouve absolument pas dans l'édition de Bâle et inversement ». Enfin, il faut ajouter à cela que le manuscrit n'a des leçons marginales que jusqu'à III, 7 ... tandis que l'*editio princeps* en a jusqu'à la fin ». Ces deux dernières remarques de Müller prouvent seulement que Perna a utilisé d'autres manuscrits que Vat., ce qui était bien connu. Dialectiquement, les objections de Müller ne portent pas.

Deux faits montrent que Vat. a servi à Perna pour son édition. C'est d'abord la manière dont sont faites les corrections et qui rappellent les procédés du proto. L'obel (<) pour faire disparaître un mot, le V renversé (Λ) pour l'introduire ; partout l'on souligne les mots corrigés ; enfin le soin à récrire en entier des mots mal accentués ou munis d'un esprit incorrect ; autant de procédés qui ne sont ni d'un copiste, ni d'un simple lecteur.

L'autre fait n'est pas moins significatif. Ficin, on le sait, a transporté II, 3, 5, 21-41 de la place qu'il occupait dans les manuscrits après II, 3, 12, 11 *et ibidem*, à la place qu'il occupe dans toutes nos éditions, y compris celle de Bâle. Or, dans Vat., et dans Vat. seulement, cette transposition a été effectuée : on a biffé le passage au folio 63, on l'a récrit clairement en marge du folio 61. C'était pour faciliter la tâche du typographe.

Quand on joint ces faits à ceux déjà signalés, à savoir la loi d'inversion, le passage de presque toutes les corrections marginales de Vat. dans le texte de l'*editio princeps*, on peut

1. Ceci rend peu probable que Vat. ait été corrigé sur l'*editio princeps*, hypothèse qu'il fallait néanmoins prendre en considération.

2. Il est notable qu'on ne la rencontre pas dans les manuscrits qui ont servi à Ficini, A et F.

conclure avec Creuzer et malgré Müller que ce *Vaticanus* est un des trois manuscrits italiens qui servirent à Perna pour préparer l'édition de 1580.

Quels sont les deux autres ? Les deux manuscrits que nous allons décrire, inconnus de Müller, permettent de « réduire » les dernières difficultés que soulève le *Vaticanus* et feront découvrir l'origine des leçons que Müller voyait obligé de considérer comme des conjectures personnelles du correcteur de Perna.

I. MÜLLER, *Hermes*, p. 99.

AMBROSIANUS GRAECUS 963 Amb.

Olim. C. 151. in/ Chartac. 313 × 212. Fol. I-V + 349 (imo 350) + VI. Sac. XVI. PORPHYRI *Vita Plotini* (ff. r-14^v). *Tabula generalis* (ff. 15-16^v). PLOTINI *Enneades* (ff. 17-336^v). Diss. VII. I (ff. 336^v-344^v) et II (ff. 344^v-348)¹.

RELIGURE. — Cuir sur bois. Sur le plat antérieur, en lettres capitales dorées : ΠΛΩΤΙΝΟΣ. A l'encre, dans les mêmes caractères, le même nom est écrit sur le recto du folio I, aujourd'hui collé à la reliure ainsi que le folio VI. Le manuscrit compte 349 et non 350 folios numérotés : on a passé de 310 immédiatement à 312.

CAHIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : cahiers a'-θ' (ff. V-71), tous quaternions, numérotés par le scribe en bas et au milieu du premier et du dernier folio de chaque cahier (sauf f. 1 et f. 71) : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile* con-
tremaqué de *Lettres assemblées II et S* séparées par une tige portant un fleuron ; analogue à Br. 515 (32,5 × 44, Lalbach, 1537) : pour le fleuron, voir Br. 514, 518, 519, 522, 523, respectivement notés un 1356, 1545, 1545, 1551, 1551 ; ce papier paraît identique à certains feuillets de *Vindob. phil. gr. 18a* et de *Cantabrig. Trin. B. 9. 9*.

Copiste b : ne numérote pas les cahiers, mais en bas du dernier folio il écrit, horizontalement, III premier mot du cahier suivant.
Cahiers <11>-<16> (ff. 72-139) et <23>-<36> (ff. 192-338), quinions, sauf <16> (ff. 132-139), qui est quaternion : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, var. simul, de Briquet 486 (32,5 × 44, Arnoldstein, 1559 ; var. simul. : Trente, 1561 ; ms. de 1563) mais la vergeure est plus grosse et l'étoile est légèrement plus grande.

Cahiers <17>-<22> (ff. 140-191) et <37>-<38> (ff. 333-348), quinions, sauf <22> (ff. 190 et 191) qui ne compte qu'un seul feuillet et <38> (ff. 343-348) qui n'en compte que trois : *Ancre dans un cercle surmonté d'une étoile*, mais un peu plus grand et sur vergeure plus fine. Du même papier sont aussi les feuillets 1-<10> et 2-<9> (ff. 323 et 324) du cahier (36).
Fol. I-IV, 349, 350-VI : *Triple mont dans un cercle surmonté d'une croix*, analogue à Briquet 11877, 11878 ou 11880, notés vers 1440-1450.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. 1-70^v, *Vita*, I, 1 - *Enn.*, II, 6, fin qui jouent rovro. Ecrit

¹ I. MARTINI ET BASSI, *Catalogus cod. graec. Bibl. Ambrosianae*, 1906, t. I, p. 961.

tune droite, fin, ornementée de Nicolas Turrianus. En-têtes soignées : le scribe s'efforce à varier l'ornementation des bandes mais ne numérote pas les titres des traités. Surface écrite : 210 x 100 mm. ; généralement 27 lignes à la page, à partir du f. 53 d'avantage, le plus souvent 31. Plusieurs titres sont ajoutés par Ambr.¹, ainsi f. 1 *Προφύγιον περὶ Πλατωνίου* *ῥίον καὶ τῆς τέλειος τῶν βιβλίων ἀντίοῦ*, f. 17 *Πλατωνίου φιλοσόφου ἐνείδος περὶ τῆς λόγου καὶ τῆς ἀδελφείας*. A la fin de la table (f. 16v) Turrianus écrit *ῥίον τοῦ νίκωτος* et termine sur une boucle. A la fin de la *Vita* (f. 15) *οἱ ἀνδρες τοῦ ἔργου* : (une bande) *ῥίον τοῦ εἰς τοῦ βίον τοῦ Πλατωνίου, τοῦ περὶ τοῦ Προφύγιον*.

Copiste b : ff. 70^r-348^r, Emu., II, 7, tit. — Diss. II, fin, *ῥολούργου* (sic) *ῥίον*. Écriture penchée, simple et régulière, pas de bandes ornées aux en-têtes. Le scribe numérote les traités, ainsi : *Περὶ τῆς δι' ἑλίου ῥολούργου λόγος* f. Surface écrite : 220 x 102 mm. ; presque toujours 28 lignes à la page.

ANOMALIES ET ANNOTATIONS MARGINALES.

Ambr.¹, fine écriteure, encre rousse, à deux variétés, corrige la seconde partie (les corrections sont le plus souvent précédées de *ῥπ*) et écrit de nombreuses scolies et *οἱ*, ainsi que quelques notes en italien : ainsi :

II, 9, 13, 18 *κόβου* (inséré après *τοῦ παύτος*) : *in altro manca* Ambr.¹ 81.

II, 9, 18, 30 *ἀς οὐδὲ* (inséré après *ἀνθρώπων*) : *superfluo in altro manca* Ambr.¹ 84^r.

Au folio 171^r, en marge de IV, 4, 39, 56 *ταῖς ἀνθρώπων* (suivi immédiatement de IV, 5) : *ἔως τοῦτοῦ ἐν τοῖς ἑβδόμοις τοῦ δέκατου...* (etc.)... *τὸ ἐφ' ὃ ῥέκεται Νῶν δι' ἐνέβη etc. quare in quadamione penultima.*

Au folio 220, sous le titre de V, 8 *Περὶ τοῦ νοστοῦ κέλλου λόγ. η'*, au lieu du texte, on trouve la scolie suivante : *οἱ, ὅτι, ὅτις ὁ λόγος ἐντοῦ ῥέκεται ἐν τοῖς ἀλλοῖς τοῖς παλαιῶς τετραβόλοις, ἐξ ἐλλείψεως ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἐφ' ὃν ἀνθρώπων ἐκείνους εἰς τὸ (nec plura).*

En marge de cette scolie qui remplace V, 8 Ambr.¹ écrit, d'abord en italien, puis en grec : *Nota (sic) che questa oration si trova scritta anticamente da un altro antigrapho nella quaderna vecchia, al quaderno n° 39 n° 315, οἱ ἀνθρώπων ὅτι ὁ λόγος ἐκείνους ἐντοῦ ῥέκεται ἐν τοῖς ἀλλοῖς τοῖς παλαιῶς τετραβόλοις.*

Au folio 336^r, dans la marge inférieure de Diss. I, du même : *Nota che questa oration si trova nella quarta quaderna dopo della seconda oratione de dubitationis amina al fine quasi donda disse ἔως οὐδὲ ἐν τοῖς ἐβδόμοις τοῦ δέκατου περὶ φύξης... (etc.). si principio commenza vñ ὁ ἐνέβη, ἡμεῖς ἀνθρώπων ἐντοῦ ῥέκεται ἐν τοῖς ἀλλοῖς τοῖς παλαιῶς τετραβόλοις, ἐξ ἐλλείψεως ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἐφ' ὃν ἀνθρώπων ἐκείνους εἰς τὸ (nec plura).*

folio 337^r se trouve tout le début du morceau vñ ὁ ἐνέβη jusqu'à *ῥέκεται*. B. H (?) *καὶ βόλου τοῦτοῦ τῶς τοῦ ῥέκεται ἡμεῖς* et se termine ainsi (= IV, 4, 31, 1).

Ambr.¹ corrige abondamment la première partie (a) et par endroits la seconde (b). L'encre est noire, l'écriture est grasse. Le correcteur souligne dans le texte le mot qu'il corrige en marge (voir Vat. Li.); il supplée aux titres laissés incomplets par Turrianus. De cette main partie, mais plus rarement, on trouve une note latine, ainsi au folio 66, en II, 5, 1, 21 *ἄλλος τὸ δέκατον βουλόμην* (souligné par m) : *questo si trova nel libro di Bessarione ma è altri manca*. De même au début de Diss. II, Ambr.¹ écrit au folio 344^r : *Nota che questa oration non era nel libro di Bessarione del principio*.

Ambr.². Au début de la *Vita* un lecteur a fait quelques annotations latines dans le genre de celles que fit Bessarion sur MarCB. Ces notes sont écrites d'une encre grise pâle et ne ressemblent guère pour l'écriture aux corrections de Ambr.¹ et de Ambr.². Seraient-elles dues à la plume de Picoelli ?

La première partie d'Ambr.¹, due à Nicolas Turrianus, ne nous retiendra pas. Elle paraît dériver directement de Scorb, qui est lui-même probablement une copie de M. Si, comme il semble, Ambr.² a servi à son tour de modèle à Michel Microcephalus, le copiste de VindB, un peut en déduire que Ambr.² ait écrit avant 1563, puisqu'à cette date déjà Michel achevait son travail. Il est d'ailleurs possible qu'avant de compléter Ambr.², on ait attendu un certain nombre d'années.

Quel est l'archétype qui servit au copiste b chargé de compléter Ambr.² ? Ce doit être A ou un dérivé de A. Plusieurs corrections de Ficini (A²) ont en effet passé en Ambr.², comme en MarCB et en Li. qu'il convient de citer ici :

- III, 8, 9, 9 *ἐνέκεται* vñ A *δέ* ins. A²
ἐνέκεται *δέ* vñ vñ MarCB Ambr. Li.
 9, 37 *αὐτὸν* *ἐλίου* ὁ A *ἀνθρώπων* ins. A² et
αὐτὸν *ἐλίου* *ἀνθρώπων* ὁ MarCB Ambr. Li.
 IV, 7, 1, 23 *ὁ ἀνθρώπων* *ἐντοῦ* vñ A *ἐν* *ἂν* ἡ κ. τ. λ. ins. A²
ὁ ἀνθρώπων *ἐν* *ἂν* ἡ κ. τ. λ. ... MarCB Ambr. Li.
 6, 22 *ταῖς* A
τοῦτοῦ A² et MarCB Ambr. Li.

Il est plus difficile de préciser de quel exemplaire, dérivé de A, Ambr.² dérive à son tour. Il semble que parmi les manuscrits existants, seuls A lui-même et MarCB entrent en ligne de compte, car seuls ils ont un nombre suffisant de scolies pour expliquer l'origine des scolies d'Ambr.²

De plus, sur une vingtaine de variantes prises au hasard dans les quatre dernières ennéades, parmi celles qui étaient certainement de Ficini (A² ou A⁴) on a remarqué que chaque fois que la correction avait été acceptée par MarcB, elle figurait aussi dans Ambr. et, de même que chaque fois que MarcB la négligeait, elle était pareillement absente de Ambr. Ceci indiquait que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Plusieurs fautes de lecture de MarcB ont passé dans Ambr., là où le texte de A et de ses autres dérivés est correct, ainsi :

IV, 7, 2, 3	δωχλόντων A (double accent sur ω)	δωχλόντων MarcB
2, 5	δωχλόντων A p	δωχλόντων MarcB Ambr. Li. Perna
5, 5	περὶ A	περὶ MarcB Ambr. Li. Perna
6, 23	διωγῶν A	διωγῶν MarcB Ambr. Li. Perna
		διωγῶν Ambr. m. Li. m. Perna m.

Du fait que les autres copies de A, notamment I, F, MonB, Darm., n'ont pas ces fautes, il apparaît nettement que Ambr. ne dérive de A que par l'intermédiaire de MarcB. Déjà apparaît aussi la parenté de Li. et d'Ambr. avec l'*editio princeps* de 1580.

L'examen des scoles confirme cette conclusion, mais soulève d'autre part un problème délicat, auquel on a peine à donner une solution satisfaisante. Les scoles de Ambr. sont écrites tantôt par le copiste *in scribendo*, tantôt par Ambr.¹ La première scolie que MarcB ne transcrit pas de A est IV, 6, 3, 22 : on ne la trouve ni dans Ambr., ni dans Li. ; celle en marge de IV, 6, 3, 64 est également absente de ces trois manuscrits ; celle de IV, 7, 10, 27 est dans tous les trois ; celle de IV, 7, 14, 1, de IV, 8, 5, 16 et les suivantes sont de nouveau omises par tous les trois. La régularité avec laquelle Ambr. et Li. suivent MarcB tend à faire croire qu'ils en dérivent. Mais parfois Ambr. écrit le vrai texte d'une scolie de A, alors qu'il est altéré en MarcB.

IV, 8, 2, 27	τὸ δὲ A (sed o in w scr. A)	Ambr. Li. τὸ δὲ MarcB
11, 25	ἴππων δὲ A Ambr. Li.	ἴππων δὲ MarcB

Serait-il possible que Ambr. ait retrouvé ces leçons ou connaît-il la fantaisie ? Il se dispense de transcrire V, 8 et, après en avoir donné le titre, explique le pourquoi de cette omission ; il y reviendra dans la marge, d'abord en italien puis en grec.

Quel est le manuscrit auxiliaire du paresseux copiste ? Comme celui-ci travaillait probablement à Venise, c'est là qu'il faut le chercher. VindD faisait déjà partie de la bibliothèque de Sambucus, mais Perna nous a dit qu'il l'avait regn en prêt ; VindD *possedit* donc être à Venise quand fut copié Ambr. A priori L ne peut être exclu non plus, puisqu'il fut probablement acquis par Pinelli.² Enfin Q et P, ayant appartenu à Bessarion, tout comme MarcB, se trouvaient à portée de main du copiste. Les variantes, on l'a vu, montrent que ni Q ni VindD et ses dérivés ne peuvent être archétypes de Ambr. : elles laissent le choix entre L et P. Comment choisir ? Ambr. m. pr. et m¹ nous donne bien des renseignements sur ce manuscrit, mais sans compter qu'ils sont contradictoires (ainsi 39 ne correspond pas à 147), on ne sait qu'en faire, et leur sens n'est pas lumineux : 85 *ὑπερμετρός* signifie-t-il que dans l'archétype ■ question V, 8 était écrit *deux* fois ? Dans ce cas, il est sûr que cet archétype est perdu ; mais peut-être n'avons-nous là qu'une mauvaise traduction de *schritt* *ancora* qui signifierait que le copiste d'Ambr. connaît un autre manuscrit (Q, VindD, P ou L), qu'il lui appartient et qu'il juge inutile de recopier ce morceau. *Zήτηρ ἐμπροσθεν* aussi est troublant. Cela ne correspond à rien de connu. Enfin, des deux seuls manuscrits encore existants qui pourraient avoir servi de modèle pour la transcription des *Dissertationes*, le premier, P, n'a que 33 cahiers et 318 folios ; le second, L, a bien V, 8 ■ milieu du cahier 147, mais c'est au folio 268.

Lorsqu'on rapproche ces difficultés de celles que soulèvent les scoles, en particulier de la scolie supplémentaire, on est amené à supposer l'existence d'un archétype auxiliaire perdu qu'on n'ose d'ailleurs pas ■ représenter : il aurait contenu, outre les *Ennéades* au complet, avec scoles originales et notes d'un lecteur, les *Dissertationes* et, en avant des *Ennéades* (?), le traité V, 8. Tout cela est bien étrange.

La question des corrections de Ambr.¹ n'est pas beaucoup plus claire que celle de ses scoles. Elle n'est pas sans importance : par un intermédiaire que nous étudierons bientôt, presque toutes les leçons marginales de Ambr. b ont passé dans les marges ou dans le texte de l'*editio princeps*. D'où viennent-elles ? Peut-être du manuscrit inconnu que nous avons supposé être à la source de certaines scoles et la cause de certaines omissions ;

peut-être de plusieurs manuscrits. Il est possible qu'un exemplaire de la famille x ou y servit à corriger Ambr.b ; quelques variantes, choisies au traité IV, 7, le suggèrent.

IV, 7, 3, 17 r° w MarcB Ambr. Li. Perna

r° xy Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{1ms}. Perna.^{1ms}.

6, 4 r° abrq wxy MarcB Ambr. Li. Perna

r° abrq O Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{1ms}. Perna.^{1ms}.

8, 11 r° pauptq wxy MarcB Ambr. Li. Perna

r° pauptq Vat. Ambr.^{1ms}. Li.^{1ms}. Perna.^{1ms}.

On voit d'après ces dernières leçons que les manuscrits-sources de x et de y ne suffisent pas à expliquer les variantes marginales du groupe formé par Ambr., Li. et l'*editio princeps*. Tout nous indique que Vat. n'était pas inconnu au premier correcteur de Ambr. Si l'on parcourt l'apparat critique de Creuzer, on remarquera qu'assez souvent une leçon marginale de Vat. correspond à une leçon du texte de Perna, surtout dans les trois ou quatre dernières eunéades¹. Comme presque toutes les leçons marginales de Perna correspondent à celles d'Ambr.b, on conclut tout naturellement que Vat. a servi à corriger Ambr.b².

Comme il est probable que Ambr.¹ est le copiste même d'Ambr.b, et d'autre part comme Ambr.² corrige aussi bien a que b, les eunéades I et II, qui ouvrent le manuscrit et les Dissertations qui le terminent, il est vraisemblable que Ambr.³ est postérieur à Ambr.¹. Le second correcteur travaillait à Venise puisqu'il se réfère explicitement à un manuscrit de Bessarion. Lequel ? Vraisemblablement MarcB qui venait de servir à copier Ambr.b ; plusieurs des corrections de Ambr.³ s'expliquent aisément par cette hypothèse. Quel que soit ce manuscrit de Bessarion, il n'était pas seul puisque le correcteur nous dit : *in alii manca*. Où manque *Allos* r° *δύω δυνάμεις χαλκός* ? Dans Q et VindD et là seulement ; VindD, prêté par Sambucus à Perna, a servi à corriger Vat. ; il est très probable qu'il est ici visé³. Mais pourquoi le pluriel *alii* ? Sans doute Ambr.³ avait-il aussi sous la main Q, manuscrit vénitien et c'est Q seulement, qui, par ses parties nettement distinctes et séparées par des feuillets blancs,

1. Le *plurimus* de Creuzer est ici beaucoup plus vrai que pour les premiers traités ; voir p. 209.

2. Il est certain qu'Ambr. n'est pas copié sur l'*editio princeps*.

3. Il est difficile de croire que Q soit ici visé : tout comme MarcB, Q est un *liber intercalaris*.

justifie cette autre remarque d'Ambr.³ à propos de Diss. II : *Notae* que primitivement ■ discours ne faisait pas partie de l'exemplaire de Bessarion¹.

Expliquons le mieux possible deux autres notes de Ambr.³ : II, 9, 13, 18 r° *παύρος* ; Ambr. 81 insère *κόμμου* ; Ambr.^{1ms}. écrit *in alio manca κόμμου*. Cet autre, c'est VindD. D'où vient le *κόμμου* ? d'une glose de M qui a été notée en MarcB par MarcB³ (voir p. 71) et que Ambr. aura copiée. En II, 9, 18, 30, après *ἡγροόους*, Ambr.³ 84^r insère *ds oûê*, correction à r° *ds oûê* écrite sans doute en marge de MarcB et mal insérée par le copiste ; Ambr.³ vise sans doute VindD quand il écrit : *superfluo in alio manca*.

Ainsi, tandis que Ambr.¹ pour corriger un texte dérivé de A tire ses corrections d'un manuscrit de la famille y, très probablement Vat., Ambr.² pour corriger tout le manuscrit, mais surtout le début et la fin, ■ recours à VindD ou à Q, manuscrits indépendants, et à MarcB, l'archétype de Ambr.b. Mais toujours nous restons, semble-t-il, dans un cercle restreint de manuscrits qu'on corrige les uns sur les autres et dans le plus étroit rapport avec l'édition de Bale. Ambr.b en est tellement près, par ses leçons marginales, par sa ponctuation même, qu'au premier abord on le croirait copié sur elle². Mais cette hypothèse n'explique pas la présence des scolies, et donne lieu à d'autres difficultés innombrables : d'où viendraient par exemple ce *κόμμου*, ce *ds oûê* que ne connaît pas l'*editio princeps* ?

D'autre part, pour certains passages au moins, on ■ peut supposer que Ambr. ait pu servir au typographe qui composa l'édition de Bale. Il y ■ plus et autre chose dans Perna que dans Ambr. et d'ailleurs certaines corrections marginales d'Ambr. ont disparu de Bas. sans que les correcteurs d'Ambr. en aient rien laissé deviner. Comment expliquer ces légères altérations ? On bien en supposant que Perna ■ fortement remanié son texte sur épreuves — hypothèse plausible mais gratuite — ou bien en postulant l'existence d'un chaînon intermédiaire entre Ambr. et l'édition de Bale. Ce n'est pas là un postulat : le chaînon intermédiaire existe, c'est le manuscrit de Plotin appartenant à Lincoln College, à Oxford.

1. MarcB est le seul autre ms. de Bessarion qui contienne les *Dissertationes*, mais rien en lui n'explique cette remarque.

2. C'est notre première idée, lorsque nous ne connaissions encore ni Vat., ni Li.

Olim Can. Wheeler gr. inf. 19. Chartac. 300 x 210 mm.
Fol. I-IV + 397 + V-VII. Saec. XVI. PORPHYRII *Vita*
Plotini (ff. I-21^r). *Tabula generalis* (ff. 22-23). *Tabula*
Emm. I (f. 23^v). *Plotini Enneades* (ff. 24-389^v). Diss. VIII.
II (ff. 390-394) ¹.

RELURE. — Cartonnée, XVIII^e s., dos cuir. Les folios I et VII sont collés
à la reliure. Seuls sont numérotés à l'encre (par Coxé ?) les folios 22, 24,
331, 390 et 394 ; les autres sont numérotés au crayon.

CABRIERS ET FILIGRANES.

Copiste a : 13 cabriers (ff. IV-103), tous quaternions numérotés par
le scribe de a' à y' au milieu ou en bas du premier folio : *Ancre dans un*
cercle surmonté d'une étoile (analogue à Br. 485, 32,5 x 44, Padoue,
1547 ; var. simil. : Parme, 1553 ; voy. Likhtscheff, mss. de 1538-61)
contremarqué d'un monogramme formé de deux V enlacés dont l'un est
renversé. Non signalé par Briquet, probablement identique à *Vindob. ph.*
gr. 182, n° III. On trouvera le dessin de cette contremarque dans la partie
identique de Br. 9876 et 9877 (Br. 9876, 32,5 x 43, Bologne, 1536, prov.
incertaine ; 9877, 32 x 44, Ulm, 1542, var. ident. : 1543-45 ; Spire, 1544 ;
Worms, 1545, prov. allemande) ; les numéros 9878 et 9879 contiennent la
même dessin mais plus petit et se rencontrent de 1570 à 1585 à Bruxelles
et dans le Nord-Est de la France.

Copiste b : 37 cabriers non numérotés (ff. 104-397), quaternions, sauf
le premier <δ> qui ne compte que deux feuillets (ff. 104-107) et le dernier
qui en compte cinq (ff. 388-397).

Cabrier <δ> : *Ancre*, du même type que le précédent, mais plus petit
et contremarqué des lettres assemblées AR, sans croix. La contremarque
est analogue à Br. 9230-31 notés de 1508 à 1518.

Cabriers <ue>-<v> (ff. 108-397) : *Échelle posée en pal dans un cercle et*
surmontée d'une étoile, de tous points identique à Briquet 9927 (30 x 44,
Salzbourg, 1525 ; var. simil. : Pise, 1533 ; voyez Likhtscheff (n° 3526),
Films, 1559).

Folios de garde I-IV et V-VI : *Femme représentant la justice, tenant*
l'épée et la balance et debout sur une voûte. Voir une figure semblable dans
Briquet au n° 7540 (30 x 44, Somma (Napoli), 1532 ; Uhlirz, *Urhun-*
den und Regesten aus dem Archiv der Stadt Wien, dans *Jahrbuch der Kunst-*

1. Cat. mss. Angl. Hib., 1897, t. II, pars I^a, p. 357 ; COXE, Cat. mss. Ox. Colleg.,
t. I, 1852, Lincoln College, p. 17, n° 32 ; J. COCCEZ, *Philol. Studia*, t. 6, 1934-35,
p. 43.

und naturhistor. Sammlungen des Kaiserhauses, t. XVII, signale une marque
similaire, à Vienne, vers 1556). Il se pourrait que le filigrane de nos folios
de garde soit identique à cette marque similaire.

POSSESSEURS.

Fol. I^v, en haut : MSS. II. 32.

Fol. II, en haut, un grand chiffre : 2 ; plus bas : *Plotini opera* (ce mot est
biffé, et au-dessus la même main écrit : *Enneades*) *quibus insidem Vita*
praemissa est a Porphyrio conscripta.

COPISTES, MISE EN PAGE ET TEXTE.

Copiste a : ff. I-103^r, *Vita*, I, 1 - *Emm.* II, 7, 2, 9^h *kai érou*. Surface
écrite : 190 x 100 mm. ; 24 lignes à la page. Écriture droite et ornée
qui a quelque ressemblance avec celle de Nicolas Turpinus. Dans le coin
inférieur droit du dernier folio verso de chaque cahier, le scribe écrit,
horizontalement, le début du cahier suivant. — Fol. 1, après une bande
ornée terminée par une tête et une queue de serpent : *Πορφύριος ἔγραψεν*
Πλωτίνου βίου καὶ τῶν τῶν τῶν τῶν βιβλίων αὐτοῦ. — Fol. 24, après une
guirlande (100 x 15 mm.) délicatement dessinée à l'encre noire et une
capitale ornée à l'encre rouge : *Πλωτίνου φιλοσόφου ἐννεάδος αἱ λόγος*
αὐτῷ | Πλωτίνου τὸ τὸ λόγος καὶ τῶν ὁ ἀφ' αὐτοῦ. Les autres titres sont ana-
logues. En marge pas de numérotation continue des traités.

Copiste b : ff. 104-394, II, 7, 2, 9 *μὴ ἀφ' ἑ* — Diss. II, *ἀν τοῖς*
940. Complétant le traité laissé inachevé par a, on le récrivait, b continuait
II, 7 jusqu'à la fin, puis écrit II, 8 qu'il termine à la ligne 6 du folio 106^r.
Le reste de 106^r ainsi que les deux côtés de 107 sont vides. Le scribe lui-
même se conforme aux règles adoptées par a : surface écrite : 195 x 110 mm.,
25 lignes à la page.

A partir de II, 9 (f. 108) dont l'en-tête est très soigné, b adopte une
autre manière (et copie un autre archétype). Surface écrite : 220 x 120 mm. ;
30 lignes à la page. Le scribe ne numérote pas les cabriers mais les *amotes*,
horizontalement, au dernier folio du cahier précédent, exactement com-
me a, sauf à la fin des quat. <δ> (ff. 276-283) et <ue> (ff. 316-323) qui
terminent respectivement les traités V, 9 et VI, 3. Cette écriture est
nerveuse et laide, les enluminures plus laides encore et l'encre d'un noir
sale. La formule du titre est : *Πλωτίνου ἐννεάδος βιβλίων λόγος ὑπὸ*
τῶν Πλωτίνου. Les titres des traités ne portent pas de numéro d'ordre
en marge. Chaque titre est précédé d'un ornement que le copiste s'évertue
à varier.

ANNOTATIONS MARGINALES.

Le copiste a reproduit dans la *Vita* les gloses écrites par Basilius
dans *Marcb*, mais non pas celles de *Marcb* ; ainsi nous n'avons rien en
marge de *Vita*, 2, 1. Dans les *Enneades* le copiste reproduit quelques
scolies de son archétype *Marcb*, mais parfois en les adaptant, ainsi pour

Le copiste b transcrit à l'encre rouge un certain nombre de scolles originales depuis III, 1, 6, ■ (f. 123^r) à VI, 1, 24, r (f. 205^r) qui est la dernière; il en sauto quelques-unes, ainsi IV, 3, 29, 16; IV, 4, 25, 13; IV, 7, 14, r; IV, 8, 5, 16 et les autres du même traité; V, 1, 3, 23 et les suivantes. Quelques scolles originellement non précédées d'un *oy* en ont un dans Li, ainsi IV, 3, 18, 18; 23, 19, 14. Quant aux *oy* isolés, la plupart sont écrits à l'encre rouge, quelques-uns, dont les derniers, à l'encre noire; le dernier est VI, 9, 11, 37. En marge des traités III, 2, 3, 4-5 et 9; IV, 6 et 7 on trouve la numérotation intertextuelle. Dans Dias. II, 14, a un *oy* à III, 8, 11, 35; V, 5, 9, 11-12; 9, 30.

12, 40
13, 6
13, 8
13, 14

cel *perd'aype* Perna. Li. m^e. 115^r (précédé de A) om. li.
cel *perd'aype* Li. 116 (sous ce un trait, sur le li. écrit *jet*)
sel *perd'aype* Perna. cel *par' d'aype* Li. m^e. Perna. m^s.
apè-à Perna Li. m^e. 116 (précédé de A) om. li.
refeyewer Li. 116 (sous e, un trait, sur e Li. écrit ou)
refeyewer Perna
cel sel li. 116 (Li. s gratto les deux accents et met l'ailen sur sel)
rafes, Perna

1. Exactement comme MarcB dont l'écriture ressemble fort à celle de Lf; voir p. 71.

La première moitié est copiée sur MarcB. MarcB, on s'en souvient, avait été annoté par Bessarion et corrigé par MarcB^s sur deux autres manuscrits de Bessarion, M et Q. Or, ces corrections si caractéristiques par leur diversité d'origine, nous les retrouvons dans Li.a et, qui plus est, dans l'*editio princeps*.

- De plus, en marge de Li., on trouve presque toutes les gloses de Bessarion. A moins de supposer que le copiste a de Li. tient

devant lui trois manuscrits, *M* et *Q* qu'il corrige l'un par l'autre et dont il choisit alternativement les leçons, le troisième *Marcb*, dont il ne transcrit que les gloses, il faut conclure que *Li a* est copié sur *Marcb* d'où proviennent à la fois le texte, les leçons de *M*, celles de *Q* et les gloses de Bessarion. Hypothèse si simple qu'elle s'impose.

Parfois, lorsque la faute est manifeste, Li. corrige Марб
1, 3, 3, 4, *Марб* Марб Марб Parma Li. 36

La deuxième variante citée plus haut est assez curieuse. En I, 3, 1, 35 Li. a *Λεξείον* et l' est sal. Or, Q a également *Λεξείον*. Le copiste de Li. travaillant probablement à Venise, jetterait-il de temps à autre un regard sur Q ? C'est possible, mais MarcB est le modèle principal.

L'étroite relation de Li.a avec l'*attivo princeps* est frappante. Li. ne peut en être une copie ; on expliquerait mal pourquoi il négligerait d'en transcrire les leçons marginales, alors qu'il se donnerait la peine de recopier les gloses de MarCB ; de plus Li. ne déplace pas, comme le fait Perna, cette vingtaine de lignes du traité II, 3. Si Li. n'est pas une copie de l'édition, il en est un des modèles ; quelques variantes le prouvent.

Vitis, 2, 10 *ἀνθρωποειδὴς* Li. 3 Perna
 3, 7 *ὀφθαλμ.*
 26, 27 *ἀλ' - βελαν*
 I, I, I, 4 *ὄλο etiam VindD*
 1, 7 *ὄλο*
 8, 17 *αὐτῇ Perna* 6.

ἀνθρωποειδὴς Li. 3 Perna
ὀφθαλμ. Li. Perna
 om. Li. 21^v Perna
ὄλο Darm. Li. 24 Perna
τοῦ Li. 24 Vat. m. Perna
αὐτῇ Li. 27 Perna

Presque toutes ces leçons sont propres aux deux seuls témoins, L. i. et l'*editio princeps*. Elles ne sont que des spécimens représentatifs de leur filiation.

LI. nous fournit la solution d'un problème rencontré plus haut : l'origine des corrections marginales de Vat. On se rappelle qu'elles cessent à III, 7, c'est-à-dire là où Q et Viind s'interrompent ; nous en avons conclu que Viind avait vraisemblablement servi à corriger Vat. Müller¹ citait deux ou trois « conjectures » de Vat.² qui, déclarait-il, ne se trouvaient nulle part ailleurs que dans les marges de Vat. Or la première, I, I, 2, 14 *ἐξέτω* pour

1. MÖLLER, Hermann, 1879, p. 99.

écrit. vient de VindD, passe dans la marge de Vat. et de là dans celle de Penna ; la seconde, I, I, I, 7 *you* pour *oŷ*, qui ne se trouve pas dans VindD, vient de Li. et passe d'une part dans la marge de Vat., d'autre part dans le texte de Penna. Ceci nous prouve que Vat. a été corrigé non seulement sur VindD, mais sur Li., son coarchétype.

Nous apprenons ainsi que Li. aussi bien que Vat. a servi directement de modèle aux imprimeurs de l'édition princeps. Il est extrêmement difficile de préciser la manière dont ces deux manuscrits, dont l'un abondait en corrections et dont l'autre n'en avait aucune, ont été employés par Perna pour les premières pages de son édition. S'est-il borné à faire « composer » l'un de ces manuscrits et corrigé-t-il ensuite les épreuves sur l'autre, ou bien les a-t-il tous deux livrés au typographe ? A priori, ceci est peu probable. Mais quel est alors le manuscrit d'imprimé : les modifications apportées en Vat. au traité II, 3, les corrections si minutieuses des marges ne le désignent-elles pas comme modèle ? Mais par ailleurs, les trois ou quatre fautes de Li. signalées plus haut et reproduites dans Perna alors qu'elles ne se trouvent pas même dans les marges de Vat. (ainsi *εργασματων*, *εργασμα*, *εργον*), des lacunes caractéristiques (*Vita*, 26, 37) font plutôt de Li. le manuscrit d'imprimerie. Les bonnes feuilles auraient été revues sur Vat., et c'est seulement lorsque le latin aurait été imprimé en regard du grec qu'on se serait aperçu qu'il fallait déplacer une vingtaine de lignes de II, 3 ; comme aucun des manuscrits de Perna ne présente la division en chapitres ficiniens, il faut en conclure de même que cette divi-

Il est sûr — et la chose est intéressante — que les épreuves furent revues non seulement sur Vat, qui était sans doute déjà corrigé d'après VindD, mais sur VindD lui-même ; en voici la preuve : en marge de I, 1, 3, 4 *divyāśāstra*, Perna dans son édition écrit *divyāśāstra*, leçon qui est totalement absente de Li, de Vat, d'Amb. et que présente seul le texte de VindD. Un peu plus loin nous avons quelque chose de semblable ; I, 1, 4, 25 Perna, Vat. et VindD^{ms} écrivent *dhyaṇa* ; Li, qui comprend mal une correction de MarCB¹ faite d'après Q, écrit *dhyaṇaḥ dhyaṇa* et Perna^{ms} reporte en marge la leçon principale de VindD, *dhyaṇa*.

Li, S.,

doute dans l'ordre où ils sont énumérés ici, à préparer l'*editio princeps* de 1580.

Au risque de remettre en question une partie de ces conclusions, il faut énoncer, pour la réfuter, une hypothèse qui en soi n'est pas absurde. L'origine de Vat.² au lieu d'être Li. et VindD ne pourrait-elle pas être l'*editio princeps* elle-même ? Au lieu de deux sources nous n'en avons plus qu'une seule. C'est beaucoup plus simple. Müller y répondrait d'avance, lorsqu'il faisait remarquer que certaines leçons de Vat. ne ■ trouvent pas dans Perna. Pour Vat.², le cas est rarissime, nous n'en connaissons qu'un seul, celui de *yeu* : il est donc probable que Vat. est corrigé sur Li. On ne simplifie donc rien en recourant à Perna plutôt qu'à VindD pour expliquer les autres variantes. On n'explique pas davantage pourquoi Vat.² s'arrête à III, 7, s'il ignore VindD. Enfin et surtout, les trois manuscrits Vat., Ambr. et Li. présentent en commun un caractère bien singulier : dans tous trois le correcteur, non content de corriger en marge les leçons défectueuses, souligne dans le texte le mot corrigé. Dans aucun autre manuscrit de Plotin on ne remarque cette particularité ; ce fut d'ailleurs un des indices qui permirent de découvrir les archétypes de l'édition de Bale.

Jusqu'ici nous nous sommes confinés dans l'examen des premiers traités, dans l'étude de la partie corrigée de Vat., de Li.a. Il faut aller plus avant.

La deuxième partie de Li. est comme une réplique de Ambr. b et de Perna : ces trois témoins du texte ont ensemble les mêmes leçons marginales. Pas plus que Perna ne peut être l'archétype de Ambr. b, il ne peut être celui de Li. b. D'où celui-ci aurait-il tiré ses scolies, ses *orj*, ses variantes marginales biffées, sa Dissertation II, enfin quelques leçons qui ne se trouvent pas dans Perna, comme *ds oûô* et *kôjouu* ? Mais Li. est-il nécessairement une copie d'Ambr. ? Ambr. omettait la fin de IV, 4, passait tout le traité V, 8 et Li. transcrit IV, 4 et V, 8 au complet. Serait-il donc une copie de MarCB ? Mais comment Ambr. b et Li. b ont-ils alors tous deux les mêmes annotations marginales ? Faudrait-il admettre que Ambr. b n'est pas copié sur MarCB et corrigé sur d'autres manuscrits dont le *Vaticanus* et un *codex* inconnu, mais simplement sur Li. b ? Ceci est tout à fait impossible : Li. b commence plus tard que Ambr. b ; Li. b n'a pas la Dissertation I, Ambr.

Li.a : le copiste de Li. b écrit texte et notations marginales en même temps, ce qui prouve qu'il disposait d'un exemplaire déjà collationné, tandis que le copiste de Ambr. b copie son texte et certaines scolies sur MarCB, puis complète et corrige son manuscrit à l'aide d'autres exemplaires. Le cas de Li. b est difficile : comme il intéresse les conclusions jusqu'ici tenues pour certaines, il convient de ne pas esquisser ces difficultés.

Li. b fut copié directement sur Ambr. b, mais le fut après que le copiste de ce dernier l'eut complété et que Ambr.² l'eut chargé de notes grecques et italiennes. Cette hypothèse explique tout, en particulier deux séries inverses de faits, les omissions et les restitutions.

En marge de IV, 4, 29, Li. rencontre la note d'Ambr.², attestant que la fin du traité manquait, mais qu'on la trouverait à l'avant-dernier cahier. S'y reportant, Li. trouve en effet le texte de Diss. I et, en marge, le début du morceau original de IV, 4, 30 (copié sans doute sur le MarCB) et constate qu'il en diffère sensiblement. Judicieusement il prend un autre manuscrit¹, selon toute vraisemblance ce MarCB qui avait servi à Li.a ; il recopie à sa place exacte, après IV, 4, 29, le morceau qui va de IV, 4, 30 à la fin du traité. Lorsqu'il retrouvera Diss. I, Li. b, par un raisonnement analogue à celui d'Ambr., passera tout de suite à Diss. II qui n'avait pas été identifiée par le correcteur de son archétype. Omission et restitution s'expliquent fort bien. En V, 8 aussi les remarques d'Ambr. et d'Ambr.² mettent le copiste en éveil : une fois encore il doit recourir à un archétype de secours pour combler la lacune volontaire d'Ambr. ; ce manuscrit était sans doute le même *liber bessorionis* qui lui avait déjà servi dans l'ennéade précédente.

La preuve décisive que Ambr. est l'archétype de Li. b doit se chercher dans un fait aussi minuscule qu'il est instructif. Ambr.² avait écrit en marge d'un *kôjouu* superflu *in alio manca kôjouu*, et de même à propos de *ds oûô superfluo in alio manca*. Ambr.² n'est certainement pas le copiste de Ambr. : l'ence, l'écriture, la manière, tout l'en distingue. Au folio 116, Li. reproduit exactement le *kôjouu* dans le texte et en marge le *in alio manca*

1. Les variantes montrent que Diss. I d'Ambr. ne peut être tel l'archétype de Li. b. Nous croyons au contraire que nous avons pris certaines de ces variantes non seulement au début de Diss. I, début recopié en marge d'Ambr., mais plus loin dans le morceau omis par Ambr. b.

κόμου, mais tout ceci est écrit par le copiste lui-même et, de plus, les deux κόμου, celui du texte et celui de la marge, sont encadrés de deux côtés. Au folio 120, Li. a cru pouvoir se contenter d'encadrer de trois traits le ἀς οὐδὲ qu'il tient cependant à recopier. Comme ces traits sont écrits en même temps que le mot qu'ils encadrent, il n'est pas douteux que Li. b n'ait eu pour archétype Ambr. b.

Après avoir été copié sur Ambr., probablement déjà en vue de l'édition de 1580, Li. b fut soigneusement revu par Li. : et livré ensuite au compositeur qui se tint fidèlement à son modèle. Li. : bifte ou souligne des leçons marginales. Quand elles sont biffées, elles n'apparaissent pas dans l'édition, ainsi VI, 9, 6, 46 οὐ κόμου Li. 386^v, Perna : γρ. † οὐ Li. ^{ms.} et biffé ; VI, 9, 9, 27 ἐκείν Li. 388, Perna : γρ. † ἐκείνου Li. ^{ms.} et biffé. Quand elles sont soulignées, c'est signe que Perna doit y revenir, tantôt il les gardera, ainsi VI, 9, 8, 30 ἀλλος Perna ^{ms.} Li. 387^v (variante à ἀλλήλος), tantôt il les rejettera, ainsi VI, 9, 6, 52 οὐ γὰρ κάρδ τοῦ κομόμου Li. ^{ms.} 387 ; VI, 8, 20, 27 γρ. † ἀν γὰρ Li. ^{ms.} 382 (variante à ἐν γὰρ). De-ci de-là des mots ajoutés dans les marges, en fin de ligne, d'autres mots sont récrits, mieux accentués, tel ce καὶ τοὶ dont on gratte les deux « graves » pour les remplacer par un « aigu » et en faire καίτοι. De telles minuties ne sont pas le fait d'un copiste, d'un réviseur ordinaire ou d'un lecteur, à moins qu'il ne soit d'un tempérament scrupuleux ; tout cela révèle l'éditeur. Il va sans dire que les mots encadrés par le copiste de Li., κόμου, ἀς οὐδὲ et, au folio 124^v, un ἡ χωμένην inséré après III, 1, 9, 8 χεῖρας οὐρα, puis marqué de deux traits à angle droit et repris en marge avec la mention περιστρεφ. δὲ πῶς (primus)¹, ont disparu dans l'editio princeps.

Vient-on une dernière preuve que c'est sur Li. b et non sur Ambr. b qu'est copié Perna ? On la trouve dans une faute de lecture : en II, 7, 3, 1, Ambr. γε écrit très clairement ἐμψόθηται : Li. 104^v forme mal l'e initial et Perna est seul à écrire ἀμψόθηται. Cette faute caractéristique est prise une page à peine après que commence Li. b. Aux derniers folios on noterait le même léger écart entre Ambr. et Li. Bas. On lit : VI, 9, 11, 2

1. Nous croyons nous souvenir que dans Ambr. aussi nous avons rencontré en marge un περιστρεφ. Il y a toute chance que c'est celui-ci.

ἐς μὴ μεμνημένα en Ambr. 336, Li. 389 et Perna. Li. qui prépare un texte destiné au typographe, a recopié en entier μεμνημένα que Ambr. se contente d'indiquer par la flexion, γρ. ^{ms.} ^{ms.}. Et dans la marge de l'édition, comme de Li., on trouve effectivement ἐς μὴ μεμνημένων.

Ainsi, de II, 7, 2, 9 à la fin des *Enthalides*, Li. a servi de modèle au typographe. Mais de II, 7, 1, 1 à II, 7, 2, 9 il est fort possible, voire probable, que Ambr. ait été utilisé : ici en effet le texte de Li. est encore transcrit par a et n'a pas de variantes marginales. Or, Perna a là des variantes marginales et elles sont identiques à celles de Ambr.

Vat. et VindD ont-ils servi à corriger les épreuves pour la dernière partie autant que pour la première ? C'est probable, mais nous n'avons pu découvrir, au cours de nos soulages, des leçons de Vat. et de VindD qui se trouveraient dans le texte ou les marges de l'editio princeps sans figurer cependant dans les marges de Li. ou de Ambr.

Miscellaneus. Saec. XVI¹.

Le folio 183-183^v, une longue bande de papier mesurant 290 x 105 mm., contient quelques extraits de Plotin souvent précédés d'un titre en latin, et le plus souvent du numéro du chapitre « ficinien ». Voici, à titre de spécimens, quelques titres et incipits. Nous ajoutons, entre parenthèses, les références utiles :

- Fol. 183 : *Plot. de intelligentiis pulcherritudine* (V, 8)
c. 4 in ideis dicitor inexteplebile (V, 8, 4, 31 *ΔΔ*)¹ *τοτι το δεινιςμωρον que*
Ficin tradit : Quodam ibi dicitor inexteplebile, propter ea tale dicitor...
c. 5 οδ τολευ — οι μαλαοι και οβολας (V, 8, 5, 19-25)
c. 6 δωροδα δει μοι... (V, 8, 6, 1 sqq.)
c. 7 Dionys. και δλους... *Plot. c. 7 μαυοφιστος δει τοδ δειψαντος ελνα...*
 (V, 8, 7, 33 sqq.)
c. 11 δρε μαλιστα τομας κωρα τοδ... (V, 8, 11, 33 sqq.)
De intellectu ideis et emle (V, 9)
c. 7 ο τοδς εινδον... (V, 9, 7, 8 sqq.)
 Fol. 183^v : *c. 5 de intellectu dei τοδς μαυοφιστος — εινυολας χυοφιστος* (V, 9, 5, 1-11)
Ex libro unde sint mala... (I, 8)
De primo bono πρηην και δευτην διερευναν (I, 7, 1, 15)
Ex libro 1 de providentia c. 4 οδδδ δαδ την διευλαν νομος... (III, 2, 4, 26 sqq.)
c. 5 και τοδ μεν αβροδ... (III, 2, 5, 15 sqq.)

Ces extraits sont tirés de l'*editio princeps* de 1580 qui présentait, en regard du texte grec, la traduction latine de Marsile Ficin.

1. CREUZER, *Plotini opera*, 1835, t. I, p. XLIV, note 8, fin (Amantius).

Chartac. 210 x 165 mm. Fol. I-IV + 46 + V-X. Saec. XVIII. *Miscellaneus*. ΠΟΡΦΥΡΙΟΥ *Vita Plotini* (ff. 20^v-39).

TEXTE. — *Πορφυριου Περὶ Πλωτίνου βίωσ και τῆς τέλειος τοῦ βιβλίου αβροδ*. Le copiste écrit 23 lignes à la page.

Le plus tardif de tous les manuscrits de Plotin dérive bel et bien de l'édition de 1580, à preuve les divisions en chapitres marquées par un large blanc, la disposition des titres dans les divers catalogues de traités, enfin quelques variantes ou lacunes dont la dernière, au folio 38^v, s'étend de *Vita*, 26, 27 *ΔΔ* *το τοδς* jusqu'à *τοῦ βιβλίου*.

Une notice récente, insérée au folio 2, nous apprend cependant que le manuscrit, écrit tout entier de la même main, a été copié *e veteri codice ser. Principis Moldaviae*. Ce prince est un des Maurocordato, seigneurs de Valachie et de Moldavie¹. Ils étaient jaloux de leur magnifique bibliothèque et les savants ou diplomates français, envoyés en mission en Orient, ne purent jamais l'acquiescer. Tout au plus le marquis de Villemeneuve parvint-il à faire copier, lors de son voyage (1728-1730), quelques-uns de ces manuscrits... ou imprimés. En 1729 la bibliothèque des Maurocordato périt tout entière par le feu.

Dans son apparat critique Creuzer a cité quelques leçons de cette copie.

1. Voir H. OMONT, *Missions archéol. franç. en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, dans *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902, t. II, p. 471.

APPENDICE I

MANUSCRITS PERDUS DES ENNEADES

<MANUSCRIT DE GALATA>¹

En 1490, au cours de son voyage à travers la Grèce et les Balkans, Janus Lascaris notait dans son carnet, le *Vatic.* 87. 1412, au folio 60^v :

ἐν τοῖς 'Ρουκελλοπόλει (οὐκὲς) Βαρωνcelli παρὰ τῷ 'Ιουδαίῳ | ... (= peut-être ierodéon) Τολαρέ (ajouté après coup)
 ἡσυχίας
 οὐκὲς εἰς τὴν πάλαν τοῦ χριστοπολύου
 Νουμάχου ἀσθενήσαν, καλὴν π(άτρα).²

K. K. Müller a fait remarquer que, puisque 'Ρουκελλοπόλει est biffé, il faut lire ἐν τοῖς Βαρωνcelli. C'est là un nom italien, ainsi que 'Ρουκελλοπόου, *Rucellai*. Peut-être le juif habitait-il la maison de Baroncelli.

Τολαρέ paraît devoir être identifié à ὁ Τολαρές en face de Stamboul, l'une des quatre villes dont l'agglomération forme Constantinople.

Il est difficile d'identifier ce manuscrit de Plotin. On ne sait même pas s'il était complet.

¹ K. K. MÜLLER, *Neue Mittheil.* ab. J. Lascaris, p. 395.
² K. K. MÜLLER, *ibid.*, p. 360.

<MANUSCRIT DE LISBONNE>¹

H. F. Müller écrit : « Ferner theilt mir Anziani mit, ein Spätnier habe ihm (1877) erzählt, dass er in Lissabon eine griechische Handschrift des Plotinos gesehen, die Lorenzo de' Medici dem Könige Johann II zum Geschenk gemacht habe... »

Après avoir fait rechercher ce manuscrit à Lisbonne sans pouvoir le retrouver, Müller « d'abord pensé qu'il s'agissait d'un exemplaire de la version latine de Ficin imprimée aux frais de Laurent de Médicis à Florence en 1492, puis, dans un *Nachtrag*, se ravisant, il écrit :

« Ueber den gesuchten Lissaboner Plotinocodex kann ich jetzt hinzufügen, dass derselbe allerdings wirklich existiert hat, aber bei dem grossen Erdbeben 1755 mit vielen andern Manuscripten und gedruckten Büchern spurlos verschwunden ist »².

Si le manuscrit disparut en 1755, on ne comprend pas comment, en 1877, un Espagnol pouvait dire à Anziani qu'il l'avait vu.

D'autre part la première hypothèse de Müller ne va pas sans difficulté : *Laurent* de Médicis mourut le 8 avril 1492, un mois avant que fût achevée l'impression de la traduction latine de Ficin. L'ouvrage fut dédié à Pierre de Médicis.

Si le manuscrit de Lisbonne a existé, et s'il fut donné par Laurent à Jean II, il était probablement une copie de A.

¹ H. F. MÜLLER, *Horae*, 1879, pp. 105-106.
² H. F. MÜLLER, *ibid.*, p. 117.

<SCORIALENSIS VII. 4. 1 OU 8>

Le *Memorial de los libros griegos de mano de la libreria del Sr. Don Diego Hurtado de Mendoza* (*British Museum, ms. Egerton n° 602, ff. 289-296*) est une « rédaction abrégée », écrite vers 1546 et probablement par Melchior Cano, du catalogue grec du célèbre ambassadeur d'Espagne au concile de Trente¹. On y lit, sous la lettre P de la section philosophique :

[201] *Plotini Philosophi Enneadas* 6.

[202] *Porphyrii de vita et ordine librorum Plotini* 1.

Ces deux numéros ne constituaient probablement qu'un seul et même manuscrit. Il doit être identifié au *Plotinus*, signalé par Conrad Gesner dans l'édition de 1545 de sa *Bibliotheca Universalis*².

Comme les autres manuscrits de Mendoza, celui-ci passa dans la Bibliothèque de l'Escurial. Il parait avoir été détruit lors de l'incendie de 1671. Avant cette date il portait la cote VII. 4. 1 ou VII. 4. 8.

Diego Hurtado de Mendoza fut un grand collectionneur : les manuscrits de l'Escurial en font foi. Il faisait l'admiration, excitait même l'enthousiasme de ses contemporains. Il envoyait ■■■■■ Orient des expéditions de recherche et, en Italie, il faisait copier des manuscrits. Aussi empruntait-il beaucoup, et ■■■■■ particulier à la Bibliothèque de S.-Marc de Venise, l'une des plus riches, et toute proche de Trente. On a conservé deux registres de prêts de cette bibliothèque, le premier portant sur les années 1545-1548, le second allant jusqu'en 1559³. On y voit que du

1. Publié par GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, appendice 3.

2. GRAUX, *ibid.*, p. 202.

3. GRAUX, *ibid.*, p. 369.

4. D'après GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, pp. 238 et 260 (n° 234). Graux renvoie ici à une lettre que Paetz de Castro adresse de Trente, ■ 8 juin 1546, à Honorato Juan (appendice 6) et où, inventariant les trésors de Mendoza, il écrit : *y muchos cosas de Porphyrio*. Il n'est pas vraisemblable qu'il soit fait ici allusion au *corpus plotinien*.

5. Publiés par H. OMONT, *Deux registres de prêts de manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, 1545-1559...* dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1887, pp. 651-686.

29 mars 1545 au 18 mars 1546, donc en moins d'un an, Mendoza emprunte, en neuf fois, vingt-quatre manuscrits, qu'il restituera successivement du 23 décembre 1545 au 20 décembre 1546¹. Il est donc très vraisemblable que le *Plotin* de Mendoza, s'il n'était pas un de ces manuscrits que les Espagnols d'alors appelaient « originaux », c'est-à-dire copiés en Orient pour des auteurs, dérivait d'un des *codices Bessarionis*. Sans doute, le nom de Plotin ne figure pas dans les registres de 1545-1546, pas plus que dans ceux de 1552-1559, mais Mendoza peut avoir fait copier les *enneades* avant 1545. Nous savons qu'« antérieurement à la date du 29 mars 1545, il avait déjà obtenu le prêt de *codices Marciani*. Mais le volume du « registre de prêt » qui concernait ces années ne se retrouve pas aujourd'hui »².

Pour l'établissement du texte de Plotin, le manuscrit de Mendoza n'eût sans doute été d'aucune utilité. Il nous aurait peut-être fourni un chaînon intéressant entre tel manuscrit du xve siècle, MarcB peut-être, et tel ou tel manuscrit du xvi^e siècle, auquel on hésite à donner comme archétype immédiat un manuscrit encore existant.

<MATRITENSIS O. 67>

Ce manuscrit formait, semble-t-il, le tome second de *Matth. O. 66*. Il était copié par Darmarius, vers 1580, et appartenait peut-être à Julio Pacio de Beriza.

Le premier folio débutait par les mots II, I, I, I - *γῶντες καὶ ποδοὶ ἐβου.*

On ne sait s'il était complet.

1. GRAUX, *Essai orig. fonds gr. Esc.*, p. 184.

2. GRAUX, *ibid.*, p. 185 et note 1.

piète commence à serrer pour mettre tout Plotin sur sa page, il y réussit presque, mais est obligé d'écrire une ligne au-dessus de 284. Il semble qu'à cette époque, 284 ait déjà été écrit (si non le copiste n'aurait pas écrit ainsi cette ligne aussi), mais cela n'est pas sûr.

MISE EN PAGE. — Surface écrite : 160 x 95 mm. ; 23 lignes à la page. En marge, au haut à droite de chaque folio plotinien, le copiste écrit *Μαρκίου ρηγί φρυγί*. Le copiste met sur nombre d'un point, un seul point, notamment sur plusieurs, liés par ligature avec *δ, ρ, α, γ* et sur plusieurs, isolés, même parfois s'ils portent l'accent comme le second *ι* de *μαρκίου* en IV, 7, 6, 7, au folio 280v. Sur la porte l'accent (*αίφω*, IV, 7, 5, 12, au folio 279v).

Suivant le procédé inauguré dans les *Recherches* et repris par Schwyzler, nous avançons étape par étape en marquant fortement le lien logique entre les conclusions successives et le coefficient de probabilité qui s'y attache. Il serait utile de les comparer avec les *Tractatus* des *Recherches* (pp. 94-111) et les *Propositions* des *Manuscripts* (pp. 232-235). Les premiers *Enoncés* reprennent souvent mot à mot les « conclusions » de Schwyzler, mais en précisent parfois la portée ou en complètent l'argument.

Le fragment T appartenant tout entier, comme les derniers extraits plotiniens de Q, à la tradition manuscrite de la *Préparation des philosophes* d'Eusèbe, nous le désignons, suivant nos conventions, par une majuscule italique.

Enoncé I : Ni O, ni N, ni D, ni Q, manuscrits d'Eusèbe, ne dépendent de T.

Aux fautes propres à T, signalées par Schwyzler, nous ajoutons quelques leçons tirées directement de l'original, à la Bibliothèque Vaticane.

1, 8 <i>οὐδὲν ONDQ</i>	<i>ἢ οὐδὲν T</i>
2, 22 <i>ἀλλὰ</i>	<i>ἐν</i>
3, 16 <i>ῥηγοῦν</i>	<i>ῥηγοῦν</i>
4, 6 <i>ἀποφύγε</i>	<i>ἀποφύγε</i>
5, 13 <i>μὴδὲν</i>	<i>μὴδὲν</i>
6, 48 <i>οὐκ</i>	<i>οὐκ</i>

Enoncé II : Pour la période A de IV, 7, le fragment T ne descend pas de l'archétype ONDQ.

Une dizaine de fois, en effet, T présente la même leçon correcte que l'archétype plotinien, tandis que le texte d'Eusèbe est fautif. Dans le cas spécial de T, la conclusion se tire non pas de toutes ces leçons, mais de quelques-unes, indéterminées. Car le texte de T est fondamentalement conjectural et remanié, comme on l'établira sous l'*Enoncé IX*, où l'on discutera aussi ces dix accords de *Emm.* avec T. Mais, suivant la juste remarque de Schwyzler (p. 376), *seules* ces bonnes leçons ne peuvent être dues à des conjectures. Or, il suffit que quelques-unes viennent de la tradition, pour que soit garantie l'indépendance de T par rapport à ONDQ.

APPENDICE II

UN FRAGMENT D'EUSEBE

VATICANUS ROSSIANUS 986 T

Olim XI, 136. Chartac. 227 x 143 mm. Fol. 391 (limbo 392). Saec. XV. *Miscellaneus* philosophicus = pluribus scribis conscriptus. PLOTINI fragmentum *Emm.* IV, 7, 1, 1/8⁴, 28 et 84 *deriv* — *ἢ φρυγί φρυγί* (ff. 277v, 1.6-8-284, 1. prima) 1.

REMARKS. — Au recto du folio 1 au verso du folio 391 on aperçoit la charge rose de l'ancienne reliure en cuir, datant probablement du xve siècle ; traces, arabesques noires qui paraissent remonter à l'époque de la reliure primitive. — Fol. addit. I-VIII et IX-XVI.

COMPOSITION ET TITRAGES. — 42 cahiers, la plupart quinzons. Divers filigranes, sommairement identifiés par Gollob, tous de la première moitié du xve s. (1397-1465), notamment (ff. 251 et suiv.) *Citeaus* (Br. 3668) et *Trefle* (Binborn).

CONTENTS. — Du folio 212 au folio 378v (du cahier 46^e au cahier 46^e, fin du quat. 46^e) nous avons un manuscrit matériellement assez homogène ; le papier est presque toujours le même ; en outre, le copiste principal, mais non unique, écrit en haut à droite sur chaque folio un titre courant à partir de 251.

Le morceau qui précède le fragment plotinien paraît être de la main du même copiste, mais le fragment a certainement été écrit à une autre époque ; au contraire, les ff. 284-288 sont d'une autre main, 288v-290v probablement aussi, et 291 sqq de nouveau de notre copiste. Vers la 2e moitié de 283v, le co-

1. E. GOLLOB, *Die griechische Literatur in den Handschriften der Rossiana in Wien*, I. Teil, dans *Sitzungsberichte der Kais. Akad. d. Wissensch. in Wien, Philol.-Hist. Kl.*, 164, 3. Vienna, 1910, pp. 43 et 57. — H. DORR, compte rendu des *Etats*, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1938, p. 529, n. 2. — H.-R. SCHWYZLER, *Das Plotin-Exempl im Codex Rossianus graecus 986*, dans *Relig. Mus.*, t. 88, 1939, pp. 367-379. — Le 6 décembre 1938, M. Dorrie me communiqua par lettre sa découverte du *Rossianus 986* et me laissa aimablement le soin de la publier. Me trouvant alors en Orient, loin de tout, je n'ai pu accepter. Ce n'est qu'en décembre 1939 que j'ai repris la question à Rome ; j'ai pu ainsi bénéficier de la monographie de M. Schwyzler et faire quelques bons nombres de ses conclusions.

Énoncé III¹ : Le fragment T ne dérive de la recension non-ecclésiastique de Plotin citée par Eusèbe que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique », l'archétype ONDQT.

Deux omissions suffisent à illustrer ce fait patent :

2, 4 *ἐπεὶ δὲ οὐκ ἔστιν* om. ONDQT
7, 1 *καὶ ἐκ τῶν ἀγίων*

Énoncé IV : Le texte de la péripécie B de JMV ne dérive de l'édition d'Eusèbe que par l'intermédiaire d'un manuscrit de la « Préparation évangélique » d'où dérive aussi T, et que l'on peut donc appeler T_{JMV}.

En effet, pour la péripécie A, le fragment T s'accorde avec ONDQ contre JMV, tandis que pour la péripécie B, il s'accorde avec JMV contre ONDQ. Rien ne permet de supposer que le copiste de T, ou de son modèle, échange d'archétype d'une péripécie à l'autre ; pour T il n'y a pas de péripécies, mais un seul texte continu. De J, M et V au contraire, nous savons qu'à partir de la fin de la péripécie A ils ne reproduisent plus l'état de l'archétype plotinien. Comme ils suivent ici le même texte que T, et comme T est un manuscrit d'Eusèbe, leur source, pour la péripécie B, est un manuscrit d'Eusèbe.

Énoncé V : Le fragment T, pour la péripécie B, est indépendant de J, M et V.

Schwyzler, en guise d'argument direct, cite deux ou trois fautes tant de VM que de J absentes de T. A notre avis l'argument le plus fort est indirect et se tire de l'homogénéité du texte de T d'une péripécie à l'autre : T n'a qu'un seul modèle, un manuscrit d'Eusèbe ; or J, V et M sont des manuscrits des *Ennéades*. Vu l'intense activité critique de T, il est sûr que, s'il avait disposé d'un manuscrit de Plotin, le nombre d'accords entre Emn. et T serait bien plus considérable, et plusieurs lacunes de la tradition eusébienne auraient été comblées.

Énoncé VI : J, M et V sont indépendants de T.

La preuve ici est décisive. Les lignes 89, 15 *ἀνέγνων* — 17 *ἐς* manquent en T, tandis qu'elles figurent en J, M et V.

1. Cet *Énoncé*, qui situe d'emblée T dans la tradition eusébienne, figurerait avantageusement en tête de la discussion. Pour plus de commodité, nous suivons pas à pas l'ordre adopté par Schwyzler.

2. Expression plus exacte encore que « non-porphyrisme » employée dans les *Recherches* (p. 79, n. 1). Il y a une forte probabilité que cette recension est celle même d'Eusèbe. De la recension d'Eusèbe en effet, et de celle-là seulement, nous savons que les traités étaient parfois coupés autrement que dans les *Ennéades*. Ce qui se vérifie précisément de la recension citée par Eusèbe et de celle-là seulement. Nous continuerons donc à parler de la recension d'Eusèbe-christ pour désigner l'édition antique des œuvres de Plotin citée par Eusèbe.

3. Le caractère non-ecclésiastique de la recension citée par Eusèbe n'est plus contesté.

Énoncé VII : Il n'y a pas de traits communs à T et à J qui contraindraient à postuler un modèle commun TJ.

327

Schwyzler déjà a noté que les accords de T et de J en la péripécie B sont dus chaque fois au fait que la leçon de l'archétype NV était fautive. Il convenait cependant de relever une exception qui peut n'être qu'une coïncidence. En 89, 16 T porte très clairement *ἐν* et *ἐκ* (paraphrase sic) ; le copiste, par iotacisme, écrit la préposition au lieu de la conjonction, mais, avant de mettre l'accent, se corrige : au même endroit J corrige, *ἐν* en *ἐν* ; Schwyzler propose de lire *ἐν* et *ἐκ*.

D'autre part, en deux autres cas, nous semble-t-il, la leçon de NV est sans doute fautive, mais cette faute était probablement déjà dans l'archétype, et T et J ont pu sans peine la corriger indépendamment l'un de l'autre.

8, 38 *μὴν ONDQ MV* même TJ
84, *ἀνέγνων ONDQ M* même TJ

Pour être complet, citons trois variantes triples où T vient confirmer une leçon attestée par J et que diverses considérations, exposées dans les *États*, faisaient considérer comme étant la leçon de JMV.

81, 30 *πορφυροῦ TJ - βασιλεῦ ONDQ - βασιλεῦ MV*
89, 19 *ἀνέγνων TJ ἀνέγνων ONDQ ἀνέγνων MV*
89, 3 *προεβλέπων ONT προεβλέπων J προεβλέπων DQMV*

Ainsi, même si l'argumentation de Schwyzler doit être légèrement nuancée, la conclusion reste juste. De ce que M et V forment une famille, caractérisée par des fautes de copistes, il ne suit aucunement que J et T forment une autre famille, dont l'archétype TJ ferait pendant à l'archétype NV.

La conclusion est importante, car un tel archétype TJ ne pourrait guère être, vu la nature de T, qu'un manuscrit d'Eusèbe.

De ce que T et J ne forment pas une « famille » on ne peut davantage conclure qu'ils remontent sans intermédiaire à l'archétype de groupe, TJMV. La carence d'indices en faveur d'une affirmation si constitutive par un indice positif en faveur de la négation correspondante.

Énoncé VIII : De l'accord exceptionnel, en 89, 17, de T avec ONDQ (*ἐν*) contre JMV (*ἐκ*), il ne suit pas que T a même source que JMV.

1. Lorsque T a une bonne leçon commune avec J (dans la péripécie B, le cas n'est pas le même que lorsque il a une bonne leçon commune avec Emn. dans la péripécie A) ; car T et J sont partis d'une même tradition et leur accord, au-delà des raisons spéciales en sens contraire, témoigne de l'état de l'archétype TJMV. Tandis que lorsque T abandonne ONDQ pour s'accorder avec Emn., il contredit les témoins de sa propre tradition.

C'est l'évidence même : d'un unique lotacisme on ne peut rien tirer. Schwyzler continue : « ... mais J, T et l'intermédiaire MV remontent séparément à un manuscrit *JTMV* »¹.

Si « séparément » signifie que T et J ne constituent pas nécessairement une « famille », la conclusion, toute négative, est fondée : si « séparément » signifie que J, manuscrit des *Ennéades*, dépend ici directement de *JTMV*, manuscrit d'Eusèbe, l'affirmation n'apparaît certes pas jusqu'ici comme impossible, mais, en l'absence d'indices positifs, elle est gratuite.

Énoncé IX : Les copistes de J, de M et de V ont vraisemblablement tiré le texte de la péricope B d'un manuscrit des « *Ennéades* ».

Cet énoncé, y compris l'adverbe, reprend le *Théorème VII* des *Recherches*, où il n'est cependant encore question que de J et de M. Les témoins V et T étaient alors inconnus. Le manuscrit des *Ennéades* ainsi obtenu par induction était appelé *JM*.

Pour M et V, leur dépendance d'un manuscrit des *Ennéades* est désormais confirmée : la *Proposition IV* de la notice sur V identifie même CM avec MV. Schwyzler lui aussi tient l'existence de CMV, modèle de la péricope B de M, pour certaine.

Le *Théorème XIV* des *Recherches* identifiait en outre JM avec CM, le modèle dont fit usage Démétrius Triboles, copiste de C et de M.

Mais d'où le copiste de J tire-t-il la péricope B ? L'édition d'Eusèbe (*JM*) exclue, restent deux possibilités dialectiques :

La source de la péricope est un manuscrit des *Ennéades* (*JM*).

La source est un manuscrit d'Eusèbe (*JM*). Celui-ci peut être soit un exemplaire complet de la *Préparation*, comme O, N et D et tant d'autres, soit un exemplaire incomplet. Et de nouveau cet exemplaire peut avoir soit la forme des extraits de Q, où l'on trouve, outre les péripécies A-B, la péricope C de IV, 7, mais plus loin, soit la forme de T, qui n'a que les seules péripécies A-B.

Les *Recherches* (p. 104) ont fait remarquer « que

« si les copistes de J et de M avaient transcrit leur texte directement d'après JM ou JM, on s'expliquerait mal :

1. Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé VIII : « Jedenfalls darf T nicht auf Grund dieser einzigen Stelle als gleichwertig mit dem Archetypus von JMV erklärt werden, sondern J, T und das erschlossene Zwischenglied MV gehen getrennt auf eine Hs. JTMV zurück ». Le schéma de la p. 375 fait dériver la Péricope B de J directement d'un manuscrit d'Eusèbe et interprète ainsi « getrennt » dans un sens que nous croyons peu vraisemblable.

2. Voici, en entier, ce qu'écrit à ce propos Schwyzler, *Rhein. Mus.*, 1939, p. 374, énoncé IX : « Henry Recherches 104 hat sich gewundert, dass sowohl J als M (zwei im Einseidentext verschiedenen Familien angehörende Hss.) nur den Abschnitt B von IV, 7 ausgefüllt haben, während doch beide den Abschnitt C leicht hätten finden können (in einem Ex. der nicht-porph. Ausgabe unmittelbar anschliessend, in einem Ex. Ha. etwas vorher). Das führte ihn zu der Annahme einer von dem Abschnitt B vermittelten Eusebian-Hs. als Zwischen-

primus, qu'ils aient tous deux arrêté la restitution de la lacune à cet âge, peut-être, alors qu'ils auraient facilement pu trouver la péricope C, ce JM comme en JM, ici, un peu en avant du texte qu'ils transcrivent, là, immédiatement après.

Secundus, qu'ils aient tous deux laissé une ligne en blanc entre la péricope B et le texte qu'ils écrivent à la suite de cette péricope.

J et M sont indépendants l'un de l'autre. Il paraît donc raisonnable de leur assigner comme archétype subsidiaire immédiat un manuscrit où ne se trouvait comblée que la première partie de la lacune de Eus., et où cette restitution était séparée du texte qui lui fait suite en J et M par une ligne en blanc. Seul un manuscrit des *Ennéades* répond à cette définition.

En ce qui concerne le seul *primus*, Schwyzler a fort bien fait remarquer qu'un fragment d'Eusèbe tout pareil à T répondrait aussi à la définition. Aussi, pour ce motif, croit-il « plus vraisemblable » que *JTMV* soit une sorte de fac-similé de T plutôt qu'un manuscrit complet de la *Préparation* ou même, ajouterons-nous, qu'un exemplaire pareil à Q contenant les deux extraits plotiniens d'Eusèbe. Mais si l'archétype subsidiaire de J est un manuscrit des *Ennéades* plutôt que de la *Préparation*, *JTMV* peut être n'importe quel exemplaire de la *Préparation* aussi bien complet qu'incomplet.

La force de l'argument ne tient d'ailleurs pas dans l'état matériel d'un exemplaire et de son modèle supposé, mais dans les particularités communes à deux ou à trois manuscrits indépendants, non pas dans un fait isolé, susceptible de plusieurs explications plausibles, mais dans un groupe de faits, dans un commencement de loi.

Concluons que, d'après le *primus*, l'un des chaînons intermédiaires entre chacun des manuscrits des *Ennéades* et l'archétype ensemble paraît avoir été soit un manuscrit de tous points pareil à T soit un manuscrit des *Ennéades*, dans les deux cas un exemplaire dépourvu de la péricope C de IV, 7.

échange. Die Entdeckung von T widerlegt diese Vermutung. Da J, T und MV (nach VIII) getrennt auf eine Hs. JTMV zurückgehen, T jedoch wegen des Abschnittes A niemals auf eine solchen Zwischenstadium zurückgehen kann, ist JTMV entweder eine vollständige Eus.-Hs. oder, was wahrscheinlicher ist, ein Eus.-Excerpt, das wie T nur die Abschnitte A und B von IV, 7 enthält. Das Fehlen des Abschnittes C in J, M, V ist damit erklärt. Pour la dite tout de suite, cette solution dialectiquement possible nous paraît concrètement peu vraisemblable et T ne constitue pas un élément direct du problème.

1. Aujourd'hui il faudrait écrire « tous trois », car les calculs de Schwyzler sur V et les rapports de V avec la scolie de M excluent que le copiste de V ait de son modèle ait restitué la péricope C dans le texte eusébien.

2. Ici il faudrait maintenir « tous deux », car nous n'avons pas la fin de la péricope C en V.

3. On ne peut faire instance que le problème n'est que déplacé et non résolu pour le copiste de ce manuscrit inconnu des *Ennéades* (*JCMV*), car si on s'en plaie que ce copiste se soit intéressé à l'un des deux extraits sans remarquer ou transcrire l'autre, on s'explique moins facilement que deux copistes aient fait ainsi.

Quant au second, ni la découverte de V ni celle de T n'en a diminué la portée. Bien au contraire, J apparaissant plus distant de M que naguère, la disposition identique de la « charnière » entre la péricope B et la péricope D accroît la probabilité qu'ils reproduisent ici l'état de leur modèle, qui serait dès lors un manuscrit des *Ennéades* ; conclusion que la découverte de V a rendue certaine pour M.

Nous avons d'ailleurs une confirmation indirecte ou, si l'on préfère, une illustration de la valeur de cet indice. Car il y a un troisième manuscrit, le *Barberianus 275*, qui, comme J et M, laisse une ligne en blanc entre les deux périscopes. Or de celui-ci nous savons, à n'en pas douter, qu'il reproduit l'état de son modèle et que ce modèle est un manuscrit des *Ennéades*, puisque Barb. est une copie de M.

Mais quand bien même n'existeraient pas ces indices matériels, qui valent bien une liste de fautes communes, il paraît plus naturel, moins gratuit de « postuler », entre la tradition d'Eusèbe et celle de Plotin, un seul chaînon plutôt que deux. En termes concrets, plutôt que de supposer que deux copistes, celui de J et celui de CMV, aient pu et voulu utiliser un exemplaire de la *Préparation*, il paraît plus simple et partant plus probable de supposer qu'un seul copiste des *Ennéades*, celui de JCMV, ait eu le flair, le savoir et l'audace suffisants pour compléter le texte de son archétype principal.

Par une tout autre voie, l'on arrive à la conclusion que le copiste de J a tiré la péricope B d'un manuscrit des *Ennéades*. Le copiste, en effet, tout au long des *Ennéades*, a repris en marge du texte une série de variantes qu'il emprunte à un exemplaire du groupe Y, probablement même à un exemplaire du sous-groupe dont font partie C, M et V. Il suffit pour s'en convaincre de comparer J^{me} avec les unités critiques des apparats de Creuzer et Muller, où l'on trouvera notamment les leçons du sous-groupe CMV. C'est en se basant sur ces apparats que le fait avait été énoncé au *Thésorème XIV* des *Recherches* et que les conséquences qui en découlent ont été exposées, plus haut, sous la conclusion de la notice relative à V (voir pp. 235-236). Il paraît utile de l'établir ici sur des bases nouvelles et de marquer, pour les deux premières *ennéades*, l'accord de J^{me} avec U et S : nous prenons cependant à Creuzer deux autres accords intéressants.

I, 1, 10, 2 <i>ενωσεν</i> wxy	<i>ενωσεν</i> J ^{me} m. US
10, 3 <i>βελ</i>	<i>βελ</i> J ^{me} m. US
I, 6, 1, 50 <i>η ην επεσθεν</i> US	<i>η ην επεσθεν</i> Clz.
I, 7, 2, 6 <i>ην επεσθεν</i>	<i>ην επεσθεν</i> J ^{me} m. US
I, 9, 1, 14 <i>εποσθεν</i> J ^{me} m. US	<i>εποσθεν</i> J ^{me} m. US
II, 1, 1, 36 <i>εποσθεν</i> J ^{me} m. CV	<i>εποσθεν</i> J ^{me} m. CV
II, 1, 7, 41 <i>εποσθεν</i> US	<i>εποσθεν</i> J ^{me} m. US
II, 3, 15, 4 <i>εποσθεν</i> US	<i>εποσθεν</i> J ^{me} m. US

II, 9, 12, 2 <i>εως</i>	<i>εως</i> J ^{me} m. m. US
13, 18 <i>τοσδε</i>	<i>τοσδε</i> J ^{me} m. US
16, 39 <i>εσ τοσδε</i>	<i>εσ τοσδε</i> J ^{me} m. US

De la troisième variante citée, précédée de *εως*, il ressort que J consulte un archétype subsidiaire¹. D'après la variante *εποσθεν* il semblerait que cet archétype soit étroitement apparenté à CMV. De toute façon, l'accord de J^{me} avec Y est hors de doute.

Il est donc certain que J a disposé, pour ses variantes marginales, d'un archétype subsidiaire porteur de l'état Y. Il est certain également que J, pour la péricope B de IV, 7, a disposé également d'un manuscrit distinct de son archétype principal. Comme précisément deux exemplaires du groupe Y, à savoir M et V, ont aussi la péricope B et la tiennent de CMV, il est très probable que J a utilisé deux fois le même archétype subsidiaire apparenté de très près à CMV ; nous appelons JCMV ce manuscrit des *Ennéades*.

De JCMV le copiste J tire donc directement la péricope B de IV, 7 et les variantes qu'il note en marge de première main. Au contraire M et V n'en dérivent que par un exemplaire MV qu'on peut identifier, suivant la *Proposition IV*, avec CM et appeler CMV. On doit donc distinguer, au moins logiquement, CMV de JCMV. Il est intéressant de noter qu'indépendamment de ces considérations, la école de C suggère, au moins comme possible, la même distinction ; c'était là une des hypothèses de la *Proposition V*. Enfin V ne dérive à son tour de CMV que par un intermédiaire *μενδ εφολυτος* ; c'était la *Proposition VI*.

Mais pourquoi multiplier sans nécessité les intermédiaires² et postuler toute une chaîne d'archétypes perdus entre le manuscrit de la *Préparation T/MV* et chacun des manuscrits des *Ennéades* « complètes », J, M et V ? En fait, au point de vue dialectique, il ne s'agit pas de postuler un intermédiaire de plus ou de moins, mais de déterminer si cet intermédiaire est un manuscrit d'Eusèbe ou de Plotin. Car postuler comme « plus vraisemblable » un manuscrit T/MV qui ne serait qu'une réplique de T, alors que le contenu de T est singulier, c'est également admettre un intermédiaire logique, mais cette fois dans la tradition eusébienne.

1. À moins qu'on ne veuille supposer qu'il transcrit matériellement ce qu'il trouve dans l'archétype principal, ce qui rendrait compte que les leçons marginales de J paraissent dues au copiste *in scribendo*. Mais la question de l'origine de J^{me} ne fait alors que rebondir.

2. Il faut cependant noter que la leçon introduite par *εως* ne figure pas, semble-t-il, dans un manuscrit existant du sous-groupe CMV.

3. Il se peut qu'un marge de J^{me} avec le sous-groupe CMV, sans *εως*, d'où l'accord de J^{me} avec le sous-groupe CMV, mais ce n'est là qu'une des explications plausibles de ce petit problème.

En note à son schéma, qui fait d'un manuscrit d'Eusèbe l'archétype subsidiaire immédiat de J, Schwyzler prend soin de noter que la possibilité d'autres intermédiaires n'est pas exclue.

A fortiori, lorsque T confirme une conjecture ancienne ou nouvelle celle de Tribolles en 6,30 (notacisme), de Kirchhoff ■ 8,39 (notacisme), de Schwyzler en 8,25 (esprit), des *États* en 2,9, on est loin d'être certain que la leçon proposée vient d'au delà des archétypes¹.

Corollaire : Le texte de T ne modifie pas substantiellement l'état entre les archétypes de la « Préparation » (Eus.) et des « *Ennéades* » (Enn.).

C'est là une conséquence immédiate de la nature du texte de T. Si, pour d'autres manuscrits, l'accord d'un témoin isolé d'une tradition avec l'unanimité des témoins de la tradition rivale n'établit nécessairement ni l'accord des archétypes ni la contamination de l'un de leurs dérivés, à combien plus forte raison faut-il se garder d'affirmer que l'accord de T avec Enn. contre ONDQ prouve toujours l'identité des leçons d'Enn. et d'Eus. A ce compte on devrait tirer la même conséquence de l'accord de *Sophianos* avec Enn. contre Eus. La seule différence entre Estienne et le copiste de T c'est que de l'un nous pouvons identifier comme telle chacune des conjectures, de l'autre, non ; mais de l'un comme de l'autre nous savons qu'un grand nombre de leurs « bonnes » comme de leurs « mauvaises » leçons ne proviennent pas de la tradition eusébiennne, mais de leur intelligente activité de critiques.

Même si les dix leçons ennéadiques de T représentaient la leçon de l'archétype ONDQ, le rapport entre les deux archétypes demeurerait substantiellement le même. D'une centaine les divergences tomberaient à quatre-vingt-dix¹.

On se rappelle que le nombre et surtout la qualité des variantes qui opposent Eus. et Enn. furent les premiers indices à faire supposer la dualité des états antiques du texte. Aujourd'hui ce genre d'indices garde toute valeur et la conclusion qu'on en tirait naguère demeure inchangée.

Les *Recherches* pp. 60-73 ont réuni en faisceau les caractères les plus saillants des variantes ici discutées², notamment l'« indifférence » de

de la tradition (*États*, p. 115). Mais 8,28 *μῆλα* et 8,42 *εἰρώ* de T ne sont pas nécessairement anciens. En 8,21 l'accord ONDQJ condamne l'ordre des mots de MY.

1. Au demeurant c'est toujours « possible » : voir *Manuscripts*, pp. 30 et 145.
2. H.-R. Schwyzler, *Revue Mus.*, 1939, p. 377 : « Henrys Behauptung (*Recherches*, p. 73) die nicht-porph. Ausgabe habe sich deutlich von der porph. Ausgabe ab, erhebt durch T eine gewisse Einschränkung ». Nous ne reconnaissons pas du tout la note pensée : « deutlich » n'est pas de nous ; de même nous parlons là principalement des divergences entre les manuscrits et non pas directement et exclusivement des éditions du iv^e siècle. Pour qui connaît les intermédiaires qui séparent nos textes médiévaux des recensions antiques, il y a une nuance.

3. Au sujet de ces discussions (*États*, pp. 77-109), H. Dörrie écrit, *Götting. Anz.*, 1938, p. 528, n. 1 : « Diese Abtheilung ist leider das Schwachste an dem Ganzen. Abgesehen von ein paar Fehlerklärungen (que nous reconnaissons bien volontiers) stört vielmehr die Neigung H. S., bei der Wertung der Lesarten eine klare Unterscheidung zu vermeiden ; so werden viele Lesungen als gleichwertig

plusieurs leçons rivales pour conclure à l'origine non-ennéadique (ce qui ne signifie pas non-plotinienne) des morceaux cités par Eusèbe, conclusion que sont venus confirmer d'autres arguments. On se trouve donc ici en possession par excellence de deux « états » du texte, non pas directement de deux éditions antiques, car plusieurs fautes sont dues à des copistes, mais de deux archétypes qui dérivent l'un de l'édition de Porphyre, l'autre, d'une édition différente, probablement celle d'Eusébios³.

Il est remarquable que des dix désaccords de Enn. T avec Eus., les observations critiques des *États* n'en ont noté explicitement qu'une seule comme « variante indifférente », 6,16 *προκαθήμενος* : *προβήσκων*, à propos

de « variantes indifférentes »] vorgeführt, von denen eine bestimmt den Vorzug verdient : Enn. IV, 7, 4, 33 ist bei (Enn.) *lectio diffinitior* gegen Eus. (Eus.) [acceptant cependant Eus. Creuzer, Kirchhoff, Müller, Volkmann, Bréhier, Estienne, Vigor, Heitschken, Gaisford, Diindorf, Gifford ; or, contre cet impressionnant accord, nous avions écrit : « *bei, lectio diffinitior*, mais non pas impossible... car aussi V, 4, 2,2 où les mss. ont *bei*, là où la grammaire exigerait *bei* »] ; ebd., 5,33 verdiente *prolepsis* (Enn.) den Vorzug vor dem gewöhnlichen *prolepsis* (Eus.). [Tous les éditeurs d'Eusèbe maintiennent *prolepsis*, alors qu'ils connaissent et utilisent le texte des *Ennéades* ; on ne peut que s'incliner] ; ebd., 6,41 ist *αὐτογράφος* (Enn.) besser als *αὐτογράφος* (Eus.) [De Kirchhoff à Bréhier, les éditeurs de Plotin, à tort, selon nous, rejettent *αὐτογράφος* et ceux d'Eusèbe, d'Estienne à Gifford, maintiennent *αὐτογράφος*]. Tout autre commentaire que ces faits paraît superflu.

Si M. Dörrie veut seulement montrer que les deux textes sont fidèles à Plotin et que le rôle de Porphyre a été minime, il ne fait qu'exprimer une conviction qui ressort de la disposition typographique même des *États*. Il y avait M. 200 variantes au lieu de 100 ou M. 50, ce serait toujours Plotin et non Porphyre que nous lisons dans les *Ennéades*.

1. H. Dörrie, *ibid.*, p. 537 : « Nach eingehender Wertung aller Abweichungen scheint der Schluss unausweichlich : die beiden mittelalterlichen *Handschriften* des *Plotin* gehen auf eine antike Textform zurück. Es hat sich nicht der Schatten einer Möglichkeit gefunden, ennéadique und nicht-ennéadique Überlieferung der *Qualität* nach für antike Zeit zu scheiden. [Il ne s'agit pas d'une possibilité, mais d'une réalité, puisqu'en fait, à tort ou à raison, en 1932, c'est à partir de ce seul indice, que nous avons conclu, avant d'avoir découvert les intitulés d'Eusèbe, à la probabilité des deux éditions antiques]. Ganz wider Erwarten steht am Anfang der eine Text *Plotins*, nicht die beiden von Augustin von Porphyrios und Eusebios. Das ist genau das Gegenteil von dem, was H. erwiesen möchte ». C'est de toute évidence le seul texte de Plotin qui est à la base des deux éditions antiques : c'est ce que créent tous nos travaux contre les tendances trop critiques des plotinistes d'hier et d'aujourd'hui. Quant à la dualité des éditions antiques, H. Dörrie avait écrit, p. 528 : « denn nur von diesen Zitate (des Eusebios) ist sicher belegt, dass sie aus nicht-ennéadischer Überlieferung stammen », et pp. 548-550 : « Es ist also sicher, dass Euseb aus eher nicht-ennéadischen Quelle mit anderer Buchstellung zitiert ». Nous ne comprenons plus.

2. *États*, p. 70.

de 4, 27 *begin* et 5, 51 *middle* les mêmes notes attireraient l'attention sur la graphie qui paraissait — et paraît encore — ancienne. Ce sont là les seules variantes « qualitatives ». Les autres leçons étaient tacitement admises comme pouvant être des fautes ; et trois d'entre elles (1, 3 ; 8, 7 et 8, 13) étaient explicitement signalées comme « fautes de copistes ». Même si *T* n'avait jamais retrouvé la bonne leçon par conjecture et avait suivi l'archétype eusébien¹ aussi fidèlement que *ONDQ*, ce qu'il nous apprendrait n'indiquerait en rien sur les conclusions que l'on tire des divergences entre les deux archétypes.

Le rapport des archétypes *Eun.* et *Eus.* n'est donc pas plus modifié par la découverte de *T* qu'il ne l'a été par la découverte de *Q* ou par celle, du côté plotinien, de *J* et de *V*. Les deux traditions s'opposent l'une à l'autre et le nombre des variantes qui les divisent reste élevé.

Au surplus, il est dangereux d'étudier la seule péricope *A* de *IV*, 7, sans tenir compte de l'ensemble de la tradition eusébienne, de l'ensemble de la tradition plotinienne et surtout des précieux renseignements fournis par Porphyre sur l'activité littéraire de son maître et sur la sienne propre. Ce n'est pas ici qu'il convient d'invoquer le témoignage de Porphyre. Mais, quel connaisseur des manuscrits d'Eusèbe admettra qu'en moins de dix pages, les meilleurs, et pour ainsi dire les seuls témoins autorisés, de la *Préparation* reproduisent soudain un texte quatre-vingt-dix fois fautive ? Et comment s'expliquer qu'en ces dix mêmes pages, les manuscrits des *Ennéades* — pochant que cinq ou six fois, alors qu'en *IV*, 1, les mêmes manuscrits, sur vingt-deux lignes, présentent treize variantes qui opposent non pas une « famille » contre une autre « famille » mais la première version de toutes les familles contre la seconde version de ces mêmes familles ? Quand on sait qu'avant la découverte de ces treize variantes, les critiques voyaient là, sur d'autres indices, un signe des remaniements de Porphyre, les cent variantes de la péricope *A*, « indifférentes » ou non, loin de s'évanouir, prennent un relief nouveau.

Conclusion générale.

Sur un point important *T* apporte une précision. S'il n'est pas le « missing-link » souhaité², il rend tout à fait improbable l'hypothèse, en elle-même peu vraisemblable, que la lacune de l'archétype des *Ennéades* ait été comblée *directement* d'après un manuscrit de l'édition d'Eustochius. Le texte suppléé provient bien plutôt d'un exemplaire, complet ou non,

1. La conséquence serait que *T* formerait à lui seul une « famille », dont le témoignage sur l'état de la tradition eusébienne serait égal à celui du « sous-archétype » *ONDQ* ; position que Schwyzler rejette comme inacceptable.

2. H. Dobari, *Göt. Gel. Anz.*, 1938, p. 529, n. 2 : « Die Verwandtschaft zwischen *J* und *V* ist von H. bisher nicht restlos befriedigend erklärt worden ; hofentlich verhilft die Untersuchung dieses Rosianus dazu, in dieser Frage das letzte Wort zu sprechen ; vielleicht enthält der Rosianus die gesuchte Quelle von *J* und *V*. Aucune de ces deux suppositions ne s'est réalisée.

de la *Préparation évangélique*. Mais cet exemplaire n'est aucun des manuscrits connus de la *Préparation*, ni *T*, ni *O*, ni *N*, ni *D*, ni *Q*, ni même leur archétype commun¹.

Sur un autre point important *T* apporte une confirmation. Il souligne comme *J*, puis comme *V*, l'étaucheté des traditions d'Eusèbe et de Plotin². Il n'est plus possible aujourd'hui d'attribuer la restitution de la péricope *B* en *M* soit à Bessarion³, le possesseur de *M*, soit à Tribolite, le copiste de *M*. L'indépendance mutuelle de *M*, *J*, *V* et *T* oriente vers d'autres solutions.

Par contre, *T*, fragment de la tradition eusébienne, n'apporte, comme on pouvait s'y attendre, aucun élément nouveau pour préciser, à l'intérieur de la tradition directe, les relations de *J*, *M* et *V* avec la source ■ les sources d'où ils ont tiré la péricope ■ de *IV*, 7.

Sans qu'on puisse taxer d'impossible la solution contraire, il reste probable que *J*, non moins que *M* et *V*, a utilisé ici, comme archétype subsidiaire, un manuscrit des *Ennéades*⁴, celui-là même d'où il a tiré ses leçons marginales de première main⁵.

Quant à la péricope *A*, l'apport de *T*, sans être nul, n'est pas beaucoup plus considérable. Il est certes intéressant de voir confirmer par un « manuscrit » les conjectures des critiques, celles d'Estienne comme celles des philologues modernes ; mais, si l'ensemble de la tradition eusébienne, à laquelle appartient *T*, ne les confirme pas à son tour, il n'est pas vraisemblable que toutes et chacune de ces « bonnes leçons » aient figuré dans l'archétype de la *Préparation*, d'autant moins que *T*, à l'égal des édités d'aujourd'hui, se plait à la conjecture et y réussit.

Le fragment *T* ne réduit donc pas sensiblement l'écart entre les archétypes d'Eusèbe et de Plotin et, ni par son titre ni par ses leçons, ne constitue un élément essentiel dans la question des états antiques du texte de Plotin. D'autre part, en qualité de témoin indépendant et même, ce qui n'est sans doute pas vrai, si toutes ses nouvelles leçons sont des conjectures, il devra prendre place dans l'apparat des éditions critiques tant d'Eusèbe que de Plotin⁶.

1. *Recherches*, p. 99.
2. *Recherches*, pp. 51-54.
3. *Recherches*, p. 99 ; *Manuscripts*, p. 236.
4. *Recherches*, p. 103 ; *Manuscripts*, pp. 234-236.
5. *Recherches*, pp. 110-111.
6. Voir *Recherches*, pp. 50-51 : certains accords de *Q* avec *T* ont chance de représenter un état plus ancien de ■ tradition.

	E	A	F	March	Décl.	Mois	I	B	R	Comp.	J	U	Ch.
1	16°	11°	15°	18°	20°	16°	13°	7°	18°	15°	15°	17°	24°
2	20°	13°	19°	18°	21°	26°	23°	19°	10°	27°	22°	20°	30°
3	23°	15°	22°	21°	26°	25°	21°	11°	29°	23°	22°	27°	35°
4	25°	16°	24°	23°	26°	25°	26°	14°	38°	30°	27°	33°	38°
5	33°	21°	31°	29°	36°	32°	26°	15°	40°	32°	29°	37°	49°
6	35°	22°	33°	31°	38°	34°	27°	15°	40°	36°	33°	43°	52°
7	40°	26°	38°	35°	44°	39°	30°	17°	46°	36°	33°	43°	61°
8	41°	27°	39°	36°	45°	40°	31°	17°	47°	37°	33°	44°	63°
9	47°	31°	46°	42°	53°	47°	35°	20°	53°	43°	39°	53°	74°
10	48°	32°	46°	42°	53°	47°	35°	20°	53°	43°	39°	53°	74°
11	52°	35°	51°	48°	58°	51°	39°	22°	61°	47°	42°	58°	80°
12	54°	36°	51°	48°	58°	51°	39°	22°	61°	47°	42°	58°	80°
13	54°	36°	51°	48°	58°	51°	39°	22°	61°	47°	42°	58°	80°
14	60°	41°	60°	54°	60°	53°	45°	25°	71°	55°	49°	69°	90°
15	67°	44°	66°	54°	60°	53°	45°	25°	71°	55°	49°	69°	90°
16	68°	45°	66°	54°	60°	53°	45°	25°	71°	55°	49°	69°	90°
17	70°	46°	70°	64°	70°	69°	51°	28°	81°	64°	54°	77°	97°
18	71°	47°	71°	65°	72°	71°	53°	29°	84°	65°	56°	80°	100°
19	72°	48°	72°	66°	73°	72°	54°	29°	84°	65°	56°	80°	100°
20	84°	55°	83°	78°	85°	83°	63°	34°	98°	79°	66°	99°	119°
21	89°	58°	87°	82°	102°	89°	66°	36°	103°	83°	69°	104°	123°
22	101°	64°	96°	92°	113°	100°	74°	40°	114°	93°	77°	117°	137°
23	106°	66°	99°	96°	118°	103°	76°	41°	118°	97°	79°	122°	142°
24	110°	67°	101°	99°	121°	106°	78°	42°	120°	99°	81°	126°	145°
25	117°	70°	106°	104°	127°	112°	82°	44°	126°	105°	85°	133°	151°
26	126°	77°	116°	116°	141°	124°	92°	49°	139°	116°	94°	148°	166°
27	134°	85°	124°	125°	132°	133°	98°	52°	148°	125°	101°	161°	177°
28	139°	85°	129°	131°	150°	139°	102°	54°	155°	130°	106°	169°	184°
29	140°	85°	130°	133°	160°	141°	104°	55°	157°	132°	107°	172°	187°
30	141°	86°	130°	133°	161°	141°	104°	55°	158°	133°	107°	172°	187°
31	—	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
32	142°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
33	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
34	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
35	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
36	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
37	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
38	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
39	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
40	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
41	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
42	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
43	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
44	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
45	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
46	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
47	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
48	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
49	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
50	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
51	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
52	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
53	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
54	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
55	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
56	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
57	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
58	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
59	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
60	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
61	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
62	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
63	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
64	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
65	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
66	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
67	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
68	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
69	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
70	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
71	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
72	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
73	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
74	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
75	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
76	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
77	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
78	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
79	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
80	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
81	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
82	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
83	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
84	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
85	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
86	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
87	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
88	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
89	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
90	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
91	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
92	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
93	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
94	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
95	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
96	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
97	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
98	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
99	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°
100	143°	87°	132°	135°	—	—	105°	56°	160°	134°	109°	174°	188°

INDEX DES NOMS PROPRES*

- Albina, 45, 90, 33.
 Alcm., 47.
 Aldo Maruca, 258.
 Alexandre VII (Chigi), 163.
 Alexandre d'Aphrodise, 58.
 Alexandre de Vénise, 187, 190, 191.
 Alfo, 277.
 Altempe, 197.
 Alutus, 46.
 Amasia, 238.
 Amatinus, 200, 225, 291, 296-298.
 Amelius, xxv.
 Amerbach, Vins, 269.
 Anagnotta, Michel, 256, 261, 262.
 Andree, 4.
 Anne de Villolion, 254, 258.
 Anianul, 32, 119/321.
 Apianus, Florin, 269.
 Apostolus Arane, 268.
 Apostolus Michel, 93, 186, 190, 195, 268.
 Arania, 134.
 Agropyroula, Jean, 91-96, 209.
 Aristote, 16, 17, 96, 97, 134, 151, 152, 154, 168, 198, 258, 268, 293.
 Arnold Aridulus, 88.
 Arripinus, 272.
 Atticus, 38.
 Augsborg, 86, 87, 211, 213.
 Augustin, Antonia, 278.
 Aupha, Jean, 31.
 Autolycus, 244.
 Azeolani, 128.
 Baunker, C., 185.
 Bandini, 16, 17, 117, 120.
 Barbaro, Ermolao, 187, 189, 191, 198.
 Barocci, Giacomo, 204.
 Baroccelli, 320.
 Basile, 267.
 Basil, D., 37, 102, 287, 301.
 Battaglia, F., 196, 197.
 Beccatelli, Louis, 130.
 Bees, N. A., 228.
 Benseler, 282.
 Beriga, Julio Pado de, 113, 231, 323.
 Besearion, Cardinal, 64, 69-72, 94, 112, 132-134, 190, 208, 215, 218, 222, 223, 226, 236, 242, 251, 256, 261-263, 267, 290, 293, 303, 306, 307, 311, 323, 339.
 Bick, J., 227, 229, 239, 248, 249, 280, 285, 286.
 Bidez, J., 291.
 Biedl, A., 44.
 Biotius, 270.
 Bodeman, 129.
 Bodley, Thomas, 204.
 Bogang, G. A. E., 128.
 Bohème, 211-213.
 Boll, F., 206.
 Bologna, 190, 269.
 Bonaventura Chlavasi, 4.
 Bourdelot, 124, 128.
 Brethier, E., xv, 7, 10, 41, 45, 80, 84, 219, 236, 296.
 Brague, xxix-xxxi, 3, 85, 91.
 Brun, Leonardo, 31.
 Bude, 212.
 Burges, Cardinal de, 199.
 Busbocke, Auger de, 228, 229, 238, 270.
 Busse, A., 244.
 Cadlou, R., 185.
 Caloynas, 199.
 Canisius, Pierre, 269.
 Cano, Melchior, 322.
 Canonici, Matteo Luigi, 277.
 Canu, 4.
 Castanus, 108.
 Cassius, 108.
 Castro, Piaz de, 322.
 Caton, 268.
 Cavagliano (Cavalliani), 4, 5.
 Cécure, 146.
 Cesaril, 152, 153.
 Chalcondyle, Démétrius, 132, 133.
 Charlemagne, 47.
 Charles-Quint, 212.
 Chaudier, Thomas, 132.
 Chlavasi, Bonaventura, 4.
 Chigi (Alexandre VII), 163.
 Christine de Suède, 128.
 Chrysoloras, Jean, 31.
 Chrysostome, Jean, 211, 267.
 Cladius, François, 87.
 Claymond, Jean, 129, 132.
 Clement, J., 135, 176, 177, 179.
 Cochez, J., xvii, xxii, xlii, 3, 7, 16, 45, 62, 73, 83, 103, 109, 111, 117, 120, 124, 129, 134, 135, 150, 151, 155, 156, 159, 163, 167, 169, 172, 174, 176, 178, 179, 180, 184-186, 192, 203, 205, 214, 223, 240-242, 244, 246, 248, 250, 254, 260, 264, 272, 278, 280, 285, 290, 296, 308.
 Codinus, Georges, 249.
 Cohn, L., 258, 264.
 Coislin, Henri, 100.
 Colbert, 103, 108.
 Caloguo, 88.
 Comnène, Jean, 268.
 Conrad, E., 212.
 Constantinople, 93, 172, 190, 228, 229, 238, 245.
 Cortou, 207, 208.
 Corntius, Georges, 265-269.
 Corvin, Mathias, xxvii, 147, 206, 211-213.
 Costil, Pierre, lri-113, 199, 240.
 Coze, H. O., 129, 203, 275, 308.
 Cracovic, 208, 212.
 Crato, 271.
 Crète, 186, 206, 207, 209, 210.
 Creuzer, F., xiv, xvii, xxv-xxxi, 3, 16, 31, 45, 65, 72, 73, 75, 80, 88-90, 117, 122, 129, 149, 151, 154, 159, 163, 166, 169, 179, 186, 192, 193, 200, 205, 214, 219, 224, 225, 227, 239, 244, 245, 250, 254, 270, 290, 291, 295, 296-300, 306, 318, 319.
 Crusius, Martin, 212.
 Cuscoli, 206, 211.
 Cyrille d'Alexandrie, 187, 191.
 Delb, Axel, 135.
 Demasene, Jean, 267.
 Daniel, copiste, xxxix, 156, 157, 167.
 Dermarius, André, rri, 112, 114, 153, 240-242, 245-247, 250-252, 278, 279, 323.
 David, 32, 249.
 De Boor, 186.
 della Torre, A., 47-49.
 Demetrius Cydonius, 267.
 Démétrius, 39, 40.
 Denys d'Halicanasse, 102, 103.
 Denys (Pseudo-), 44, 68.
 Devais, Mathieu, 5, 6, 15, 46, 177, 179.
 Diassorinus, Jacques, 184, 185.
 Dietrichstein, Baron de, 270.
 Dioscoride, 208, 238.
 Doderlein, 90, 193.
 Dorte, H., 150, 324, 336-339.
 Loret, L., 128.
 Drama, 228, 229, 238.
 Dupuy, 3, 6, 134, 176, 177, 179.
 Eger, Christian, 269.
 Elle, 244.
 Elton, 128.
 Elwes, Silvius, 272, 274.
 Épargne, Georges, 208.
 Érasme, 132.
 Erichius, Sebastianus, 285, 286.
 Escutail, 112, 250, 252.
 Este, 108.
 Estienne, Robert, 334, 335, 339.
 Eugène IV, 31.
 Eusebe, 75, 85, 89.

* Pour des raisons indépendantes de notre volonté, nous avons dû inclure dans cet Index les éléments qui constituent normalement, dans les *Catalogues de manuscrits*, la *Table des copistes* et la *Table des possesseurs et lecteurs*.

- Eusèbe de Césarée, 38, 234, 235, 238, 254, 260, 264, 280, 285, 324-339.
 Eusebius, 6, 18, 119, 136, 137, 207, 325-340.
 Eutymo, 267.
 Falke, 31.
 Fabricius, 163.
 Faust, 153.
 Feghine (Fighine), 4, 5.
 Ferdinand 1^{er}, empereur, 206, 211, 212, 238.
 Feron, E., 196, 197.
 Ferrare, 249.
 Ferrari, 67.
 Ficino, Agnolo, 47, 48, 49.
 Ficino, Anselmo, 47, 48.
 Ficino, Archangelo, 48, 49.
 Ficino, Beatrice, 47-49.
 Ficino, Bernardino, 47-49.
 Ficino, Daniele, 47-49.
 Ficino, Marsilio, xvi, xxiii, xxv, xxvii, xxxvii, l, 2, 15, 17, 19, 32-36, 38-44, 47, 62, 66, 67, 69, 80-84, 95, 96, 127, 133, 138, 147, 175, 180, 191, 213, 299, 304, 318.
 Fillel, François, 93.
 Fischer, Lud., 206, 210, 211.
 Florence, 31, 32, 70, 79, 86, 87, 132, 133, 211, 223, 249, 261, 263.
 Fontaneblau, 185.
 Fowler, Thomas, 132.
 Franchi de' Cavalieri, 44, 163, 164, 296.
 Freudenberger, Th., 148.
 Fugger, J. J., 75, 86-89, 192.
 Furia, Francesco de, 122.
 Galatard, T., 129.
 Galata, 320.
 Galien, 104, 106.
 Garthausen, 112, 179, 180, 183, 209, 241, 249, 278, 289.
 Gatzmann, Jean de, 236, 262.
 Gaze, Théodore, 268.
 Geilun, 122.
 Gérois, 99.
 Gerstinger, H., 227, 269, 271, 280, 282, 284.
 Gerner, Conrad, 322.
 Gheillack, J. de, 147.
 Gnoschne, 12, 157.
 Goller, 75, 90, 193.
 Göz, W., 212.
 Golob, E., 324.
 Gortyne, 206, 207, 268.
 Graux, Ch., 112, 185, 199, 240, 241, 246, 278, 322, 323.
 Grégoire de Nysse, 267.
 Grégoire, hiéronymoine, 287, 289.
 Grégoras, Nicéphore, 268.
 Griser, H., 154.
 Grocyn, W., 129, 132.
 Gubbio, 147.
 Guertin, V., 164.
 Guido, 4.
 Handlisch, A., 270.
 Hardt, 75, 109, 192.
 Hartig, O., 75, 86.
 Hartmann, A., 206.
 Henri IV, 3, 176, 179.
 Herbert, Will., 204.
 Hercule, 283.
 Hermann, C. Fr., 46.
 Hermès Trismégiste, 263, 272.
 Hermogène, 103, 106.
 Hermopollis, Théodore, 268.
 Hésiode, 97.
 Hévesy, A. de, 212.
 Hobein, 117.
 Hoeschel, David, 206, 211.
 Holstein, 17, 33.
 Hongrie, 211, 212.
 Honorato, Juan, 322.
 Hulsen, C., 154.
 Hüpsch, 88, 89.
 Hurault de Botsaillé, J., 245, 252.
 Hypérides, 244.
 Ideler, J. L., 108.
 Iéna, 174.
 Jagellon, 206, 213.
 Jamblique, 32, 58, 290.
 James, M. R., 272.
 Jansen, 176.
 Jean Chrysostome, 211, 267.
 Jean II de Portugal, 321.
 Jean, copiste, 98, 99.
 Joachim, 228, 238.
 Jules l'Africain, 268.
 Juhaq, 187.
 Justiniari, Léonard, 119.

- Karpénos, 256, 262.
 Karpénos, 256, 262.
 Kirchhoff, xiv, xv, xxiii, 34, 123, 146.
 Koller, A. F., 134.
 Koptau, B., 239.
 Laestarchos, Hermodore, 268.
 Lake, K. et S., xxxv.
 Lambek-Kollar, 227, 229, 238, 264, 280, 281, 285.
 Lascais, Constantin, 93, 275.
 Lascais, Janus, 107, 208, 320.
 Lefort, 45.
 Légrand, E., 93, 268.
 Léon, 287.
 Léon X, 15.
 Linacre, 132.
 Lisbonne, 321.
 Londres, 132.
 Louis II, 212.
 Ludovicus, 134.
 Luisio, F. P., 191.
 Lygiaos, Michel, 190, 192, 194, 195, 208-210, 220.
 Madril, 250.
 Mai, Angelo, 156, 296.
 Manouas, Marc, 265, 267, 269.
 Manuoa, Paul, 268.
 Marc (S.-) de Florence, 32.
 Marc (S.-) de Venise, 63, 131, 322.
 Marcos Bathés, 281-284.
 Marie de Hongrie, 212.
 Martin, A., 37, 102, 287, 301.
 Martinello, S., 154.
 Martinus, V., 122.
 Mathias Carvin, 147, 211-213.
 Maurocordato, 319.
 Maxime, 268.
 Maxime de Tyr, 117, 118, 121, 187, 268.
 Maximilien II, 238.
 Médicia, 30-32, 49, 71, 93.
 Médicia, Catherine, 15.
 Médicia, Cosme, 31-33, 47, 49, 50.
 Médicia, Laurent, 31, 93, 107, 133, 208, 321.
 Médicia, Pierre, 321.
 Mélancthon, 269.
 Mendoza, Diego Hurtado de, 88, 322.
 Mercati, G., 166, 168, 296.
 Meyer, 206, 210.
 Mezzane, 4.
 Michel Anagnostis, 256, 261, 262.
 Microcephalis, Michel, 248, 249, 252, 279, 303.
 Migne, 223, 263.
 Milan, 208.
 Miller, E., 111-113, 133, 184, 185, 199, 240, 246, 278.
 Minardi, J. B., 186, 187, 190.
 Modeto, 108.
 Mohar, 212.
 Montepulciano, 133.
 Montfaucon, 97, 98, 117, 163, 167, 223, 263.
 Morrell, J., 66, 154, 180.
 Moschopoulos, 267.
 Moser, G. H., 3.
 Mourmourau, Jean, 174.
 Müller, Chr. G., 174.
 Müller, H. F., iv-xviii, xxxvii, xli, 3, 6, 7, 16, 17, 19, 20-22, 32, 33, 34-35, 37, 40, 66, 67, 68, 73, 76, 77, 80, 117, 119, 120, 123, 124, 131-134, 156, 163, 169, 174, 178, 190, 205, 211, 214, 218, 224, 225, 227, 244, 248, 254, 256, 257, 264, 280, 290, 295-300, 312, 314, 321.
 Müller, K. K., 107, 108, 191, 320.
 Muntz, 31.
 Murano, 190.
 Naldi, Naldo, 49.
 Nauck, 193.
 Nauplie, 174.
 Neander, Michel, 174.
 Néandrus d'Éméto, 248.
 Nessel, Daniel de, 217, 248, 264, 280, 285.
 Nestor, D., 174.
 Niccoli Nicolo, 30-32.
 Nicéphore Grégoras, 268.
 Nil, 134.
 Norraude, 85.
 Numénius, 185, 189.
 Olympiodore, 58, 286.
 Oymont, H., 3, 7, 15, 45, 97, 98, 103, 135, 176, 180, 222, 244, 245, 319, 322.

Oppermann, H., xvi, xvii, 16, 33.
73, 79-85, 205, 208, 210, 211-214.
218, 219, 224, 225, 227.
Oxford, 132.

Pach, 4.

Padoue, 107, 132, 191, 241, 269.

Palaeocappa, Constantin, 185, 223.

263.

Pape, W., 282.

Parco, Jean, 95.

Parne, 277.

Passio, 169, 170.

Patrizi, François de, 184, 185.

Paul (S.), 58.

Paulo della Regola, S., 134.

Pausanias, 282.

Pensani (Ponsani), 4.

Penna, xxix, xlv, 72, 224, 265.

270, 295, 298, 299, 300, 304, 306.

1, 307, 310, 312-317, 333.

Philadelphie, Gabriel, 170.

Philippe II, 240, 246, 250, 251.

Philon, 254, 260, 264, 268.

Philopon, Jean, 275.

Phocas, 246.

Pio II, 31.

Pie IX, 124, 156, 196, 206.

Piemonte, 4, 5.

Pierleoni, G., 163, 164.

Pierri, 4.

Pisaiemonte, 4.

Plo, Alberto, 108.

Pithon, Pierre, 15.

Platon, 31, 32, 37, 38-41, 44-46, 58.

168, 187, 191, 207.

Pléthon, Gémiste, 49, 58, 191, 208.

268.

Plutarque, 192.

Poggio, 31.

Polliten, Ange, 93, 132, 133.

Pompeo, 128.

Pons Ludacorum, 153.

Ponte Fabricio, 153, 154.

Ponte Palatino, 154.

Ponte Rotto, 153, 154.

Ponte Sisto, 154.

Porphyre, xxiii, 3, 6, 7, 16, 45, 58, 65.

187, 189, 198, 208, 219.

Porte S. Marco, 4, 5.

Proteriali, André, 223.

Proclus, 31, 44, 58, 187, 189, 192.

198, 283.

Procoze, 31, 248.

Proculus, 58, 184, 275.

Prolemée, 192, 246.

Pythagore, 198.

Quentin, 42.

Quintilien, Arside, 192, 246.

Reinatus, 174.

Rovilla, A., 114, 240, 241, 278.

Rhodomanus, 174, 175.

Ridolfi, Card. Nicolas, 15, 177.

Rigault, 3, 135, 176, 177, 179.

Rinck, W., 66, 72, 134.

Rome, 93, 132, 153, 191, 208.

Rostagno, E., 32, 67.

Rucellai, 320.

Pouché-Mérou, 320.

Sabbadini, 11, 191.

Salvato, 4.

Samaran, Ch., 3.

Sambucan, Jean, xliii, 205, 267, 270.

271, 281, 282, 284, 306.

Savignani, 4.

Saxe, 175.

Schegk, C., 213.

Schegk, J., 206, 209, 212, 213.

Schmidt, Ad., 88, 89.

Schöndorf, 213.

Scholarion, 166, 168.

Schwozer, Jean, 174.

Schwyzler, H.-R., xxvii, xxxviii, 1.

3, 9, 11, 16, 20-23, 26-30, 35, 69.

82, 89, 95, 97, 100, 118, 142, 144.

145, 150, 153, 156, 161, 178, 205.

214, 218, 227, 228-235, 238, 239.

242, 253, 264, 287, 288, 289, 290.

324-336.

Scoria (Scornia), Bernardinus, 103.

Scordylis, Zacharie, 245.

Scoutariotes, Jean, 44, 45, 46, 47.

62, 67-71, 224.

Séguier, Pierre, 99.

Sextus Empiricus, 32.

Seymour de Ricci, 225, 277.

Simon, J., 153.

Simon Salvato, 4.

Simplicius, 146, 198.

Sisto IV, 154.

Saitel, O., 270.

Sneyd, Walter, 277.

Soldman II, 238.

Sophianos, Nicolas, 6, 15, 177.

Sotheby, 106.

Stamboul, 320.

Stamplul, 168.

Steuco, Agostino, 147, 148.

Stevenson, H., 124, 126, 250, 331.

Stornajolo, C., 156, 157, 162.

Storzi, Pallas, 93.

Storzi, Pierre, 15.

Sturms, Jean, 269.

Suochari, 4.

Sybourg, 251.

Sydesius, 285.

Tengstroem, J., 45.

Tento, Pietro, 154.

Tenbuer, 107.

Tengnagel, Sébastien, 265, 270, 281.

282, 284.

Theodora, 183.

Theodorus, 58.

Theoctite, 97.

Theodore, 135.

Théodote, 228-230, 238.

Théodote, 278, 279.

Théophraste, 258.

Théophraste, 267.

Thévenot, Melchisédech, 245.

Thionville, 15.

Thomas d'Aquin, 44.

Thou, J. A. de, 15.

Thucydide, 39.

Tiko-Live, 283.

Trente, 322.

Tribole, xv, xvii, xxiv, xxxix, 150.

194, 205-210, 215, 218-222, 224, 233.

234, 236, 241, 261, 268, 336, 339.

Tridinius, 267.

Trilingue, 212, 213.

Turnanus, Nicolas, 114, 244-247, 249.

251, 252, 279, 302, 303, 309.

Tyrnan, 269.

Ueberweg-Hoog, 213.

Valla, Georges, 108.

Van der Aa, 244.

Van der Swieten, G., 227, 248, 280.

285.

Van Pruiffe, 103, 108.

Venise, 107, 112, 122, 155, 191, 211.

224, 238, 241, 242, 245, 249, 252.

263, 269, 303.

Vespasianus, 162.

Victorius, Pierre, 109, 110.

Vienne, 238, 269, 282.

Viger, 333.

Villeneuve, de, 319.

Villoison, Anse de, xliii, xlv, 254.

358.

Virgile, 283.

Visconti, 31.

Vittinga, 333.

Vogel, 112, 241, 249, 278, 289.

Volkman, 80, 89, 90, 99, 199, 204.

219, 297, 333.

Wenceslas, 152, 153.

Wendland, P., 258, 264.

Wheler, 308.

Wittenberg, 269.

Xenophon, 105, 106, 254, 260, 264.

Zacharias, 187.

Zabetti, 63, 151, 153, 214, 234, 290.

291.

Zeitz, 174, 175.

Ziegler, K., 229, 231.

Zimmermann, H., 270.

Zippel, G., 31, 32.

Zonars, 267.

Zonghi, 64, 102, 124.

Zornastre, 58, 61.

TABLE DES MATIÈRES

I. — LE GROUPE W :

1. Parisinus graecus 1976	E	3
2. Laurentianus 87, 3	A	16
3. Ambrosianus graecus 399	Am.	37
4. Borgianus graecus 22	Borg.	44
5. Parisinus graecus 1816	F	45
6. Marcianus graecus 241	MarcB	63
7. Darmstadteriensis 1641	Darm.	73
8. Monacensis graecus 86	MonB	75
9. Parisinus graecus 1970	I	91
10. Colishianus 169	Col.	97
11. Ambrosianus graecus 53		102
12. Parisinus graecus 1644		103
13. Monacensis graecus 234		109
14. Martianensis O. 66		111
15. Scorialensis T. III. 18		114

II. — LE GROUPE X :

16. Laurentianus 85, 15	B	117
17. Regimensis graecus 97	R	124
18. Oxon. Collegii Corporis Christi gr. II 7 ..	Corp.	139
19. Vindobonensis historicus graecus 37 ..		134
20. Parisinus graecus 2082	J	135

III. — LE GROUPE Y :

21. Marcianus graecus 209	D	151
22. Scorialensis Φ. III. 11		155
23. Urbanus graecus 62	U	156
24. Chisianus graecus 19	Chis.	163
25. Laurentianus graecus 232	T	169
26. Ctenensis Bibliothecae episcopalis 63 ..	Ciz.	174
27. Parisinus graecus 1969	H	176
28. Parisinus graecus 1968	G	179
29. Scorialensis Φ. II. 11	Φ	184
30. Berolinensis graecus 375	S	186
31. Monacensis graecus 215	N	192
32. Ottobonianus graecus 371	O	196

TABLE DES MATIÈRES

33. Martianensis O. 55	Martia	199
34. Barociensis graecus 145	Baroc.	203
35. Monacensis graecus 449	C	205
36. Marcianus graecus 240	M	214
37. Barberinianus graecus 275	Barb.	225
38. Vindobonensis philosophicus graecus 226 ..	V	227
39. Scorialensis L. III. 13	Scorb	240
40. Leidensis Vossianus graecus fol. 8	Leid.	244
41. Scorialensis D. I. 19	Scorc	246
42. Vindobonensis theologicus graecus 68 ..	VindB	248
43. Palatinus graecus 404	Palat.	250

IV. — LE GROUPE Z :

44. Marcianus graecus 242	O	254
45. Vindobonensis philosophicus graecus 102 ..	VindD	264
46. Cantabrig. Collegii Sanctissimae Trinitatis ..	Trin.	272
47. Oxoniensis Canonicianus graecus 83	Ox.	275
48. Scorialensis T. III. 11	Scora	278
49. Vindobonensis philosophicus graecus 182 ..	VindC	280
50. Vindobonensis philosophicus graecus 38 ..	VindE	285
51. Ambrosianus graecus 667	L	287
52. Marcianus graecus 244	P	290

V. — AUTOUR DE L'EDITIO PRINCEPS :

53. Vaticanus graecus 239	Vat.	296
54. Ambrosianus graecus 863	Ambr.	301
55. Oxon. Collegii Lincolnienensis gr. 32	Li.	308
56. Vaticanus graecus 1902		318
57. Parisinus graecus 2890		319

APPENDICES. — I. MANUSCRITS PERDUS DES ENNÉADES :

58. Manuscript de Galata		320
59. Manuscript de Lisbonne		321
60. Scorialensis VII. A. 1 ou 8		322
61. Martianensis O. 67		323

II. UN FRAGMENT D'ESCHYLE

Vaticanus Rossianus 986		324
-------------------------------	--	-----

INVENTAIRE DÉTAILLÉ DES MANUSCRITS

TABLE DES FILIGANES

INDEX DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

CORRECTIONS ET COMPLÉMENTS

CUM LICENTIA SUPERIORUM.
IMPRIMATUR
Mechliniae, die 24 Septembris 1940.
† Et-Jon. Carton de Wiart.
Vr. gen.

Près des trois quarts des exemplaires de la première édition de ce volume ont péri accidentellement dans un incendie en 1943. Les éditeurs ayant consenti un nouveau tirage — et je les en remercie — j'aurais aimé revoir tout le texte, en faire disparaître quelques bavures, compléter l'information, notamment les listes des variantes qui éclairaient les relations entre les manuscrits-sources, préciser le classement des représentants de y et de z (encore que ce soit assez difficile et peut-être prématuré) et surtout récrire les pages relatives aux mains de A et à la place de Coisl. et de D dans le stemma, sujets sur lesquels H.-R. Schwyzer et moi-même, après des mois d'intime collaboration consacrés à l'étude des variantes des premiers traités et à la préparation de l'édition critique, nous sommes arrivés à un complet accord. Pour des raisons techniques et financières, que chacun comprendra, je dois me contenter de reproduire telle quelle la première édition, quitte à présenter ici d'un mot l'essentiel de nos résultats communs et quelques corrections de détail. J'espère y revenir dans le volume III des *Études Plotiniennes* sur l'*Histoire des textes*. Notre commune édition critique contiendra une documentation précise et complète qui mettra au point celle de toutes nos publications antérieures.

Les mains de A (pp. 20-30). — Nous avons reconnu dans A¹ (pour Schwyzer A⁹ dans *deux* mains, l'une que dans l'édition critique nous appellerons A¹, mais dont certainement identique à celle du copiste A, lorsqu'il se fait réviser, mais dont les leçons ne dérivent d'aucun ms. connu ni même, semble-t-il, du sous-archétype W ; elles formeraient une classe à part ; l'autre, A², surtout à l'œuvre dans les premiers traités, dont toutes les leçons paraissent être des conjectures et dont, par conséquent, la différence de A¹, l'autorité est nulle.

Place et valeur de Coisl. (K. dans l'édition critique) (pp. 100-101). — Coisl. est une copie de A faite après les corrections de A², avant celles de A³. Après A¹ : I, 2, 3, 21 pr. *vel* A¹⁰ E Coisl. : om. A¹ ; I, 2, 4, 22 *abst* A¹⁰ E Coisl. : om. A¹ ; I, 3, 1, 3 *alt.* *ῥῖν* A¹⁰ E Coisl. : om. A¹. — Avant A² : I, 1, 4, 19 *ante* *ῥῖν* add. *ἀλλὰ* A² *solus* ; I, 1, 6, 4 *inter* *ῥῖν* et *ῥῖν* add. *alternum* *ῥῖν* A² *solus*. La valeur de Coisl. tient au fait qu'il nous renseigne parfois sur la leçon primitive de A.

Place de D (p. 149). — D forme une classe à part. Notons ici trois cas où il ne présente pas la faute caractéristique de la famille y qui a 4 pour *et* en I, 1, 2, 9, 4 ; *vel* pour *concord* en I, 1, 10, 13 et *ἀντὶ* pour *ἐντὶ* en I, 1, 12, 14.

Place de N (p. 193). — Schwyzer me signale qu'il au moins dans le traité V, 1, 10 *ma*. N ne peut dépendre de S, car il a en 2, 33 *ῥῖν* omis par S après *vel* ; en 3, 7 *δ* omis par SEAE après *λέγεις* ; en 3, 9 *ὑποκρίσας* au lieu de *ἐκδιδόντας* de S.

Place de L (pp. 289 et 292). — D'après des collations toutes récentes (été 1947)

Balance 2473, p. 228. Effacer la ligne: Char, etc.

1, 7: 30°; 1, 8: 31°; 11, 5: 52°;

441 Col. M 31^r, 32^r, 31^v, 263^v